

EOS CIV fasc. 2
2017

E O S

ORGAN
POLSKIEGO TOWARZYSTWA
FILOLOGICZNEGO

UKAZUJE SIĘ OD ROKU 1894

REDAKTORZY

JAKUB PIGOŃ (REDAKTOR NACZELNY)
KRZYSZTOF NAWOTKA

Rocznik CIV 2017
Zeszyt 2

WROCŁAW
POLSKIE TOWARZYSTWO FILOLOGICZNE
I UNIWERSYTET WROCŁAWSKI
2017

E O S

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDUNTUR INDE AB ANNO MDCCCXCIV

COMMENTARIOS EDENDOS CURAVERUNT
IACOBUS PIGOŃ (EDITOR PRINCIPALIS)
CHRISTOPHORUS NAWOTKA

Volumen CIV 2017
Fasciculus 2

WRATISLAVIAE
SUMPTIBUS SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM
ET UNIVERSITATIS WRATISLAVIENSIS
2017

EDITORUM CONSILIUM

GEORGIUS AXER, VARSOVIAE
MARGARITA BOROWSKA, VARSOVIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
SOPHIA GŁOMBIOWSKA, GEDANI
CASIMIRUS KORUS, CRACOVIAE
HOSTIVITUS MALINOWSKI, WRATISLAVIAE
LESCUS MROZEWICZ, POSNANIAE
HENRICUS PODBIELSKI, LUBLINI
GEORGIUS STYKA, CRACOVIAE
MARIANUS SZARMACH, TORUNII

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

PL-50-451 WROCLAW, UL. KOMUNY PARYSKIEJ 21
INSTYTUT STUDIÓW KLASYCZNYCH, ŚRÓDZIEMNOMORSKICH I ORIENTALNYCH
UNIwersytetu WROCLAWSKIEGO
INSCRIPTIO ELECTRONICA: eos@uni.wroc.pl

COMMENTARIORUM PAGINA DOMESTICA
www.eos.uni.wroc.pl

EDITORUM ADIUTRIX

CATHARINA OCHMAN

Wersją pierwotną (referencyjną) czasopisma jest wersja drukowana

Wydano ze środków Ministerstwa Nauki i Szkolnictwa Wyższego
przeznaczonych na działalność upowszechniającą naukę
w ramach umowy nr 707/P-DUN/2017



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

przy wsparciu finansowym Wydziału Filologicznego
i Wydziału Historyczno-Pedagogicznego
Uniwersytetu Wrocławskiego



Uniwersytet
Wrocławski

© Copyright by Polskie Towarzystwo Filologiczne, Wrocław 2017

CONSPECTUS MATERIAE

COMMENTATIONES

Andrzej ŁOŚ, La première année de Rome: un essai historiographique	197–254
Sbigneus DANEK, De <i>Apologia Socratis</i> Platonica in Isocratis <i>Antidosi</i> resonante – bonae inter duos illos auctores consensionis testimonio	255–266
Piotr BERDOWSKI, “Mare Pacavi a Praedonibus”: Octavian and the Origins of the Accusations of Piracy against Sextus Pompeius	267–284
Mateusz STRÓŻYŃSKI, Rhetoric and Spiritual Exercises in Marcus Aurelius’ <i>Meditations</i>	285–301
Robert SUSKI, Dexippus and the Repelling of the Gothic Invasion in the Years 267–268. A New Piece of Evidence (<i>Codex Vindobonensis Hist. Gr.</i> 73, Ff. 192v–193r) with an Explanation of an Error Committed by the Author of the <i>Historia Augusta</i> (<i>HA Gall.</i> 13, 7)	303–316
Martyna PETRY, Die Art des Lobes: Vergil und Claudians zwei Panegyriken	317–333

CENSURAE LIBRORUM

Peter Barrios-Lech, <i>Linguistic Interaction in Roman Comedy</i> , Cambridge 2016 (Łukasz BERGER)	335–338
Martin Stöckinger, <i>Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis</i> , Heidelberg 2016 (Wolfgang POLLEICHTNER)	339–342
Eugenio Amato, Cécile Bost-Pouderon, Thierry Grandjean, Lucie Thévenet, Gianluca Ventrella (éd.), <i>Dion de Pruse: l’homme, son œuvre et sa postérité. Actes du Colloque international de Nantes (21–23 mai 2015)</i> , Hildesheim 2016 (Katarzyna JAZDZEWSKA)	343–345
Koen De Temmerman, Kristoffel Demoen (edd.), <i>Writing Biography in Greece and Rome: Narrative Technique and Fictionalization</i> , Cambridge 2016 (Spyridon TZOUNAKAS)	346–349
James Renshaw, <i>In Search of the Greeks</i> , 2nd edn., London–New York 2015 (Andrzej WYPUSTEK)	350–351
Maria Maślanka-Soro, <i>Antyczna tradycja epicka u Dantego [“La tradizione epica antica da Dante”]</i> , Kraków 2015 (Katarzyna MARCINIAK)	352–353
Katarzyna Marciniak (ed.), <i>Our Mythical Childhood... The Classics and Literature for Children and Young Adults</i> , Leiden–Boston 2016 (Marek OZIEWICZ)	354–357

COMMENTARII

Maja MIZIUR-MOŹDZIOCH, Ptolemy’s Zoo: Animals in Hellenistic Egypt. An interim report on the research project realised within the programme “Sonata” and financed by the Polish National Science Centre (NCN)	359–361
Joanna PORUCZNIK, The Process of Creating Cultural Identity in the North Pontic Region in Antiquity – the Greek <i>Polis</i> and Rural Territories. An interim report on the project realised within the programme “Preludium” and financed by the Polish National Science Centre (NCN)	362–363

Relacja ze CVII Zjazdu Polskiego Towarzystwa Filologicznego w Katowicach (15–16 września 2017)	364–366
Protokół CVII Walnego Zgromadzenia Polskiego Towarzystwa Filologicznego (15–16 września 2017)	367–371
Sprawozdanie Zarządu Głównego Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 września 2015 do 14 września 2017	372–379
Sprawozdania Oddziałów Terenowych Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 września 2015 do 14 września 2017	380–397
Sprawozdanie z działalności fundacji <i>Traditio Europae</i>	398–400
Libri anno MMXVII recepti	401–402
Conspectus materiae Eus CIV 2017 utriusque fasciculi	403–404

LA PREMIÈRE ANNÉE DE ROME : UN ESSAI
HISTORIOGRAPHIQUE

par

ANDRZEJ ŁOŚ

TITLE : Rome's First Year : A Historiographical Essay.

ABSTRACT : The emergence of the state is a turning point in many ways in the history of Central Italy. Only in recent years it has become possible, thanks to the increasing availability of archaeological data on Latium Vetus in combination with the incorporation of new methods of research, to expand our knowledge of early Rome. The purpose of this paper is to review recent studies on the beginning of Roman state and to present a reinterpretation of the transition from the stateless society to the Roman citizen-state. The results of this research support the idea that the Romans adopted the Greek model of citizen-state (*polis*) at the end of the first half of the 7th century BC. However, on the basis of recent archaeological discoveries one can argue that the very beginnings of Roman state dated back to around 750 BC. An implication of this is the possibility that Rome was non-*polis* state in the first century of its history.

Le titre de ce texte est une évidente allusion au petit livre d'Andrea CARANDINI, *Roma. Il primo giorno*, publié en 2007¹. Ce livre adressé au grand public est une sorte de résumé de ses travaux antérieurs consacrés aux *primordia Urbis*², qui ont eu fondamentalement pour seul objectif de démontrer la crédibilité de la narration annalistique se rapportant à la fondation de Rome. CARANDINI a commencé sa grande bataille pour la « vérité historique » sur les débuts de la Ville éternelle au tournant des années 1980 et 1990 en publiant un court rapport des fouilles qu'il avait réalisées sur le versant nord du Palatin³. Il a présenté ses idées en détail dans deux livres et un long texte destiné au catalogue de la grande exposition de l'an 2000, *Roma, Romulo, Remo, e la fondazione della Città*⁴. Selon lui, au VIII^e siècle, Rome était déjà un État, notion qu'il définit comme communauté

¹ CARANDINI 2007.

² CARANDINI 1997, 2000b, 2006.

³ CARANDINI 1990.

⁴ CARANDINI 1997, 2000b, 2006. Voir aussi IDEM 2012.

de personnes conscientes d'une identité civique commune et qui possédaient un véritable centre urbain⁵.

La narration de CARANDINI s'appuie sur les sources archéologiques. Il est d'avis que les traces matérielles prouvent l'apparition d'une *civitas* sur les bords du Tibre dans le second quart du VIII^e siècle⁶. Leur témoignage confirmerait la date traditionnelle de la fondation de Rome par Romulus, c'est-à-dire le 21 avril 753. Dans sa reconstitution des *primordia Urbis*, l'archéologue italien s'est appuyé sur une analyse plus détaillée que précédemment des vestiges mis à jour lors des fouilles réalisées au tournant des XIX^e et XX^e siècles et dans les deux décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, ainsi que sur les résultats des nouveaux travaux archéologiques à grande échelle qu'il a dirigés pendant de longues années dans le centre de Rome. Lors de la première étape de ces travaux sur le versant nord-est du Palatin, des vestiges de mur du VIII^e siècle ont été mis à jour, et CARANDINI a annoncé qu'il avait découvert les plus anciennes fortifications de Rome, construites sur la frontière sacrée de la ville tracée par Romulus⁷.

Cet argument lui a valu un succès médiatique retentissant. Dans les milieux scientifiques, en revanche, il a reçu un accueil très mitigé. Dès le début des années 1990, A. GRANDAZZI, B. LIOU-GILLE et A. ZIÓLKOWSKI l'ont accueilli favorablement, pour ne pas dire avec enthousiasme⁸. L'historien varsovien était – et demeure – l'un des principaux partisans de la thèse de CARANDINI⁹. Tout comme lui, il ne doute pas de l'historicité de la date traditionnelle de la fondation de Rome, ce qui ne l'empêche pas de considérer la chronologie des origines de Rome comme l'un des éléments les plus invraisemblables de la tradition des annales (sept rois en 244 ans). Mais selon lui, la tradition relative à la fondation de la ville relevant de l'histoire sainte des Romains, elle est forcément fiable. Suivant son raisonnement, il faudrait alors considérer que le texte de la Bible présentant le long cheminement des Juifs d'Égypte vers la Terre promise est conforme à la vérité historique, puisque pour les Juifs de l'Antiquité comme pour ceux des époques ultérieures, c'était de l'histoire sainte – et c'en est d'ailleurs toujours pour les adeptes actuels du judaïsme¹⁰.

⁵ CARANDINI 2007 : 13 s., 71, 77. Je reviendrai à de nombreuses reprises sur cette idée de CARANDINI dans la suite du présent article.

⁶ Toutes les dates indiquées sont « avant J.-C. ».

⁷ CARANDINI 1990.

⁸ GRANDAZZI 1991 (*passim*, en particulier 202–236) et 1993 ; LIOU-GILLE 2003 & 2004 ; ZIÓLKOWSKI 1994.

⁹ Les présentations les plus complètes des idées de ZIÓLKOWSKI se trouvent dans un long article publié il y a plus de vingt ans (ZIÓLKOWSKI 1994) et dans *Storia di Roma*, ouvrage publié en Italie en 2000 dont la traduction polonaise est sortie en 2004 (ZIÓLKOWSKI 2004).

¹⁰ Comparer la fiabilité de la Torah et des textes des historiens romains et grecs de la fin de la République et du début du Principat est probablement critiquable du point de vue méthodologique, mais comme le remarque POUCKET (2000 : 22, n. 26), ce genre de pratique n'est pas rare. Étant donné sa

Jusqu'il y a peu, les conceptions de CARANDINI ont toutefois été bien plus souvent contestées qu'acceptées. Le premier à rejoindre le cercle des sceptiques a été le grand M. PALLOTTINO, qui les a qualifiées d'« evidente sopravvalutazione dei dati archeologici »¹¹. Le commentaire le plus catégorique à leur propos est venu de T. CORNELL, il y a plus de vingt ans¹². J. POU CET a présenté avec davantage de nuances ses réserves à l'encontre de l'idée de CARANDINI¹³. L'historien belge est l'un de ses critiques les plus réguliers et les plus inflexibles. Au début de la présente décennie, il a attaqué l'archéologue italien dans un nouvel article polémique dont le titre était éloquent : *Andrea CARANDINI, Romulus et les dema. Naissance, diffusion et ravages d'un produit ethnographique toxique*¹⁴. Des doutes sur la vraisemblance de l'interprétation de CARANDINI se sont même emparés de son ancien élève et collaborateur N. TERRENATO¹⁵. La liste des « agnostiques », comme les appelle POU CET¹⁶, est beaucoup plus longue. Elle comprend encore des chercheurs renommés tels que E. Gabba, J.-C. RICHARD ou T.P. Wiseman¹⁷.

Cette vague de critiques n'a toutefois pas diminué la popularité de l'idée de CARANDINI¹⁸. Au contraire, ces dernières années, on assiste même à une nette

complexité, je ne m'étendrai pas sur cette question, mais je me contenterai de rappeler la distance temporelle qui existe tout autant entre la sortie d'Égypte des Juifs (XIII^e/XII^e s. av. J.-C.) et la rédaction du Pentateuque (pendant l'exil à Babylone) qu'entre la date traditionnelle de la fondation de Rome et les œuvres de Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, auteurs des récits les plus importants à propos des premiers temps de Rome. Étant donné la portée religieuse de la Bible, le débat sur la fiabilité de ses textes suscite aujourd'hui plus d'émotion que celui des spécialistes des premiers temps de l'État romain. Les partisans de l'historicité de la narration biblique sont appelés « maximalistes », et ceux qui la mettent en doute, « minimalistes ». J.K. HOFFMEIER (1999) est l'un des principaux représentants de la première tendance, et T. THOMPSON (2007) et G. GABRINI (2003), de la seconde. Les travaux archéologiques les plus récents n'apportent pas beaucoup d'arguments favorables aux « maximalistes ».

¹¹ PALLOTTINO 1993 : 369.

¹² CORNELL 1995 : 30 : « The recently reported discovery of a wall, perhaps dating from the eighth century B.C., on the north-east slopes of the Palatine might conceivably form part of the fortification system of an early settlement on that hill ; but it does not confirm any ancient tradition, nor does it make Romulus any less legendary – any more than finds of bronze-age pottery can prove the reality of Aeneas or Evander. These examples only serve to prove the truth of the old saying, that if you ask a silly question, you get a silly answer ».

¹³ POU CET 2000 : 170 : « En d'autres termes, en identifiant les restes découverts avec la muraille et le « pomerium » de la fondation, on entre dans le domaine de la croyance, comme ce fut si souvent le cas dans la longue histoire des interprétations archéologiques ». Voir également POU CET 1994.

¹⁴ POU CET 2011.

¹⁵ TERRENATO 2011.

¹⁶ POU CET 1994.

¹⁷ Voir leurs recensions critiques de CARANDINI 1997 et CARANDINI, CAPELLI 2000 : E. GABBA (Athenaeum LXXXVII 1999, pp. 324–326 = Gabba 2000 : 280–282) ; J.-C. RICHARD (Gnomon LXXII 2000, pp. 693–697) ; T.P. WISEMAN (JRS XC 2000, pp. 210–212 ; JRS XCI 2001, pp. 182–193).

¹⁸ Il la présente de la façon la plus complète dans deux livres (CARANDINI 1997 et 2006) et dans un long texte publié dans le catalogue de la grande exposition de l'an 2000, *Roma, Romulo, Remo, e la fondazione della Città* (CARANDINI 2000b). Voir aussi CARANDINI 2012.

augmentation du nombre de « croyants »¹⁹. La tendance se trouve confirmée, par exemple, dans l'importante intervention de F. FULMINANTE et S. STODDART au XVII^e Congrès d'archéologie classique (Rome, 22–28 août 2008)²⁰. Les interprétations de l'école de CARANDINI ont gagné le statut de vérités académiques. La popularité des thèses de l'archéologue italien repose sur les résultats des fouilles qu'il a dirigées sur le Palatin et le *Forum Romanum* au cours de la décennie précédente, ou plus exactement, sur leur interprétation tendancieuse, car les nouvelles fouilles effectuées dans le centre de la Ville éternelle n'avaient qu'un seul objectif : prouver la véridicité de la narration annalistique à propos de la fondation de Rome. CARANDINI poursuit aujourd'hui son grand combat commencé au tournant des années 1980 et 1990, et ses dernières fouilles lui ont fourni de nouvelles munitions.

S'appuyant sur ses interprétations des vestiges de constructions des premiers temps de Rome mis à jour lors des dernières fouilles, CARANDINI a annoncé il y a quelques années, non sans un certain triomphalisme : « la tesi che la città sarebbe nata tra i regni di Anco Marcio e Servio Tullio è entrata definitivamente in crisi »²¹. Dans la suite de son exposé, il donne comme exemples de « pécheurs repentis » T. CORNELL et C. SMITH, spécialistes reconnus de la prime histoire de Rome :

È giunto da ultimi un importante consenso da parte di T. Cornell e di C. Smith, e altri ne avevamo raccolti, come quello di Alexandre Grandazzi. Non è quindi vero quel che afferma Poucet, che il consenso che ci circonda riguarda solo la nostra scuola. Sono preoccupato piuttosto del contrario, che il suo grandioso scetticismo, un tempo assai alla moda, stia volgendo al tramonto²².

À la lecture de cette citation, on pourrait avoir l'impression que dans le camp des « agnostiques » autrefois nombreux, il ne reste plus que J. POUCKET et C. AMPOLO, isolés sur le champ de bataille. Cette impression est renforcée par les récentes publications d'A. CARANDINI et de son élève P. CARAFA, dont il ressort que leur narration des *primordia Urbis* semble faire désormais la quasi unanimité dans le monde scientifique. Le seul « agnostique » irréductible est C. AMPOLO²³ ; les arguments régulièrement avancés par J. POUCKET sont déjà oubliés, T. CORNELL a reconnu ses fautes et s'est converti, et les autres sont tous passés dans le camp des « croyants ». Toutefois, ce triomphalisme de CARANDINI est prématuré. Ses

¹⁹ L'expression est également de POUCKET (1994).

²⁰ FULMINANTE, STODDART 2010.

²¹ CARANDINI 2010 : 10. Voir aussi CARANDINI 2012 et CARAFA 2014c.

²² CARANDINI 2010 : 10.

²³ Voir CARANDINI, CARAFA 2014 : XVII ; CARAFA 2014a (*passim*) et 2014b. Le long article de CARAFA sur les débuts de Rome (2014a ; 2014b est une version abrégée) est une grande polémique avec la critique d'AMPOLO (2013).

« compliments » à l'adresse de SMITH et surtout de CORNELL ne sont pas entièrement mérités. Ce dernier souligne certes l'importance scientifique des résultats des dernières fouilles du Palatin et du *Forum Romanum*, mais émet des réserves sur les interprétations catégoriques de l'archéologue italien. Celui-ci n'a jugé bon de retenir que le passage de l'argumentation de CORNELL qui correspondait à ses thèses²⁴ et a préféré garder le silence sur les conclusions de l'historien qui vont à leur rencontre²⁵. Quant à SMITH, son opinion moins tranchée est, pourrait-on dire, plus diplomatique. Sans formuler de jugements définitifs, il avance un ensemble de réserves à l'encontre de la reconstitution des premières phases de l'histoire de Rome proposée par CARANDINI²⁶. C. AMPOLO est clairement moins diplomate que SMITH. Il y a quelques années, il a consacré un long article à polémiquer avec les thèses de CARANDINI²⁷.

Les rapports préliminaires des nouvelles fouilles effectuées pendant la première décennie du XXI^e siècle dans le centre historique de Rome, dans l'espace compris entre l'arc de Titus et l'*aedes Vestae*, signalent notamment la mise à jour de vestiges d'un « grande edificio con sala da banchetto », comme l'appellent ses découvreurs. La salle est entourée de pièces plus petites. CARANDINI et ses collaborateurs datent la construction de l'édifice au milieu du VIII^e siècle et pensent qu'il s'agit de la résidence des rois latino-sabins (*domus Regia*), dont Romulus²⁸, alors que c'est une « costruzione in tecnica capannicola » dont la surface dépasse à peine 100 m². On peut dès lors se demander si l'appellation de « grande edificio » se justifie. Les fouilles réalisées sous ou dans les environs proches de la *Casa delle Vestali*, qui date de la République, ont également permis de découvrir l'existence d'un bâtiment ovale qui, selon CARANDINI et les membres de son

²⁴ CARANDINI 2010 : 10, n. 4 : « The wall at the foot of the Palatine, stratigraphic excavations at the temple of Vesta, and a new examination of the stratigraphy of the « Comitium » seem to show a dramatic shift occurred in the nature and organization of the settlement in the second and third quarters of the eighth century BC. These discoveries provide evidence of political authority, communal cult activity, and the organization of public space – developments which had previously been dated no earlier than the third quarter of the seventh century ».

²⁵ CORNELL, commentaire sur CARANDINI 2012, dans : CIFANI, STODDART 2012 : 21 : « First, the fact that a long-standing settlement on the site of Rome can be shown to have undergone significant changes in the eighth century cannot be regarded as a historical confirmation of famous legend ; on the contrary, it would be more correct to say that key elements of the foundation story have been disproved by archaeological evidence. Secondly, I find difficult to assess CARANDINI's theories and to engage in critical debate because of his habit of combining his evidence with his interpretation of what it means. What he offers is always an integrated reconstruction mixing archaeological data with passages from ancient literary texts, ethnographic comparisons, plausible hypotheses, imagination and guesswork ».

²⁶ SMITH, commentaire sur CARANDINI 2012, dans : CIFANI, STODDART 2012 : 21–23.

²⁷ AMPOLO 2013.

²⁸ GUSBERTI 2005 : 14 et FILIPPI 2004b et 2005b. Voir aussi CARANDINI 2007 : 62–64. Sur la recherche archéologique antérieure dans la zone de la *Regia*, voir CARNABUCI 2012 : 13–26.

équipe, serait la première maison des vestales et aurait été construite « al pieno VIII sec. a.C. », également « in tecnica capannicola »²⁹.

La mise à jour de ces deux édifices a été considérée comme un événement archéologique sensationnel. Mais cela se justifie-t-il ? Identifier un bâtiment de 100 m² et une construction caractéristique des cabanes à la résidence des rois latino-sabins est, pour employer l'expression de PALLOTTINO, probablement une « sopravvalutazione dei dati archeologici ». Les vestiges des bâtiments découverts au pied du Palatin ne présentent aucune caractéristique de l'architecture de palais, et les incantations de CARANDINI et de ses collaborateurs n'y changeront rien. On peut s'imaginer à quoi ressemblaient les résidences des princes de l'époque proto-historique grâce à la découverte d'un bâtiment du X^e siècle av. J.-C. réalisée par une équipe gréco-britannique à Lefkandi, en Eubée. Cet édifice est plus de quatre fois plus grand que le prétendu palais de Romulus, et son architecture présente des traits monumentaux évidents. Il comporte notamment une *peristasis* qui est vraisemblablement la plus ancienne et la plus grande du monde grec des siècles obscurs. On a cru au départ qu'il s'agissait du mausolée d'un prince-héros local, mais l'opinion qui prévaut actuellement est que c'était un *anaktoron*, c'est-à-dire le palais d'un monarque³⁰.

Des bâtiments datés du début du premier millénaire avant J.-C., semblables à la prétendue demeure de Romulus ou même de taille plus importante, ont été mis à jour à Lefkandi, mais aussi dans d'autres localités des îles de la Mer Égée, à Zagora sur l'île d'Andros, et à Emporio sur celle de Chios. M. HANSEN s'est demandé si ces sites entourés de murailles pouvaient être considérés comme des centres de premières *poleis*. La réponse qu'il a donnée est la suivante : « if 'polis' is taken in its classical sense of a town which was the center of a self-governing political community, the answer is 'non liquet' ». Il ajoute ensuite : « the archaeological evidence can not provide us with information about the political organization of these early nucleated settlements »³¹.

À l'inverse au chercheur danois, A. CARANDINI croit que les vestiges archéologiques du VIII^e siècle de Rome peuvent nous fournir des informations sur l'organisation politique de Rome de ce temps-là. Une fois de plus, c'est une question de foi. Or la foi n'est probablement pas la meilleure réponse à apporter aux questions compliquées que nous pose le passé lointain.

²⁹ CARNABUCI 2012 : 15 ; ARVANITIS 2004 ; ARVANITIS, PAOLILLO, TURCHETTA 2010 : 31 s. ; CUPITO 2004 ; FILIPPI 2004a, 2004b, 2005a, 2005b.

³⁰ Voir POPHAM, CALLIGAS, SACKETT 1993 ; CRIELAARD, DRIESSEN 1994 et MORRIS 2000 : 195–256.

³¹ HANSEN 2000c : 147. Pour FORREST (2000 : 281), il n'est pas exclu que Lefkandi ait été le centre politique d'un *koinon* formé par un groupe de *pre-poleis*, ce qui signifierait qu'elle n'avait pas le statut de *polis*. Son interprétation est sur ce point conforme à la thèse du chercheur danois.

La résidence du prince « proto-historique » local de Torre di Satriano, en Lucanie, était beaucoup plus grande que la *domus Regia*³². Elle couvrait une surface de 260 m². Il est vrai qu'elle a été construite au milieu du VII^e siècle³³, soit une centaine d'années après le bâtiment considéré comme le palais de Romulus, mais sa situation à l'intérieur des terres, dans une région où la structure de l'habitat se présentait sous la forme de petites communautés autonomes et autarciques peu intégrées sur le plan culturel et économique aux puissantes colonies grecques fondées sur les Rivages de la Mer Ionienne, nous autorise à la comparer à cette résidence censée remplir la même fonction à Rome, c'est-à-dire sur un territoire qui, au VIII^e siècle, avait déjà une civilisation plus avancée que la Lucanie au siècle suivant³⁴.

Est-il donc possible que la *domus Regia* ait été la demeure de l'un des premiers rois de Rome ? Même si l'on admet cette identification peu vraisemblable, rien ne nous autorise à en conclure que Rome jouait déjà au VIII^e siècle un rôle important en tant qu'État dans la partie centrale de l'Italie tyrrhénienne et avait déjà le système institutionnel correspondant au modèle de la *polis*. Comme le rappellent K. RAAFLAUB et C. RIVA, il est difficile de préciser l'organisation politique d'une communauté sur la seule base des sources archéologiques. Cette règle est particulièrement vraie lorsque le matériel archéologique étudié est maigre³⁵. C'est en la contournant que CARANDINI et ses partisans ont construit, à propos du système politique de la Rome du VIII^e siècle, des théories extravagantes qu'une partie des chercheurs, sans parler du grand public, ont fini par recevoir comme vérité révélée.

³² OSANNA (2013 : 53) la décrit comme « una grande residenza ad abside ». Le bâtiment a été détruit par un incendie entre 570 et 560. Plus ou moins à la même époque, une résidence encore plus importante a été construite à peu de distance : *ibidem* et OSANNA *et al.* 2011.

³³ OSANNA 2013 : 53.

³⁴ L'isolement de la région a pris fin au VI^e siècle, comme semblent l'indiquer, entre autres, l'architecture de la nouvelle résidence (voir n. 32) du prince local construite à cette époque et les artefacts découverts sur son site et dans des tombes du voisinage. Ces objets indiquent des contacts dynamiques avec les Grecs et, dans une moindre mesure, les Étrusques : OSANNA 2013.

³⁵ RAAFLAUB 2005b : 8 ; RIVA 2010 : 2. Voir aussi POU CET 1985 : 125 et 2000 : 165–171. En principe, les avis de RAAFLAUB et de RIVA ne sont pas en opposition avec la position de nombreux chercheurs qui soulignent le rôle énorme des sources matérielles dans la reconstitution de la prime histoire de Rome. Leur importance est indiscutable pour établir la chronologie des *primordia Urbis* ainsi que le caractère et l'intensité des influences grecques et étrusques, l'essor de l'urbanisation de Rome, etc. RAAFLAUB a certainement raison de penser qu'elles ne nous offrent pas de réponses à un ensemble de questions que se posent généralement les spécialistes de l'histoire sociale et institutionnelle, mais il sous-estime probablement les possibilités de reconstruction des sociétés antiques sur la base des témoignages matériels. MORRIS (1987 et 2000), entre autres, a bien montré comment on pouvait étudier des changements sociaux en se fondant sur les données archéologiques. RIVA ne justifie pas son opinion à ce propos. Au demeurant, le matériel archéologique du VIII^e siècle qui est très maigre ne permet pas de reconstituer l'organisation socio-politique de cette époque. Les données du siècle suivant sont nettement plus abondantes, ce qui justifie les essais de reconstitution des changements sociaux de cette période.

À côté de la *domus Regia*, l'argumentation de CARANDINI et de ses partisans est également centrée autour de la *capanna ovale* dont les maigres vestiges ont été mis à jour lors des fouilles de la dernière décennie sur le site du temple de Vesta, qui date de l'époque de la République. Ses découvreurs l'ont considérée comme une première Maison des Vestales³⁶. Dans ce cas également, nous avons affaire à une évidente surinterprétation des données archéologiques. Les découvreurs mêmes ont d'ailleurs admis que ce bâtiment daté de 750–650 laissait apparaître des techniques de construction caractéristiques de l'âge du fer (*età del ferro*)³⁷, signalant en même temps « una serie di fasi edilizie [...] di maggiore monumentalizzazione (primi edifici a pianta non capannicola, con tetti in tegole) » dans les années 650–530. Le contraste évident entre des éléments antérieurs et postérieurs à 650 ne les a toutefois pas empêchés de considérer l'édifice de 650–530 comme une continuation évidente de la modeste cabane du milieu du VIII^e siècle³⁸.

Le lecteur attentif des textes publiés par CARANDINI et ses élèves ne manque pas d'être irrité par leur mélange notoire de témoignages des sources et d'hypothèses, une confusion qui complique la juste appréciation des résultats de leurs travaux de fouilles. Il peut également déplorer leur tendance à assigner des fonctions sacrées à presque tous les artefacts découverts, même lorsqu'il s'agit de banals exemplaires de céramiques de cuisine³⁹. Par ces opérations, l'équipe de CARANDINI s'est confortée dans l'idée que les vestiges de l'humble cabane mis à jour par leurs soins sont les traces de la première Maison des Vestales.

La liste des points faibles de la théorie de CARANDINI et de ses collaborateurs à propos des débuts du sanctuaire de Veste est d'ailleurs beaucoup plus longue. C. AMPOLO les a décortiqués avec une précision chirurgicale⁴⁰. Son principal reproche porte sur le fait d'assigner des fonctions publiques importantes à un lieu

³⁶ ARVANITIS 2004 ; ARVANITIS, PAOLILLO, TURCHETTA 2010 : 31 s. ; ARVANITIS 2010b, 2010c ; ARVANITIS, FILIPPI 2010 ; FILIPPI 2004a ; GUSBERTI 2005 : 15 ; CARANDINI 2007.

³⁷ ARVANITIS 2010c : 98.

³⁸ ARVANITIS 2010c : 97 : « Si tratta di impostazione di un'area « delimitata con opera di rilievo » [...], con un apprestamento al suo interno tramite strutture attribuibili ad edifici succeduti in una « sequenza non contrassegnata da cesure archeologiche di rilievo », o detto altrimenti da cesure che non siano dovute alle modalità di formazione del deposito stratigrafico, prive di significato storico ». En revanche, SCOTT (2009 : 16), qui a dirigé les fouilles de l'American Academy in Rome dans les années 1987–1993 et en 1996 sur le site du temple de Vesta et de la *Regia*, formule, dans la synthèse de ces fouilles publiée presque au même moment que l'étude d'ARVANITIS, une conclusion tout à fait opposée : « The process of development from a sacred hut to temple site that Boni hoped to discover cannot be demonstrated ». Tout comme la prétendue *Casa delle Vestali*, les maigres vestiges de construction du VIII^e s. découverts lors des dernières fouilles sur la *Via Sacra*, près de la Basilique de Maxence, ont une faible valeur testimoniale. Selon leurs découvreurs, il s'agirait d'un lieu de culte de Jupiter Stator, déjà dès le VIII^e s. : CARAFA, ARVANITIS, IPPOLITI 2014 ; CARAFA 2014a : 312–319.

³⁹ ARGENTO, CHERUBINI, GUSBERTI 2010 : 77 ; ARVANITIS 2010c : 97. AMPOLO (2013 : 277 s.) appelle cette attitude « ipertrofia del sacro ».

⁴⁰ AMPOLO 2013 : 250–253.

qui, au VIII^e siècle, se serait trouvé en dehors du mur de Romulus sur le Palatin. AMPOLO considère à juste titre cet emplacement du centre religieux de Rome comme invraisemblable. Sa critique porte aussi sur la localisation de la prétendue *Domus Regia*. Il résume comme suit ses réflexions à ce propos :

Immaginare come fa Carandini in questo periodo [au VIII^e siècle] una dimora regia fuori della linea pomeriale del Palatino e delle stesse pretese mura è solo una ipotesi che non richiede commenti e le spiegazioni avanzate rientriamo nel campo della divinazione, non certo della storia⁴¹.

Cette opinion d'AMPOLO est le meilleur jugement que l'on puisse porter sur les efforts déployés par CARANDINI pour prouver que les cabanes de la seconde moitié du VIII^e siècle découvertes en bordure du Palatin et du futur *Forum Romanum* correspondraient aux premières résidences des vestales et des rois de Rome.

Un autre argument en faveur de la chronologie traditionnelle des premiers temps de Rome est fourni, selon CARANDINI et ses collaborateurs, par les résultats d'une nouvelle analyse stratigraphique et chronologique des vestiges découverts lors des sondages de G. BONI et E. GJERSTAD à proximité de l'*Equus Domitiani*⁴². Cette analyse a amené les archéologues italiens à distinguer deux pavements antérieurs du *Forum Romanum*. Une couche plus ancienne (n. 24) a été découverte sous le pavement jusque là considéré comme la première couche (n. 22). Les collaborateurs de CARANDINI ont daté cette première couche découverte par leurs soins de la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C.⁴³. F. FULMINANTE et S. STODDART se montrent plus prudents à son propos et considèrent qu'elle a vraisemblablement été réalisée au début du siècle suivant⁴⁴. Rappelons ici l'avis d'A. AMMERMAN, auteur d'importants travaux sur le *Forum Romanum*⁴⁵. Il a souligné que déjà précédemment, on avait pensé que le « thin lens of grave » (la couche n. 24) situé sous la première couche de pavement selon GJERSTAD

⁴¹ AMPOLO 2013 : 253. AMPOLO se réfère ainsi à l'interprétation présentée dans CARANDINI 2006 : 361–364. La polémique de CARAFA (2014a et 2014b), élève et collaborateur de CARANDINI, avec les observations critiques d'AMPOLO se limite à répéter des arguments bien connus et peu convaincants. En revanche, CARAFA ne retient pas du tout le reproche fondamental d'AMPOLO concernant la localisation de la prétendue résidence des rois de Rome à l'extérieur du *pomerium*. Le texte de CARANDINI et CARAFA (2014) a le même défaut. HOPKINS (2016 : 26 s.), auteur d'un livre récent sur les origines de l'architecture et de l'urbanisme romains, est également critique quant à la valeur des thèses de CARANDINI et de ses collaborateurs.

⁴² On pense actuellement qu'il y avait à cet endroit un *doliolis sacellum*. Des auteurs romains postérieurs (Varro *Ling.* V 32 ; Liv. V 40) expliquent que son nom vient de petites poteries dans lesquelles furent cachées les reliques des grands ancêtres (*condita in doliolis*) lors de l'invasion gauloise. Voir aussi COARELLI 1983 : 282–298.

⁴³ FILIPPI 2005a et 2008 : 634 ; GUSBERTI 2005.

⁴⁴ FULMINANTE, STODDART 2010 : 13 ; voir aussi FULMINANTE 2014 : 94. CARAFA (1998 : 84) a d'abord proposé la date de 675–650.

⁴⁵ AMMERMAN *et al.* 2008 : 27 ; AMMERMAN 2011 : 260 s.

(couche n. 22) pouvait être un vestige d'un pavement plus ancien⁴⁶. Cette idée a été adoptée par D. FILIPPI, « *with less caution* », selon les mots d'AMMERMAN⁴⁷. Poursuivant son raisonnement, ce dernier indique, après un examen plus attentif, qu'il apparaît que :

...the lens in question, which is only 4 centimeters thick, is too thin to make a good pavement, and, in the section drawing made at the time of Boni's excavation, the lens is shown to have a wedge-shaped break in it (that is, it looks more like a local feature than a pavement).

Sa conclusion est claire : « In short, the idea was not really such a good one after all »⁴⁸. Même si le scepticisme d'AMMERMAN va trop loin, rien ne permet de supposer que le premier pavement du *Forum Romanum* a pu être réalisé avant l'an 700.

La datation du premier pavement du *Comitium* est également discutable. En s'appuyant sur les résultats des fouilles de M. SQUARCIAPINO, P. CARAFA a essayé de démontrer qu'il avait été posé dans la seconde moitié du VIII^e siècle⁴⁹. Cette chronologie a été beaucoup critiquée par M. HUMM, pour qui la « mince couche de sable et de cailloux » découverte dans le secteur est du *Comitium* et absente des autres secteurs du futur lieu des assemblées politiques des Romains ne peut être interprétée comme un reste de premier pavement⁵⁰. Force est de constater que la critique de HUMM est pratiquement identique aux réserves d'AMMERMAN. Le premier pavement du *Comitium*, dont la datation est certaine – comme le souligne CARAFA lui-même⁵¹ – remonte aux environs de l'an 650.

Les résultats des recherches effectuées par CARANDINI et ses collaborateurs sur le Palatin et le *Forum Romanum* ces dernières décennies et leurs interprétations des fouilles antérieures sur le site du *Comitium* ne fournissent aucune preuve de l'existence dans la seconde moitié du VIII^e siècle d'un État romain compris comme communauté de personnes conscientes d'une identité civique commune et possédant un centre urbain⁵². La monumentalisation de l'édifice du temple de

⁴⁶ AMMERMAN 1990 : 642 s.

⁴⁷ FILIPPI 2005a ; AMMERMAN 2011 : 261.

⁴⁸ AMMERMAN 2011 : 262.

⁴⁹ CARAFA 1998 : 84 et 87, 114–115.

⁵⁰ HUMM 1999 : 646. CARAFA (2005 : 136, n. 5) essaie de rétorquer que le chercheur français n'est pas au courant du débat en cours entre les spécialistes autour de la phase proto-urbaine. Cet argument peut difficilement être pris au sérieux.

⁵¹ CARAFA 2005, 139.

⁵² On remarquera qu'aucun des projets de recherche qu'il a dirigés pendant la décennie précédente n'a encore débouché sur la publication définitive du matériel découvert. Les longs délais de publication des résultats des fouilles sont une sorte de « tradition » italienne. On peut avoir l'impression que les auteurs des rapports des fouilles archéologiques réalisées par les institutions italiennes ont pour expression préférée *un rapporto preliminare*. POU CET (2000 : 172 s.) a certainement

Vesta vers le milieu du VII^e siècle, le premier pavement du *Comitium* également à cette époque, et le premier pavement du *Forum Romanum* peut-être un peu antérieur, dans les années 675–650, indiquent que Rome a adopté le modèle de régime de la *polis* au plus tôt juste avant 650. Cette approche est conforme aux conclusions de C. AMPOLO et G. FORSYTHE, pour qui le processus de changement de régime a dû s’accomplir vers le milieu du VII^e siècle av. J.-C.⁵³. Cette date indicative est bien entendu à considérer comme *terminus ante quem*. Il ne fait aucun doute, en effet, que le processus en question a dû démarrer un peu plus tôt.

À côté des sources archéologiques et des témoignages peu fiables des auteurs anciens, on peut tenter de préciser la date du changement de régime en multipliant la longueur moyenne estimée du règne des rois par sept, soit le nombre traditionnel de monarches, lequel n’est du reste pas du tout certain. En partant de la date du renversement de la monarchie en 509/508 et en supposant que les rois romains ont en moyenne régné 20 à 22 ans⁵⁴, on obtient, en arrondissant le chiffre, un résultat qui nous amène en 660–650, datation proche de celle que proposent AMPOLO et FORSYTHE. La fondation de Rome au milieu du VIII^e siècle est inconciliable avec la tradition des sept rois. L’hypothèse du second quart du VII^e siècle se trouverait donc vérifiée non seulement par le matériel archéologique, mais aussi, pourrait se défendre en admettant que le chiffre de sept rois dont parlent les textes est vrai⁵⁵.

Étant donné les sérieux doutes sur la concordance des sources narratives avec la réalité historique et l’impossibilité d’apporter des réponses à tout un ensemble de questions par l’analyse du matériel archéologique, il n’est pas possible d’écrire une histoire cohérente de la Rome primitive et surtout de l’époque

eu raison de renoncer à essayer de tirer des conclusions plus avancées sur la base des publications fragmentaires de résultats de fouilles.

⁵³ AMPOLO 1980a, 1988 : 159 s. ; FORSYTHE 2005 : 98 s. RIEGER (2007 : 271–277) et HOPKINS (2016 : 26–37) pensent également que les débuts de l’État romain remontent aux alentours de 650.

⁵⁴ La durée des règnes des sept rois de Rome s’étalant sur 244 ans est très certainement l’un des éléments les moins crédibles de la tradition annalistique. Il en résulterait que chacun d’eux a régné en moyenne presque 35 ans, ce qui est improbable. T. CORNELL a collecté des données sur la durée des règnes dans les monarchies stabilisées de l’Antiquité et en Grande-Bretagne entre le début du XVII^e s. et notre époque. Elles se présentent comme suit : pour la dynastie des Attalides, 22 ans ; les Antigonides, 20 ans ; les Achéménides, 19 ans ; les Ptolémées, 15 ans ; les Stuarts et les monarches de la maison de Hanovre, 21 ans (CORNELL 1995 : 423, n. 6 ; voir aussi CORNELL 2014a : 251 s.). En se basant sur cette liste, on peut supposer que les rois de Rome ont régné en moyenne 20 à 22 ans. Telle est également la conclusion de MARTÍNEZ-PINNA (1989 : 814 s.) et FORSYTHE (2005 : 98 s.).

⁵⁵ CORNELL (1995 : 119 s. et 2014a : 252) remet en question toute la narration relative aux sept rois. Pour lui, aucun des rois de Rome de la tradition ne peut être considéré comme personnage entièrement historique, et certains d’entre eux sont même à classer parmi les figures mythiques, comme c’est certainement le cas pour Romulus. Il pense que Rome a dû avoir d’autres rois dont les noms ont été oubliés ou, que ce soit pour cette raison ou pour une autre, que la liste canonique des sept rois n’a pas retenus. Quoi qu’il en soit, l’opinion de CORNELL est impossible à vérifier sur la base des sources dont nous disposons. FORSYTHE (2005 : 98 s.) est moins sceptique à ce sujet.

latino-sabine. Pour les chercheurs qui s'occupent de la question, il ne reste qu'à adopter une attitude que T. CORNELL, à la suite d'A. MOMIGLIANO, appelle pratiquer l'*ars nesciendi*, ou à avancer des hypothèses plus ou moins avisées en se basant, comme le suggère K. RAAFLAUB, sur des études comparatives et anthropologiques. Dans son article qui ouvre *Social Struggles in Archaic Rome*, le chercheur suisse souligne l'importance des méthodes comparatives pour la recherche en histoire sociale de la Rome primitive⁵⁶. Comme il l'indique : « the greatest potential for comparison seems to lie in archaic Greece, including the Greek 'poleis' in Asia Minor, southern Italy, and Sicily »⁵⁷, car les cités-États de la Grèce archaïque étaient contemporaines de la Rome primitive. Contrairement à leurs collègues qui s'occupent des *primordia Urbis*, les chercheurs qui étudient les débuts des *poleis* helléniques peuvent s'appuyer sur des sources littéraires de la même époque que les événements et phénomènes examinés. RAAFLAUB a tout à fait raison lorsqu'il affirme :

...thanks to Homer, Hesiod, and some early Lyric poets, we can say more with greater confidence about Greek society and its problems in the eighth and seventh centuries than about any period of Roman history before the Punic Wars⁵⁸.

Il a également raison lorsqu'il déclare : « Rome certainly was a 'polis' of the type we find in Greece »⁵⁹. RAAFLAUB a bien entendu remarqué les importantes différences entre Rome et le monde grec. Mais pour lui, il est malgré tout justifié de faire appel à des comparaisons avec le monde grec dans les recherches sur la Rome archaïque. Pour C. SMITH⁶⁰ également : « both Athens and Corinth offer promising comparanda with Rome »⁶¹. M. FINLEY lui aussi fait remarquer qu'au point de départ la structure sociale des cités-États grecques et de Rome était très proche : c'étaient des sociétés agraires, où des conflits ouverts entre classes – qui ont conditionné la réalité de la Grèce archaïque et de Rome – se produisaient régulièrement et invariablement entre les crédateurs aristocrates qui louaient leurs domaines, et les débiteurs qui les cultivaient. Dans la forme comme dans les faits, le pouvoir et la capacité de commandement étaient entièrement monopo-

⁵⁶ RAAFLAUB 2005b : 14–23.

⁵⁷ RAAFLAUB 2005b : 15.

⁵⁸ *Ibidem.* 2005b : 15.

⁵⁹ *Ibidem.* 2005b : 15.

⁶⁰ SMITH 1997 et 2005 : 92–104.

⁶¹ SMITH 2005 : 103. L'auteur de *The Roman Clan* critique discrètement à l'occasion la manière dont CARANDINI a utilisé des comparaisons avec le monde grec pour appuyer ses théories ; il signale que les schémas d'interprétation construits de cette manière ne sont pas de nature à accréditer la vérité des origines légendaires ni de l'histoire grecque, ni de l'histoire romaine. SMITH met notamment en doute les comparaisons qui remontent à l'âge du bronze (voir GUSBERTI 2000 : 187) en avançant l'argument qu'en Italie, contrairement à Athènes, le système palatial n'existait pas.

lisés par les aristocrates⁶². Selon FINLEY, de nombreux traits communs justifient les analogies entre la Grèce et Rome, du moins en ce qui concerne les premières phases de leur histoire, antérieures, pour l'une, à l'apparition de l'empire macédonien, et pour l'autre, à la rapide expansion territoriale de Rome⁶³.

Lorsqu'on se livre à des comparaisons, il ne faut naturellement pas perdre de vue les traits spécifiques des sociétés comparées. Mais étant donné la fiabilité limitée de la tradition de la tradition annalistique, les sources grecques de l'époque archaïque apportent malgré tout un témoignage qui aide à comprendre le caractère des transformations institutionnelles survenues pendant la première étape de l'histoire de Rome.

* * * * *

De nombreux chercheurs qui étudient les débuts des civilisations grecque et romaine ont tendance à rattacher, souvent de manière implicite, l'apparition d'un État à régime de *polis* au processus d'urbanisation. Cette approche a toutefois beaucoup d'adversaires. À la base de la controverse, il y a les difficultés à déterminer le moment où l'État est apparu, l'interprétation des débuts des processus d'urbanisation, et enfin la datation de la naissance de la *polis*. Des représentants de diverses disciplines scientifiques participent au débat autour de ces problèmes. Le profond désaccord actuel concernant la chronologie de la fondation de Rome provient entre autres de ces difficultés. Comme le fait remarquer I. MORRIS, la définition d'un État pose toujours problème⁶⁴. M. MANN parle même de « messy concept »⁶⁵. L'État lui-même fait l'objet de réflexions de spécialistes de différentes sciences, en particulier le droit, l'anthropologie, la sociologie, la politique, l'archéologie, et dans une moindre mesure, l'histoire. Mais il n'existe pas de définition unanime de l'État. Les nombreux chercheurs qui discutent de l'organisation politique des premières sociétés complexes s'inspirent encore de la conception marxiste des débuts de l'État, qui met l'accent sur une « stratification sociale » considérée comme condition de son existence et comprise comme division de la société en au moins deux classes dont l'une est dominante⁶⁶. Dans les théories actuelles de l'État, on expose davantage une autre de ses caractéristiques : l'apparition d'un centre du pouvoir disposant de moyens coercitifs suffi-

⁶² FINLEY 2000 : 22.

⁶³ FINLEY 2000 : 22. La raison pour laquelle, contrairement à RAAFLAUB et SMITH, le célèbre historien conclut à la fin de son argumentation que le terme *polis* ne peut s'appliquer à Rome reste pour moi un mystère.

⁶⁴ MORRIS 1991 : 40. Voir aussi SMITH 2011 : 217 s.

⁶⁵ MANN 1986 : 112.

⁶⁶ La théorie marxiste classique (en particulier sa conception des classes antagonistes) n'a certes plus beaucoup de partisans à l'heure actuelle, mais certains de ses éléments sont toujours reconnus comme instruments d'analyse utiles en sciences sociales, notamment pour les études sur la formation des États : voir STODDART 1999 : 931 s.

sants pour imposer sa loi sur le territoire qu'il contrôle⁶⁷. Les critères d'existence d'un État (*statehood*) sont évidemment bien plus nombreux, mais les chercheurs qui étudient les questions de ses origines n'arrivent pas à se mettre d'accord sur les critères obligatoires et facultatifs.

Sur le plan théorique, les réflexions sur l'émergence de l'État sont devenues ces dernières décennies surtout le domaine des anthropologues, et dans une moindre mesure, des archéologues. L'un des rares historiens à s'intéresser à la question pour le monde gréco-romain est E. VAN DER VLIET⁶⁸. Dans ses travaux, le chercheur néerlandais analyse les débuts de la formation des États grecs et de Rome en confrontant les processus rencontrés au modèle de l'*Early State* généralement utilisé par les anthropologues. Selon lui, le débat sur l'émergence de l'État en général suit depuis des décennies deux conceptions. L'auteur de la première, M. FRIED, a mis l'accent sur l'évolution qui fait passer ce qu'il appelle une *ranked society* au stade de *stratified society*⁶⁹, mais n'a toutefois pas approfondi lui-même la question de la formation de l'État dans la *stratified society*⁷⁰. La deuxième a été élaborée par E. SERVICE⁷¹. Ce chercheur a particulièrement mis l'accent sur le passage des structures propres à la « chefferie » (*chiefdom*⁷²) vers l'État, et s'est efforcé de démontrer que ce processus se réalisait par étapes. La conception de SERVICE a inspiré la création du modèle de l'*Early State* évoqué ci-dessus, dont les bases théoriques ont été posées par H. CLAESSEN⁷³. Ce dernier s'est appuyé sur l'idée du monopole de la contrainte légitime de WEBER en tant qu'attribut essentiel de l'État⁷⁴. Comme le grand sociologue allemand, les auteurs et les partisans du modèle de l'*Early State* considèrent donc le droit d'utiliser la force comme une caractéristique fondamentale qui distingue un État d'une société au stade pré-étatique (*stateless society*).

⁶⁷ Leurs partisans s'accrochent à l'idée de l'État de M. WEBER (1972 : 821 s.) qui voit dans le monopole de l'usage de la force un trait fondamental de l'État. Voir aussi HANSEN 2000b : 12 s., et VAN DER VLIET 2005, qui présentent aussi des bibliographies sur le sujet. Les paramètres cités ne décrivent que partiellement l'essence de l'État ; cf. VAN DER VLIET 1990 : 236–238 et 2011 : 119–122. Pour un bref descriptif des traits caractéristiques de l'État, voir STODDART 1999 : 927–941.

⁶⁸ VAN DER VLIET 1990, 2005, 2008 et 2011.

⁶⁹ En anthropologie, le terme *ranked society* se réfère à l'étape de développement à laquelle apparaît une première différenciation sociale, la place de l'individu dans la société dépendant toutefois de son degré de parenté avec le chef. En revanche dans les *stratified societies*, le statut de l'individu dépend déjà d'autres facteurs, par exemple de sa situation économique.

⁷⁰ FRIED 1967.

⁷¹ SERVICE 1975.

⁷² Les anthropologues utilisent le terme *chiefdoms* (chefferies) pour désigner une forme intermédiaire entre la société égalitaire et l'État. Mais il faut noter que N. YOFFEE (1993 et 2004 : *passim*, notamment 22–41) a bien montré que le concept de la chefferie est très problématique.

⁷³ CLAESSEN 1978.

⁷⁴ Voir n. 67 ci-dessus.

Le modèle de la *Primary State Formation* de Ch. SPENCER⁷⁵ est une sorte de mutation du concept d'*Early State*. En faisant appel aux idées de H. WRIGHT⁷⁶, SPENCER considère comme paramètre fondamental distinguant l'État des formes antérieures d'organisation sociale l'apparition d'une bureaucratie au sens où l'entend M. WEBER⁷⁷. Pour lui, on peut indiquer au moins six cas de *Primary State Formation* : ce sont l'Amérique centrale, le Pérou, l'Égypte, la Mésopotamie, la vallée de l'Indus et la Chine. Il est difficile de ne pas remarquer que les cités-États à régime de *polis* n'entrent pas dans son modèle, y compris les plus puissantes, comme Athènes ou la Rome républicaine. L'on s'aperçoit aussi que parmi les 21 études de cas de premiers États présentés dans *The Early State*, ouvrage classique édité par CLAESSEN et SKALNIK, les États à régime de *polis* n'apparaissent pas non plus⁷⁸. Cette « omission » des auteurs de la théorie de l'*Early State* n'a pas pu échapper aux spécialistes du monde antique⁷⁹. C'est un fait indiscutable : la *polis* grecque, et par conséquent la *civitas* romaine, n'ont pas leur place dans le cadre théorique de l'*Early State*. Les États entrant dans cette catégorie étaient dirigés par un monarque entouré d'un ensemble de conseillers, de toute sorte d'assistants, de confidents et de fonctionnaires qui formaient une hiérarchie ; la structure de celle-ci n'était pas toujours forcément soumise à des règles claires ni cohérentes. Il existait bien sûr une hiérarchie générale des postes et des fonctions, mais la place des personnes qui en faisaient partie dépendait du contexte social dans lequel elles évoluaient. Le rôle économique de l'*Early State* consistait avant tout à redistribuer divers biens. Dans la plupart des premiers États, les contributions étaient perçues en nature et, assez souvent, sous la forme de prestations de travaux. L'idéologie dominante de l'*Early State* était basée sur l'idée d'une réciprocité entre les détenteurs du pouvoir et leurs sujets, mais d'une réciprocité basée sur une relation asymétrique, car les biens offerts par le monarque à ses sujets en échange de leurs contributions étaient essentiellement immatériels⁸⁰. En revanche, les *poleis* grecques comme la *civitas* romaine étaient des États de citoyens (*citizen-states*)⁸¹. Les relations de réciprocité entre les citoyens étaient dominées par un éthos égalitaire, qui toutefois n'excluait pas l'existence d'importantes différences de richesse dans la société. Le rôle de redistributeur de la *polis* primitive était très limité. Dans la vie économique des

⁷⁵ SPENCER 2010.

⁷⁶ WRIGHT 1977.

⁷⁷ WEBER 1972 (première partie, chap. III).

⁷⁸ CLAESSEN, SKALNIK 1978.

⁷⁹ Voir par exemple VAN DER VLIET 2008 : 197.

⁸⁰ VAN DER VLIET 2008 : 201 s.

⁸¹ Définition de la *polis* la plus appropriée selon VAN DER VLIET (2005 : 125–129 et 2008 : 202), qui suit ainsi RUNCIMAN (1990) et HANSEN (1993b et 2006) ; voir aussi MORRIS 1991 : 26 et 48. Je partage entièrement la proposition de VAN DER VLIET.

États grecs les plus développés, le marché a commencé très tôt à jouer un rôle essentiel. La différence entre la *polis* et le modèle de l'*Early State* a conduit certains chercheurs à la conclusion que la *polis* n'était pas un État, mais une entité que les anthropologues appellent *stateless society*. M. BERENT est l'un de ces chercheurs⁸². Ses thèses ont rencontré une opposition catégorique de la part de M. HANSEN qui a démontré de façon convaincante la faiblesse de leurs fondements⁸³. Elles se sont également heurtées aux critiques de E. VAN DER VLIET et L. GRININ⁸⁴. Le chercheur néerlandais, qui a consacré de nombreux travaux aux questions de l'émergence de la *polis* à la lumière du modèle de l'*Early State*, en a conclu que l'utilité de ce modèle pour l'étude des origines des *citizen-states* du monde antique, qu'ils soient grecs ou romain, était limitée⁸⁵. I. MORRIS, quant à lui, prend ses distances par rapport à la fascination excessive d'une partie des archéologues pour les concepts anthropologiques : « to understand the variety of the past, archaeology must become more historical ». Il ajoute également : « the Greek evidence does not undermine the possibility of a social-evolutionary archaeology, but it does show the need for a broader range of ideas and concepts »⁸⁶.

Conscient des défauts du modèle de l'*Early State*, A. GUIDI a proposé sa propre typologie des plus anciens États de l'Italie centrale et du nord⁸⁷. Il y distingue deux phases de développement :

- a) *uno stato arcaico* « *incipiente* », ou par référence à la terminologie de L. GRININ (*early state analogue*)⁸⁸, un « *analogo* » dell'*early state* ;
- b) *uno stato arcaico* « *matturo* ».

La première phase, qu'il date des années 1000 à 830⁸⁹, se caractériserait principalement par l'émergence de grands centres proto-urbains et des élites « hétérarchiques », mais aussi par une augmentation progressive de l'importance des activités liées au culte. La deuxième phase, dans les cas du Latium et de l'Étrurie, serait intervenue entre 830 et 750 et présenterait les symptômes suivants⁹⁰ :

⁸² BERENT 1996, 2000a, 2000b, 2004, 2006.

⁸³ HANSEN 2002.

⁸⁴ VAN DER VLIET 2005 ; GRININ 2004.

⁸⁵ VAN DER VLIET 2005 et 2011. Il a d'abord pensé (VAN DER VLIET 1990) que la Rome de l'époque de la monarchie présentait de nombreuses caractéristiques de l'*Early State*. Par la suite (voir 2005 : 141), il a cependant commencé à en douter.

⁸⁶ MORRIS 1997 : 104. Il a ensuite justifié plus en détail son appréciation critique des options méthodologiques dominantes de l'archéologie actuelle dans un livre publié quelques années plus tard : MORRIS 2000 : 3–28.

⁸⁷ GUIDI 2008 : 187 s.

⁸⁸ GRININ 2003.

⁸⁹ GUIDI est partisan de la nouvelle chronologie de la culture du Latium : voir ci-dessous.

⁹⁰ GUIDI 2008 : *passim*, surtout 187 s. Dans une version anglaise de cet article publiée deux ans plus tôt (GUIDI 2006), l'archéologue emploie le terme traditionnel d'*early state* pour désigner la deuxième phase. Je comprends que c'est l'article de 2008 qui rend le mieux compte de son opinion.

- systématisation définitive de l'urbanisme des grands centres, avec la construction des premiers bâtiments à fondations en maçonnerie, l'apparition d'un réseau de rues bien organisé, la construction de nouvelles fortifications ;
- organisation hiérarchique définitive de la population du territoire contrôlé par la ville ;
- forte stratification sociale, avec une élite de guerriers au sommet de laquelle se trouveraient les vrais premiers rois ;
- vie religieuse bien organisée, avec des prêtres et des lieux de culte collectifs.

La conception de GUIDI trahit d'emblée une forte influence des idées de CARANDINI, ce qui la rend difficile à accepter. C'est surtout sa chronologie de la formation des premiers États d'Italie centrale et septentrionale qui est sujette à caution. La subdivision du processus en deux phases est en revanche une proposition qui mérite d'être exploitée⁹¹.

Indépendamment des débats sur le caractère des États archaïques et sur les nuances terminologiques, il ne fait aucun doute que dans la seconde moitié du VIII^e siècle, Rome a atteint un niveau de stratification sociale favorable à l'émergence d'un État⁹² : le témoignage des sources archéologiques, dont les nécropoles datées de cette époque, est indiscutable⁹³. L'apparition d'un centre de pouvoir centralisé – condition d'existence d'un État assez superficiellement considérée comme majeure, sans être toutefois la seule – est plus problématique. C'est un facteur qui transparait tout simplement beaucoup moins dans les sources archéologiques que la stratification sociale. L'hypothèse de son existence dans la seconde moitié du VIII^e siècle mérite assurément d'être examinée de près. Parmi les chercheurs actuels, elle est évidemment défendue principalement par CARANDINI, ses élèves et ses partisans. Pour CARANDINI lui-même, il ne s'agit d'ailleurs pas d'une hypothèse : il est certain que Rome est devenue une cité-État à régime de *citizen-state* en 753.

De nombreux chercheurs, dont P. RUBY et I. MORRIS, utilisent le terme de protohistoire pour désigner l'époque comprise entre la naissance d'une aristocratie et la formation de la *polis*⁹⁴. Pour beaucoup d'archéologues – les Italiens

⁹¹ J'y reviens dans la suite de cet article.

⁹² On admet généralement l'existence de sociétés stratifiées avant la formation d'États : voir VAN DER VLIET 2012 : 111. AMPOLO (1980a : 573 s. et 1988 : 161 s.) a affirmé déjà dans les années 80. du siècle précédent que la naissance de l'aristocratie avait été une condition *sine qua non* pour l'émergence de l'État à régime de *polis*, mais son apparition n'avait pas du conduire nécessairement à la formation de ce type d'État. Bien que le chercheur italien n'ait analysé que l'origine de la *polis*, rien n'interdit de supposer que sa théorie est valable également pour d'autres catégories d'États primitifs (à régime de *non-polis*).

⁹³ Pour leur description succincte, voir CORNELL 1995 : 81–85.

⁹⁴ RUBY 1999b ; MORRIS 1999. Il n'existe pas de définition communément admise de la protohistoire. On emploie généralement ce terme pour désigner la phase d'évolution de la société d'un territoire donné qui précède directement son histoire documentée par des sources écrites. Mais d'une

surtout – le processus de proto-urbanisation ferait partie de la proto-histoire. La notion même de proto-urbanisation de l'Italie, dont l'usage a été répandu par les chercheurs en préhistoire et proto-histoire de la Péninsule, principalement R. PERONI⁹⁵, soulève cependant des réserves⁹⁶. Malgré cela, A. CARANDINI et M. TORELLI n'ont pas hésité à l'utiliser pour formuler leurs propres théories sur l'émergence des premiers États et sur l'urbanisation de l'Italie tyrrhénienne.

Initialement, la plupart des chercheurs étaient d'avis que les processus d'urbanisation et de formation des États d'Italie centrale (Étrurie, Latium, Campanie) avaient été, comme la mise en place de leur aristocratie, tributaires de facteurs extérieurs. Mais à partir des années 1970, ce point de vue a été remis en question, d'abord timidement puis de plus en plus franchement, surtout par les spécialistes de la préhistoire de l'Italie. Dans un certain sens, un tournant s'est produit dans le débat sur la genèse de l'urbanisation et la structuration politique de la façade tyrrhénienne de l'Italie au moment du fameux séminaire sur *La formazione della città nel Lazio* qui s'est tenu à Rome en juin 1977⁹⁷. F. FULMINANTE et S. STODDART ont résumé il y a une dizaine d'années le débat en cours depuis des décennies et y distinguent deux orientations principales : le *diffusionismo* ou *orientalismo*, et l'*autoctonismo* ou *occidentalismo*⁹⁸. Les partisans de la première – soit la plupart des historiens et une partie des étruscologues et des archéologues classiques⁹⁹ – soulignent le rôle des influences grecques et phéniciennes (orientalisme) apportées par la colonisation de la partie méridionale de la Péninsule des Apennins et de la Sicile dans le développement des centres urbains de l'Italie et de leurs

société à l'autre, il peut correspondre à des réalités très différentes. Dans le cas de l'Italie, le problème se complique en outre en raison de la confusion à propos de la chronologie du premier âge du fer. Je reviens sur ce point dans la suite de l'article.

⁹⁵ PERONI 1989, 1996 et 2000.

⁹⁶ Je reviens plus largement sur cette question dans la suite de l'article.

⁹⁷ AMPOLO *et al.* 1980.

⁹⁸ FULMINANTE, STODDART 2010 : 12–14. Ils soulignent cependant que certains chercheurs (CORNELL 1995 : 87–92 ; SMITH 2005 : 102) ont pris des positions « intermédiaire e sfumate ». Le texte de FULMINANTE et STODDART est la publication de leur communication à l'occasion d'une des sessions (*Urbanization and State Formation in Italy during the 1st Millennium BC*) du XVII^e Congrès international d'archéologie classique qui s'est tenu à Rome en septembre 2008. Les auteurs n'ont pas voulu seulement présenter un état de la question, mais aussi des perspectives de recherche sur l'urbanisation et l'émergence des États en Italie. Il n'est pas exagéré d'affirmer que leur présentation avait un caractère programmatique.

⁹⁹ Parmi les chercheurs les plus représentatifs de cette orientation, on peut citer notamment AMPOLO (1980b, 1981b, 1987, 1988), DREWS (1981), PALLOTTINO (1993), COARELLI (1988), HARRIS (1989), RATHIJE (1990, 1995, 2010), RIDGWAY (1992 : 129–144), FORSYTHE (2005 : 31–58, 92–93) et RASMUSSEN (2005). La « prospettiva diffusionista » est également assez proche des idées d'A. MOMIGLIANO (voir par exemple 1989a). Quant à RIDGWAY, il nuance sa position à partir du XXI^e siècle : RIDGWAY 2004.

aristocraties dirigeantes¹⁰⁰. Les « autochtonistes » se recrutent en revanche surtout parmi les chercheurs en préhistoire et proto-histoire de l'Italie, mais il y a aussi parmi eux quelques étruscologues et archéologues classiques, dont A. CARANDINI et M. TORELLI¹⁰¹. Ils mettent l'accent sur des processus endogènes de longue durée à la base du développement des villes et de l'émergence des aristocraties locales. Pour les « occidentalistes », les principaux centres de l'Italie centrale, et en particulier de l'Étrurie, auraient commencé à devenir des villes avant la fondation des premières colonies grecques. Certains « autochtonistes » recherchent les premiers symptômes de ce processus dès l'âge du bronze¹⁰².

Pour FULMINANTE et STODDART, si le débat allait surtout dans le sens des « diffusionnistes » dans les années 1970 et 1980, les idées de leurs adversaires ont gagné de la popularité dans les années 1990 et 2000. Ils soulignent également l'importance des travaux archéologiques réalisés ces dernières années dans le centre historique de Rome et des nouvelles analyses du matériel archéologique tiré des fouilles antérieures. Leur position par rapport aux interprétations de CARANDINI et de ses collaborateurs n'est pas très claire : à côté d'appréciations généralement positives qui donnent l'impression qu'ils penchent plutôt pour le point de vue des « occidentalistes »¹⁰³, ils formulent à leur encontre certaines réserves¹⁰⁴. Selon eux, les imperfections du « diffusionnisme » et de l'« autochtonisme » pourraient être corrigées par l'application de théories qui accentuent les aspects de réciprocité, comme par exemple la traditionnelle *peer polity interaction*, ou plus récemment, celles de l'*ibridità*, de la *connettività* ou du *Network*. Pour FULMINANTE et

¹⁰⁰ CARANDINI (1997 : 457 s., 486) utilise pour qualifier leur approche une expression plutôt dépréciative, « il preconetto classicistico ».

¹⁰¹ PERONI (1989, 1996), DI GENNARO (1986, 2000), GUIDI (1998, 2006), SMITH (1996), PACCIARELLI (2000), CARANDINI (1997, 2006), TORELLI (2000), BIETTI SESTIERI, DE SANTIS (2008). Je ne comprends pas pourquoi FULMINANTE et STODDART (2010 : 13) considèrent D'AGOSTINO comme un « autochtoniste », alors qu'il a noté l'importance de facteurs de développement endogènes et souligné que la colonisation avait marqué le début d'une nouvelle époque de l'histoire de l'Italie tyrrhénienne (D'AGOSTINO 2010 : 80). On reste également perplexe de voir SMITH classé à la fois dans la catégorie des « autochtonistes » et dans celle des chercheurs qui occupent des positions « intermedie e sfumate ».

¹⁰² PERONI 2000 ; PERONI, VANZETTI 2005. FULMINANTE (2014) les a rejoints récemment.

¹⁰³ FULMINANTE, STODDART 2010 : 13 s.

¹⁰⁴ «... tuttavia, anche un'assoluta priorità del modello urbano in Occidente (occidentalismo), come sembra suggerito dall'estrema precocità della realizzazione urbana a Roma alla metà dell'VIII secolo a.C. (se non come un'entità monumentale urbana in sé compiuta, almeno come una comunità politica urbana), indirizza verso una prospettiva troppo rigida e fissa, che non permette una corretta interpretazione di un fenomeno complesso e dinamico come la formazione urbana nel Mediterraneo durante il primo Millennio a.C. » : FULMINANTE, STODDART 2010 : 16. FULMINANTE se distancie plus nettement de la perspective des occidentalistes dans son livre sur l'urbanisation de Rome et du *Latium Vetus* (2014 : 248).

STODDART, ces théories offrent les meilleures perspectives de recherche à l'étude des processus d'urbanisation de l'Italie centrale¹⁰⁵.

Pour les « autochtonistes », le mot clé est la proto-urbanisation, comprise comme processus qui a précédé l'urbanisation proprement dite, laquelle consiste notamment dans la monumentalisation de l'espace public et le passage des constructions en bois aux maisons en dur. La proto-urbanisation serait une période de transition incontournable avant la phase urbaine, le début de celle-ci étant à considérer comme *terminus ante quem* des innovations sociales et institutionnelles qui mèneront à la naissance de l'État¹⁰⁶. L'urbanisation serait donc l'indice d'un processus enclenché plus tôt. Cette idée de C. AMPOLO a été adaptée par A. CARANDINI pour les besoins de sa propre théorie¹⁰⁷. Signalons toutefois que selon AMPOLO, la naissance de la *civitas* de Rome aurait précédé la monumentalisation de l'espace public de quelques années, tout au plus quelques dizaines d'années, mais certainement pas de plus de cent ans comme le voudrait la conception de CARANDINI¹⁰⁸. Pour ce dernier, la monumentalisation de l'espace public signifie que quelque chose d'important est déjà arrivé. La phase clé est la

¹⁰⁵ FULMINANTE, STODDART 2010 : 17 s. La liste de théories qu'ils présentent peut donner le vertige, alors même qu'elle n'est certainement pas complète. Leur nombre rend bien compte des problèmes actuels de conceptualisation de l'histoire des premières civilisations européennes. RENFREW (2004 : 257) signale qu'une partie de ces nouvelles conceptions sont en fait des versions légèrement améliorées de théories antérieures. Il est difficile de ne pas remarquer que les spéculations théoriques mènent souvent à des conclusions absurdes. Le texte de MOTTA et TERRENATO (2006) en est un bon exemple. Ces auteurs annoncent sur un ton catégorique que la société romaine ne se distinguait que très peu des sociétés celtiques d'avant l'arrivée de César. On en vient alors à se demander si Rome était plus proche de la Gaule pré-romaine que d'Athènes à l'époque archaïque et classique. Les spéculations de ce genre ne risquent certainement pas de nous aider à mieux connaître les début d'un État, quel qu'il soit : elles sont une caricature de méthode comparative. Dans son dernier livre déjà mentionné, FULMINANTE (2014 : 248) considère que la perspective de recherche la plus appropriée est la « traditional peer polity interaction (updated to a global level) combined with the novel paradigm of the network model ». Personnellement, je n'ajouterais pas au modèle de la *peer polity interaction* de RENFREW (1986 et 2004) une quelconque autre conception comme celle du *network*, car à mon sens, la *peer polity interaction* contient déjà tous les éléments du modèle *network*. Elle repose en principe sur l'explication de l'échange culturel par les contacts, l'échange de biens et d'informations, l'imitation de modèles culturels et la concurrence – y compris militaire – entre communautés socio-politiques autonomes, c'est-à-dire politiquement indépendantes, à l'intérieur d'une même région géographique. Selon RENFREW, ces interactions conduisent non seulement à l'uniformisation de la culture matérielle et de ses fonctions symboliques, mais aussi à l'essor simultané des institutions politiques et religieuses et à la croissance économique, ce qui mène ensuite à l'apparition de nouveaux systèmes d'organisation économique plus développés. Quant à leur application, les conceptions de l'archéologue anglais sont d'autant plus séduisantes qu'elles sont intelligemment fondées, logiquement cohérentes, assez généralisables et souvent vérifiées dans la recherche, ce qui les distingue des modèles concurrents (RENFREW 1986 : 7 s.).

¹⁰⁶ CARANDINI, CAPPELLI 2000 : 47.

¹⁰⁷ AMPOLO 1980a : 571 s., 1988 : 159–169.

¹⁰⁸ GRANDAZZI (1991 : 227 s.) est d'un autre avis qu'AMPOLO.

proto-urbanisation : le processus d'émergence de la ville est plus important que le fait d'être une ville¹⁰⁹.

C. SMITH a observé trois conséquences importantes de la propagation de l'idée de la proto-urbanisation¹¹⁰. La première porte sur le rapport entre le processus d'émergence de l'État et l'urbanisation. En supposant que l'urbanisation soit *terminus ante quem* des innovations sociales et institutionnelles, on admet l'émergence préalable de l'État. L'urbanisation même indiquerait alors l'existence d'un pouvoir capable de mobiliser la main d'œuvre et les autres ressources nécessaires, ou d'appliquer la contrainte. La seconde conséquence consisterait à donner à la phase proto-urbaine une certaine dimension historique et politique, ce qui permettrait de justifier les tentatives de reconstitution de la prime histoire de Rome : en effet, elles ne seraient plus considérées comme une activité portant sur l'espace mythique. La troisième ouvrirait de nouvelles perspectives de comparaison de Rome avec le monde grec, l'idée de la proto-urbanisation faisant remonter les débuts de la Ville éternelle à une époque antérieure. C'est ce qui a permis à CARANDINI d'envisager l'existence de centres proto-urbains en Grèce avant les *poleis*¹¹¹. Pour résumer ses observations, C. SMITH constate non sans une certaine ironie que grâce aux efforts des partisans de la proto-urbanisation « Rome and Etruria take their rightful place as trailblazers of western urbanized 'polis' society »¹¹².

Les partisans radicaux de la proto-urbanisation ont gagné un argument de poids avec l'essai de révision de la chronologie absolue de l'âge du bronze tardif et de l'âge du fer en Italie. Cet essai de redatation se base sur les résultats des analyses dendrochronologiques des traces matérielles de la civilisation des champs d'urnes découvertes en Suisse et en Autriche. Elle ont eu pour première conséquence de faire reculer de plusieurs dizaines d'années la chronologie absolue de l'époque des champs d'urnes et du début de la période de Hallstatt¹¹³. Sur la base de cette nouvelle donne, M. BETTELI a proposé une nouvelle datation des

¹⁰⁹ CARANDINI, CAPPELLI 2000.

¹¹⁰ SMITH 2005 : 102.

¹¹¹ CARANDINI 1997 : 487. Signalons cependant que dans son modèle de formation de la *polis*, BINLIFF (2000 : 128 ; voir aussi n. 130 ci-dessous) distingue une phase de *protopolis* qui peut être assimilée aux centres proto-urbains de CARANDINI. FORREST a également intitulé l'un de ses travaux : *Pre-polis polis* (2000). Dans ce texte, il n'utilise cependant pas le terme *pre-polis* mais a recours à un mot passe-partout, *unit*. Selon son interprétation, ces *units* n'étaient pas des entités politiques indépendantes comme les futures *poleis*, mais formaient des groupes de « political *koinonia* », et les *poleis* seraient le résultat de la décomposition des *koinonia*. Les entités regroupées en *koinonia* étaient gouvernées par des *basileis*.

¹¹² SMITH 2005 : 192.

¹¹³ Voir SPERBER 1987. Cette conception de SPERBER a fait l'objet d'une recension positive de A. HARDING (PPS LVII 1991, pp. 234 s.). RANDSBORG (1992) est en revanche plus sceptique à son égard.

premières phases de la civilisation du Latium¹¹⁴, ce qui a eu d'importantes conséquences pour la chronologie des autres régions d'Italie, dont l'Étrurie. Selon lui, le premier âge du fer (*Prima Età del Ferro*) aurait commencé non pas vers l'an 900, mais environ 120 ans plus tôt, et se serait terminé entre 780 et 750 (au lieu de 725–710 pour la chronologie traditionnelle).

La datation de BETELLI a trouvé beaucoup d'adeptes, mais aussi un grand nombre d'adversaires¹¹⁵. Ces derniers soulignent son incohérence avec la chronologie établie par J. COLDSTREAM sur la base des céramiques grecques de style géométrique¹¹⁶. Sa synthèse remonte maintenant à plusieurs dizaines d'années mais demeure un modèle reconnu dans ce domaine. Malgré les tentatives d'uniformisation des deux chronologies non seulement pour l'Italie, mais aussi pour tout le bassin méditerranéen et pour l'Europe au nord des Alpes, le problème reste en suspens¹¹⁷. Il est important en ce sens que pour une grande partie des archéologues, les premiers centres proto-urbains d'Italie centrale se seraient formés dans la phase initiale du premier âge du fer (*Lazio II*), et les premières villes véritables auraient fait leur apparition à la charnière de celui-ci (soit la phase *Lazio III*) et de la période orientalisante (*Seconda Età del Ferro*). Pour des raisons évidentes, les partisans de la fondation de Rome au milieu du VIII^e siècle penchent pour la chronologie de BETELLI, et les historiens et archéologues qui la contestent, pour la chronologie traditionnelle.

Il faut noter aussi une tendance répandue parmi les archéologues à créer pour les différents sites des cadres temporels distincts sans essayer de les resituer dans les systèmes de périodisation plus généraux, ce qui complique le travail des chercheurs qui étudient l'histoire de l'Italie aux X^e–VIII^e siècles. À cette pratique plutôt regrettable, vient s'ajouter l'habitude de donner des noms différents aux périodes de la préhistoire et de la proto-histoire de l'Italie centrale. On a ainsi l'impression qu'au lieu de s'uniformiser, la chronologie du premier âge du fer et du début de la période orientalisante a plutôt tendance à devenir de plus en plus chaotique. Dans cette situation, la solution la plus rationnelle semble être de s'en tenir aux cadres temporels traditionnels.

C. SMITH a très certainement raison d'affirmer que l'une des conséquences de la propagation de l'idée de la proto-urbanisation a été de faire admettre la

¹¹⁴ BETTELI 1994 et 1997. Les propositions de BETTELI ont été favorablement accueillies par CARANDINI (1997 : 595–598).

¹¹⁵ Parmi les premiers, outre CARANDINI, on peut certainement compter PERONI (2000), BIETTI SESTIERI (1997 ; BIETTI SESTIERI *et al.* 1998 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS 2008), NIJBOER (NIJBOER *et al.* 1999/2000 ; NIJBOER, VAN DER PLICHT 2008), et parmi les sceptiques à propos de la nouvelle chronologie, PACCARELLI (2000 : 69), BABBI et PIERGROSSI (2005 : 307), et BARTOLONI et NIZZO (2005 : 424).

¹¹⁶ COLDSTREAM 1968. Une deuxième édition de son ouvrage est parue en 2009.

¹¹⁷ La principale tentative s'est produite lors de l'« Incontro di studi » qui s'est tenu à Rome les 30 et 31 octobre 2003 et dont les actes ont été publiés deux ans plus tard (BARTOLONI, DELPINO 2005).

possibilité que l'État soit apparu avant la ville¹¹⁸. Or depuis au moins le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, les chercheurs ont généralement considéré l'urbanisation et la formation de l'État comme deux processus parallèles et interdépendants. L'existence d'un lien étroit entre les deux phénomènes semble même tomber sous le sens dans le cas des cités-États. Mais depuis un certain temps, l'idée se répand que leur déroulement véritable pourrait avoir été beaucoup plus compliqué. Ceux qui la soutiennent rappellent que notre connaissance des cités-États de l'Antiquité, au Proche-Orient comme en Europe, se base essentiellement sur des sources écrites correspondant à la période de leur essor. En d'autres termes, ce sont des sources qui rendent compte des formes classiques des cités-États, et les textes conservés n'offrent que rarement des éléments crédibles concernant leurs premières phases de développement. Cette constatation est surtout vraie pour les cités-États de la partie occidentale du bassin méditerranéen. Dans le cas du monde gréco-romain, le problème se complique davantage en raison de la spécificité du régime de la *polis*. En effet, de nombreuses *poleis* grecques n'ont jamais eu de véritable centre urbain, même à l'époque classique. L'exemple le plus connu, même s'il est exceptionnel, est celui de Sparte. M. HANSEN a certes bien essayé de prouver que pendant la période classique, toutes les *poleis*, comprises au sens d'État, avaient possédé un centre urbain, lequel était généralement désigné du même nom que l'État en question¹¹⁹, mais sa théorie n'est pas convaincante. En s'appuyant sur les études d'E. KIRSTEN et E. RUSCHENBUSCH¹²⁰, continuateurs de la tradition de l'école de géographie historique allemande, J. BINTLIFF a avancé comme argument fondé que la *polis* typique (*Normalpolis*) était en réalité un grand village, une sorte de grande zone rurale de maximum 100 km² peuplée en moyenne de 1600 habitants¹²¹ dont 134 (*sic!*) – 200 citoyens de plein droit. Pour lui, les plus grands États grecs, tels Athènes, Thèbes ou Syracuse, sont classés dans la catégorie *Abnormalpolis*¹²². À la lumière des arguments de BINTLIFF, il y a lieu de donner raison plutôt à F. KOLB et I. MORRIS, qui affirment que l'apparition de la *polis* est antérieure à l'urbanisation¹²³, qu'à M. HANSEN. MORRIS résume

¹¹⁸ SMITH 2005 : 102.

¹¹⁹ HANSEN 2000c : 153 s., 157 s., 161.

¹²⁰ KIRSTEN 1956 ; RUSCHENBUSCH 1985.

¹²¹ BINTLIFF 1999 : 45–51. HANSEN (2000c : 156) appelle petites *poleis* celles qui comptaient 1000 à 2000 habitants, mais estime aussi que très peu de cités avaient une population supérieure à 5000 habitants. Il n'a pas proposé d'estimation de la population moyenne des *poleis* standard.

¹²² BINTLIFF 1999 : 53–55.

¹²³ KOLB 1984 : 72 ; MORRIS 1991 : 26, 40 ; cf. VAN DER VLIET 2011 : 123. MORRIS pense même que la naissance de la *polis* (dans la seconde moitié du VIII^e s.) a précédé de deux siècles l'apparition des villes (fin du VI^e s.). KOLB n'indique pas de distance temporelle entre les deux processus. La position de MORRIS est trop tranchée, ce qui a facilité la tâche à HANSEN (2000c) pour polémiquer avec lui. Il a prouvé que certaines localités du monde grec étaient devenues des villes avant le VI^e s. Les exemples cités par HANSEN prouvent que l'urbanisation du monde grec s'est effectuée à des rythmes

son opinion en une phrase lapidaire et sans équivoque : « the rise of the polis and the rise of the city were anything but synonymous »¹²⁴.

La *polis* a été une forme d'État unique en son genre¹²⁵. La majorité des *poleis* – mais pas toutes – les *poleis* de la période classique et hellénistique se caractérisaient par un petit territoire et la présence d'un centre urbain. En revanche, toutes les *poleis* sans aucune exception, de l'époque archaïque à l'époque romaine, étaient des communautés politiques et religieuses de citoyens. En général, le modèle de la *polis* a toujours été considéré – et cela reste vrai dans la plupart des travaux scientifiques actuels – comme un « produit » original de la civilisation hellénique¹²⁶, même si quelques chercheurs n'excluent pas des influences extérieures, notamment de l'Italie tyrrhénienne¹²⁷. Il est donc assez évident de constater que toutes les *poleis* n'étaient pas des cités-États, et inversement, que toutes les cités-États situées dans la zone d'influence de la civilisation hellénique n'étaient pas des *poleis*, comme peuvent l'illustrer les cités-États étrusques à leur premier stade de développement¹²⁸. En outre, en Italie centrale et méridionale, on a vu apparaître des États à régime de *non-polis* qui n'avaient pas de centre urbain et, comme l'a remarqué G. BRADLEY, il ne s'agissait pas de cas isolés¹²⁹.

Dans les réflexions sur les débuts de l'État romain, on ne peut laisser de côté la question de sa forme. Cette question, à la base, se présente comme suit : dans la première phase de son histoire, Rome était-elle une *polis* possédant un centre urbain, une *polis* sans centre urbain, une cité-État ne présentant pas les

très variables, mais on ne peut en aucun cas considérer cet argument comme preuve définitive de sa thèse selon laquelle il y avait un centre urbain dans chaque *polis*.

¹²⁴ MORRIS 1991 : 40.

¹²⁵ VAN DER VLIET (1990 : 243, 2011 : 124 s., 2012 : 111) souligne avec raison l'utilité limitée des modèles anthropologiques des premiers États pour l'étude de la *polis* grecque (je l'ai déjà signalé ci-dessus). AMPOLO (1988 : 162 s.) et CORNELL (1995 : 101 s.) ont remis en question le fameux modèle de l'*Urban Revolution* de V.G. CHILDE (1950) qu'ils estiment ne pas convenir au monde gréco-romain. À propos de la *polis* en tant que forme d'État unique en son genre, voir MORRIS 1997 : 104.

¹²⁶ Le livre controversé de VLASSOPOULOS (2007) n'y change rien. L'intention avouée de cet auteur était de renouveler les recherches sur la *polis* grecque, mais ses efforts n'ont abouti qu'à une sorte de manifeste de correction politique. VLASSOPOULOS n'essaie même pas de masquer ses intentions : elles transparaissent immédiatement dans le titre du livre (*Unthinking the Greek Polis. Ancient Greek History beyond Eurocentrism*) et, davantage encore, dans sa dédicace : « To the liberty of oppressed peoples ». On ne peut que donner raison à l'une des critiques de *Unthinking the Greek Polis* (A. KÜHR, BMCR 2009.01.16) qui juge que dans le cas de cet ouvrage, on pourrait parler d'historiographie politique si seulement c'était de l'historiographie. Le livre est une critique des approches existantes de la *polis* qui, selon l'auteur, sont des manifestations d'eurocentrisme. Il expose ensuite sa vision personnelle améliorée, et celle-ci ne semble pas être de nature à révolutionner la recherche sur la *polis*.

¹²⁷ Je reviens plus largement sur cette question dans la suite de l'article.

¹²⁸ Cette question également est analysée ci-dessous.

¹²⁹ BRADLEY 2000 : 120–122, 124.

caractéristiques d'une *polis*, ou encore un État sans centre urbain à proprement parler, avec une forme de régime autre que celui de la *polis* ? Jusque récemment, la majorité des historiens et des archéologues qui étudient les *primordia Urbis* acceptaient l'idée qu'un véritable centre urbain n'était apparu à Rome qu'au milieu du VII^e siècle. Les dernières fouilles dans le centre de Rome et à Tarquinia ont toutefois amené une partie des chercheurs, surtout les Italiens, à faire remonter l'*urban moment* aux environs du milieu du VIII^e siècle¹³⁰. Leurs propositions correspondent parfaitement avec la nouvelle chronologie de la *Prima Età del Ferro*, ce qui ne surprend pas si l'on se rappelle l'enthousiasme avec lequel A. CARANDINI a accueilli la proposition de ses auteurs¹³¹. C. SMITH a fait remarquer, en se référant à l'appréciation critique émise par P. HORDEN et N. PURCELL à propos de la conception même de l'urbanisation, que la notion de ville n'avait pas été définie de façon satisfaisante¹³², mais CARANDINI est complètement passé au-delà de ce genre d'hésitation. Pour lui, Rome était indiscutablement une ville au VIII^e siècle, et c'était de surcroît un État, c'est-à-dire, selon sa définition, une communauté de personnes conscientes de leur identité civique¹³³. Bref, au milieu du VIII^e siècle (« fin da principio »), Rome était une *polis* pourvue d'un centre urbain¹³⁴.

La genèse de la *polis* fait pourtant l'objet de débats depuis des décennies. Les discussions portent à la fois sur la date et sur le lieu de naissance de cette forme d'État. M. HANSEN et I. MORRIS comptent parmi les chercheurs les plus compétents en matière de *polis*. Mais sur de nombreuses questions, ils ont des avis divergents. Ainsi, pour HANSEN, la *polis* a pu faire son apparition vers 734, année de la fondation de Syracuse par les Corinthiens sous le commandement de l'aristocrate Archias. Avec Mégara Hyblaea fondée quelques années plus tard, ces colonies auraient été dès leur fondation ou seraient devenues très rapidement des communautés politiques autonomes à caractère de *polis*. Le chercheur danois

¹³⁰ À propos des fouilles de Tarquinia, voir BONGHI JOVINO 2000 et 2010. L'idée de situer l'*urban moment* de Rome et de certaines cités-États étrusques au VIII^e s. est acceptée, entre autres, par FULMINANTE, STODDART 2010 et RIVA 2010 : 5 s. FULMINANTE et STODDART (2010 : 11) se font d'ailleurs remarquer par leur jeu d'équilibristes du verbe en posant la question : « la 'data' di nascita della città in Italia medio tirrenica : VIII, VII o VI secolo a.C. ? » puis en y répondant de la manière suivante : « la maggioranza degli studiosi sembra ritenere la città formata e compiuta nella sua monumentalità urbana nel corso del VII e VI secolo a.C., ma ammette precoci e/o incipienti manifestazioni di urbanizzazione in casi come quelli di Roma o di Tarquinia, dove scavi di estensione hanno rivelato importanti monumenti, indicanti l'esistenza di un potere centralizzato ». Dans son livre récent sur l'urbanisation de Rome et du Latium Vetus, FULMINANTE (2014 : 102–104 et 250–260) accepte toutefois sans réserves la chronologie de la naissance de la ville et de l'État romain proposée par CARANDINI, ce qui est en contradiction avec sa critique de l'option occidentaliste (voir n. 104 ci-dessus).

¹³¹ CARANDINI 1997 : 595–598.

¹³² SMITH 2005 : 108 ; HORDEN, PURCELL 2000 : 89–122.

¹³³ CARANDINI 2007 : 13 s., 71, 77.

¹³⁴ Je reviendrai à plusieurs reprises sur cette idée de CARANDINI dans la suite de cet article.

soutien également la théorie d'I. MALKIN suivant laquelle la *polis* est née avec les colonies grecques du sud de l'Italie et de Sicile¹³⁵. En ce qui concerne la datation de la naissance de la *polis*, I. MORRIS hésite en revanche entre les dates approximatives de 750 et de 700, et situe le lieu de naissance dans le bassin de la Mer Égée¹³⁶. Dans ses réflexions, HANSEN ne tient pas compte de l'hypothèse de MALKIN, qui voit une possibilité d'apparition de la *polis* à la suite de contacts des colonies grecques avec des régions plus ouvertes et de civilisation plus avancée de la partie occidentale du bassin méditerranéen, en particulier de l'Italie centrale¹³⁷. En revanche, les partisans de l'« autochtonisme » ou « occidentalisme » n'ont pas manqué de retenir l'idée de MALKIN. Armés de la nouvelle chronologie des débuts de l'âge du fer, de leurs propres interprétations des résultats des dernières fouilles de Tarquinia et du centre de Rome, et de la théorie de MALKIN, ils ont bâti leur conception de la priorité absolue du modèle urbain italique (étruro-romain) sur le modèle grec et pensent que les « diffusionnistes » – dont le grand A. MOMIGLIANO – se sont trompés : ce sont les Grecs qui, en colonisant le sud de l'Italie et la Sicile, ont emprunté aux Étrusques et aux Romains l'idée de la *polis* en tant que communauté possédant un centre urbain développé¹³⁸. Notons toutefois que dans les conclusions du rapport préliminaire des fouilles réalisées dans la Maison des Vestales et au temple de Vesta, N. ARVANITIS, l'un des plus proches collaborateurs de CARANDINI, a quand même laissé entendre à demi mots que la *polis* pourrait malgré tout être un produit de la civilisation hellénique :

Ci chiediamo che se non è del tutto impertinente ricordare qui la recente proposta di Mele, secondo il quale, *e con buoni argomenti* [c'est moi qui souligne], lo stanziamento di Pitecusa sarebbe da considerarsi, fino dall'inizio della sua impostazione come una vera e propria «polis»: Mele 2003. Se il maestro cogliesse nel vero, il 'terminus post quem' per i processi di osmosi culturale da noi qui prospettati dovrebbe salire, e di molto¹³⁹.

Suivant la théorie d'A. MELE, à propos de laquelle ARVANITIS formule cette prudente approbation, la *polis* pourrait avoir fait son apparition dès la première moitié du VIII^e siècle, et même au début de ce siècle¹⁴⁰.

¹³⁵ HANSEN 2000c : 145–148 (bibliographie sur la question). MALKIN 1987 : 262 s. et 1994.

¹³⁶ An 750 : MORRIS 1987 : 171–210 ; an 700 : MORRIS 1991 : 43.

¹³⁷ MALKIN 1994. La position d'OSBORNE (1996 : 127) est proche de celle de MALKIN. SNODGRASS (1991 et 1993) a d'abord situé le lieu de naissance de la *polis* dans le sud de la Grèce. Il a ensuite assez rapidement revu sa position pour considérer, comme MALKIN, que les premières *poleis* seraient apparues dans les premières colonies grecques du sud de l'Italie et de Sicile (SNODGRASS 1994).

¹³⁸ Cette idée est surtout partagée par les chercheurs italiens, mais aussi par OSBORNE (1996 : 123).

¹³⁹ ARVANITIS 2010c : 99, n. 2.

¹⁴⁰ MELE 2003 et 2005. La date de la fondation de Pithécuse, contrairement à beaucoup d'autres colonies grecques occidentales, n'est pas attestée dans les sources littéraires. L'analyse du matériel

Rejetant l'idée des partisans du « diffusionnisme » selon laquelle la colonisation grecque aurait beaucoup pesé dans les processus d'apparition des États et des villes d'Italie tyrrhénienne, les « occidentalistes » ont toutefois des avis partagés en ce qui concerne la genèse de l'État romain : les uns voient le processus de structuration politique de Rome comme un phénomène dans une large mesure endogène¹⁴¹, tandis que les autres accentuent le rôle primordial du facteur étrusque. La théorie de l'influence décisive des Étrusques sur la structuration politique de Rome a une longue histoire : elle remonte à la première moitié du XIX^e siècle¹⁴². Parmi ses partisans actuels, on trouve surtout de nombreux archéologues de la tendance « occidentaliste »¹⁴³. Mais il ne manque pas non plus – et il n'a jamais manqué – d'historiens, dont certains de premier plan comme Sir Moses FINLEY¹⁴⁴. Ce dernier a même supposé que les Étrusques ont créé les bases des futures institutions politiques de Rome¹⁴⁵. Le chercheur américain proclame en ces termes son opinion que ce ne sont pas les Romains qui ont créé la *civitas* des bords du Tibre sous l'influence des Étrusques, mais que ce sont bel et bien ces derniers qui l'ont fait pour eux. B. LINKE et J. POU CET vont dans le même sens¹⁴⁶.

Les chercheurs qui défendent la thèse de la forte influence des Étrusques sur la forme du régime politique romain sont aujourd'hui nettement moins nombreux qu'ils ne l'étaient à une époque encore proche¹⁴⁷. Des analyses approfondies du matériel archéologique et épigraphique ont même amené certains historiens à remettre en question également la thèse de la priorité culturelle des villes

archéologique, dont celui des dernières fouilles, indique l'arrivée dans l'île de Grecs d'Érétie et de Chalcis dès avant 750 (voir GRAHAM 1982 : 100 s. ; D'AGOSTINO 2009 : 172–174, 189–191). À l'inverse de MELE, D'AGOSTINO (2009 : 172) suppose que Pithécuse n'avait pas le statut de *polis* : « Sono ancora convinto che, sul piano funzionale, Pithecusae sia stato l'ultimo episodio del periodo che precede la colonizzazione, quello che, con una ardita espressione, D. RIDGWAY definisce della « multinational entrepreneurial expansion ».

¹⁴¹ CARANDINI 1999 ; SMITH 2006.

¹⁴² Pour une présentation succincte des recherches à cette époque, voir CORNELL 1995 : 150 s.

¹⁴³ TORELLI est l'un des principaux représentants de cette tendance (voir par exemple TORELLI 2008). En commentant des aspects du rituel des Saliens qu'il interprète comme étrusques (2008 : 177), il écrit : « la complessità e l'ampiezza del fenomeno dimostrano che non siamo in presenza di casi isolati, ma che questi rappresentano il prodotto di un processo storico di affermazione della classe dominante etrusca come detentrica di egemonia sui popoli vicini e punto di riferimento per le nascenti aristocrazie del Lazio ». Cette partie de son texte concernant les relations entre les Romains et les cités étrusques est intitulée : « L'egemonia etrusca tra VII e VI secolo a.C. ».

¹⁴⁴ FINLEY 1983 et 2000. Voir aussi POU CET 2000 ; MIGLIORATI 2003 ; CAMPOREALE 2010.

¹⁴⁵ FINLEY 2000 : 69 (original anglais : 1983). Il emploie le verbe « supposer » pour signaler que l'absence de source ne permet pas de formuler d'avis catégoriques.

¹⁴⁶ LINKE 1995 : 105–112 ; POU CET 2000. RA AFLAUB (2005b) est aussi partisan, quoique modéré, de la thèse de l'influence décisive des Étrusques sur l'émergence de la civilisation romaine.

¹⁴⁷ Voir par exemple DELLA FINA 2009 et 2010.

étrusques sur Rome¹⁴⁸. Les Étrusques mêmes ont du reste adopté massivement les modèles culturels helléniques tant dans le domaine public que dans le domaine privé. Dans les rapports des Romains avec la culture et la religion grecques, les Étrusques n'ont dans la plupart des cas – mais pas dans tous – même pas joué le rôle d'intermédiaires : les Romains sont entrés directement en contact avec le monde grec¹⁴⁹. T. CORNELL souligne à juste titre que le matériel archéologique disponible offre une image de la Rome archaïque très éloignée de la conception autrefois prédominante qui la présentait comme un village primitif situé en périphérie du monde étrusque et assimilant passivement les influences d'une civilisation supérieure¹⁵⁰. La principale ville du Latium a bien entendu conservé, du moins à partir de la fin du VIII^e siècle, des contacts avec les centres étrusques qui, avec le temps, s'étaient intensifiés. Les traces physiques de la présence des Étrusques foisonnent au pied du Palatin. Il suffit de rappeler le nom d'un quartier en bordure du Tibre : le *Vicus Tuscus*. Mais il ne faut pas oublier que des inscriptions étrusques attestent la présence en Étrurie d'habitants portant des noms latins¹⁵¹. En ce qui concerne les personnes, les déplacements n'étaient donc pas à sens unique.

CORNELL a également signalé le conditionnement idéologique qui marque la fascination d'une grande partie des chercheurs du XX^e siècle pour les apports réels ou supposés de la civilisation étrusque. Cette *etruscheria* (« étruscomanie ») plongerait ses racines dans les extravagantes manifestations d'érudition des amateurs d'antiquités étrusques du XVIII^e siècle. Le problème est si complexe que même pour l'expliquer brièvement, il faudrait faire un long détour en dehors du cadre du présent article ; pour prouver combien il est compliqué, il suffit de penser, par exemple, à l'enthousiasme manifesté pour l'« étruscomanie » tant par les partisans du fascisme de l'entre-deux-guerres que par les antifascistes de l'après-guerre¹⁵².

En dépit des critiques de plus en plus marquées dont elle a fait l'objet ces dernières décennies, l'« étruscomanie » a toujours un nombre relativement élevé de défenseurs¹⁵³. Dans l'étude des relations entre les centres étrusques et Rome,

¹⁴⁸ CORNELL (1995 : 151–172) s'étend longuement sur la démythologisation de l'influence étrusque sur la Rome de l'époque de la monarchie. FORSYTHE (2005 : 117 s.) accepte la ligne générale du raisonnement de CORNELL mais pense qu'il va trop loin dans sa minimisation de l'influence des Étrusques sur la civilisation romaine. ZIÓŁKOWSKI (1999 : 10, n. 10) est d'un avis semblable. Les arguments avancés par les critiques de CORNELL ne portent toutefois pas sur les fondements de sa théorie. AMPOLO (1981a, 1987, 2009) conserve un avis pondéré sur la question des influences étrusques.

¹⁴⁹ CORNELL 1995 : 159–171.

¹⁵⁰ CORNELL 1995 : 163.

¹⁵¹ Voir CRISTOFANI 1990 ; AMPOLO 2009 : 15.

¹⁵² CORNELL 1995 : 152 s.

¹⁵³ Comme meilleure preuve, les deux ouvrages collectifs les plus prestigieux des trente dernières années consacrés à la prime histoire de Rome contiennent autant de textes d'auteurs continuant

ces défenseurs appliquent, ouvertement ou non, ce que CORNELL et ses partisans appellent un *invasionist model*, c'est-à-dire une théorie qui explique tous les changements culturels par des influences extérieures apportées surtout par les migrations. Selon l'historien britannique, son application dans le cas de l'Italie centrale de l'époque archaïque doit forcément mener à des résultats qui falsifient la réalité de l'époque.

Les chercheurs qui répètent comme des mantras leurs clichés sur la genèse étrusque du système politique romain ne trouvent pas dans les sources disponibles beaucoup d'arguments pour défendre leurs conceptions. Il y a une douzaine d'années, C. SMITH a démontré la faiblesse de leur raisonnement. Comme il l'a écrit : « in truth we know extraordinarily little about Etruscans, and most of the historical narratives which do survive are surprisingly superficial »¹⁵⁴. Le moment est sans doute venu de citer *in extenso* l'avis d'A. MOMIGLIANO sur le processus d'apparition des cités-États en Italie, avis que C. RIVA a également rappelé dernièrement¹⁵⁵ :

The formation of city-states in Italy under the influence of Greek models is therefore indisputable. But several factors complicate our understanding of it. First of all, we are not in a position to account for the authority, skill and rapidity with which the Etruscans turned the Villanovan culture of central Italy (whether it is native or alien ground to them) into one of the most enduring networks of cities history has ever known. It is only too obvious that the Etruscans remained different from the Greeks, however much they learned from them ; and it will become apparent from what follows that what the Romans learned from the Greeks does not coincide with what the Etruscans learned from them.

Dans le style qui lui est propre, le grand savant italien évoquait ainsi deux questions fondamentales :

- a) l'impact des modèles grecs sur le processus de formation des États d'Italie tyrrhénienne ;
- b) les différences entre Rome et les États étrusques.

Sa phrase sur les Romains qui ont appris des Grecs autre chose que les Étrusques est une présentation géniale dans sa simplicité d'un problème incroyablement compliqué.

Que savons-nous donc du système politique et social des États étrusques des VIII^e-VI^e siècle, c'est-à-dire de l'époque où s'est formé l'État romain et où les contacts entre Romains et Étrusques se sont intensifiés ? La réponse à cette question ne peut être autre que l'avis de SMITH cité ci-dessus. Dans le cas des

de suivre l'idée traditionnelle de l'influence des Étrusques sur la civilisation romaine que d'auteurs critiques à cet égard : voir MOMIGLIANO, SCHIAVONE 1988 ; WALBANK (*et al.*) 1989.

¹⁵⁴ SMITH 2006 : 157.

¹⁵⁵ MOMIGLIANO 1984 : 380 = MOMIGLIANO 1989a : 53 = MOMIGLIANO 1989b : 6 ; RIVA 2010 : 1.

considérations sur les structures politiques et sociales des cités-États étrusques, nous avons affaire particulièrement souvent à une argumentation en cercle vicieux : les Étrusques ont exercé une influence importante sur le système politique et social de Rome, mais l'on déduit ce qu'étaient les structures étrusques de données apportées par des sources qui se rapportent à la Rome archaïque, et qui, en général sont peu fiables¹⁵⁶.

L'éminent étruscologue M. TORELLI a consacré à la question du régime des cités-États étrusques un long texte publié il y a une petite vingtaine d'années dans *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*¹⁵⁷. La plupart de ses observations ont un caractère très général. Le chercheur italien ne prend position plus concrètement que sur certaines questions, et dans certains cas, ses prises de position sont plutôt discutables. Il pense par exemple que les *servi* étrusques – qui jouissaient d'une semi-liberté et étaient attachés à la terre plutôt qu'à un propriétaire – étaient exemptés du service militaire. Il conclut son argumentation sur les mots suivants : « Etruria had nothing comparable to the Roman plebs, another important difference between the social composition of the urban population in Rome and in Etruria »¹⁵⁸. Cela ne l'empêche pas d'affirmer un peu plus loin que l'introduction du régime républicain vers le tournant des VI^e et V^e siècles a donné naissance à des « city-states of Greek type, and ruled by powerful and wealthy oligarchs »¹⁵⁹. L'essence du régime de la *polis* réside dans une communauté de citoyens libres détenteurs d'un minimum de droits politiques et astreints au service militaire. Rome était déjà une communauté de ce genre à l'époque de la monarchie. En revanche, les puissantes cités-États étrusques n'ont accordé la citoyenneté à leurs anciens *servi* qu'au IV^e siècle (dans le sud de l'Étrurie), ou même à la fin du III^e siècle (nord de l'Étrurie), ce que signale d'ailleurs TORELLI¹⁶⁰ ; ce n'est qu'à ce moment qu'elles se sont rapprochées du modèle de la *polis* grecque.

À la fin du XX^e siècle, B. D'AGOSTINO a introduit dans le circuit scientifique le terme de *non-polis* pour désigner le régime politique des premières cités-États étrusques¹⁶¹. Cette notion semble beaucoup plus adéquate que l'interprétation de

¹⁵⁶ RIVA (2010 : 4) a remarqué qu'à mesure que les fouilles apportent de nouvelles données sur les débuts de Rome et des sites étrusques, la tendance à interpréter les vestiges des cités étrusques à travers le prisme d'un modèle de cité basé sur les textes des auteurs anciens se renforce. Un exemple extrême de cette tendance est l'identification par TORELLI (1987 : 139) de la zone alpha (partie du centre monumental de Tarquinia) à un *comitium*. Bonghi Jovino (entre autres) émet des réserves à l'égard de cette interprétation (2005 : 317 s.).

¹⁵⁷ TORELLI 2000.

¹⁵⁸ TORELLI 2000 : 197.

¹⁵⁹ TORELLI 2000 : 199.

¹⁶⁰ TORELLI 2000 : 197.

¹⁶¹ D'AGOSTINO 1998. Voir aussi RIVA 2010 : 188–192. À propos de la *non-polis* dans le monde grec, voir MORGAN 2000 et 2003 ; BROCK, HODKINSON 2000 : 189–348 (*Communities beyond the*

TORELLI pour qualifier la réalité socio-politique étrusque des VIII^e–V^e siècles¹⁶². En revanche, il est vraisemblable qu'une partie importante des caractéristiques politiques de la *polis* ont été introduites à Rome avant le milieu du VI^e siècle¹⁶³. Les Étrusques n'ont donc pas pu créer les bases des futures institutions politiques romaines, comme le prétend M. FINLEY, puisque leurs États n'ont adopté le modèle de la *polis* tout au plus qu'au IV^e siècle. L'espace public romain a, bien entendu, emprunté beaucoup d'éléments à la civilisation étrusque, surtout dans le domaine des symboles du pouvoir (les licteurs, les *fasces*) et de la religion¹⁶⁴, mais le système social et politique de la *civitas* du Tibre à l'époque de la monarchie était par essence plus proche du modèle de la *polis* grecque que du régime des États étrusques. A. MOMIGLIANO a certainement raison d'affirmer que les Romains ont appris des Grecs autre chose que les Étrusques, et M. FINLEY se trompe. Par référence au titre de l'article que G. VANOTTI a publié il y a près de vingt ans, *Roma polis hellenis, Roma polis tyrrhenis*¹⁶⁵, je suis plutôt porté à penser que du point de vue de son régime politique, la Rome de l'époque de la monarchie était plus *hellenis* que *tyrrhenis*¹⁶⁶.

Polis). En analysant le processus d'apparition de la *polis* en Béotie, J. BINTLIFF en est arrivé à la conclusion qu'au moment du passage des Siècles Obscurs à l'époque archaïque, de nombreuses communautés locales avaient commencé à se transformer en États, ou du moins en entités pourvues d'une importante autonomie politique. L'archéologue britannique leur a donné le nom de *protopolis* (BINTLIFF 2000 : 28). Dans ses recherches, il applique un modèle de formation de l'État qu'il a imaginé lui-même, dit socio-écologique, qui tient compte à la fois des conditions démographiques et spatiales. FULMINANTE (2014 : 241–243) le considère comme essentiel pour interpréter correctement les débuts de l'État romain. Sans entrer dans les détails de cette conception au demeurant très intéressante de BINTLIFF, je ne partage pas l'enthousiasme de FULMINANTE à son égard. Les paramètres pris en considération par le chercheur britannique (entre autres, l'importance de la population dépassant 500 individus, chiffre qui, pour de nombreux anthropologues, distingue les sociétés *face-to-face*, à caractère égalitaire, des sociétés hiérarchisées, ou encore la taille minimum de territoire nécessaire pour nourrir cette population) font très certainement partie des facteurs universels déterminants pour l'apparition d'un État. Mais ils ne sont certainement pas déterminants pour l'apparition d'un État à régime de *polis*. L'utilité incertaine du modèle de BINTLIFF incite à renoncer à l'emploi du terme *protopolis* pour se référer aux premiers États d'Italie tyrrhénienne. Il laisse en effet sous-entendre que les entités de ce type étaient inévitablement appelées à se transformer en *polis*. Le processus tiendrait donc à des facteurs endogènes. Et cette interprétation serait bien sûr entièrement compatible avec la théorie des occidentalistes. L'état actuel des recherches sur les origines de la *polis* ne penche cependant pas en sa faveur. Il semble donc que le terme de *non-polis* soit plus adapté que *protopolis* pour désigner la phase initiale de l'État romain. Étant donné la signification très particulière que FORREST donne au terme *pre-polis* (voir n. 111 ci-dessus), je préfère également l'éviter.

¹⁶² Je reviens sur la *non-polis* dans la suite de cet article.

¹⁶³ Je détaille cette question dans la suite de l'article.

¹⁶⁴ À propos de la symbolique empruntée aux Étrusques dans le domaine du pouvoir et de la religion, voir FORSYTHE 2005 : 118–121. Son opinion sur les relations entre Étrusques et Romains est la plus équilibrée.

¹⁶⁵ VANOTTI 1999.

¹⁶⁶ M. HUMM [*Rome « polis Hellénis ». Identité culturelle et réception de l'hellénisme à Rome (des origines à l'époque tardo-républicaine)*], Mémoire de recherche pour l'HDR, Strasbourg II,

Outre les arguments ci-dessus, les nouveautés institutionnelles introduites dans les premiers temps de l'État romain sont de nature à mener aux mêmes conclusions, car elles trahissent d'importantes influences grecques. Il y a par exemple le partage du territoire de Romulus en trois *tribus* : les *Tities*, *Ramnes* et *Luceres*¹⁶⁷. Selon T. CORNELL, en dehors des colonies grecques, on ne trouve nulle part en Italie de traces de l'existence de ce genre d'institution¹⁶⁸. Elle est en revanche largement attestée dans le monde grec, et elle est un produit de la rationalité archaïque qui a fondé l'organisation de la *polis*¹⁶⁹.

Je ne suis pas du tout convaincu par l'argumentation de ZIÓLKOWSKI en défense de l'hypothèse de certains chercheurs concernant le caractère ethnique des premières *tribus*¹⁷⁰. Ces derniers appuient leurs suppositions sur des mentions, dans certains textes des auteurs antiques, de l'origine du mot *Tities*, qui viendrait du nom du roi sabin Titus Tatius, et de *Ramnes* qui viendrait de Romulus. Le nom des *Luceres* semble en revanche avoir été plus embarrassant pour les auteurs anciens. Pour les uns, il aurait été créé à partir du nom du guerrier

2007, *non vidi*] et après lui F. DUPONT (2011 : 47–50) proposent même d'utiliser l'expression *hellénisme* « *organique* » pour parler des débuts de l'État romain. Dupont en est arrivée à la conclusion que la différence culturelle de Rome par rapport au monde grec est un « produit » de processus survenus dans la société romaine pendant et après la conquête de l'Italie, et par conséquent dans une phase assez tardive de l'histoire de la *civitas* du Tibre. Selon elle, rien n'indique l'existence d'une quelconque distance culturelle dans les premiers temps. MURRAY (1991 : 11 s.) ne souligne pas autant que HUMM et DUPONT les ressemblances entre Rome et les *poleis* grecques, mais son opinion à ce propos est claire, elle aussi : « it is clear that many of the elements in tribal and other institutions during the regal period must be interpreted in relation to Greek models ».

¹⁶⁷ Initialement, les *tribus* servaient de base de recrutement de l'armée romaine. Chaque tribu était censée fournir 100 cavaliers et 1000 fantassins (à l'origine, l'armée romaine comptait en effet 300 cavaliers et 3000 fantassins) : voir ci-dessous les remarques concernant les débuts de l'armée romaine.

¹⁶⁸ CORNELL 1995 : 117 s. AMPOLO (1988 : 171 s.) est plus circonspect. Pour lui, le silence des sources ne permet pas de tirer de conclusions définitives. Mais avec ce raisonnement, on pourrait remettre en question presque tous les points de vue concernant l'histoire de l'époque archaïque en Italie. RIEGER (2007 : 151–186, 228–230) a essayé de démontrer que la division en *tribus/phulai* faisait partie de l'ordre institutionnel non seulement des *poleis* grecques et de Rome, mais aussi des cités étrusques et de l'Italie sabellienne. Il accorde une importance particulière aux témoignages de l'existence du phénomène chez les Étrusques. Les principaux témoignages sont la présence de l'inscription *Phvle IL* sur une balle de plomb (*ibidem*, pp. 156 s.) – il s'agit selon lui d'une transcription étrusque du mot grec *φυλή* –, et un fragment de texte de Verrius Flaccus rapporté par Festus (Paul. Fest. s.v. *Rituales*, p. 358 LINDSAY) qui se rapporte à des notes de livres rituels étrusques : « *Rituales nominantur Etruscorum libri, in quibus praescriptum est, quo ritu condantur urbes, aedae sacrentur, qua sanctitate muri, quo iure portae, quomodo tribus curiae centuriae distribuuntur, exercitus constituentur ordinantur ceteraque eius modi ad bellum ac pacem pertinentia* ». Il considère par ailleurs que les Romains, tout comme les Étrusques et les autres peuples sabelliens, ont emprunté aux Grecs cette idée de diviser leur population de citoyens en *tribus*. AMPOLO et CORNELL n'ont pas remarqué ce témoignage de Festus ni l'inscription sur la balle de plomb.

¹⁶⁹ MURRAY 1990a ; 1991 ; 2000. Murray pense cependant que Rome n'entre pas dans le modèle grec des « *cities of reason* ». SMITH (2011 : 225 s.) polémique avec cette thèse.

¹⁷⁰ ZIÓLKOWSKI 2004 : 49 s. Voir aussi MÉNAGER 1976 : 473 s., n. 1.

étrusque Lucumo, allié de Romulus¹⁷¹ ; pour d'autres, il viendrait de Lucerus, roi d'Ardée¹⁷², ou encore du mot latin *lucus* (le bois)¹⁷³. Ainsi, les *Ramnes* seraient les Romains, les *Titii* les Sabins, et les *Luceres* les Étrusques¹⁷⁴. La fiabilité de cette tradition qui donne aux tribus de Rome un caractère ethnique est contestable, notamment en raison du scepticisme de Tite-Live concernant l'étymologie des *Luceres*¹⁷⁵. La plupart des chercheurs actuels portent un regard critique sur l'interprétation de la division sociale et politique de l'*Urbs* suivant des critères ethniques¹⁷⁶. L'hypothèse selon laquelle l'institution des tribus serait un emprunt au monde grec est donc des plus motivées.

Pour C. SMITH, les *curiae* représentent la plus mystérieuse de toutes les institutions romaines¹⁷⁷. Le brouillard qui pèse sur leurs origines n'a cependant pas découragé de nombreux chercheurs – à commencer par B.G. NIEBUHR et Th. MOMMSEN¹⁷⁸, jusque à A. CARANDINI¹⁷⁹ – qui placent les curies à la base de leurs reconstitutions de la prime histoire de Rome. Pour CARANDINI, elles seraient l'institution centrale de la phase proto-urbaine de l'histoire de Rome. Selon le témoignage des auteurs grecs et romains, elles auraient été instituées par Romulus, qui divisa les 3 *tribus* en 30 *curiae*, chaque tribu comptant 10 curies¹⁸⁰. À la suite d'une réforme de l'État

¹⁷¹ Cic. *Rep.* II 14 ; Varro *LL V* 55, citation de M. Iunius Congus Gracchanus. À propos de Lucumo, voir Dion. Hal. *Ant.* II 37, 2 ; II 42, 2 et 43, 2.

¹⁷² Paul. Fest. s.v. *Luceres*, p. 106 Lindsay.

¹⁷³ Plu. *Rom.* 20, 1.

¹⁷⁴ La seule source indiquant – indirectement, d'ailleurs – le caractère ethnique des tribus est un texte tardif de Florus (II 6, 1) : voir MOMIGLIANO 1963 : 111.

¹⁷⁵ Liv. I 13, 8. Pour résumer ses réflexions détaillées sur l'origine des tribus, RIEGER (2007 : 271) écrit même : « die oft geäußert Auffassung, Rom sie aus dem Verschmelzungsprozeß von drei unterschiedlichen ethnischen Einheiten mit fest zuweisbaren Territorien entstanden, läßt sich nicht mehr aufrechterhalten ». Les arguments qu'il avance semblent mettre un terme au débat sur l'origine ethnique des tribus.

¹⁷⁶ MOMIGLIANO 1963 : 111 ; RICHARD 1978 : 195 s. ; AMPOLO 1988 : 169–172 ; MITCHELL 1990 : 8 ; CORNELL 1995 : 114 s. RIEGER (2007 : 137 s., 156, 176) pense que les trois tribus ont des *nomina* d'origine étrusque. Il se base sur un texte de Varron (*LL V* 55) qui cite Volnius : « Ager Romanus primum divisus est in partis tres, a quo tribus appellate Titiensium, Ramnium, Lucerum. Nominatae, ut ait Ennius, Titienses ab Tatio, Ramneses ab Romulo, Luceres, ut ait Iunius, ab Lucumone ; sed omnia haec vocabula Tusca, ut ait Volnius, qui tragoedias Tuscas scripsit, dicebat ». Mais AMPOLO (1988 : 171) ne considère pas le témoignage de Volnius comme preuve de l'existence de tribus dans les États étrusques, et il a probablement raison, car comme l'a démontré l'analyse morphologique des noms des premières tribus romaines de H. Rix (2006), l'un des principaux spécialistes de l'anthroponymie italienne, étrusque comprise, aucun de ces noms n'est d'origine étrusque.

¹⁷⁷ SMITH 2005 : 104.

¹⁷⁸ NIEBUHR 1847 : I 306 s. ; MOMMSEN 1864 : 140–150.

¹⁷⁹ CARANDINI 1997 : 280–311, 395–429, 550–558 et 2006, 117–143. L'apparition et le rôle des *curiae* ont aussi fait l'objet de longues réflexions de PALMER (1970), MITCHELL (1990) et CORNELL (1995 : 114–118).

¹⁸⁰ Dion. Hal. *Ant.* II 7 ; Plut. *Rom.* 19, 4 ; Cic. *Rep.* II 14. D'autres auteurs anciens dont Tite-Live (I 13, 6) ne voient cependant pas de rapport entre les *curiae* et les *tribus*. Voir aussi n. 184 ci-dessous.

romain attribuée par toutes les sources anciennes à Servius Tullius, le territoire aurait été redivisé en nouvelles tribus, et comme la création des curies a eu lieu avant la réforme de l'avant-dernier roi¹⁸¹, ces dernières seraient devenues une institution totalement incompatible avec les nouvelles tribus de Servius.

C. SMITH a reproché à juste titre à la plupart des chercheurs qui ont étudié la question des *curiae* ces dernières décennies de laisser de côté l'analyse du matériel des sources pour se livrer à des spéculations. Pour lui, les travaux de R. PALMER, R. MITCHELL et A. CARANDINI sont des exemples typiques de cette attitude¹⁸². Les théories de ces chercheurs, dit-il, reposent sur la prétendue existence de 27 curies seulement et sur les origines proto-urbaines de certaines d'entre elles, et ne trouvent pas la moindre justification dans le matériel des sources. Considérant, comme T. CORNELL, les tribus comme le produit d'une rationalisation archaïque et comme un élément important du système politique artificiel introduit au début de l'État romain¹⁸³, l'auteur de *The Roman Clan*, contrairement à CORNELL, doute que les curies aient fait partie de ce système. Pour lui, elles étaient des organisations locales (des associations) d'habitants du premier centre de l'État romain¹⁸⁴. M. RIEGER leur assigne le même rôle que CORNELL, mais met surtout l'accent sur leur fonction militaire¹⁸⁵. Vu cette incertitude du moins sur le rapport entre les curies et l'introduction du régime de la *polis*, peut-on donc leur trouver des racines helléniques, comme pour les tribus ? Il n'est pas possible de donner de réponse définitive à cette question, ne serait-ce qu'en raison de cette incertitude même, mais aussi en raison de la présence assez fréquente – contrairement aux tribus – de l'institution des curies dans d'autres villes italiennes que Rome, et notamment dans les villes latines¹⁸⁶, ce qui serait plutôt un argument en faveur de leur origine italienne (même si cet argument n'est pas définitif).

Pour C. AMPOLO et T. CORNELL, le véritable début de Rome correspond à l'instauration du culte de Vesta¹⁸⁷. Les Romains se sont peut-être inspirés du culte

Toutes les curies se réunissaient pour deux sortes d'assemblées, les *comitia calata curiata* et les *comitia curiata*. À propos des compétences de ces assemblées, voir LINTOTT 1999 : 49–61 et SMITH 2005 : 105.

¹⁸¹ SMITH 2005 : 105. RIEGER (2007 : 121–137) attribue la création des curies – comme celle des tribus – à Tarquin l'Ancien. Cette idée est discutable, car il est peu probable que les rois romains aient modifié leur division territoriale deux fois de suite en un court laps de temps.

¹⁸² SMITH 2005 : 106.

¹⁸³ CORNELL 1995 : 114–118 ; SMITH 2005 : 107.

¹⁸⁴ SMITH 2005 : 107 s. et surtout 2006 : 186–198, en particulier 198. ZIÓLKOWSKI (2004 : 49–50, 77) pense que l'idée de rattacher les curies aux tribus vient d'un auteur grec.

¹⁸⁵ RIEGER 2007 : 121–137. VAN HAEPEREN (2004) a un avis semblable.

¹⁸⁶ CORNELL 1995 : 117.

¹⁸⁷ AMPOLO 1980a et 1988 : 159 s. ; CORNELL 1995 : 103, 121–127.

public d'Hestia dans les cités grecques¹⁸⁸. Comme argument en faveur de cette hypothèse, on constate l'absence de preuves de son existence dans les autres États non grecques d'Italie¹⁸⁹. Il s'agirait donc d'un autre emprunt romain au monde hellénique sans homologue dans les parties non grecques de l'Italie.

Les résultats des études de K. KREINDLER sur la provenance des vestiges mobiliers de 900 à 500 découverts à Rome et sur cinq sites étrusques (Véies, Caere, Populonia, San Giovenale et Poggio Civitate¹⁹⁰) peuvent donner une nouvelle impulsion aux recherches sur le rôle des influences extérieures dans la naissance des structures politiques de Rome. Dans toute la période examinée, la scientifique américaine a distingué huit sous-périodes de 50 ans et y a classé les artefacts dont la datation et le lieu d'origine sont sûrs, et qui ont été trouvés dans des dépôts dont le contexte est indiscutable. Les listes qu'elle a dressées incitent à réviser de nombreuses théories concernant les processus économiques, sociaux et politiques survenus dans la partie centrale de l'Italie tyrrhénienne dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère. Il faut toutefois souligner que les fouilles effectuées à Rome et dans les villes étrusques au cours des dernières décennies n'ont toujours pas fait l'objet de publications définitives. Les auteurs des rapports préliminaires y ont surtout présenté les vestiges de bâtiments mis à jour et ne signalent qu'occasionnellement le mobilier. On peut supposer que la publication complète des résultats de ces travaux archéologiques impliquera une révision des statistiques de KREINDLER, mais l'importance de cette révision est imprévisible. Sans perdre de vue la forte probabilité de cette situation, je suis d'avis qu'il faut malgré tout utiliser l'outil des listes de KREINDLER. Malgré leurs imperfections, elles peuvent rafraîchir le débat à propos de la prime histoire de l'Italie centrale.

L'une des conclusions les plus surprenantes des analyses de KREINDLER est la part généralement faible d'artefacts importés dans l'ensemble découvert sur chaque site. En revanche, on observe des différences radicales entre les localités et dans la répartition des objets dans le temps. Sans surprise, le nombre d'objets importés datés des années 900 à 750 est infime : cela est dû à la fois à la rareté générale des sources matérielles de cette époque et à celle des contacts de l'Italie centrale avec le monde extérieur¹⁹¹. On a découvert un petit nombre d'objets importés sur trois sites seulement de « proto-villes » étrusques : 6 à Véies, 10 (dont 8 importés du Latium) à Caere, et 10 à Populonia. On remarque qu'il n'y a au-

¹⁸⁸ ZIÓLKOWSKI (2004 : 41), qui est par ailleurs un partisan avoué de la conception de CARANDINI, ne doute pas que le culte de Vesta ait été introduit à Rome sur le modèle des cités grecques. AMPOLO (1980a : 572 ; 1988 : 160 ; 2005) est plus prudent à ce propos et n'exclut pas la possibilité qu'il soit d'origine romaine.

¹⁸⁹ Pour ZIÓLKOWSKI (2004 : 41), l'absence de traces de ce culte en Italie non grecque suggère qu'il a été introduit à Rome un certain temps après la fondation de la Ville. Mais je ne pense pas qu'il existe d'argument convaincant pour défendre cette hypothèse.

¹⁹⁰ KREINDLER 2015.

¹⁹¹ Véies est une exception : voir KREINDLER 2015 : 249, tab. 7.1.

cune importation à Rome. Des changements assez notables se présentent dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Partout, on observe une augmentation du nombre total d'artefacts, et à Rome, Caere et Véies, également du nombre d'objets étrangers, même si dans l'ensemble, la proportion des importations reste faible, voire très faible, pour tous ces sites : à Rome, elle est de 4,1%, à Caere de 1,9%, et à Véies d'à peine 0,3%. Pour Rome, le groupe le plus important d'artefacts importés est originaire de Grèce – 2,6% de l'ensemble (objets importés et locaux confondus). Les proportions correspondantes sont de 0,7% pour Caere et 0,3% pour Véies. Les artefacts d'origine étrusque représentent 1,1% de l'ensemble à Rome, et en contrepartie, les artefacts latins représentent 0,9% à Caere et 0,02% à Véies¹⁹². Même si les nombres de produits importés sont petits en valeur absolue¹⁹³, les statistiques de KREINDLER montrent certainement une plus grande ouverture aux contacts avec le monde extérieur de la part de Rome que de celle des futurs grands centres de la civilisation étrusque dans la seconde moitié du VIII^e siècle, soit à l'époque où se sont formés les premiers États du Latium et de l'Étrurie. En outre, et il y faut le souligner, la proportion d'importations grecques dans l'ensemble du mobilier est nettement plus élevée à Rome qu'à Caere ou, plus encore, qu'à Véies, et le nombre de produits grecs découverts à Rome est supérieur à celui des produits étrusques. Étant donné que les États étrusques en devenir étaient voisins directs de Rome alors que la distance qui séparait celle-ci de Cumès, la colonie grecque la plus septentrionale de l'Italie tyrrhénienne, était de plus de 200 km, il est difficile, à la lumière de ces données, de ne pas partager l'avis déjà mentionné de CORNELL selon lequel les Étrusques n'ont dans la plupart des cas même pas joué le rôle d'intermédiaires dans les rapports des Romains avec la civilisation grecque, ceux-ci étant entrés eux-mêmes directement en contact avec le monde grec¹⁹⁴. Les adversaires de cette interprétation avanceront certainement qu'elle repose sur un nombre très réduit de sources matérielles. Mais il ne faut pas oublier qu'avant l'apparition de la monnaie, les biens s'obtenaient par échange de cadeaux plutôt que par achat, suivant les règles de l'économie. Dans ces conditions, la distribution de marchandises importées était forcément limitée dans l'espace¹⁹⁵. Les données romaines recueillies par

¹⁹² Voir tab. 1 ci-dessous. Dans les réflexions qui suivent, je laisse de côté les données des trois autres centres étrusques étant donné le nombre réduit d'objets importés qui y ont été découverts, leur grande distance par rapport à Rome (Populonia et Poggio Civitate), ou leur faible impact sur la vie économique et politique de l'Italie centrale (San Giovenale). Pour ces raisons, ils n'ont certainement exercé aucune influence sur la formation de l'État romain.

¹⁹³ Rome : 22 dont 14 d'origine grecque et 6 étrusques ; Caere : 25 dont 9 d'origine grecque et 12 latins ; Véies : 20 dont 18 d'origine grecque et 1 latin : voir tab. 1.

¹⁹⁴ Voir n. 150 ci-dessus.

¹⁹⁵ Ce n'est pas par hasard que le nombre d'objets importés découverts dans les dépôts de Rome, Caere et Véies augmente rapidement dans la seconde moitié du VI^e s. comparativement aux 50 années précédentes : voir KREINDLER 2015 : 192, tab. 6.2 ; 252, tab. 7.2 ; 307, tab. 8.3. Cette forte

KREINDLER correspondent au témoignage des sources d'autres sites latins, en particulier Gabies¹⁹⁶.

Vu le niveau de développement socio-économique encore faible de l'Italie centrale et du monde grec dans la seconde moitié du VIII^e siècle, l'intensité des contacts des Romains avec les Grecs devait encore être limitée. Elle dépassait pourtant le niveau de leurs relations avec leurs voisins étrusques de l'autre rive du Tibre.

Tab. 1 : Artefacts datés de 750–700 mis à jour à Rome, Caere et Véies, selon leur lieu de fabrication¹⁹⁷

	Latins		Grecs		Étrusques		Autres		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Rome	513	95,9	14	2,6	6	1,1	2	0,4	535	100,0
Caere	12	0,9	9	0,7	1 260	98,1	4	0,3	1 285	100,0
Véies	1	0,02	17	0,3	5 793	99,7	2	0,0	5 813	100,0

Pour les cinquante ans suivants (700–650), les données recueillies par KREINDLER offrent déjà une image différente des relations de ces centres avec le monde extérieur. On remarque immédiatement la baisse importante du nombre total d'artefacts dans les cas de Caere et surtout de Véies, alors que pour Rome, ce nombre augmente significativement¹⁹⁸. La part des importations est cette fois la plus élevée dans les dépôts de Caere et représente 4,0% ; parmi les vestiges d'origine étrangère, les produits grecs sont nettement majoritaires (92,6% des importations, 3,7% de l'ensemble des artefacts). On remarque aussi dans le mobilier de ce site l'absence totale de vestiges originaires du Latium. À Rome, la proportion de vestiges d'origine étrangère diminue nettement (de 4,1 à 2,5%) en dépit d'une infime augmentation en chiffres absolus (de 22 à 23). On observe aussi, par rapport à la période précédente, un nombre plus élevé de produits étrusques (14 au lieu de 6) et une diminution du nombre d'artefacts d'origine grecque (de 14 à 9). Les artefacts étrusques représentent 1,5% de l'ensemble, et les grecs, 1,0%¹⁹⁹. Dans les dépôts de Véies, la part des importations demeure très faible.

augmentation est certainement en rapport avec la multiplication progressive des échanges commerciaux avec usage de la monnaie.

¹⁹⁶ PERUZZI 1992 ; 1995 ; 1998.

¹⁹⁷ Calculs personnels basés sur KREINDLER 2015 : 189, tab. 6.1 ; 249, tab. 7.1 ; 303, tab. 8.1.

¹⁹⁸ Voir tab. 2 ci-dessous.

¹⁹⁹ *Ibidem*.

Tab. 2 : Artefacts datés de 700-650 mis à jour à Rome, Caere et Véies, selon leur lieu de fabrication²⁰⁰

	Latins		Grecs		Étrusques		Autres		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Rome	883	97,5	9	1,0	14	1,5	-	0,0	906	100,0
Caere	-	0,0	25	3,7	642	96,0	2	0,3	669	100,0
Véies	4	0,4	2	0,2	1 105	99,4	1	0,1	1 112	100,0

La baisse des importations dans le mobilier de Rome est difficile à expliquer, d'autant plus que sur la période suivante de 50 années, elles augmentent de façon significative²⁰¹. L'augmentation de la part de vestiges étrusques (de 1,1% à 1,5%) pose moins de problèmes d'interprétation. Elle est vraisemblablement le résultat de contacts économiques plus étroits de Rome avec Caere, qui entre alors dans sa phase d'essor économique. K. KREINDLER a observé l'existence de nombreuses similitudes entre Caere et Rome en ce qui concerne le volume et la structure des importations sur la totalité de la période analysée (900 à 500) ; elle pense que cela peut s'expliquer par la situation géographique du centre étrusque, à 4,5 km à peine du littoral, qui aurait permis aux marchands étrangers d'y importer facilement leurs produits. Elle pense aussi que Caere a pu servir d'intermédiaire dans le transport des produits non italiens importés à Rome. À l'appui de cette hypothèse, on observe que la majorité des artefacts étrusques découverts à Rome proviennent de Caere²⁰². Les proportions de vestiges grecs et étrusques dans les dépôts de Rome, malgré une baisse notable des premiers, ne permettent cependant pas de conclure à une quelconque domination étrusque. Étant donné la proximité géographique des grands centres étrusques *in statu nascendi* et la faible ampleur générale des échanges de biens au niveau supra-régional, on peut considérer que dans les années 700 à 650, les influences étrusques et grecques sur la civilisation romaine naissante étaient de niveau égal.

Rappelons ici qu'actuellement, le milieu du VII^e siècle est considéré par beaucoup de chercheurs comme le moment où l'État romain a adopté sa forme de régime de *polis*. Le processus de « maturation » du pouvoir romain (quelle que soit la forme de celui-ci) pour en arriver à ce régime a dû s'effectuer plus tôt. À la lumière des arguments que je viens d'évoquer, rien n'indique une influence plus particulière des Étrusques.

²⁰⁰ Calculs personnels basés sur KREINDLER 2015 : 249, tab. 7.1 ; 303, tab. 8.1.

²⁰¹ Voir tab. 3 ci-dessous.

²⁰² Voir KREINDLER 2015 : 307 s. (bibliographie sur le sujet).

Il faut toutefois noter que la proportion des importations étrusques augmente rapidement dans les deux périodes de 50 ans suivantes, pour atteindre 5,0% dans les années 650–600 et 24,3% dans la première moitié du VI^e siècle. Dans ces deux mêmes périodes, les produits grecs représentent respectivement 2,0 et 6,7%²⁰³. Si les influences étrusques sont supposées avoir été supérieures aux influences grecques à un moment quelconque des premiers temps de Rome, il faut situer ce moment dans les années 650–600 et surtout 600–550. Dans la seconde moitié du VI^e siècle, on observe une forte augmentation de la part des produits grecs dans le nombre total d'artefacts (de 6,7 à 14,4%), alors qu'à la même époque, la proportion d'artefacts étrusques diminue (de 24,3 à 17,3%). Soulignons que les vestiges grecs augmentent alors nettement non seulement en valeur relative, mais aussi en chiffre absolu (de 36 à 176). Pour les produits étrusques, les données correspondantes sont de 131 et 212²⁰⁴. Ces derniers sont donc également plus nombreux dans la seconde moitié du VI^e siècle comparativement à la première moitié du siècle, mais la dynamique de cette augmentation est nettement moins marquée que la tendance observable dans le cas des importations en provenance du monde grec.

Tab. 3 : Artefacts datés de 650–600 mis à jour à Rome, Caere et Véies, selon leur lieu de fabrication²⁰⁵

	Latins		Grecs		Étrusques		Autres		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Rome	613	92,7	13	2,0	33	5,0	2	0,3	661	100,0
Caere	11	0,04	155	6,0	2410	93,4	5	0,02	2581	100,0
Véies	4	0,8	8	1,5	503	97,3	2	0,4	517	100,0

Tab. 4 : Artefacts datés de 600–550 mis à jour à Rome, Caere et Véies, selon leur lieu de fabrication²⁰⁶

	Latins		Grecs		Étrusques		Autres		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Rome	362	67,3	36	6,7	131	24,3	9	1,7	538	100,0
Caere	-	0,0	133	11,9	975	87,4	7	0,6	1115	100,0
Véies	10	0,7	19	1,3	1450	96,5	24	1,6	1503	100,0

²⁰³ Voir tab. 3 et 4 ci-dessous.

²⁰⁴ Voir tab. 4 et 5 ci-dessous.

²⁰⁵ Calculs personnels basés sur KREINDLER 2015 : 189, tab. 6.1 ; 249, tab. 7.1 ; 303, tab. 8.1.

²⁰⁶ Calculs personnels basés sur KREINDLER (*ibidem*).

Tab. 5 : Artefacts datés de 550-500 mis à jour à Rome, Caere et Véies, selon leur lieu de fabrication²⁰⁷

	Latins		Grecs		Étrusques		Autres		Total	
	N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
Rome	821	67,2	176	14,4	212	17,3	13	1,1	1222	100,0
Caere	1	0,0	454	14,9	2584	85,0	2	0,1	3041	100,0
Véies	15	1,4	17	1,6	902	85,0	127*	12,0	1061	100,0

* Dont 117 originaires de Phénicie et 6 d'Égypte.

Les nombres de produits importés datés du VI^e siècle, et surtout de la seconde moitié de ce siècle, sont nettement plus élevés que ceux des données correspondantes des années 750–600. La différence s'explique certainement par le développement des contacts économiques de la partie centrale de l'Italie tyrrhénienne avec le monde extérieur au VI^e siècle. Avant 600, les contacts de Rome avec le monde grec comme avec les centres étrusques étaient peu intenses. Il faut toutefois noter que l'analyse des dépôts de Caere mène à la même conclusion²⁰⁸. Pour Véies, on peut même parler d'absence presque totale de contacts avec le monde extérieur dans les années 750–650, et de très faible évolution de ceux-ci au siècle suivant²⁰⁹. Une part importante de produits importés a pu parvenir à Rome et Caere, et sans doute encore davantage à Véies, non pas à la suite d'opérations commerciales, mais par échange de cadeaux, forme d'échange habituelle dans les sociétés au stade de développement socio-économique relativement faible²¹⁰.

Le caractère sporadique des contacts économiques n'exclut cependant pas les influences culturelles. Indépendamment du modèle choisi d'interprétation des données des sources disponibles – et dans le cas présent, le plus adéquat semble être celui de la *peer polity interaction*²¹¹ – il est probable que dans la période

²⁰⁷ Calculs personnels basés sur KREINDLER (*ibidem*).

²⁰⁸ Interprétation de la proportion de produits grecs dans les dépôts de Caere ; à l'exception des années 750–700, les artefacts latins ne s'y présentent que comme pièces isolées ou en sont complètement absents. La domination grecque parmi les produits d'origine étrangère trouvés à Caere est écrasante.

²⁰⁹ Cet isolationnisme particulier de Véies est en contraste marqué avec l'ouverture de Rome, alors qu'elles sont proches l'une de l'autre.

²¹⁰ Deux ouvrages collectifs consacrés aux divers aspects – dont l'aspect économique – de l'échange de cadeaux dans le monde gréco-romain sont parus dernièrement : voir SATLOW 2013 et CARLÀ, GORI 2014.

²¹¹ Il en a été question dans la première partie de cet article : voir n. 105. Avant que le modèle de la *peer polity interaction* ne devienne généralement admis, certains historiens et archéologues, surtout italiens, ont commencé à propager l'idée que pendant l'époque archaïque, l'Étrurie, le Latium et la Campanie auraient constitué un ensemble culturel (*koinè*) malgré leurs barrières ethniques et

qui a précédé l'adoption par Rome du régime de *polis*, l'influence des modèles culturels grecs, du moins dans certains domaines, a certainement été aussi forte que celle des modèles étrusques²¹².

Le modèle de la *peer polity interaction* offre un large cadre d'interprétation des processus survenus en Italie tyrrhénienne aux VIII^e–VI^e siècles. Il est cependant incompatible avec l'idée si chère à CARANDINI de la naissance du *citizen-state* dans le Latium et en Étrurie. En substance, il consiste à supposer l'existence d'interactions complexes entre différents centres formant un grand ensemble géographique et socio-économique, ce qui ne signifie évidemment pas que le bilan des influences mutuelles soit équilibré dans chacune des relations. Dans l'ensemble du matériel des sources dont nous disposons, on trouve évidemment plus de preuves d'une influence marquée de la culture grecque sur les sociétés de l'Italie tyrrhénienne que d'influences dans le sens contraire, ce qui, naturellement, ne signifie pas que ces dernières étaient sans importance. Mais au vu de ce bilan d'influences réciproques peu équilibré, il est peu probable que la *polis*, innovation si importante pour la civilisation grecque, ait été une « invention » étruro-latine, d'autant qu'on ne distingue pas de traces réelles de la présence des institutions caractéristiques de la *polis* dans le matériel des sources correspondant aux phases les plus anciennes de la civilisation étrusque. En théorie, à la lumière du modèle de la *peer polity interaction*, il est possible que la *polis* soit apparue en parallèle dans les colonies grecques de Sicile et du sud de l'Italie, et sur le Tibre.

La *civitas* de Rome, malgré ses nombreux traits spécifiques, a correspondu au modèle de la *polis* pendant plusieurs siècles. Comme les cités grecques, c'était une communauté de citoyens. À Rome comme dans les *poleis* helléniques, le service militaire était considéré comme l'élément principal du « métier de citoyen », et la plupart des institutions romaines avaient un équivalent dans le monde grec. Les institutions originales de Rome, comme la multiplicité des assemblées de citoyens ou la forte position du Sénat, ont certainement contribué à entretenir le caractère oligarchique de l'État, mais – du moins jusqu'à l'époque des grandes

linguistiques : voir les articles réunis dans le volume *Lazio arcaico e mondo greco*, PP XXXVI 1981 (fasc. 196–198), dont celui de PUGLIESE CARATELLI (1981), ainsi que FORSYTHE 2005 : 57 s. L'auteur de la métaphore de la *koinè* culturelle est S. MAZZARINO (1945). ARMSTRONG (2016 : 19) formule une réserve à l'encontre de cette idée de *koinè*. Le ciment de la communauté aurait résidé dans son ouverture générale aux influences grecques. Mais les résultats des analyses de KREINDLER (2015 : *passim*) cités ci-dessus montrent que le degré d'ouverture était quand même très différencié.

²¹² Des arguments en faveur de cette thèse sont fournis par l'analyse des sources d'autres villes latines. Outre Gabies, déjà évoquée (n. 196), on peut certainement mentionner Lavinium et Satricum (voir SCOTT 2005 : 98–101). Le cas de Satricum est particulièrement intéressant en raison de son évidente superposition d'influences grecques et étrusques, qui apparaît dans deux temples : les décorations en terre cuite du temple de *Mater Matuta* de l'acropole locale présentent des caractéristiques helléniques évidentes, et les fragments d'un édifice situé à la limite sud de la ville sont considérés comme étrusques.

conquêtes en dehors de l'Italie – n'ont pas ébranlé son régime de *polis*, et sont d'ailleurs apparues relativement tard²¹³. L'une des caractéristiques véritablement exceptionnelles de la *civitas* romaine primitive comparativement au monde grec tenait dans l'approche très libérale de la citoyenneté chez les Romains, une approche diamétralement opposée à l'exclusivité en vigueur chez les Grecs²¹⁴. En particulier, la *civitas Romana* accordée aux esclaves par acte formel d'affranchissement eut été impensable en Grèce²¹⁵.

Si, dans de nombreux travaux, les différences entre la *polis* grecque et la *civitas* romaine sont exagérément exposées – y compris dans les premières phases de leur histoire –, c'est en raison de la perspective athénocentriste de la plupart des chercheurs qui étudient la *polis* dans une approche théorique²¹⁶. Cette perspective s'explique dans une certaine mesure par la richesse incroyable des sources littéraires et épigraphiques athéniennes, mais l'athénocentrisme est embarrassant compte tenu du caractère exceptionnel de la ville de Thésée²¹⁷. Probablement déjà à l'époque archaïque, et très certainement aux V^e et IV^e siècles avant J.-C., Athènes était la cité grecque comptant à la fois le plus grand nombre de citoyens de droit et le plus grand nombre d'habitants. Son régime démocratique radical faisait aussi de la métropole attique un cas particulier dans l'ensemble des plus de mille *poleis* helléniques. J. BINTLIFF considère d'ailleurs Athènes comme un exemple d'*Abnormalpolis*. Pour lui, la forme de régime caractéristique de l'époque archaïque, et dans une large mesure, de l'époque classique également, est l'oligarchie modérée²¹⁸. Rappelons ici que les résultats des longues années de ses recherches effectuées sur le territoire de la Béotie semblent indiquer l'absence

²¹³ La multiplicité des assemblées ne s'est inscrite dans l'ordre institutionnel romain qu'à la fin de la monarchie, et le Sénat y a gagné sa position dominante bien plus tard encore, dans la seconde moitié du IV^e s. Avant, son rôle était marginal (voir CORNELL 2000a = CORNELL 2014b). RICHARD (2005 : 120–122) polémique avec cette thèse, mais elle est toutefois acceptée par la majorité des chercheurs qui s'occupent de la prime histoire de Rome.

²¹⁴ Voir GAUTHIER 1974 et 1981.

²¹⁵ Pour CORNELL (2000b : 221), rien ne distingue autant Rome de la *polis* grecque que cette pratique.

²¹⁶ La littérature sur le sujet est particulièrement abondante. Le Copenhagen Polis Centre a publié à lui seul plus d'une dizaine d'ouvrages : voir entre autres HANSEN 1993a, 1997, 1998, 2000a, 2007 ; HANSEN, RAAFLAUB 1996 ; FLENSTED-JENSEN 2000 ; NIELSEN 1997 et 2002. Voir également les *Mélanges* d'HANSEN (FLENSTED-JENSEN, NIELSEN, RUBINSTEIN 2000) et HANSEN 2003. Les travaux de RUNCIMAN (1982), KOLB (1984), MORRIS (1987, 1991), MOLHO, RAAFLAUB, EMLÉN (1992) et MITCHELL, RHODES (1997) devraient être des lectures obligatoires.

²¹⁷ Le commentaire de P. GAUTHIER se rapportant à la critique de FINLEY à propos du modèle de la *polis* grecque de WEBER témoigne de l'ampleur du problème. FINLEY reproche à WEBER d'avoir en fait produit une étude sur le cas d'Athènes, « whereas everything we know about Greek history indicates that Athens was an exceptional 'polis' » (FINLEY 1985: 94). Mais GAUTHIER (1987–1989 : 188) remet les pendules à l'heure en posant la question : « M.I. Finley lui même n'a-t-il pas le plus souvent extrapolé à partir de l'exemple athénien? ».

²¹⁸ BINTLIFF 1999 : 45, 53.

de centre urbain à proprement parler dans les *poleis* standard de cette région²¹⁹. Si telle doit être la vision de la *Normalpolis*, non seulement Rome, mais aussi Athènes et même Sparte n'ont que peu à voir avec elle. La *Normalpolis* semble donc être une sorte d'idéal irréalisable.

Après les réformes de Clisthène, Athènes est certainement devenue un État à de nombreux égards très différent de Rome. Précédemment – à l'époque de la tyrannie des Pisistratides à Athènes, et sous le règne des rois d'origine étrusque à Rome – on pourrait encore chercher des similitudes importantes. À cette époque déjà, les deux cités n'étaient pas des *Normalpolis*. Elles se distinguaient non seulement par leur superficie et leur nombre d'habitants, mais aussi et peut-être surtout, par leur centre à caractère urbain indiscutable.

Au regard des importantes analogies observables entre le régime des cités grecques et de Rome, la question qui se pose inévitablement est celle des mécanismes qui ont produit cet effet. Il y a cinq réponses possibles :

1. Les Romains ont adopté le système de la *polis* à la suite de leurs contacts directs avec le monde hellénique, et surtout avec les colonies du sud de l'Italie et de Sicile, suivant le modèle du « diffusionnisme ».
2. L'adoption par Rome du régime de type *polis* vient de l'importante influence des Étrusques, ces derniers ayant eux-mêmes précédemment adopté ce modèle grec.
3. En Grèce comme en Italie centrale, Rome comprise, la structure institutionnelle des États est venue de transformations des structures sociales locales indépendantes des facteurs extérieurs (modèle de l'« autochtonisme »).
4. La *polis* grecque serait née dans les colonies du sud de l'Italie et de Sicile, lesquelles se seraient inspirées de structures politiques existant dans les cités-États italiques, surtout étrusques, qui auraient émergé avant les premières *apoikiai* helléniques.
5. Les structures politiques des États italiques existants se sont adaptées au modèle de la *polis* suivant la *peer polity interaction*.

* * * * *

Le début du processus de formation de l'État romain peut être situé au milieu du VIII^e siècle seulement si l'on suppose que la première partie de ce siècle a été une période de *non-polis* (pour employer la formule de B. D'AGOSTINO) ou de *stato arcaico* « *incipiente* » (pour employer la terminologie d'A. GUIDI)²²⁰. Sur les bords du Tibre, dans la dernière phase de la *Prima Età del Ferro* (suivant la chronologie traditionnelle), une société hiérarchisée se serait donc formée, composée de différents groupes sociaux dont l'aristocratie, et son existence aurait favorisé

²¹⁹ *Ibidem*, pp. 45–51.

²²⁰ J'ai présenté les conceptions de D'AGOSTINO et GUIDI plus haut dans cet article. Selon moi, la phase du *stato arcaico* « *incipiente* » couvrirait toutefois une période largement postérieure à celle de GUIDI.

les processus d'urbanisation²²¹. Ces derniers ont pu se produire tout à fait indépendamment des influences extérieures, c'est-à-dire avoir un caractère endogène. La phase de *non-polis* se serait clôturée avec la transformation du premier État romain en communauté de citoyens sous l'influence du monde grec, suivant le modèle de la *peer polity interaction* : l'Italie centrale, surtout les centres étrusques et Rome, aurait « exporté » son propre modèle d'urbanisation (si l'on donne raison à I. MALKIN et M. HANSEN, pour qui l'idée de la cité grecque serait issue des colonies du sud de l'Italie et de Sicile), et « importé » un ensemble d'apports de la civilisation grecque. Et pour utiliser la formule de MOMIGLIANO, les Étrusques et les Romains auraient chacun « importé » des choses différentes : pour les Romains, notamment l'idée de l'État en tant que *citizen-state*.

Si les entités-États étrusques primitives ont pu être des *non-poleis*, il est très certainement justifié de rechercher une phase d'évolution similaire à Rome. Le fait qu'on n'en trouve aucune mention chez les auteurs anciens est tout à fait compréhensible puisqu'une distance temporelle considérable les sépare des premiers temps de l'État romain. En outre, ils ne pouvaient sans doute pas s'imaginer Rome sous un autre régime que celui de la *polis* (*civitas*). Pour eux, la période précédant la mise en place de l'État en tant que communauté de citoyens devait paraître aussi lointaine que le passage d'Hercule dans le Latium ou le voyage d'Énée.

Nous ignorons quelle a pu être la forme d'organisation politique des Romains avant l'instauration du *citizen-state* ; nous ne savons pas plus ce qu'elle a été à Lefkandi en Eubée, à Zagora sur l'île d'Andros, ou chez les Étrusques à la fin du premier âge du fer²²². Il semble que la réalisation d'un changement aussi radical que l'introduction du régime de type *polis* a un moment où la stratification sociale de Rome était aussi avancée a supposé l'existence d'un pouvoir capable d'agir et d'imposer à la population du territoire de la future *polis* le respect des dispositions de celle-ci²²³. La domination de la monarchie dans le monde grec pendant

²²¹ COARELLI (1983 : 431 s.) pense que les *condizioni determinanti* du passage de Rome au stade de centre urbain sont survenues entre le VIII^e s. et le milieu du siècle suivant.

²²² En l'absence de sources écrites, à propos des questions de régime politique, il vaut mieux pratiquer l'*ars nesciendi* que de se lancer dans des essais d'explication de la réalité basés sur des modèles anthropologiques du type *low-level chieftdom* (voir DONLAN 1997). Il convient de souligner que selon la typologie des anthropologues, la chefferie, indépendamment des qualificatifs qu'on peut y ajouter, est une forme d'organisation sociale antérieure à l'État. J'ai évoqué dans la première partie du présent article l'inadéquation des modèles anthropologiques, dont celui de l'*Early State*, pour analyser les processus de formation de la *polis/civitas*. Rappelons ici le point de vue de GRININ pour qui la *polis* est une forme analogue, ou plus précisément alternative, de l'*Early State* (GRININ 2003 ; GRININ, KOROTAYEV 2012 : 201 s.). La formule la plus appropriée pour désigner la phase de développement de Rome ou de Lefkandi et Zagora avant l'apparition de la *polis* est probablement celle de GUIDI (2008 : 188) : *uno stato arcaico* « *incipiente* ». Mais le régime politique en devenir qu'elle contient a pu recouvrir des formes très variables en fonction de facteurs internes et externes.

²²³ FORSYTHE (2005 : 92) en est arrivé à la même conclusion : « Indeed, the purposeful planning required of rational urban development implies the preurban existence of political authority and social organization capable of carrying out such a physical transformation. Furthermore, once

les Siècles obscurs pousse à la conclusion qu'à Rome également, c'est ce régime qui a dû être en vigueur pendant la phase de *non-polis*. En l'absence de sources, il est cependant impossible de le reconstituer, même dans les grandes lignes. Si l'on admet que les sept rois se rapportent à la période qui a suivi la transformation de l'État romain en *polis* de type grec, il faut considérer que Rome a dû avoir plus de dix rois, car au chiffre traditionnel des sept rois, il faudrait ajouter pour la phase de *non-polis* un certain nombre de monarques dont la mémoire collective des Romains n'a pas retenu les noms.

Je n'ai pas l'intention de présenter en détail la fameuse querelle entre les partisans des conceptions de la *Stadtwerdung* et de la *Stadtgründung* qui a été au cœur du débat sur les *primordia Urbis* dans les années 1960 et 1970²²⁴, mais j'évoquerai brièvement leur probabilité à la lumière de la théorie des deux étapes de formation de l'État romain présentée ci-dessus. De façon assez paradoxale, A. CARANDINI défend fortement l'idée de l'émergence d'une cité-État en tant que communauté de citoyens en Italie centrale, mais il est en même temps un ardent partisan de la *Stadtgründung*. Une innovation de ce type a dû être le résultat d'un long processus de recherche d'un nouveau régime politique, et pas d'un acte de fondation ponctuel. Le modèle de la *Stadtgründung* a pu être « inventé » rapidement dans les colonies grecques qui venaient s'implanter dans un environnement culturel étranger. La construction d'un État *ex novo* demandait, outre de nombreux actes religieux²²⁵, une définition précise de son régime dès les premiers instants de son existence. La « fondation » même de l'*apoikia* était donc, par nature, un acte limité dans le temps. Comme l'exprime I. MALKIN : « the act of founding the colony can certainly be said to have ended with the oikist's death »²²⁶.

Dans le cas de Rome, la *Stadtgründung* serait entièrement acceptable comme forme de passage du régime de *non-polis* à celui de *polis* sous l'inspiration des influences de l'Occident grec. En effet, le monde des colonies grecques ne connaissait pas d'autres formes de naissance d'une *polis* que l'acte de fondation²²⁷. L'adoption, dans les conditions de la première forme d'État qui leur était propre, du modèle institutionnel des colonies grecques du sud de l'Italie et de

the ruling authority or authorities made the momentous decision to reorganize and to rebuild their community as a planned city, the transformation is likely to have been an ongoing process spanning years if not decades, as suggested by the excavations at Ficana south of Rome and at San Giovenale near Tarquinii. [...] The late seventh century layout (and the initial decision to build it) clearly presuppose the existence of a self-conscious ruling elite and a strong sense of community ».

²²⁴ L'essence de ce débat est exposée clairement par ZIÓLKOWSKI (1994 : 15–17).

²²⁵ MALKIN 1987 : *passim*.

²²⁶ *Ibidem*, p. 3.

²²⁷ La forme de passage au régime de la *polis* dans le bassin de la Mer Égée n'est pas totalement expliquée. Dans les textes des auteurs grecs, on trouve mention de la fondation de *poleis* (voir HANSEN 2000c : 149), mais une partie des chercheurs perçoivent l'émergence de la *polis* comme un processus de longue durée : voir HANSEN (*ibidem*) ; BINTLIFF 1999 ; MORRIS 1991.

Sicile, a été pour les Romains le résultat d'une révolution plutôt que celui d'une évolution.

I. MALKIN a remarqué que dans les *poleis* grecques de la Mer Égée, le culte des fondateurs avait généralement été institué beaucoup plus tard que dans les colonies. À son avis, « the colonial cult of historical founders provided the impetus for the creation of similar cults in the older Greek world ». L'apparition de ces cultes résulterait, chez les « older Greek communities », d'une recherche de leurs propres racines et d'un désir de retrouver leurs lointains *oikistai*²²⁸, qui, à l'inverse des fondateurs des colonies, étaient généralement des personnages mythiques ou légendaires. Rien n'empêche de penser que sous l'influence des pratiques grecques, les Romains également ont imaginé – on ignore à quel moment, mais ce fut peut-être à l'époque de la monarchie – leur propre *oikistes*, Romulus, personnage tout aussi fictif que les fondateurs de Thèbes ou d'Athènes, et lui ont attribué l'acte du véritable fondateur de leur *civitas* (Titus Tatius ?²²⁹).

Si la *civitas* romaine a pu naître juste avant l'an 650 par acte de fondation, l'émergence sur la rive latine du Tibre d'un État de type *non-polis* a certainement été un processus de longue durée dont le début peut remonter au milieu du VIII^e siècle. Mais tout comme dans le cas des premiers États étrusques, son déroulement, même dans les grandes lignes, est insaisissable dans les sources. Le passage de la *non-polis* à la *polis* s'est effectué selon toute vraisemblance sous l'effet des modèles de régime des *apoikiai* grecques du sud de l'Italie et de Sicile. Comme B. D'AGOSTINO le soulignait dernièrement :

oggi più che mai, invece, mi sembra che il momento coloniale segni una discontinuità rispetto ai processi di interazione che lo hanno preceduto, con la chiusura di un mondo entro assetti socio-politici definiti²³⁰.

Mais C. SMITH remarque avec pertinence que la culture urbaine, corollaire de l'apparition des États, ne se serait pas propagée en Italie centrale si ses habitants n'avaient pas été prêts à la recevoir²³¹. Pour appuyer son argumentation, il

²²⁸ MALKIN 1987 : 263.

²²⁹ FORSYTHE (2005 : 97) n'exclut pas la possibilité que Titus Tatius ait régné pendant un certain temps avec Romulus et ait pu être le premier roi véritable de Rome, que les « Greek and Roman storytellers concerning the origins of peoples and cities [...] reduced to a shadowy companion of the eponymous Romulus ». Son hypothèse semble tout à fait rationnelle. Les mentions de Titus Tatius chez Tite-Live (I 10 s., 13 s.) sont très différentes de sa narration se rapportant à Romulus. Surtout, elles ne comportent aucune allusion à des événements merveilleux, contrairement aux parties du texte qui se rapportent au fondateur mythique de Rome.

²³⁰ D'AGOSTINO 2010 : 80.

²³¹ SMITH 1997 : 209 s. Le point de vue de FORSYTHE (2005 : 93) est à mon sens beaucoup moins convaincant. Selon lui, l'urbanisation et le développement des cités-États de la partie centrale de l'Italie tyrrhénienne ne se seraient jamais produits sans impulsions venues du monde grec et du Levant. Je suis d'un avis contraire. Comme je l'ai évoqué ci-dessus, l'urbanisation sur les bords du Tibre aurait été possible sans influences extérieures, mais pas l'apparition d'un *citizen-state*.

constate notamment que le cas de cette partie de la Péninsule des Apennins est tout à fait différent de celui de la majeure partie de la Gaule, qui, tout comme la Campanie, l'Étrurie et le Latium, importait pourtant des produits grecs en grande quantité. Or ces contacts avec le monde hellénique n'ont pas entraîné d'urbanisation intensive de la Gaule non grecque. Sa conclusion est la suivante : les Étrusques et les Latins avaient déjà une société hiérarchisée favorable à l'urbanisation bien avant l'arrivée des Grecs.

Cette reconstitution n'est bien sûr rien de plus qu'une hypothèse parmi d'autres à propos des débuts de Rome, et comme toutes les autres, elle prête le flanc à la critique. Elle me semble toutefois présenter une interprétation assez cohérente des témoignages d'auteurs anciens et des sources archéologiques, qui se contredisent partiellement. Elle repose essentiellement sur la distinction de deux phases de formation de l'État romain : la première, phase de *non-polis*, couvrirait une période allant approximativement de 750 à 650 ; la seconde commencerait avec l'introduction d'un régime de *citizen-state* au milieu du VII^e siècle et se terminerait avec la création de l'armée d'hoplites, entre 600 et 550. L'émergence de l'État à régime de *non-polis* a dû être un processus de longue durée (*Staatwerdung*) ; sa transformation ultérieure en communauté de citoyens a pu être l'effet d'une décision ponctuelle du pouvoir de cette *non-polis*. Les tentatives de précision chronologique n'ont de sens que pour le début de la seconde phase de l'État romain et celles qui l'ont suivie. Étant donné le caractère du matériel des sources, l'unité de temps la plus appropriée pour le faire n'est certainement pas le jour, ni même l'année, en dépit de ce que mon titre suggère. Dans le meilleur des cas, c'est la décennie. Mais s'il faut s'en tenir à la convention de datation par année, désigner l'an 653 comme *primo anno* me paraît être une possibilité acceptable.

Université de Wrocław
Traduit par Xavier Chantry

BIBLIOGRAPHIE

- AMMERMAN 1990 : A.J. AMMERMAN, *On the Origins of the Forum Romanum*, AJA XCIV 1990, pp. 627–645.
- 2011 : A.J. AMMERMAN, *Relocating the Center : A Comparative Study*, dans : TERRENATO, HAGGIS 2011, pp. 256–272.
- AMMERMAN *et al.* 2008 : A.J. AMMERMAN *et al.*, *The Clay Beds in the Velabrum and the Earliest Tiles in Rome*, JRA XXI 2008, pp. 7–30.
- AMPOLO 1980a : C. AMPOLO, *Le origini di Roma e la 'cité antique'*, MEFRA XCII 1980, pp. 567–576.
- 1980b : C. AMPOLO, *La formazione della città nel Lazio, Periodo IV B (640/630-580 a.C.)*, dans : AMPOLO *et al.* 1980, pp. 165–192.
- 1981a : C. AMPOLO, *I gruppi etnici in Roma arcaica : posizione del problema e fonti*, dans : *Gli Etruschi e Roma. Incontro di studio in onore di M. Pallottino, Roma 11–13 dicembre 1979*, Roma 1981, pp. 45–70.

- 1981b : C. AMPOLO, *Roma arcaica. Istituzioni, classi, strutture mentali*, dans : *Storia della società italiana*, t. I 1 : *Dalla preistoria all'espansione di Roma*, Milano 1981, pp. 299–331.
- 1987 : C. AMPOLO, *Roma arcaica tra Latini ed Etruschi : aspetti politici e istituzionali*, dans : CRISTOFANI 1987, pp. 75–87.
- 1988 : C. AMPOLO, *La nascita della città*, dans : MOMMIGLIANO, SCHIAVONE 1988, pp. 153–180.
- 2005 : C. AMPOLO, *Hestia/Vesta tra mondo greco e Roma (I)*, dans : GRECO 2005, pp. 113–124.
- 2009 : C. AMPOLO, *Presenze etrusche, « koiné » culturale o dominio etrusco a Roma e nel « Latium vetus » in età arcaica ?*, dans : DELLA FINA 2009, pp. 9–33.
- 2013 : C. AMPOLO, *Il problema delle origini di Roma rivisitato. Concordismo, ipertradizionalismo acritico, contesti. I*, ASNP ser. V, V 2013, pp. 217–284.
- AMPOLO *et al.* 1980 : C. AMPOLO *et al.*, *La formazione della città nel Lazio. Seminario tenuto a Roma, 24–26 giugno 1977*, Roma 1980 (= DArch n.s. II 1980).
- ARGENTO, CHERUBINI, GUSBERTI 2010 : A. ARGENTO, S. CHERUBINI, E. GUSBERTI, *I reperti*, dans : ARVANITIS 2010a, pp. 61–95.
- ARMSTRONG 2016 : J. ARMSTRONG, *War and Society in Early Rome. From Warlords to Generals*, Cambridge 2016.
- ARVANITIS 2004 : N. ARVANITIS, *La casa delle Vestali di età arcaica*, Workshop di Archeologia Classica I 2004, pp. 145–153.
- 2010a : N. ARVANITIS (éd.), *Il santuario di Vesta. La casa delle vestali e il tempio di Vesta, VIII sec. a.C.–64 d.C. Rapporto preliminare*, Pisa–Roma 2010 (Workshop di Archeologia Classica. Quaderni 3).
- 2010b : N. ARVANITIS, *Introduzione*, dans : ARVANITIS 2010a, pp. 13–17.
- 2010c : N. ARVANITIS, *Conclusioni*, dans : ARVANITIS 2010a, pp. 97–99.
- ARVANITIS, FILIPPI 2010 : N. ARVANITIS, D. FILIPPI, *Santuario di Vesta : domus Regia e delle vestali*, dans : CARANDINI 2010, pp. 322–325.
- ARVANITIS, PAOLILLO, TURCHETTA 2010 : N. ARVANITIS, F.R. PAOLILLO, F. TURCHETTA, *La stratigrafia*, dans : ARVANITIS 2010a, pp. 27–49.
- BABBI, PIERGROSSI 2005 : A. BABBI, A. PIERGROSSI, *Per una definizione della cronologia relativa ed assoluta del villanoviano veiente e tarquiniese (IC–IIB)*, dans : BARTOLONI, DELPINO 2005, pp. 293–318.
- BARTOLONI, DELPINO 2005 : G. BARTOLONI, F. DELPINO (éds.), *Oriente e Occidente : metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro italiana. Atti dell'Incontro di studi, Roma, 30–31 ottobre 2003*, Pisa–Roma 2005 (Mediterranea 1).
- BARTOLONI, NIZZO 2005 : G. BARTOLONI, V. NIZZO, *Lazio protostorico e mondo greco : considerazioni sulla cronologia relativa ed assoluta della terza fase laziale*, dans : BARTOLONI, DELPINO 2005, pp. 409–436.
- BERENT 1996 : M. BERENT, *Hobbes and the 'Greek Tongues'*, *History of Political Thought XVII* 1996, pp. 36–59.
- 2000a : M. BERENT, *Anthropology and the Classics : War, Violence and the Stateless Polis*, CQ L 2000, pp. 257–289.
- 2000b : M. BERENT, *The Stateless Polis : The Early State and the Ancient Greek Community*, dans : N.N. KRADIN *et al.* (éds.), *Alternatives of Social Evolution*, Vladivostok 2000, pp. 225–240.
- 2004 : M. BERENT, *Greece : The Stateless Polis (11th–4th Centuries B.C.)*, dans : GRININ *et al.* 2004, pp. 364–387.
- 2006 : M. BERENT, *The Stateless Polis : A Reply to Critics*, *Social Evolution & History V* 2006, fasc. 1, pp. 141–163.
- BETTELLI 1994 : M. BETTELLI, *La cronologia della prima età del ferro laziale attraverso i dati delle sepolture*, PBSR LXII 1994, pp. 1–66.
- 1997 : M. BETTELLI, *Roma. La città prima della città : i tempi di una nascita. La cronologia delle sepolture ad inumazione di Roma e del Lazio nella prima età del Ferro*, Roma 1997.

- BIETTI SESTIERI 1997 : A.M. BIETTI SESTIERI, *Italy in Europe in the Early Iron Age*, Proceedings of the Prehistoric Society LXIII 1997, pp. 371–402.
- BIETTI SESTIERI, DE SANTIS 2008 : A.M. BIETTI SESTIERI, A. DE SANTIS, *Relative and Absolute Chronology of Latium Vetus from the Late Bronze Age to the Orientalizing Period*, dans : Brandherm, Trachsel 2008, pp. 119–133.
- BIETTI SESTIERI *et al.* 1998 : A.M. BIETTI SESTIERI *et al.*, *Un edificio della I età del Ferro nell'abitato di Fidene (Roma) : posizione stratigrafica, caratteristiche strutturali, materiali*, dans : Proceedings of the XV World Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences (Forlì 8–14 September 1986), Forlì 1998, pp. 595–604.
- BINTLIFF 1999 : J.L. BINTLIFF, *The Origins and Nature of the Greek City-State and its Significance for World Settlement History*, dans : RUBY 1999a, pp. 43–56.
- 2000 : J.L. BINTLIFF, *Settlement and Territory : A Socio-Ecological Approach to the Evolution of Settlement Systems*, dans : G. BAILEY, R. CHARLES, N. WINDER (éds.), *Human Ecodynamics*, Oxford 2000, pp. 21–30.
- BONGHI JOVINO 2000 : M. BONGHI JOVINO, *Il complesso 'sacro-istituzionale' di Tarquinia*, dans : CARANDINI, CAPELLI 2000, pp. 265–267.
- 2005 : M. BONGHI JOVINO, *Tarquinia. Monumenti urbani*, dans : A.M. SGUBINI MORETTI (éd.), *Dinamiche di sviluppo delle città nell'Etruria meridionale : Veio, Caere, Tarquinia, Vulci. Atti del XXIII Convegno di studi etruschi ed italici, 1–6 ottobre 2001*, Pisa–Roma 2005, pp. 309–322.
- 2010 : M. BONGHI JOVINO, *The Tarquinia Project : A Summary of 25 Years of Excavation*, AJA CXIV 2010, pp. 161–180.
- BRADLEY 2000 : G.J. BRADLEY, *Tribes, States and Cities in Central Italy*, dans : E. HERRING, K. LOMAS (éds.), *The Emergence of State Identities in Italy in the First Millennium BC*, London 2000, pp. 109–129.
- BRANDHERM, TRACHSEL 2008 : D. BRANDHERM, M. TRACHSEL (éds.), *A New Dawn for the Dark Age ? Shifting Paradigms in Mediterranean Iron Age Chronology. Proceedings of the XV World Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences (Lisbon, 4–9 September 2006)*, Oxford 2008.
- BROCK, HODKINSON 2000 : R. BROCK, S. HODKINSON (éds.), *Alternatives to Athens. Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*, Oxford 2000.
- CAMPOREALE 2010 : G. CAMPOREALE, *Grecia, Etruria, Roma : una triade culturale al tempo dei Tarquini*, dans : Della Fina 2010, pp. 7–29.
- CARAFÀ 1998 : P. CARAFÀ, *Il comizio di Roma dalle origini all'età di Augusto*, Roma 1998.
- 2005 : P. CARAFÀ, *Il Volcanal e il Comizio*, Workshop di Archeologia Classica II 2005, pp. 135–149.
- 2014a : P. CARAFÀ, *Le origini di Roma : dati archeologici, ricostruzione storica e la città dell'VIII secolo a.C.*, ArchClass XLV 2014, pp. 291–329.
- 2014b : P. CARAFÀ, *L'VIII secolo a Roma. Aggiornamenti*, dans : CARANDINI 2014, pp. 486–490.
- 2014c : P. CARAFÀ, *Le origini di Roma secondo Tim CORNELL. Ultima considerazione, Appendice II*, dans : CARANDINI 2014, pp. 449–452.
- CARAFÀ, ARVANITIS, IPPOLITI 2014 : P. CARAFÀ, N. ARVANITIS, M. IPPOLITI, *Un « nuovo » santuario in summa Sacra via*, Scienze dell'Antichità XX 2014, pp. 143–158.
- CARANDINI 1990 : A. CARANDINI, *Palatino. Campagne di scavo delle pendici settentrionali (1985–1988)*, Bollettino di Archeologia I–II 1990, pp. 159–165.
- 1997 : A. CARANDINI, *La nascita di Roma : Dei, Lari, eroi, uomini all'alba di una civiltà*, Torino 1997.
- 2000a : A. CARANDINI, *Della fondazione di Roma. Considerazioni di un archeologo*, dans : CARANDINI, CAPELLI 2000, pp. 9–11.
- 2000b : A. CARANDINI, *Variazioni sul tema di Romulo. Riflessioni dopo « La nascita di Roma » (1998–1999)*, dans : CARANDINI, CAPELLI 2000, pp. 95–150.

- 2006 : A. CARANDINI, *Remo e Romolo. Dai rioni dei Quiriti alla città dei Romani (775/750–700/675 a.C. circa)*, Torino 2006.
- 2007 : A. CARANDINI, *Roma. Il primo giorno*, Roma–Bari 2007.
- 2010 : A. CARANDINI, *Premessa*, dans : ARVANITIS 2010a, pp. 9–11.
- 2012 : A. CARANDINI, *Urban Landscape and Ethnic Identity of Early Rome* [avec les commentaires de A. SNODGRASS, R. OSBORNE, T. CORNELL, C. SMITH], dans : CIFANI, STODDART 2012, pp. 5–23.
- 2014 : A. CARANDINI (éd.), *La leggenda di Roma*, t. IV : *Dalla morte di Tito Tazio alla fine di Romolo*, Milano 2014.
- CARANDINI, CAPPELLI 2000 : A. CARANDINI, R. CAPPELLI (éds.), *Roma, Romulo, Remo, e la fondazione della Città. Catalogo della mostra, 28 giugno–29 ottobre 2000, Museo Nazionale e Terme di Diocleziano*, Roma–Milano 2000.
- CARANDINI, CARAFA 2014 : A. CARANDINI, P. CARAFA, *Considerazioni finali*, dans : CARANDINI 2014, pp. XI–XXV.
- CARLÀ, GORI 2014 : F. CARLÀ, M. GORI (éds.), *Gift-Giving and the 'Embedded' Economy in Ancient Greece and Rome*, Heidelberg 2014.
- CARNABUCI 2012 : E. CARNABUCI, *Regia : nuovi dati archeologici dagli appunti inediti di Giacomo Boni*, Roma 2012.
- CHARLTON, NICHOLS 1997 : T.H. CHARLTON, D. NICHOLS (éds.), *The Archaeology of City-States. Cross Cultural Approaches*, Washington 1997.
- CHILDE 1950 : V.G. CHILDE, *The Urban Revolution*, *Town Planning Review* XXI 1950, pp. 3–17.
- CIFANI, STODDART 2012 : G. CIFANI, S. STODDART (éds.), *Landscape, Ethnicity and Identity in the Archaic Mediterranean Area*, Oxford 2012.
- CLAESSEN 1978 : H.J.M. CLAESSEN, *The Early State : A Structural Approach*, dans : CLAESSEN, SKALNÍK 1978, pp. 533–596.
- CLAESSEN, SKALNÍK 1978 : H.J.M. CLAESSEN, P. SKALNÍK (éds.), *The Early State*, The Hague 1978.
- COARELLI 1983 : F. COARELLI, *Il Foro Romano I. Periodo arcaico*, Roma 1983.
- 1988 : F. COARELLI, *I santuari, il fiume, gli empori*, dans : MOMIGLIANO, SCHIAVONE 1988, pp. 127–151.
- COLDSTREAM 1968 : J.N. COLDSTREAM, *Greek Geometric Pottery : A Survey of Ten Local Styles and Their Chronology*, London 1968.
- CORNELL 1995 : T.J. CORNELL, *The Beginnings of Rome : Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000–264 B.C.)*, London 1995.
- 2000a : T.J. CORNELL, *The « Lex Ovinia » and the Emancipation of the Senate*, dans : Ch. BRUUN (éd.), *The Roman Middel Republic. Politics, Religion, and Historiography c. 400–133 B.C. Papers from a Conference at the Institutum Romanum Finlandiae, September 11–12, 1998*, Rome 2000 (*Acta Instituti Romani Finlandiae* 23), pp. 69–89 (= CORNELL 2014b).
- 2000b : T.J. CORNELL, *The City-States in Latium*, dans : HANSEN 2000a, pp. 209–228.
- 2014a : T.J. CORNELL, *Livy's Narrative of the Regal Period and Historical and Archaeological Facts*, dans : MINEO 2014, pp. 243–258.
- 2014b : T.J. CORNELL, *The « Lex Ovinia » and the Emancipation of the Senate*, dans : J.H. RICHARDSON, F. SANTANGELO (éds.), *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart 2014 (*Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge* 33), pp. 207–237.
- CRIELAARD, DRIESSEN 1994 : J.P. CRIELAARD, J. DRIESSEN, *The Hero's Home : Some Reflections on the Building at Toumba, Lefkandi*, *Topoi* IV 1994, pp. 251–270.
- CRISTOFANI 1987 : M. CRISTOFANI (éd.), *Etruria e Lazio arcaico : atti dell'incontro di studio, Roma, 10–11 novembre 1986*, Roma 1987 (*Quaderni del centro di studio per l'archeologia etrusco-italica* 15).
- 1990 : M. Cristofani, *Olla iscritta da Caere*, dans : M. CRISTOFANI (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo di mostra (Roma, 12 giugno–30 settembre 1990)*, Roma 1990.
- CUPITÒ 2004 : C. CUPITÒ, *Il culto dei Lari nel lotto regio. I focolari*, *Workshop di Archeologia Classica I* 2004, pp. 123–134.

- D'AGOSTINO 1998 : B. D'AGOSTINO, *La non polis degli Etruschi*, dans : E. GRECO (éd.), *Venticinque secoli dopo l'invenzione della democrazia. Atti del Convegno Paestum, 12–14 ottobre 1994*, Roma 1998, pp. 125–131.
- 2009 : B. D'AGOSTINO, *Pithecusae e Cuma all'alba della colonizzazione*, dans : *Cuma – Atti XLVIII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 2008*, Taranto 2009, pp. 169–196.
- 2010 : B. D'AGOSTINO, *Osservazioni al Convegno*, dans : *Proceedings of the XVII International Congress of Classical Archaeology, Roma 22–26 Sept. 2008*, Bollettino di Archeologia on line, volume speciale, pp. 78–82.
- DELLA FINA 2009 : G.M. DELLA FINA (éd.), *Gli Etruschi e Roma. Fasi monarchica e alto-repubblicana. Atti del XVI Convegno Internazionale di Studi sulla Storia e l'Archeologia dell'Etruria*, Orvieto 2009 (Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina » 16).
- 2010 : G.M. DELLA FINA (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Atti del XVII Convegno Internazionale di Studi sulla Storia e l'Archeologia dell'Etruria*, Orvieto, 18–20 dicembre 2009, t. I, Roma 2010 (Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina » 17).
- DEPROOST, MEURANT 2004 : P.-A. DEPROOST, A. MEURANT (éds.), *Images d'origines, origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet*, Louvain 2004.
- DI GENNARO 1986 : F. DI GENNARO, *Forme di insediamento fra Tevere e Fiora dal Bronzo finale al principio dell'età del Ferro*, Firenze 1986.
- 2000 : F. DI GENNARO, 'Paesaggi di potere' : l'Etruria meridionale in età protostorica, dans : G. Camassa et al. (éds.), *Paesaggi di potere. Problemi e prospettive. Atti del Seminario (Udine 16–17 maggio 1996)*, Roma 2000, pp. 95–119.
- DONLAN 1997 : W. DONLAN, *The Relations of Power in the Pre-State and Early State Politics*, dans : MITCHELL, RHODES 1997, pp. 39–48.
- DREWS 1981 : R. DREWS, *The Coming the City to Central Italy*, AJAH VI 1981, pp. 133–165.
- DUPONT 2011 : F. DUPONT, *Rome, la ville sans origine. L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris 2011.
- EDER 1990 : W. EDER (éd.), *Staat und Staatlichkeit in der frühen römischen Republik. Akten eines Symposiums, 12.–15. Juli 1988*, Freie Universität Berlin, Stuttgart 1990.
- FILIPPI 2004a : D. FILIPPI, *Dal Palatino al Foro orientale : le mura e il Santuario di Vesta*, Workshop di Archeologia Classica I 2004, pp. 89–100.
- 2004b : D. FILIPPI, *La Domus Regia*, Workshop di Archeologia Classica I 2004, pp. 101–121.
- 2005a : D. FILIPPI, *Il Velabro e le origini del Foro*, Workshop di Archeologia Classica II 2005, pp. 93–115.
- 2005b : D. FILIPPI, *La Domus Regia (aggiornamenti)*, Workshop di Archeologia Classica II 2005, pp. 199–203.
- 2008 : D. FILIPPI, *Dalla domus Regia al Foro : depositi di fondazione e di oblitterazione nella prima età regia*, dans : G. BARTOLONI, M.G. BENEDETTINI (éds.), *Sepolti tra i vivi / Buried among the Living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del Convegno Internazionale, Roma, 26–29 aprile 2006*, t. II, Roma 2008, pp. 617–638.
- FINLEY 1983 : M.I. FINLEY, *Politics in the Ancient World*, Cambridge 1983.
- 1985 : M.I. FINLEY, *Max Weber and the Greek City-State*, dans : idem, *Ancient History. Evidence and Models*, London 1985, pp. 88–103.
- 2000 : M.I. FINLEY, *Polityka w świecie starożytnym*, trad. par D. KOZIŃSKA, Kraków 2000 [traduction polonaise de FINLEY 1983].
- FLENSTED-JENSEN 2000 : P. FLENSTED-JENSEN (éd.), *Further Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart 2000 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 5 ; Historia Einzelschriften 138).
- FLENSTED-JENSEN, NIELSEN, RUBINSTEIN 2000 : P. FLENSTED-JENSEN, T.H. NIELSEN, L. RUBINSTEIN (éds.), *Polis and Politics. Studies in Ancient Greek History Presented to Mogens Herman Hansen on his Sixtieth Birthday, August 20, 2000*, Copenhagen 2000.
- FORREST 2000 : W.G. FORREST, *The Pre-polis Polis*, dans : BROCK, HODKINSON 2000, pp. 280–292.
- FORSYTHE 2005 : G. FORSYTHE, *A Critical History of Early Rome : From Prehistory to the First Punic War*, Berkeley 2005.

- FRIED 1967 : M.H. FRIED, *The Evolution of Political Society*, New York 1967.
- FULMINANTE 2014 : F. FULMINANTE, *The Urbanisation of Rome and Latium Vetus : From the Bronze Age to the Archaic Era*, Cambridge 2014.
- FULMINANTE, STODDART 2010 : F. FULMINANTE, S.K.F. STODDART, *Formazione politica a confronto in Etruria e Latium vetus : status quaestionis e nuove prospettive di ricerca*, dans : *Proceedings of the XVII International Congress of Classical Archaeology, Roma 22–26 Sept. 2008*, Bollettino di Archeologia on line, volume speciale, pp. 11–22.
- GABBA 2000 : E. GABBA, *Roma arcaica. Storia e storiografia*, Roma 2000.
- GABRINI 2003 : G. GABRINI, *Myth and History in the Bible*, London–New York 2003 (Journal for the Old Testament, Supplement Series 362).
- GAUTHIER 1974 : Ph. GAUTHIER, 'Générosité' romaine et 'avarice' grecque : sur l'octroi du droit de cité, dans : *Mélanges d'histoire ancienne offerts à W. Seston*, Paris 1974, pp. 207–215.
- 1981 : Ph. GAUTHIER, *La citoyenneté en Grèce et à Rome : participation et intégration*, Ktèma VI 1981, pp. 167–179.
- 1987–1989 : Ph. GAUTHIER, *Grandes et petites cités : hégémonie et autarcie*, Opus VI–VIII 1987–1989, pp. 187–202.
- GRAHAM 1982 : A.J. GRAHAM, *The Colonial Expansion of Greece*, dans : J. BOARDMAN, N.G.L. HAMMOND (éds.), *Cambridge Ancient History*², t. III 3 : *The Expansion of the Greek World, Eighth to Sixth Centuries BC*, Cambridge 1982, pp. 83–162.
- GRANDAZZI 1991 : A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris 1991.
- 1993 : A. GRANDAZZI, *La 'Roma Quadrata', mythe ou réalité ?*, MEFRA CV 1993, pp. 493–545.
- GRECO (E.) 2005 : E. GRECO (éd.), *Teseo e Romolo. Le origini di Atene e Roma a confronto. Atti del Convegno Internazionale di Studi. Scuola Archeologica Italiana di Atene. Atene, 30 giugno–1 luglio 2003*, Atene 2005.
- GRININ 2003 : L.E. GRININ, *The Early State and Its Analogues*, Social Evolution & History II 2003, fasc. 1, pp. 131–174.
- 2004 : L.E. GRININ, *Democracy and Early State*, Social Evolution & History III 2004, fasc. 2, pp. 93–147.
- GRININ *et al.* 2004 : L.E. GRININ *et al.* (éds.), *The Early State, Its Alternatives and Analogues*, Volgograd 2004.
- GRININ, KOROTAYEV 2012 : L.E. GRININ, A. KOROTAYEV, *Emergence of Chiefdoms and States : A Spectrum of Opinions*, Social Evolution & History XI 2012, fasc. 2, pp. 191–204.
- GUIDI 1998 : A. GUIDI, *The Emergence of the State in Central and Northern Italy*, Acta Archaeologica LXIX 1998, pp. 139–161.
- 2006 : A. GUIDI, *The Archaeology of the Early State in Italy*, Social Evolution & History VI 2006, fasc. 2, pp. 55–90.
- 2008 : A. GUIDI, *Archeologia dell'Early State : Il caso di studio italiano*, Ocnus XVI 2008, pp. 175–192.
- GUSBERTI 2000 : E. GUSBERTI, *Il rito di fondazione. Roma e Atene a confronto*, dans : CARANDINI, CAPELLI 2000, pp. 187–189.
- 2005 : E. GUSBERTI, *La Roma di VIII sec. a.C. Materiali e cronologia*, AIACNews : Bollettino quadrimestrale dell'Associazione Internazionale di Archeologia Classica Onlus I 2005, pp. 14–17.
- HANSEN 1993a : M.H. HANSEN (éd.), *The Ancient Greek City-State. Symposium on the occasion of the 250th anniversary of The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, July, 1–4 1992*, Copenhagen 1993 (Acts of the Copenhagen Polis Centre 1).
- 1993b : M.H. HANSEN, *The « Polis » as a Citizen-State*, dans : HANSEN 1993a, pp. 7–29.
- 1997 : M.H. HANSEN (éd.), *The Polis as an Urban Centre and as a Political Community. Symposium August, 29–31 1996*, Copenhagen 1997 (Acts of the Copenhagen Polis Centre 4).
- 1998 : M.H. HANSEN (éd.), *Polis and City-State. An Ancient Concept and its Modern Equivalent*, Copenhagen 1998 (Acts of Copenhagen Polis Centre 5).

- 2000a : M.H. HANSEN (éd.), *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures. An Investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen 2000.
- 2000b : M.H. HANSEN, *The Concepts of City-State and City-State Culture*, dans : HANSEN 2000a, pp. 11–34.
- 2000c : M.H. HANSEN, *The Hellenic « Polis »*, dans : HANSEN 2000a, pp. 141–188.
- 2002 : M.H. HANSEN, *Was the Polis a State or a Stateless Society ?* dans : T.H. NIELSEN (éd.), *Even More Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart 2002 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 6), pp. 17–47.
- 2003 : M.H. HANSEN, *95 Theses about the Greek Polis in the Archaic and Classical Periods*, *Historia* LII 2003, pp. 257–282.
- 2006 : M.H. HANSEN, *Polis : An Introduction to the Ancient Greek City-State*, Oxford–New York 2006.
- 2007 : M.H. HANSEN (éd.), *The Return of the Polis. The Use and Meaning of the Word Polis in Archaic and Classical Sources*, Stuttgart 2007 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 8 ; *Historia Einzelschriften* 198).
- HANSEN, RAAFLAUB 1996 : M.H. HANSEN, K. RAAFLAUB (éds.), *More Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart 1996 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 3 ; *Historia Einzelschriften* 108).
- HARRIS 1989 : W.V. HARRIS, *Invisible Cities : The Beginnings of Etruscan Urbanisation*, dans : G. MAETZKE (éd.), *Atti del Secondo Congresso Internazionale Etrusco (Firenze, 26 Maggio–2 Giugno 1985)*, t. I, Roma 1989 (Supplementi di « Studi Etruschi »), pp. 285–292.
- HOFFMEIER 1999 : J.K. HOFFMEIER, *Israel in Egypt : The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition*, Oxford–New York 1999.
- HOPKINS 2016 : J.N. HOPKINS, *The Genesis of Roman Architecture*, New Haven 2016.
- HORDEN, PURCELL 2000 : P. HORDEN, N. PURCELL, *The Corrupting Sea : A Study of Mediterranean History*, Oxford 2000.
- HUMM 1999 : M. HUMM, *Le « Comitium » du Forum Romanum et la réforme des tribus d'Appius Claudius Caecus*, *MEFRA* CXI 1999, pp. 625–694.
- KIRSTEN 1956 : E. KIRSTEN, *Die griechische Polis als historisch-geographisches Problem des Mittelmeerraumes*, Bonn 1956 (*Colloquium Geographicum* 5).
- KOLB 1984 : F. KOLB, *Die Stadt im Altertum*, München 1984.
- KREINDLER 2015 : K. KREINDLER, *Consumption and Exchange in Central Italy in the 9th through 6th centuries BCE*, Diss., Stanford University 2015.
- LINKE 1995 : B. LINKE, *Von der Verwandtschaft zum Staat. Die Entstehung politischer Organisationsformen in der frühromischen Geschichte*, Stuttgart 1995.
- LINTOTT 1999 : A.W. LINTOTT, *The Constitution of the Roman Republic*, Oxford 1999.
- LIOU-GILLE 2003 & 2004 : B. LIOU-GILLE, *Comment cinquante années de découvertes archéologiques ont permis une interprétation plus riche et plus précise de la tradition annalistique concernant la Rome archaïque*, *Euphrosyne* XXXI 2003, pp. 167–182 et XXXII 2004, pp. 243–263.
- MALKIN 1987 : I. MALKIN, *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leiden 1987.
- 1994 : I. MALKIN, *Inside and Outside : Colonization and the Formation of the Mother City*, dans : B. D'AGOSTINO, D. RIDGWAY (éds.), *Apoikia. Scritti in onore di Giorgio Buchner*, Napoli 1994, pp. 1–9.
- MANN 1986 : M. MANN, *The Autonomous Power of the State : Its Origins, Mechanisms and Results*, dans : J.A. HALL (éd.), *States in History*, Oxford 1986, pp. 109–136.
- MARTÍNEZ-PINNA 1989 : J. MARTÍNEZ-PINNA, *Aspectos de cronología romana arcaica. A propósito de la lista real*, *Latomus* XLVIII 1989, pp. 798–816.
- MAZZARINO 1945 : S. MAZZARINO, *Dalla monarchia allo stato repubblicano : ricerche di storia romana arcaica*, Catania 1945.
- MELE 2003 : A. MELE, *Le anomalie di Pithecusca. Documentazioni archeologiche e tradizioni letterarie*, *Incidenza dell'antico* I 2003, pp. 13–39 [= W.V. HARRIS, E. LO CASCIO (éds.)],

- Noctes Campanae : studi di storia antica ed archeologia dell'Italia preromana e romana in memoria di Martin W. Frederiksen*, Napoli 2005, pp. 23–48].
- MÉNAGER 1976 : L.-R. MÉNAGER, *Les collèges sacerdotaux, les tribus et la formation primordiale de Rome*, MEFRA LXXXVIII 1976, pp. 455–543.
- MEURANT 2011 : A. MEURANT (éd.), *Routes et parcours mythiques. Des textes à l'archéologie. Actes du Septième colloque international d'anthropologie du monde indo-européen et de mythologie comparée (Louvain-la-Neuve, 19–21 mars 2009)*, Barcelone 2011 (Langues et cultures anciennes 17).
- MIGLIORATI 2003 : G. MIGLIORATI, *Forme politiche e tipi di governo nella Roma etrusca del VI sec. a.C.*, *Historia* LII 2003, pp. 39–66.
- MINEO 2014 : B. MINEO (éd.), *A Companion to Livy*, Chichester 2014.
- MITCHELL 1990 : R.E. MITCHELL, *Patricians and Plebeians : The Origins of the Roman State*, Ithaca 1990.
- MITCHELL, RHODES 1997 : L.G. MITCHELL, P.J. RHODES (éds.), *The Development of the Polis in Archaic Greece*, London 1997.
- MOLHO, RAAFLAUB, EMLÉN 1992 : A. MOLHO, K. RAAFLAUB, J. EMLÉN (éds.), *City States in Classical Antiquity and Mediaeval Italy*, Ann Arbor 1992.
- MOMIGLIANO 1963 : A. MOMIGLIANO, *An Interim Report on the Origins of Rome*, *JRS* LIII 1963, pp. 95–121 [= MOMIGLIANO 1989b, pp. 73–113].
- 1984 : A. MOMIGLIANO, *Settimo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Roma 1984.
- 1989a : A. MOMIGLIANO, *The Origins of Rome*, dans : WALBANK *et al.* 1989, pp. 52–112 [= MOMIGLIANO 1984, pp. 379–436 = MOMIGLIANO 1989b, pp. 5–64].
- 1989b : A. MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, Firenze 1989.
- MOMIGLIANO, SCHIAVONE 1988 : A. MOMIGLIANO, A. SCHIAVONE (éds.), *Storia di Roma*, t. I : *Roma in Italia*, Torino 1988.
- MOMMSEN 1864 : Th. MOMMSEN, *Römische Forschungen*, t. I, Berlin 1864.
- MORGAN 2000 : C. MORGAN, *Politics without the Polis : Cities and the Achaean Ethnos, c. 800–500 BC*, dans : BROCK, HODKINSON 2000, pp. 189–211.
- 2003 : C. MORGAN, *Early Greek States beyond the Polis*, London 2003.
- MORRIS 1987 : I. MORRIS, *Burial and Society : The Rise of the Greek City State*, Cambridge 1987.
- 1991 : I. MORRIS, *The Early Polis as City and State*, dans : RICH, WALLACE-HADRILL 1991, pp. 25–57.
- 1997 : I. MORRIS, *The Archaeology of Equalities ?*, dans : CHARLTON, NICHOLS 1997, pp. 91–105.
- 1999 : I. MORRIS, *Iron Age Greece and the Meanings of « Princely Tombs »*, dans : RUBY 1999a, pp. 57–80.
- 2000 : I. MORRIS, *Archaeology as Cultural History : Words and Things in Iron Age Greece*, Oxford 2000.
- MOTTA, TERRENATO 2006 : L. MOTTA, N. TERRENATO, *The Origins of the State 'par excellence'. Power and Society in Iron Age Rome*, dans : C.C. HASEL GROVE, V. GUICHARD (éds.), *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'histoire*, t. 4 : *Les mutations de la fin de l'Âge du Fer : actes de la table ronde de Cambridge, 7–8 juillet 2005*, Glux-en-Glennie 2006, pp. 225–234.
- MURRAY 1990a : O. MURRAY, *Cities of Reason*, dans : MURRAY, PRICE 1990, pp. 1–25.
- 1990b : O. MURRAY (éd.), *Symptica : A Symposium on the Symposium*, Oxford 1990.
- 1991 : O. MURRAY, *History and Reason in the Ancient City*, *PBSR* LIX 1991, pp. 1–14.
- 2000 : O. MURRAY, *What is Greek about the 'Polis' ?*, dans : FLENSTED-JENSEN, NIELSEN, RUBINSTEIN 2000, pp. 231–244.
- MURRAY, PRICE 1990 : O. MURRAY, S. PRICE (éds.), *The Greek City from Homer to Alexander*, Oxford 1990.
- MURRAY, TECUŞAN 1995 : O. MURRAY, M. TECUŞAN (éds.), *In vino veritas*, Rome 1995.
- NIEBUHR 1847–1851 : B.G. NIEBUHR, *History of Rome*, trad. par C. HARE *et al.*, t. I–III, London 1847–1851 [l'édition allemande : *Römische Geschichte*², Berlin 1827–1832].

- NIELSEN 1997 : T.H. NIELSEN (éd.), *Yet More Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart 1997 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 6 ; *Historia Einzelschriften* 117).
- 2002 : T.H. NIELSEN (éd.), *Even More Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart 2002 (Papers from the Copenhagen Polis Centre 6 ; *Historia Einzelschriften* 162).
- NIJBOER *et al.* 1999/2000 : A.J. NIJBOER *et al.*, *A High Chronology for the Early Iron Age in Central Italy*, *Palaeohistoria* XLI/XLII 1999/2000, pp. 163–176.
- NIJBOER, VAN DER PLICHT 2008 : A.J. NIJBOER, H. VAN DER PLICHT, *The Iron Age in the Mediterranean : Recent Radiocarbon Research at the University of Groningen*, dans : BRANDHERM, TRACHSEL 2008, pp. 103–118.
- OSANNA 2013 : M. OSANNA, *Un palazzo come un tempio : l'anakoron di Torre di Satriano*, dans : OSANNA, VULLO 2013, pp. 45–68.
- OSANNA *et al.* 2011 : M. OSANNA *et al.*, *Sedi del potere di un insediamento italico nell'Appennino lucano : Torre di Satriano in età arcaica*, *Bollettino d'Arte* XCVI 2011, fasc. 11, pp. 1–26.
- OSANNA, VULLO 2013 : M. OSANNA, S. VULLO (éds.), *Segni del potere. Oggetti di lusso dal Mediterraneo nell'Appennino lucano di età arcaica*, Venosa 2013.
- OSBORNE 1996 : R. OSBORNE, *Greece in the Making, 1200–479 B.C.*, London 1996.
- OSBORNE, CUNLIFFE 2005 : R. OSBORNE, B. CUNLIFFE (éds.), *Mediterranean Urbanization (800–600 B.C.)*, Oxford 2005 (*Proceedings of the British Academy* 126).
- PACCIARELLI 2000 : M. PACCIARELLI, *Dal villaggio alla città. La svolta proto-urbana del 1000 a.C. nell'Italia tirrenica*, Firenze 2000 (Grandi contesti e problemi della protostoria italiana 4).
- PALLOTTINO 1993 : M. PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, Milano 1993.
- PALMER 1970 : R.E.A. PALMER, *The Archaic Community of the Romans*, Cambridge 1970.
- PERONI 1989 : R. PERONI, *Protostoria dell'Italia continentale. La penisola italiana nelle età del Bronzo e del Ferro*, Roma 1989 (Popoli e civiltà dell'Italia antica 9).
- 1996 : R. PERONI, *L'Italia alle soglie della storia*, Bari 1996.
- 2000 : R. PERONI, *Formazione e sviluppi dei centri protourbani medio-tirrenici*, dans : CARANDINI, CAPELLI 2000, pp. 26–30.
- PERONI, VANZETTI 2005 : R. PERONI, A. VANZETTI, *Intorno alla cronologia della prima età del ferro italiana : da H. Müller-Karpe a Ch. Pare*, dans : BARTOLONI, DELPINO 2005, pp. 53–80.
- PERUZZI 1992 : E. PERUZZI, *Cultura greca a Gabii nel secolo VIII*, *PP XLII* 1992, pp. 459–468.
- 1995 : E. PERUZZI, *Grecità di Gabii*, *PP L* 1995, pp. 81–90.
- 1998 : E. PERUZZI, *Civiltà greca nel Lazio preromano*, Firenze 1998.
- POPHAM, CALLIGAS, SACKETT 1993 : M.R. POPHAM, P.G. CALLIGAS, L.H. SACKETT (éds.), *Lefkandi II : The Protogeometric Building at Toumba, Part 2. The Excavation, Architecture and Finds*, Oxford 1993 (*British School at Athens Supplementary Volume* 23).
- POUCET 1985 : J. POU CET, *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles 1985.
- 1994 : J. POU CET, *La fondation de Rome : croyants et agnostiques*, *Latomus* LIII 1994, pp. 95–104.
- 2000 : J. POU CET, *Les rois de Rome : tradition et histoire*, Bruxelles 2000 (Académie royale de Belgique, Mémoires de la classe des Lettres, 3^{ème} série, 22).
- 2011 : J. POU CET, *Andrea CARANDINI, Romulus et les dema. Naissance, diffusion et ravages d'un produit ethnographique toxique*, dans : MEURANT 2011, pp. 215–249.
- PUGLIESE CARRATELLI 1981 : G. PUGLIESE CARRATELLI, *Lazio arcaico e mondo greco*, *PP XXXVI* 1981, pp. 9–20.
- RAAFLAUB 2005a : K. RAAFLAUB (éd.), *Social Struggles in Archaic Rome. New Perspectives on the Conflict of the Orders²*, Malden–Oxford 2005.
- 2005b : K. RAAFLAUB, *The Conflict of the Orders in Archaic Rome : A Comprehensive and Comparative Approach*, dans : RAAFLAUB 2005a, pp. 1–46.
- RANDBORG 1992 : K. RANDBORG, *Historical Implications. Chronological Studies in European Archaeology c. 2000–500 B.C.*, *Acta Archaeologica (Copenhagen)* LXII 1992, pp. 89–108.
- RASMUSSEN 2005 : T.B. RASMUSSEN, *Etruscan Urbanisation*, dans : OSBORNE, CUNLIFFE 2005, pp. 71–90.

- RATHIJE 1990 : A. RATHIJE, *The Adoption of the Homeric Banquet in Central Italy in the Orientalizing Period*, dans : MURRAY 1990b, pp. 279–288.
- 1995 : A. RATHIJE, *Il banchetto in Italia centrale, Quale stile di vita ?*, dans : MURRAY, TECUŞAN 1995, pp. 167–175.
- 2010 : A. RATHIJE, *Tracking Down the Orientalizing*, dans : *Proceedings of the XVII International Congress of Classical Archaeology, Roma 22–26 Sept. 2008*, Bollettino di Archeologia on line, volume speciale, pp. 23–30.
- RENFREW 1986 : C. RENFREW, *Introduction : Peer Polity Interaction and Social-Political Change*, dans : RENFREW, CHERRY 1986, pp. 1–18.
- 2004 : C. RENFREW, *Rethinking the Emergence*, dans : J.C. BARRETT, P. HALSTEAD (éds.), *The Emergence of Civilisation Revisited*, Sheffield 2004 (Sheffield Studies in Aegean Archaeology 6), pp. 257–274.
- RENFREW, CHERRY 1986 : C. RENFREW, J.F. CHERRY (éds.), *Peer Polity Interaction and Socio-Political Change*, Cambridge 1986.
- RICH, WALLACE-HADRILL 1991 : J. RICH, A. WALLACE-HADRILL (éds.), *City and Country in the Ancient World*, London 1991.
- RICHARD 1978 : J.-C. RICHARD, *Les origines de la plèbe romaine. Essai sur la formation du dualisme patricio-plébéien*, Rome 1978 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 232).
- 2005 : J.-C. RICHARD, *Patricians and Plebeians : The Origins of a Social Dichotomy*, dans : RAAFLAUB 2005a, pp. 107–127.
- RIDGWAY 1992 : D. RIDGWAY, *The First Western Greeks*, Cambridge 1992.
- 2004 : D. RIDGWAY, *The Italian Early Iron Age and Greece : From Hellenization to Interaction*, *MeditArch XVII* 2004, pp. 7–14.
- RIEGER 2007 : M. RIEGER, *Tribus und Stadt. Die Entstehung der römischen Wahlbezirke im urbanen und mediterranen Kontext (ca. 750–450 v. Chr.)*, Göttingen 2007.
- RIVA 2010 : C. RIVA, *The Urbanisation of Etruria : Funerary Practices and Social Change, 700–600 BC*, Cambridge 2010.
- RIX 2006 : H. RIX, « *Ramnes, Tites, Luceres* » : *noms étrusques ou latins ?*, *MEFRA CXVIII* 2006, pp. 167–175.
- RUBY 1999a : P. RUBY (éd.), *Les princes de la protohistoire et l'émergence de l'État. Actes de la table ronde internationale [...], Naples, 27–29 octobre 1994*, Naples–Rome 1999 (Collection de l'École française de Rome 252).
- 1999b : P. RUBY, *Introduction*, dans : RUBY 1999a, pp. 7–17.
- RUNCIMAN 1982 : W.G. RUNCIMAN, *Origins of States : The Case of Archaic Greece*, *CSSH XXIV* 1982, pp. 351–377.
- 1990 : W.G. RUNCIMAN, *Doomed to Extinction : The « Polis » as an Evolutionary Dead-End*, dans : MURRAY, PRICE 1990, pp. 347–367.
- RUSCHENBUSCH 1985 : E. RUSCHENBUSCH, *Die Zahl der griechischen Staaten und Arealgrösse und Bürgerzahl der « Normalpolis »*, *ZPE LIX* 1985, pp. 253–263.
- SATLOW 2013 : M.L. SATLOW (éd.), *The Gift in Antiquity*, Chichester 2013.
- SCOTT 2005 : R.T. SCOTT, *The Contribution of Archaeology to Early Roman History*, dans : RAAFLAUB 2005a, pp. 98–106.
- 2009 : R.T. SCOTT, *The Excavations* (with drawings by P. Henderson), dans : R.T. SCOTT (éd.), *Excavations in the Area Sacra of Vesta 1987–1996*, Ann Arbor 2009, pp. 1–81.
- SERVICE 1975 : E.R. SERVICE, *The Origins of the State and Civilization. The Process of Cultural Evolution*, New York 1975.
- SMITH 1996 : C.J. SMITH, *Early Rome and Latium : Economy and Society, c. 1000 to 500 BC.*, Oxford 1996 (Oxford Classical Monographs 1).
- 1997 : C.J. SMITH, *Servius Tullius, Cleisthenes and the Emergence of the Polis in Central Italy*, dans : MITCHELL, RHODES 1997, pp. 208–216.
- 2005 : C.J. SMITH, *The Beginning of Urbanization in Rome*, dans : OSBORNE, CUNLIFFE 2005, pp. 91–112.

- 2006 : C.J. SMITH, *The Roman Clan. The Gens from Ancient Ideology to Modern Anthropology*, Cambridge 2006.
- 2011 : C.J. SMITH, *Citizenship and Community : Inventing the Roman Republic*, dans : TERRENATO, HAGGIS 2011b, pp. 217–230.
- SNODGRASS 1991 : A.M. SNODGRASS, *Archaeology and the Study of the Greek City*, dans : RICH, WALLACE-HADRILL 1991, pp. 1–24.
- 1993 : A.M. SNODGRASS, *The Rise of the 'Polis'. Archaeological Evidence*, dans : HANSEN 1993, pp. 30–40.
- 1994 : *The Nature and Standing of the Western Colonies*, dans : G.R. TSETSKHLADZE, F. DE ANGELIS (éds.), *The Archaeology of Greek Colonisation : Essays Dedicated to Sir John Boardman*, Oxford 1994, pp. 1–10 [= idem, *Archaeology and the Emergence of Greece*, Edinburgh 1994, pp. 291–302].
- SPENCER 2010 : Ch.S. SPENCER, *Territorial Expansion and Primary State Formation*, Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America CVII 2010, pp. 7119–7126.
- SPERBER 1987 : L. SPERBER *Untersuchungen zur Chronologie der Urnenfelderkultur im nördlichen Alpenvorland von der Schweiz bis Oberösterreich*, Bonn 1987 (*Antiquitas* III 29).
- STODDART 1999 : S.K.F. STODDART, *Urbanization and State Formation*, dans : G. BAKER (éd.), *Companion Encyclopaedia of Archaeology*, London 1999, t. II, pp. 908–949.
- TERRENATO 2011 : N. TERRENATO, *The Versatile Clans : Archaic Rome and the Nature of Early City-States in Central Italy*, dans : TERRENATO, HAGGIS 2011b, pp. 231–244.
- TERRENATO, HAGGIS 2011a : N. TERRENATO, D.H. HAGGIS, *Introduction*, dans : TERRENATO, HAGGIS 2011b, pp. 1–17.
- 2011b : N. TERRENATO, D.H. HAGGIS (éds.), *State Formation in Italy and Greece : Questioning the Neoevolutionist Paradigm*, Oxford 2011.
- THOMPSON 2007 : Th.L. THOMPSON, *The Messiah Myth : The Near Eastern Roots of Jesus and David*, London 2007.
- TORELLI 1987 : M. TORELLI, *Appunti per una storia di «Tarquinia»*, dans : M. BONGHI JOVINO (éd.), *Tarquinia. Ricerche, scavi e prospettive. Atti del Convegno Internazionale di Studi «La Lombardia per gli Etruschi» (Milano, 24–25 giugno 1986)*, Milano 1987, pp. 129–140.
- 2000 : M. TORELLI, *The Etruscan City-State*, dans : HANSEN 2000a, pp. 189–208.
- 2008 : M. TORELLI, *Roma e le città etrusche. Preistoria e storia di un rapporto*, dans : TORELLI, MORETTI SGUBINI 2008, pp. 168–179.
- TORELLI, MORETTI SGUBINI 2008 : M. TORELLI, A.M. MORETTI SGUBINI (éds.), *Etruschi. Le antiche metropoli del Lazio : Mostra Roma, Palazzo delle Esposizioni, 21 ottobre 2008–6 gennaio 2009*, Napoli 2008.
- VAN HAEPEREN 2004 : F. VAN HAEPEREN, *Les curies dans l'organisation romuléenne de l'armée : une tradition aux variantes souvent méconnues*, dans : DEPROOST, MEURANT 2004, pp. 191–206.
- VANOTTI 1999 : G. VANOTTI, *Roma polis hellenis, Roma polis tyrrhenis. Riflessioni sul tema*, MEFRA CXI 1999, pp. 217–255.
- VLASSOPOULOS 2007 : K. VLASSOPOULOS, *Unthinking the Greek Polis. Ancient Greek History beyond Eurocentrism*, Cambridge–New York 2007.
- VAN DER VLIET 1990 : E.Ch.L. VAN DER VLIET, *Early Rome and the Early State*, dans : EDER 1990, pp. 233–257.
- 2005 : E.Ch.L. VAN DER VLIET, *Polis. The Problem of Statehood*, *Social Evolution & History* IV 2005, fasc. 1, pp. 120–150.
- 2008 : E.Ch.L. VAN DER VLIET, *The Greek Polis, the Early State, and Evolution*, *Social Evolution & History* VII 2008, fasc. 1, pp. 197–221.
- 2011 : E.Ch.L. VAN DER VLIET, *The Early Greek Polis : Regime Building, and the Emergence of the State*, dans : TERRENATO, HAGGIS 2011b, pp. 119–134.
- 2012 : E.Ch.L. VAN DER VLIET, *State Formation : Not by War Alone*, *Social Evolution & History* XI 2012, fasc. 2, pp. 110–114.

- WALBANK *et al.* 1989 : F.W. WALBANK *et al.* (éds.), *The Cambridge Ancient History*, t. VII 2 : *The Rise of Rome to 220 B.C.*, Cambridge–New York 1989.
- WEBER 1972 : M. WEBER, *Wirtschaft und Gesellschaft*⁵, Tübingen 1972.
- WRIGHT 1977 : H.T. WRIGHT, *Recent Research on the Origin of the State*, *Annual Review of Anthropology* VI 1977, pp. 379–397.
- YOFFEE 1993 : N. YOFFEE *Too Many Chiefs? (Or, Safe Texts for the '90s)*, dans : N. YOFFEE, A. SHERRATT (éds.), *Archaeological Theory : Who Sets the Agenda ?*, Cambridge 1993, pp. 60–78.
- 2004 : N. YOFFEE, *Myths of Archaic State : Evolution of the Earliest Cities, States and Civilisations*, Cambridge 2004.
- ZIÓLKOWSKI 1994 : A. ZIÓLKOWSKI, « *Primordia Urbis* », dans : J. WOLSKI, T. KOTULA, A. KUNISZ (éds.), *Starożytny Rzym we współczesnych badaniach*, Kraków 1994, pp. 11–48.
- 1999 : A. ZIÓLKOWSKI, *Rzym ostatnich królów*, Poznań 1999 (*Xenia Posnaniensia* II 8).
- 2004 : A. ZIÓLKOWSKI, *Historia Rzymu*, Poznań 2004.

DE APOLOGIA SOCRATIS PLATONICA IN ISOCRATIS ANTIDOSI
RESONANTE – BONAE INTER DUOS ILLOS AUCTORES
CONSENSIONIS TESTIMONIO

scripsit

SBIGNEUS DANEK

TITLE: Echoes of Plato's *Apology* in Isocrates' *Antidosis* as a Testimony of Good Understanding between Both Authors.

ABSTRACT: The purpose of this paper is to examine the references to Plato's *Apology* found in Isocrates' *Antidosis*. The author presents a record of the passages of Isocrates' speech that are indicated by commentators as referring to the above-mentioned Plato's work. Although some of these indications are shown to be wrong, Platonic thoughts as expressed in the *Apology* are evidently present in many places of Isocrates' work. The aim of this paper is to explain what were Isocrates' reasons for referring to Plato in his speech. The author rejects the opinions of some commentators who claim that Isocrates treated Plato with scorn or, to the contrary, wanted to become a Platonic philosopher himself. A different explanation is proposed, namely that these mentions reveal Isocrates' reverence for Plato and may be considered as an offer to establish a common front against sophistic and rhetorical demagogy of that time.

Praeter veterem admodum et usque vigentem opinionem de Platone et Isocrate per similitudinem odiaque mutua longe alter ab altero distantibus¹ probat aliquando

¹ Cf. J. VASOLD, *Über das Verhältnis der isokratischen Rede peri antidoseos zu Platons apologia Socratis*, Monachii 1898, p. 52 ("Zwischen beiden Schulhauptern bestand seit langer Zeit ein gespanntes Verhältnis; die gegenseitige Abneigung gibt sich mehrfach in abfälligen Urteilen in den Schriften der beiden Männer kund"); W. JAEGER, *Paideia. Die Formung des griechischen Menschen*, Berolini 1989, pp. 981–1007 (= vol. III, pp. 105–131; caput: "Die Rhetorik des Isokrates und ihr Bildungsideal"); A.W. NIGHTINGALE: *Genres in Dialogue: Plato and the Construct of Philosophy*, Cantabrigiae 1995, p. 41 ("the *Antidosis* is (among other things) a polemical attack on the definitions of philosophy put forward by Plato in a number of dialogues"); D.M. TIMMERMAN, *Isocrates' Competing Conceptualization of Philosophy*, *Philosophy and Rhetoric* XXXI 1998, fasc. 2, pp. 145–159 (p. 145: "his [Isocrates'] fourth-century battle with Plato over the definition of philosophy"); D.S. HUTCHINSON, M.R. JOHNSON, *The Antidosis of Isocrates and Aristotle's Protrepticus*, editio interretialis apud: Philpapers – Online research in philosophy: philpapers.org/rec/HUTPAA (pp. 5 sq.: "Isocrates is the contemporary person most often and most viciously attacked in the works of Plato [...] and Isocrates conducted himself in the same way, finding relevant occasions, in the course of other works, to insert hostile comments against Socratic philosophers and 'eristics', comments in later years directed against Plato as having become the leading Socratic and the leading 'eristic'").

recentior rei indagatio contraria sic arbitrantibus iudicia de bono duorum illorum consensu atque alterius adversus alterum reverentia continua². Et quod iam prius nonnulli rei investigatores statuerunt, habuit revera quendam effectum in Platonicam disciplinam Isocrates habuitque praecipue in Aristotelem, Academiae stirpem celeberrimam. Isocratea ratio cognitioque rerum – quam conexionem studiis suis T. WAREH confirmat – “creativum quoddam momentum”³ factum est ita Aristoteli eiusque doctrinae ethicae, ut etiam ipsi Academiae principi in rhetorica arte retractanda, in *Phaedri* scilicet dialogi noto omnibus argumento. Praeterit tamen ille huius momenti atque effectus indagator contrarium in modum rem interdum prodeuntem, cum etiam Plato verbis sententiisve quibusdam in Isocratis scriptis quodam modo prolocutus sit. Ita se res habet, si in *Antidosin*, totius Isocrateae disciplinae argumentum fere principale, diligentius inquirimus. Statuimus tunc, sicut multi antea, plurima ei inesse similia huius sermonis, quo coram iudicibus se defendisse Socratem in *Apologia* sua Plato tradit.

Quae vox exincti dudum philosophi resonans in oratione rhetoris infesti studiis inutilibus singularis revera mordacitas cavillatiove existimari potest, praecipue a consciis certaminis illius cum Platone Isocratis, in quibus A.V. NIGHTINGALE primum commemorandus esse videtur. Ex eius sententia est enim *Apologia* Platonica totiens in *Antidosi* revocata nil nisi invectio inimica scribentis ea rhetoris in Platonicam philosophantis imaginem, ceterum etiam alibi non semel Platonem philosophiamque aggredientis hostiliter⁴. Vox est cui duas saltem ob rationes resistendum videtur. Una refertur intercessio ad foedus quondam amicissimum inter Isocratem adulescentulum et superstantem ei Philosophum, cuius rei pulcherrimum fit testimonium Isocratis mentio a Socrate in fine *Phaedri* Platonicum facta (278 E 5–279 B 3) laudatioque ingeniosi iuvenis, etiam vaticinatio gloriae futurae, nonnullis quidem ambigua⁵, at iam antiquis laude resonans

² Cf. Z. DANEK, *Boski zapal ślicznego Izokratesa. Izokrates Platoński – rozważania z pogranicza filozofii i retoryki* [“Ardor divinus belluli Isocratis. De Isocrate Platónico – commentatio ad philosophiae et rhetoricae artis confinia pertinens”], *Meander* LXX 2015, pp. 35–52; IDEM, *Przeciw komu występuje Izokrates w swoim “Liście do Aleksandra”?* [“In quem invectus sit Isocrates in sua *Ad Alexandrum* epistula”], *Roczniki Humanistyczne* LXIII 2015, fasc. 3, pp. 53–65.

³ “a creative inspiration”: T. WAREH, *The Theory and Practice of Life: Isocrates and the Philosophers*, Cantabrigiae Novanglorum 2012, p. 1.

⁴ NIGHTINGALE, op. cit. (ann. 1), p. 29: “The imitation of the *Apology*, then, is a part of Isocrates’ attack on Plato’s portrayal of the philosopher”. Cuius opinio iam eo dubitabilis videtur, quod longe contrariam ei sententiam G. NORLIN, summa verecundia dignus Isocratis interpres, profert, ex qua Platonica *Apologia* totiens resonans in *Antidosi* magnae Socratici nominis reverentiae testimonium facta est: *Isocrates with an English Translation in Three Volumes*, transl. by G. NORLIN, vol. II, Londini 1929, p. XVII (“The studied effort with which he [Isocrates] echoes the striking features of Socrates’ defence in his own *apologia pro vita sua* – the *Antidosis* – is evidence enough of his high regard”).

⁵ Retractatur diligentius haec res in scripto: Z. DANEK, *Boski zapal...* (ann. 2).

sincerissima⁶. Alterum, allatae supra opinioni quod obicietur, ad indolem consuetudinemque proventi iam annis rhetoris pertinet, hominis patientissimi benignique omnibus quibuscum ratio aliqua ei fieret et ea in alterum verecundia ab omni conatu, ut quemquam irrideret aliterve aggredere, alienissimi. Inter talem dubitationem necessarium videtur rem omnem diligentius examinare, ut explicatu difficilis Socratica vox multos post annos resonans in scripto fere gravissimo alumni, ceterum familiaritatis illius veteris parum memoris⁷, aliquem in modum explanari denique possit.

Dubitatio, scrutatore semper dignissima, latius extendi debet, et antequam de iusta existimatione illarum Socraticae quondam defensionis repetitionum statuatur, existimandum videtur, sitne omnino repetita Philosophi vox in *Antidosi* an species tantum redeuntis eius se legenti offerat, cum ipsa res apud iudices acta accusationis defensionisque similitudine ad eisdem fere verbis pro se argumentandum utrumque accusatum coegerit. Quae ut diiudicentur, necesse est genus gradusque congruentiae illius verborum sententiarumque diligentius perspiciatur. Triplex enim similitudo cum ipsius rei tum etiam locorum, qui dudum iam a dictae duarum orationum vicinitatis scrutatoribus conferuntur, distingui potest. Una est ipsa condicio loquentis – accusationis gravitas eique respondens vis defensionis, quod tamen utrumque dubitationem magnam praebet. Cum enim Socrates mortali revera oppositus periculo pro se apud iudices quondam locutus sit, non pro capite morti adimendo apud Isocratem agitur. Numquam enim bonorum illa Atheniensis permutatio, id est „antidosis“, munera inde evenientia publica subire abnuntiante morte imminerebat. Cum itaque prae tali periculo se staturum Isocrates ostendat (*Antid.* 177), rem effingit et causae et cuique verisimili iudicum sententiae non respondentem, ex praeparato discriminis gravitatem terroremque cumulans. Attamen auctum id ab Isocrate periculum nemini cautius rem indaganti sufficiens factum erit testimonium revocatae in *Antidosi* cum ipsius de Socrate in iudicio actae causae, tum recordantis ea Platonicae defensionis, non confirmabit etiam vicinitatem talem extitisse duarum orationum secunda inter eas conspicua similitudo ad defensionis rationem ipsamque, dicam, argumentandi medullam pertinens. Saepe enim, nimirum, simili in causa – nil interest, ficta an vera haec similitudo sit – eadem adhibentur argumenta, cum accusantium, tum etiam contraria proferentium. Tertia demum utriusque sermonis congruentia dubitationem omnem tollere potest: ad litteram repetita vox sententiaeque antecessoris – professio quaedam facta Platonicum notum fere omnibus opus ex proposito imitandi,

⁶ Cf. Cic. *Orat.* 41 sq.: „haec de adolescente Socrates auguratur. At ea de seniore scribit Plato et scribit aequalis et quidem exagitor omnium rhetorum hunc miratur unum“; cf. etiam Dion. Hal. *Isoc.* 12, 11.

⁷ Cuius rei testimonium indubitabile id est, quod bis tantum per omne „corpus Isocrateum“ Socratis nomen legi potest (*Bus.* 4 et 5) et id hunc in modum allatum, ut nulla inde gratia persentienda sit. Cf. NORLIN, op. cit. (ann. 4), p. XVII („Isocrates' colourless reference to Socrates in *Busiris* 4“).

et id in modum legenti evidentissimum. Re demum tali cum eventu dissoluta diiudicandum videtur, quid sibi velit ad priora illa rediens auctor in opere, quo sit relicturus totius vitae suae laborumque posteriori aetati testimonium (*Antid.* 7).

Ad examinanda inter *Apologiam* Platoniam et Isocratis *Antidosin* apparentia similia aliquot iam se eius rei scrutatores contulerunt, ita longius antecedentis aetatis, ut propior nobis G. NORLIN, qui Isocratis orationem a se Anglice translata commentariis instruxit multa admodum illa consimilia cum diligentia notantibus⁸. Prius rem perficiebant, hanc solum in operam intenti, V. VOLLNHALS⁹ et J. VASOLD¹⁰, succedens priori illi tempore antecedens effectus. Uterque statuerunt, quod praeter omnem dubitationem dependet Isocrateum opus a Platónico, cautior aliquid J. VASOLD¹¹, firmior antecessor¹², re extensa ab ipsa se defendentium condicione¹³ defensionisque ratione¹⁴ usque ad locos verbaque consimilia. Addit ad rem pauca A.W. NIGHTINGALE (op. cit. p. 29) et sunt coniunctim duo et triginta utriusque scripti loci collecti numerandi, quibus recordatio Isocratea *Apologiae* Platonis demonstrari posse existimatur¹⁵. Quo in congestu locorum minus tamen invenitur argumenti atque colligentium eos sententia fuit. Ne longior legentis

⁸ Ibidem, pp. 181–365.

⁹ V. VOLLNHALS, *Über das Verhältnis der Rede des Isokrates "Peri antidoseos" zu Platons Apologie des Sokrates*, Bambergae 1897.

¹⁰ VASOLD, op. cit. (ann. 1).

¹¹ Ibidem, p. 45: "Jedoch im vorliegenden Fall ist die Anzahl der gleichen Argumente sowie ihre Übereinstimmung in Einzelheiten so gross, dass die Frage, ob Isokrates in seiner Antidosis sich an die platonische Apologie angelehnt habe, mit gutem Gewissen bejaht werden darf".

¹² VOLLNHALS, op. cit. (ann. 9), p. 27: "Aus dieser Zusammenstellung geht mit Sicherheit hervor, dass Isokrates bei Abfassung seiner Rede die Apologie Platos vor Augen gehabt hat und dass sich die Nachahmung sowohl auf den Inhalt als auch auf die Form erstreckt hat".

¹³ Cf. VASOLD, op. cit. (ann. 1), p. 44: "Denn die Lage der beiden Männer, um die sich der Inhalt gruppiert, weist schon an und für sich manches Ähnliche auf. Beide erblicken ihren Lebenszweck darin, Aufklärung, besonders unter der Jugend, zu verbreiten, haben sich durch ihre Thätigkeit viele Feinde erworben und sehen sich genötigt, im hohen Alter ihr bisheriges Leben vor den Augen ihrer Mitbürger zu entrollen, um sich gegen Verleumdungen zu verteidigen".

¹⁴ Ibidem: "Die beiden Reden, abgesehen von den nicht unwesentlichen Ähnlichkeiten, welche ihre Disposition aufweist, die wichtigsten Argumente zur Widerlegung der Klage der Jugendverführung gemeinsam haben, so: es wäre unklug von den Angeklagten, die Jugend zu verderben, weil sie selbst davon keinen Vorteil, sondern nur Nachteil hätten; weder ihre Schüler noch deren Angehörige träten als ihre Ankläger auf, vielmehr zeigten erstere ihnen grosse Anhänglichkeit, und erführen sie von letzteren Unterstützung".

¹⁵ Qui sunt, ut sequuntur: [1] *Antid.* 5 / *Apol.* 17 B; [2] *Antid.* 15 / *Apol.* 19 B. 17 A; [3] *Antid.* 19 / *Apol.* 32 B; [4] *Antid.* 20 (cf. 272) / *Apol.* 30 C; [5] *Antid.* 21 / *Apol.* 37 A–B; [6] *Antid.* 26 sq. / *Apol.* 17 D; [7] *Antid.* 30 / *Apol.* 23 C–D; [8] *Antid.* 32 / *Apol.* 18 A. 18 D–E; [9] *Antid.* 33 / *Apol.* 33 D; [10] *Antid.* 43 / *Apol.* 20 C; [11] *Antid.* 50 / *Apol.* 20 D–E; [12] *Antid.* 89 / *Apol.* ??; [13] *Antid.* 92 / *Apol.* 33 A–B; [14] *Antid.* 93 / *Apol.* 19 D; [15] *Antid.* 95 / *Apol.* 36 D–E; [16] *Antid.* 100 / *Apol.* 34 A; [17] *Antid.* 144 / *Apol.* 17 D; [18] *Antid.* 145 / *Apol.* ??; [19] *Antid.* 154 / *Apol.* 18 A. 18 D–E; [20] *Antid.* 167 sq. / *Apol.* 28 A; [21] *Antid.* 173 / *Apol.* 35 C; [22] *Antid.* 177 / *Apol.* 38 E; [23] *Antid.* 179 / *Apol.* 17 D–18 A; [24] *Antid.* 240 / *Apol.* 33 D–34 A; [25] *Antid.* 241 / *Apol.* 34 A; [26] *Antid.* 272 / *Apol.* 38

patientia agam, adducam exemplo qui similes habentur locos, ubi eadem legitur querela de iniqua condicione hominis apud iudices accusati Athenis et terrarum alibi (*Antid.* 21 ~ *Apol.* 37 A–B), cum – quod Isocrates suis exprobrat civibus – illic diiudicantium vota aliquam partem solvendis iis de quibus causa agitur destinantur, at patria eius in urbe nullum in modum aequetur illorum ratio cum instantium argumentis. Socrates autem, cum dolet deteriorem esse accusati condicionem apud Athenienses, non de sortibus agit, sed de tempore, quod ibi non sufficiens causae capitali respiciendae conceditur. Quam per distantiam communis pars argumenti tam exigua fit, ut testari videatur tantum quendam omnibus fere pro se in iudicio agentibus communem rationem legum nimiam crudelitatem condolendi eoque proveniente sibi poenam levandi. Sunt etiam in iis de quibus sermo est locis tales, quorum nulla reapse altero in scripto similia inveniri possunt, ut commemorata ab Isocrate publica libenter quondam a se filioque adoptato suscepta onera (*Antid.* 145), cui mentioni congruens in Socratica defensione nil inveniatur nisi rediens aliquando (*Apol.* 32 B, 33 A) memoria gestorum olim ab eo magistratum publicorum, ad navem instruendam spectaculumve parandum prae paupertate sua numquam arcessito.

Dubium aliquid in modum refertur ad Platonis *Apologiam* etiam Isocratea ipsius defensio per refutandam accusantis vocem, ex qua vir est rhetor ille solertia horribili (δεινός) ad iudicia quo vult compellenda, et id per suam huius industriae inopiam demonstrandam, utraque in oratione revera similis, conveniens tamen multis et aliis apud iudices pro se loquentibus diiudicantiumque gratiam et miserationem omni ratione sibi allicientibus. Eo modo Socratica incipitur defensio, allata videlicet accusantium opinione de Philosopho in loquendo callido (ὡς δεινοῦ ὄντος λέγειν – *Apol.* 17 B 1) et confestim ab eo refutata, cum se huius rei inopem confiteatur, ceterum plane imperitum eiusmodi sermonis – praeter septuaginta annorum aetatem suam primum enim pro se apud iudices agit (17 D). Isocrates autem eadem adhibita appellatione orsus (εἶναι με δεινόν, ὥσπερ ἐν ὑμῶν εἴρηκεν – *Antid.* 15), non ad suam coram iudicibus loquendi imperitiam declarandam transit, sed in accusatorem accusans infertur, una audaciam eius versutaque consilia reprehendendo. De senili aetate sua imperitiaque in iudiciis agendi certaminis loquitur aliquo tempore post, iam inter aliam argumentationem, ita accusatoris impunitatem ut nimiam iudicum credulitatem petentem (*Antid.* 26).

Inter priorem illam modo commemoratam Isocrateam defensionem unum est tamen, quod artius ad Platonis *Apologiam* applicabitur, cum se – ex accusantis sententia – rationem infirmiore fortiore reddere posse Isocrates prodit (ὡς ἐγὼ τοὺς ἥττους λόγους κρείττους δύναμαι ποιεῖν – *Antid.* 15). Resonat his in verbis tam manifestum in modum Socratis quondam defensio – qui apud

C–E; [27] *Antid.* 281 sq. / *Apol.* 41 C–D; [28] *Antid.* 290 / *Apol.* 36 C; [29] *Antid.* 294 / *Apol.* 29 D; [30] *Antid.* 301 / *Apol.* 36 D; [31] *Antid.* 321 sq. / *Apol.* 34 C; [32] *Antid.* 323 / *Apol.* 35 D.

Platonem infirmiora in fortiora vertere posse (τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν – *Apol.* 19 B) ab accusatore suo culpatur – ut cuique rem diligentius inquirenti, cum illud ἥττω κρείττω unum fere ad Socratem in litterarum memoria referatur¹⁶, ab ipso autem Platone Socratis in *Apologia* solum adducatur (18 B 8, 19 B 5, 23 D 6 sq.), non fortuito similique in casu repetita vox Platonica, necesse sit, videatur.

Similia eiusmodi, quae etiam dubitantem cogere possint, inter collatos confendendosque utriusque scripti locos aliquot notari possunt. In quibus ita argumentandi ratio, ut adhibita illam in rem vocabula animadvertendum in modum inter se congruentia esse videntur. Primum, id est argumentatio congruens, cernitur in similiter hic et illic facta accusantium divisione, cum praesentes quibus respondeatur adversarii multis et aliis oppositi sint utriusque (id est Isocratis sicut ipsius quondam Socratis) et nomen et facta antea calumniantibus, alterum potissimum conspicietur in adducto ab Isocrate “testis” nomine, quem iudicibus ad oculos praestare promptum se uterque profitetur, cum quinquies (cum parva formae immutatione) in Platonica *Apologia* obveniens illud μάρτυρας παρέχομαι (19 D) ab Isocrate, ceterum Socraticae similem inter argumentationem, repetitum sit¹⁷.

In speciem coram tribunali actae litis, quam ut effectam simillimam tamen studet reddere Isocrates Socraticae defensionis, introducit *Antidosis*, sicut Platonis *Apologia*, aliquos alumnorum utriusque consanguineos, multa qui addere crimini cum possint, abstinent tamen ab omni in defendentes se ingressu, hac sua ab accusando abstinentia innocentiam illorum qui testificantur¹⁸. Eundem etiam in modum atque apud Platonem Socrates commemorat Isocrates quosdam, effugere qui imminentem in iudiciis poenam cum omni ope studeant, adducere in ius prolem suam ceteramque familiam etiam amicos solent, diiudicantium misericordiae petendae causa, et sicut philosophus ille a se procul esse talem consuetudinem affirmat¹⁹. Et sicut Socrates Platonicus concedit accusanti locum vocemque, si aliquem fide dignum testem criminis attrahere possit,

¹⁶ Quam adiectivorum contradictionem difficillimum est invenire ubiubi praeter locos ad Socratis disciplinam sermonesque pertinentes, uni enim Socrati a Diogene Laertio attribuitur (II 20, 3), ab Aristophane autem sexiens in *Nubibus* adhibetur illic, ubi de Socrate agitur.

¹⁷ *Antid.* 93: καὶ μάρτυρας ὑμῶν αὐτῶν παρέξομαι – Socraticae voci (*Apol.* 19 D: μάρτυρας δὲ αὐτῶν τῶν πολλοῦς παρέχομαι; cf. 20 E 7; 31 C 1 et C 3; 34 A 4) quod non casu simillimum esse videbitur, cum in omni Isocrate oratione μάρτυρας nomen alibi non inveniendum sit.

¹⁸ *Antid.* 240: τοὺς πατέρας ἂν ἐωρᾶτε τῶν συνόντων ἡμῖν καὶ τοὺς οἰκείους – cf. *Apol.* 33 D: τῶν οἰκείων τινὰς τῶν ἐκείνων, πατέρας καὶ ἀδελφοὺς καὶ ἄλλους.

¹⁹ *Antid.* 321: τοὺς παῖδας, τοὺς φίλους ἀναβιβαζομένους: ἐγὼ δὲ οὔτε πρέπειν οὐδὲν ἡγοῦμαι τῶν τοιούτων τοῖς τηλικούτοις – *Apol.* 34 C: παιδία τε αὐτοῦ ἀναβιβασάμενος ἵνα ὅτι μάλιστα ἐλεηθεῖη, καὶ ἄλλους τῶν οἰκείων καὶ φίλων πολλοὺς, ἐγὼ δὲ οὐδὲν ἄρα τούτων ποιήσω; cum grave sit illud ἀναβιβάζω quaerere, praeter Platonis *Apologiam* (cf. 34 D: καὶ οἰκεῖοί μοί εἰσι καὶ ὑεῖς γε, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τρεῖς, εἷς μὲν μειράκιον ἤδη, δύο δὲ παιδία: ἀλλ’ ὅμως οὐδένα αὐτῶν δεῦρο ἀναβιβασάμενος δεήσομαι ὑμῶν ἀποψηφίσασθαι), in ceteris de Socrate testimoniis, refert id ratione clarissima ad *Apologiae* locos, qui modo allati sunt.

atque nullum talem inveniendum proclamat. Vocabulo tunc concessionem illam notante (παραχωρῶ) eodem atque Socrates Isocrates utitur, quod praeter hanc *Antidoseos* argumentationem alibi in scriptis eius reperiri fit difficillimum²⁰.

Operum quae conferuntur auctores uterque omne defensionis argumentum eadem quasi compage concludere videntur per eandem illatam gravissimam cui respondeatur accusationem eandemque fere de se reorum in fine vindicationem. Maxime imminens nomini nisi etiam utriusque capiti accusantium incessus iuventutis corrupendae insimulatio profertur, quae res utroque in scripto eadem exprimitur appellatione: διαφθείρω τοὺς νεωτέρους / νέους, vix invenienda in ceteris ad Socratis illam pro tribunali prosecutionem pertinentibus testimoniis, in *Antidosi* autem undevicies et *Apologia* in Platonica duodevicies cui obvenietur. Disceptatione aliqua dignum id videtur, quod – praeter reprehensionem suam totius fere philosophiae inutilis publicis nec non domesticis navandis operibus – eiusdem vitii se accusatum Isocrates effingit atque philosophum, qui ob studia sua nulli usui fructuaria non semel castigatus est. Quod autem in fine totius causae a Socrate postulatur, cum ei licentia quaedam de poena sua referendi data sit, est privilegium quoddam publicis in aedibus victus (ἐν πρυτανείῳ σιτήσεως) ei dandi²¹. Locutionis haec formula, alibi nusquam apud Isocratem invenienda (ne πρυτανεῖον quidem illud) ceterisque Socraticis testimoniis aliena²², redit equidem in *Antidosi*, ubi Isocrates, non unum qui opus laudabile praestiterit, sed disciplina sua ad egregia praestanda permultos paraverit, vindicat sibi maiorem apud civitatem gratiam quam ille cultus, quo ob virtutem suam dicto in magistratu cenaturi civium excellentes honorantur²³.

Revenientibus praeter omnem dubitationem in Isocratis sermone de quo agitur etiam vocibus in *Apologia Socratis* Platonica quondam adhibitis, usque tamen ad “praemeditanter”, id est consulto, factas eas iterationes pertinens dubitatio aliqua

²⁰ *Antid.* 100: ἀλλὰ παραχωρῶ καὶ τῷ κατηγορῶ καὶ τῷ βουλομένῳ τῶν ἄλλων, εἴ τις ἔχει τινὰ φράσαι τοιοῦτον – cf. *Apol.* 34 A: ἐγὼ παραχωρῶ – καὶ λεγέτω εἴ τι ἔχει τοιοῦτον.

²¹ *Apol.* 36 D–E: τί οὖν πρέπει ἀνδρὶ πένητι εὐεργέτη δεομένῳ ἄγειν σχολὴν ἐπὶ τῇ ὑμετέρα παρακελεύσει; οὐκ ἔσθ' ὅτι μᾶλλον, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πρέπει οὕτως ὡς τὸν τοιοῦτον ἄνδρα ἐν πρυτανείῳ σιτεῖσθαι [...] ἐγὼ δὲ δέομαι. εἰ οὖν δεῖ με κατὰ τὸ δίκαιον τῆς ἀξίας τιμᾶσθαι, τούτου τιμῶμαι, ἐν πρυτανείῳ σιτήσεως.

²² Obveniunt revera aliquoties apud Aristophanem illae ἐν πρυτανείῳ dapes commemoratae (*Equit.* 280 sq., 535, 709, 767, 1404 sq.; *Pax* 1084 sq.; *Ranae* 763 sq.), res tamen ipsa nullum in modum ad Socratem refertur.

²³ *Antid.* 95: ἦν τε γὰρ ὑπολάβητε σύμβουλον εἶναι με καὶ διδάσκαλον τούτων, δικαίως ἂν ἔχοιτέ μοι πλείω χάριν ἢ τοῖς δι' ἀρετὴν ἐν πρυτανείῳ σιτουμένοις; τούτων μὲν γὰρ ἕκαστος αὐτὸν μόνον παρέσχε καλὸν κάγαθόν, ἐγὼ δὲ τοσοῦτος τὸ πλῆθος ὅσους ὀλίγῳ πρότερον διήλθον ὑμῖν. Ceterum talem poscere sibi gratiam – perspicaciter quod Yun Lee Too animadvertit – ratio quaedam toti illi defensionis assumpta esse potuit, cum ipsa sua in excolendos cives merita pro navato “liturgiae” munere pensanda Isocrates postulare videretur. Cf. Y.L. Too, *A Commentary on Isocrates' Antidosis*, Oxonii 2007, p. 6: “In the *Antidosis* Isocrates engages in calculation of his own service to the state, and of his benefits to students in order to suggest that his teaching also is a liturgy”.

restat. Potuerintne vocabula illa Socratica memoriae alumni quondam defendentis se philosophi firmiter impressa etiam sponte sineque ulla ratione simili utilia in causa ipsa affluere? Respondebimus, quod annos post fere quadraginta ab illo tempore, cum Platonis *Apologia* suo ab auctore in publicum data ab Isocrate iam legi poterat, difficillimum et vix credibile est tanta cum vi eius in memoria haec Socratis (seu Socrati adscripta) verba esse retenta, ut ipsius quam componeret defensio tantopere prioris illius speciem redderet. Necessarium prope videtur resumendum fuisse Isocrati scriptum illud Platonis, ut tot et tanta eius sermonis similia effingere posset. Et id etiam non necopinato quodam casu inceptum esse ab eo videtur, cum omne eius Isocrateae defensionis argumentum omnisque hic sermo singulari cum strenuitate summaque cum diligentia compositus sit²⁴.

Admonet eius rei legentem Isocrates in totius sermonis prooemio aliquotiens, cum ipse et accusantis in se vindicationem et eveniens inde periculum consulto effectum esse confitetur (*Antid.* 8. 13) et nullam fere sermonis particulam sine argumenti consensu intempestive iunctam esse omni ordini affirmat, sed semper annexam secundum subiectum toti huic orationi propositum (οὐκ ἀλόγως οὐδ' ἀκαίρως, ἀλλὰ προσηκόντως τοῖς ὑποκειμένοις – *Antid.* 10). Cum inter talia in speciem defensionis – scilicet in iure habitae – sermonem se hunc formasse declarat (ἐμαυτὸν δ' ἐν ἀπολογίας σχήματι τοὺς λόγους ποιούμενον – *Antid.* 8), ipso hoc “apologiae” nomine adhibito (pauloque post – *Antid.* 13 – repetito) cautum facit ipse legentem rediturae illius de Socratis defensione memoriae. Possitne casus ille interempti a civibus suis philosophi ipsaque Socratis disciplina non esse commemorata in Isocratis opere, quod relinquendum is posteritati parabat “sicut imaginem animi sui totiusque vitae suae” (ὥσπερ εἰκὼν τῆς ἐμῆς διανοίας καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐμοὶ βεβιωμένων – *Antid.* 7)?²⁵.

Redit revera illa Socratis eiusque disciplinae memoria in *Antidosi* ita in ipso defensionis argumento, ut aliquando etiam hanc argumentationem exiens. Exemplo tam propria Socratis “de se ipso cura” (αὐτοῦ ἐπιμέλεια), quam is ante omnia cetera habendam iuventuti praecipiebat²⁶, fieri potest. Revocatur Socratica haec sententia evidentem in modum, cum Isocrates, ut curam det idoneam ipsi

²⁴ Mirabile videtur, quod praeter ipsius auctoris testimonium (v. i.) haec Isocratis oratio etiam omnium infima dici potuit. W. JAEGER, qui illius de aetate sua indeque languidiore stilo excusatione innixus talem opinionem profert (op. cit. [ann. 1], p. 1076 [= vol. III, p. 200]: “er hat selbst den Eindruck, dass diseses längste aller seiner Werke das schwächste von ihnen ist”), praetermittit tamen eadem fere declarata id temporis ab Isocrate aliquot ceteris in operibus (*Ad fil. Ias.* 6; *Philip.* 149; *Panath.* 4), nequaquam inde pretio suo illi vilioribus.

²⁵ Isocratis hanc orationem pluris etiam J. OBER existimat, a quo dicitur ea “firmum et dignum auctore suo verbis ipsi erectum monumentum” (“lasting and worthy verbal monument to himself”: J. OBER, *I, Socrates... The Performative Audacity of Isocrates' Antidosis*, apud: T. POULAKOS, D. DEPEW (edd.), *Isocrates and Civic Education*, Austinopoli 2004, p. 32).

²⁶ Cf. Xen. *Mem.* I 2, 2: ἄν ἑαυτῶν ἐπιμελῶνται, καλοὺς κἀγαθοὺς ἔσεσθαι; III 2, 3: ἴνα ἑαυτοῦ καλῶς ἐπιμελῆται. Etiam in *Apologia* Platonica id Socratis ad iuvenes praeceptum legitur, cum dicit ille: ἐνταῦθα ἦα, ἐπιχειρῶν ἕκαστον ὑμῶν πείθειν μὴ πρότερον μῆτε τῶν ἑαυτοῦ

prius antequam rerum praedia procuret, iuvenilem aetatem admonet²⁷. Paulo prius, quid sit homini “lucrum facere” vere (πλεονεκτεῖν) cum disserit, Socratica equidem ratione negat quemcumque per rapinas fraudesve tali lucro gaudere posse, arguitque omnia iniuste facta noxa et ignominia solum afficere fraudatorem reddereque eum revera miserrimum²⁸. Socraticum profecto in modum, et conspiciue ad *Apologiam* Platonis ceteraque de Socrate Platonica testimonia rediens, declarat se Isocrates numquam seni sibi relictam vitam brevem prae veritate ponere²⁹, et multo maius quod videtur, etiam se moriturum potius quam restantem ad vitam et male ipsique non decenter apud cives suos reputandum profitetur³⁰.

Numne igitur per talem argumentandi propinquitatem sua in philosophos coniecta opprobria “recantare” in *Antidosi* Socraticaeve memoriam dudum a se neglectam recolare denique Isocrates sibi proposuit? An contra, per simulandam Socraticam vocem gestumque irrisurum se Platonice philosophantis speciem – sicut NIGHTINGALE confirmat (cf. ann. 4) – demonstravit? Utraque explanatio fortior aliquid idoneamque rei mensuram excedens videtur. Non valuit tantopere memoria disciplinaque Socratica apud Isocratem, ut summa retractantem eam de se ipso argumentationem ad sua erga Socratem debita denique persolvenda accommodaretur. Discessit ab eo multo antea Isocrates, disceditque – praemeditanter, censeo – etiam in *Antidosi*, vel rediens ad dicta nonnulla Socratica, per Platonis *Apologiam* quae tradita sunt. Cum enim de se digno victu publicis in aedibus agit, aliter atque Socrates (qui vere, non specie, beatos se reddidisse cives suos gloriabatur), multitudinem se extollit eorum quos ad virtutem educaverit³¹. Cum autem sermo est apud utrumque de locutione sua aliena a more iudiciorum,

μηδενὸς ἐπιμελεῖσθαι πρὶν ἑαυτοῦ ἐπιμεληθεῖν ὅπως ὡς βέλτιστος καὶ φρονιμώτατος ἔσοιτο (*Apol.* 36 C).

²⁷ *Antid.* 290: δεῖ τὸν ὀρθῶς καὶ πρεπόντως προεστῶτα τῆς ἡλικίας καὶ καλὴν ἀρχὴν τοῦ βίου ποιοῦμενον αὐτοῦ πρότερον ἢ τῶν αὐτοῦ ποιήσασθαι τὴν ἐπιμέλειαν.

²⁸ *Antid.* 281: εἰ μὲν τις ὑπολαμβάνει τοὺς ἀποστεροῦντας ἢ παραλογιζομένους ἢ κακὸν τι ποιοῦντας πλεονεκτεῖν, οὐκ ὀρθῶς ἔγνωκεν: οὐδένες γὰρ ἐν ἅπαντι τῷ βίῳ μᾶλλον ἐλαττοῦνται τῶν τοιοῦτων, οὐδ' ἐν πλείοσιν ἀπορίας εἰσίν, οὐδ' ἐπνοειδιστότερον ζῶσιν, οὐδ' ὅλως ἀθλιώτεροι τυγχάνουσιν ὄντες.

²⁹ *Antid.* 272: αἰσχύνομαι γὰρ εἴ τισι δόξω δεδιῶς ὑπὲρ γήρωσ καὶ μικροῦ βίου προδιδόναι τὴν ἀλήθειαν.

³⁰ *Antid.* 177: καίτοι δεξαίμην ἄν, εἰρήσεται γὰρ τάληθές εἰ καὶ μωρὸς ὁ λόγος ἐστίν, ἤδη τελευτήσῃ τὸν βίον ἀξίως εἰπὼν τῆς ὑποθέσεως καὶ πείσας ὑμᾶς τοιαύτην νομίζειν τὴν τῶν λόγων μελέτην οἷα πέρ ἐστι, μᾶλλον ἢ ζῆν πολυπλασίω χρόνον ἐφορῶν οὕτως αὐτὴν ὥσπερ νῦν παρ' ὑμῖν φερομένην; cf. *Pl. Apol.* 32 D (τότε μέντοι ἐγὼ οὐ λόγῳ ἀλλ' ἔργῳ αὐ' ἐνεδειξάμην ὅτι ἐμοὶ θανάτου μὲν μέλει, εἰ μὴ ἀγροικότερον ἦν εἰπεῖν, οὐδ' ὅτιοῦν, τοῦ δὲ μηδὲν ἄδικον μηδ' ἀνόσιον ἐργάζεσθαι, τούτου δὲ τὸ πᾶν μέλει) atque 38 E (ἀλλ' οὔτε τότε ῥήθηεν δεῖν ἔνεκα τοῦ κινδύνου πρᾶξι οὐδὲν ἀνελεύθερον, οὔτε νῦν μοι μεταμέλει οὔτως ἀπολογησαμένῳ, ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον αἰροῦμαι ὥδε ἀπολογησάμενος τεθνᾶναι ἢ ἐκείνως ζῆν).

³¹ Cf. *Antid.* 95: τούτων μὲν γὰρ ἕκαστος αὐτὸν μόνον παρέσχε καλὸν κάγαθόν, ἐγὼ δὲ τοσοῦτους τὸ πλῆθος ὅσους ὀλίγῳ πρότερον διήλθον ὑμῖν.

eadem professus non sequitur et hic illum Isocrates, qui sibi veniam eximio in casu eximie loquendi petit³², Socrate rudem iudiciorum solum se protendente. Et illud, allatum modo, utriusque „mori potius quam...” differentem expletur in modum, cum Socrati ipsa impie et non iuste facta morte deteriora visa sint, eius autem consecrator male se solum suamque disciplinam acceptam ab aliis pertimuerit. Alter de imo rerum gerendarum pretio, de fama opinioneque alter contendit³³.

Non Socrati post annos venerando vel irridendo dicatum est summum illud opus Isocratis, non tanta copia tantaque cum vi Socratica memoria hoc in opere repetitur. Etiam omnibus quae ubicumque inventae sint similitudinibus computatis vix cernuntur tantam per extensionem huius sermonis Isocratei Socratica illa vestigia, omnem per orationem dispersa nullaque in eius parte cumulatus prodeuntia. Aliud erat atque haec praeterita retractare consilium scriptoris, qui totius operae suae explanationem opus illud concepisset. Non Socratis ipsius respectu coactus – ceterum quem, postquam ab eo descivit, sua per opera nequaquam veneratur³⁴ – tot et tam clara adducit in *Antidosi* defensionis illius Socraticae argumenta, sed ad hunc conversus, cuius est totius expositio rei. Platonis id opus est Socratesque Platonius, quem per similia de se argumenta verbaque hoc tempore recordari et decens et tempestivum Isocrati visum est.

Num igitur, collaudatus in fine *Phaedri* Platonici, “donum mutuum” quoddam – sui generis “antidoron” – fert nunc Isocrates eius operis auctori, cum per multas subtiles, claras tamen legentibus, de *Apologia* retractationes conexum se illi, etiam dependentem ratione de se agendi confiteatur? Profertur aliquando eiusmodi opinio et ea praecipue ab iis quorum est sententia de alterius in alterum odio inveterato invidiaque, dudum inter se de conformanda iuventute concertantium; post *Phaedrum* in publicum datum mitiores et magis sibi invicem faventes

³² *Antid.* 179: τοὺς περὶ πραγμάτων ἀνομοίων τοῖς ἄλλοις ἀγωνιζομένους ἀναγκαῖόν ἐστι καὶ τοῖς λόγοις τοιοῦτοις χρῆσθαι περὶ αὐτῶν.

³³ Necessarium videtur hoc in loco vel paucis commentationem recensere, qua coarguit J. OBER (op. cit. [ann. 25]) Isocratem per repetendam aliquando *Apologiam* Platoniam – adhibita quadam “verbali conversione rei” seu “alternante rem iteratione” (“subversive ‘verbal misperformance’ or ‘alternative iteration’”, p. 23) – eius auctorem ipsumque Socratem et stilo et animi magnitudine superare studere, maiore se existimatione dignum demonstrantem (“confident that he [Isocrates] could show himself and his *logos* to be more than worthy of his models: the man Socrates and the text of Plato’s *Apology*”, p. 38). Quae cum antecessoribus contentio parum tamen – praeter paucos supra allatos locos – in Isocrateis de *Apologia* repetitionibus cernitur, quae reddunt tantum (ad sensum aliquando) omni cum verecundia nonnullas de illius “Socraticae defensionis” enuntiationes, non tam numerosas ceterum (v.i.), ut ad omnia huius *De permutatione bonorum* orationis gravissima congruenter explicanda valeant.

³⁴ In unica de Socrate apud Isocratem mentione (*Busir.* 4 – cf. ann. 7) ab omnibus fere pro negligentiae testimonio quae existimatur unus N. LIVINGSTONE (*A Commentary on Isocrates’ Busiris*, Lugduni Batavorum 2001, p. 38) laudationis quidquid reperire videtur: “From Isocrates’ standpoint, of course, to make Socrates a practitioner of παιδεία, and the educator of a pre-eminent public figure like Alcibiades, can only be praise”.

demum fieri creduntur, cum antea sine ullo respectu Platonem Platonicosque (ceterum odia reddentes) Isocrates insectatus sit³⁵. Qualia statuere mirandum quid videri potest, cum nusquam, ne in suo quidem *In sophistas* ingressu, de Academicis aliquem nominatim distinctum Isocrates offenderit, impetus autem omnes in eos civium educatores qui magna polliceantur magnamque poscant mercedem nihil revera laudabile docentes intulerit. Permulti id temporis erant nomen educandi ingenuum contaminantes, animorum pretiorumque per verba fallacia fraudatores, utrique – etiam Platoni totiens inanes eorum controversias reprehendenti – aequae dudumque invidi. Cum igitur communis fuerit quidam per annos adversarius et communis utriusque sensus iustae et honestae curae de educandis civibus futuris, non necessarium est, perlecto ab Isocrate Platonis *Phaedro* mutatoque repente eius in auctorem animo, pro gratia illi reddita multas in *Antidosi* Platonicae *Apologiae* recordationes explanare, praecipue quod distant dicta opera alterum ab altero annorum fere viginti tempore³⁶.

Itaque cum nonnullos per versus illius “apologiae” muneris sui creat se Isocrates proloquentem quasi Socratem Platonicum, reddit verecundiam quandam debitam magno suo adversario, nusquam tamen sibi – sicut habetur – invidio, communis potius contra sophistarum fallaciam certaminis socio facto, usque tamen conscius discriminis illius, quo pluribus iam annis ante alter ab altero alienati sunt. Non remansit enim Isocrates Socratico in philosophantium grege, sed magis favens rei publicae Atheniensi magisque indulgens civium eius ad perfectam virtutem defectui civile iniit ministerium, studens non commutando funditus publicarum rerum ordini, sed meliorem in statum restituendo. Itaque non eadem, qua Plato, omnia rerum restructurus, graditur via sermonesque Socraticos ipsumque Socratem iam non curat ne commemorat quidem, non tamen altera ex parte dedignatur condemnare haec studia sicut “physicorum” veterum de rerum natura disciplinam – sanae rationis “deformia” (τερατολογία – *Antid.* 269) sibi habitam, ceterum consentaneus hac in re cum Socrate, plane qui ab inquirenda natura discessit. De humana virtute vitaeque beata agunt uterque nec non succedens Socrati Plato et cum, Socratica stirps, pretio quodam honesto omne studium disciplinamque suam retineant, ea quidem continentia a multis tunc virtutes quaslibet docentibus differunt, pro exigenda mercede qui magna pollicentur, nihil autem vera laude dignum praestant. Cum itaque Isocrates a talibus operam eius calumniantibus circumventum se persensisset, pignus quoddam foederis iungendi, per quod “philosophiae” verum nomen defendi posset, communia illa Platonis

³⁵ Huius de commutato in Platonem Isocratis animo sententiae peculiarem se fautorem W. JAEGER praebuit: op. cit. (ann. 1), p. 1093 (= vol. III, p. 217): “Die Zurückhaltung des Isocrates [...] hält dem relativen Lob, das Plato ihm im ‘Phaidros’ spendet, genau die Waage”.

³⁶ Cum enim bene constat compositam esse *Antidosin* ab Isocrate anno a. Ch. 353, datus est *Phaedrus* Platonis – nisi ratione decepti sunt eius rei scrutatores – circa annum 370; cf. G. NICHOLSON, *Plato's Phaedrus. The Philosophy of Love*, Lafayette Occidentali 1999, p. 8 (“which would place the composition of the ‘Phaedrus’ around the year 370, when Plato was in his late fifties”).

Apologiae suaeque *De permutatione bonorum* orationis illi obtulit, continuam suam ceterum et non decrescentem adversus eum testificatus verecundiam³⁷.

Universitas Lodziensis / University of Łódź

³⁷ Finalis ad quam pervenimus sententia sustinebitur quendam in modum recentiore investigatione, qua statutum est obstitisse Isocratem aures sensusque permulcenti rhetorum facundiae perinde atque Plato, reprehendit qui contionatores omnes vociferantes qui sui commodi causa audientes vanis promissis decipiunt (“Isocrates objects to aesthetically pleasing oral performance, just as Plato does in the *Gorgias* when he chastises loudmouthed politicians who pander to their audiences in order to achieve selfish ends”: E. HASKINS, *Logos and Power in Sophistical and Isocratean Rhetoric*, apud: POULAKOS, DEPEW, op. cit. [ann. 25], pp. 84–103 [hic p. 92]). Iuvabitur praeterea ratio nostra argumentatione, quam Y.L. TOO extulit, docente crebro repetitam in *Antidosi* Platonis *Apologiam* conamen studiumque esse Isocrateum reconciliandi denique sophistae philosophi tollendique inter utrumque a Platone positi discriminis: cf. TOO, op. cit. [ann. 23], p. 24: I want to suggest that extensive literary citation of Plato’s work is in part the strategy by which the rhetorician denies any distinction between sophist and philosopher. [...] In citing Plato so extensively and obviously, Isocrates seeks to resist a categorial distinction that the former is otherwise trying to establish, and as history demonstrates, succeeds in establishing”. Quod tamen displicet in re tali modo explananda, est simplicius aliquid dissoluta omnis quaestio, cum – facile quod demonstrari potest – ipse Isocrates idem atque Platonici haberi noluerit et praeter omnem in Academiae fundatorem reverentiam aliquantulum se disciplina sua superiorem illius studiis esse iudicaverit (*Antid.* 261 sqq.); ipsum praeterea “sophistae” nomen parum apte Isocrati tributum est, cuius taedium eius nominis notum fuit, etiam in *Antidosi* se “sophistis” quibusdam opponentis (*Antid.* 2 et 4) atque contemnendos sibi naturae investigatores hoc nomine appellantis (*Antid.* 268 et 285).

“MARE PACAVI A PRAEDONIBUS”:
OCTAVIAN AND THE ORIGINS OF THE ACCUSATIONS
OF PIRACY AGAINST SEXTUS POMPEIUS*

by

PIOTR BERDOWSKI

ABSTRACT: It is argued in this article that the accusation of piracy against Sextus Pompeius by Octavian dates from at least the period of the Perusian War, and plausibly even from 43 BCE. A supplementary hypothesis was also proposed, which points to the possibility that Octavian made use of an earlier accusation against Gnaeus Pompeius' sons which had previously been formulated by Caesar in the years 46/45 BCE.

Octavian/Augustus is, for a wide variety of reasons, an exceptional character in the history of Rome. Nobody before him recognised so clearly just how essential it is for politicians to have an effective method of communication with society. The heir to Caesar built up a rich and coherent political message. This consisted of a narrative, signs and symbols, but equally “performative facts” such as various forms of gestures and rituals, public ceremonies, etc. To this it is necessary to add the reorganisation of the space of the City (just the building activity of the princeps and those associated with him is characterised by a scale hitherto unheard of). This multifaceted action is usually connected with the period of Augustus' independent rule, but this dividing line, regardless of its significance, cannot occlude the fact that Octavian understood much earlier the importance of an eloquent “tale” for the realisation of such ambitions as taking and maintaining power, the elimination of political opposition, and so on.

The examples of Sextus Pompeius and Marcus Antonius demonstrate that Octavian was more than capable of spinning original and suggestive “tales” about his political adversaries even during the period of the Triumvirate. With time they became embedded within the historiographical currents which favoured the princeps. The Augustan narrative of the Civil War became the dominant one.

* The article was written under a research grant of the Polish National Science Centre (UMO-2012/07/B/HS3/03368). It was translated by Donald TRINDER. Unless otherwise stated, all dates given here refer to Before the Common Era. I would like to thank Carsten Hjort Lange for his valuable comments on the manuscript. It goes without saying that all errors are my own.

When it comes to Sextus Pompeius, the basis of the Augustan message was to present him as a leader of pirates and slaves. The fact that Sextus gave shelter on Sicily to many political outcasts during the period of the proscriptions was scrupulously overlooked by the princeps because it failed to fit in with his proposed portrait of the events. Augustus' autobiographical inscription *Res Gestae Divi Augusti (RGDA)* expresses his intentions in the most synthetic form possible as to the way in which Sextus should have been perceived amongst the widest possible circle of Romans. Augustus wrote:

Mare pacavi a praedonibus. Eo bello servorum qui fugerant a dominis suis et arma contra rem publicam ceperant triginta fere millia capta dominis ad supplicium sumendum tradidi. [...] Siciliam et Sardiniam occupatas bello servili recipravi.

I brought the sea under control from pirates. In this war I handed back to their masters for punishment almost 30,000 captured slaves who had run away from their masters and taken up arms against the state. [...] I regained [...] Sicily and Sardinia which had been occupied at the time of the slave war.

(*RGDA* 25, 1 and 27, 3; transl. by A.E. COOLEY)

In these three short sentences Augustus included both key elements of his own “tale” of Sextus: war with pirates and war with slaves¹.

RGDA, that peculiar autobiography, at once a report and a political testament, is a text upon which Augustus worked at length, patiently polishing every word. The inscription was only placed on public display in the year 14 CE². However, Augustus developed pirate rhetoric long before he started writing the first lines of *RGDA*. The main thesis of my article is contained within the claim that Octavian created the concept of Sextus the pirate (or at least used it for the first time) most probably as early as 43 and certainly not later than in the period of the Perusine War (41/40). I also formulate a somewhat riskier alternative hypothesis which does not revoke the previous one. It seeks to place the origins of the accusations of piracy in 46/45 and it connects them with Caesar. In my efforts to establish the origins of Octavian's accusations of piracy against Sextus Pompeius, the fact of whether the accusations were believed or not during Sextus' lifetime is of lesser importance, and it is completely beyond the scope of this study to determine if labelling Sextus as a leader of pirates, or indeed a pirate, was justified.

Pinning down the beginnings of Octavian's pirate rhetoric against Sextus is essential not only in terms of the creation and the working of the topos itself,

¹ This tradition was accompanied by a stress on restoring peace (App. *BC* V 130). See LANGE 2016: 120: “Naulochus was hailed as both a war against slaves and pirates, and also echoed the triumviral assignment: peace after civil war”.

² For more on the subject of *RGDA*, see COOLEY 2009: 1–55.

but also for the sake of hard politics. The “tale” of Sextus the pirate leader was important to Octavian both when he was fighting for his position (the period between the Mutina Campaign and the Treaty of Brundisium in 40), and also when he attempted to remove Sextus from politics between 38 and 36³.

1. SOURCES AND DEFINITIONS

Before we turn to the sources, two points require clarification, namely the terminology and the definition of an ancient pirate. Indeed the two things are connected. The matter is of such importance because the contemporary term “pirate” leads us up a blind alley as it awakens the connotation with the golden age of corsairs in the modern era. The difference between an ancient pirate and one from the 16th–18th century is like chalk and cheese. This encompasses such things as the scale of the phenomena, the level of independent organisation of pirates, but above all else the diverse historical and cultural contexts⁴.

In Graeco-Roman antiquity the word “pirate” in the narrower sense encompassed a naval bandit, but the wider definition easily allows this to incorporate land-based banditry. Usually these were differentiated with their own specific terms, but not always and not with full consistency.

Ancient writers did not develop a common definition of piracy, which is why the definitions of modern historians are obviously varied and are not legitimised by some form of ancient *communis opinio*. In all probability the Romans did not feel the need to specify. Some Roman definitions (e.g. legal) had such a general meaning that they are, for our purposes, useless⁵. Others are more “profiled”, placing an emphasis on certain aspects of pirate practices, such as the moral and ethical assessment of piracy by the authors (Cic. *De off.* III 107).

Regardless of the differences that emerge from the texts of Greek and Roman evidence, one thing is beyond doubt: naval banditry was a multi-faceted phenomenon. Depending on the era, region, social and economic conditions, the scale of the practice, the response of the state authorities and the connection with other elements of reality (e.g. slave trading, the connection with war, etc.), nautical banditry could take a variety of forms and provoke a variety of reactions from the authorities and the environment⁶.

³ After achieving this goal, Octavian concocted a new “tale”, but this time about Marcus Antonius. The aim, however, remained the same: the elimination of a political rival.

⁴ For more on piracy after the period of antiquity, see BOTTING 1978; HORDEN, PURCELL 2000: 154–159; BROMLEY 1987.

⁵ See *Dig.* L 16, 118: “hostes’ hi sunt, qui nobis aut quibus nos publice bellum decrevimus: ceteri ‘latrones’ aut ‘praedones’ sunt”.

⁶ The question of a definition of piracy is taken up in the following publications: GARLAN 1978: 1–16; CLAVEL-LÉVÊQUE 1978; SHAW 1984 and 1993: 300–341; DE SOUZA 1999: 1–13; among others. The diversity of the phenomenon of crime in Rome, including naval banditry, is

I will not deal with the question of a definition of piracy, inasmuch as it is not my intention to state the extent to which the accusations of such practice against Sextus were justified or not (which would, of course, be dependent upon the definition accepted). It would not prove problematic to find within the texts of the period one which would include a reference to Sextus, in exactly the same way that one might find another text which excludes him from accusations of naval banditry⁷. Instead, I will attempt to establish from when the public accusations of nautical banditry against Sextus began and what part Octavian played in them⁸.

The two basic Greek terms for pirate are ληστής and πειρατής. The first of these could mean a nautical bandit, but equally a robber prowling on the land. The second term was usually used more in keeping with our universal understanding of the word “pirate”, although even in this case the meaning could be much more general. Essentially, the terms were used synonymously. We should not, however, forget the fact that the difference between individual writers could be significant, a fact which, in itself, makes a unified definition impossible⁹.

Latin offers three main terms for the expression “pirate”: *praedo*, *latro* and *pirata*, the last of which was, obviously, a borrowing from Greek. The expression *praedo*, similarly to the Greek ληστής, could describe any bandit, not only a person acting on the sea. It is a similar case with *latro*. The most specific term was *pirata* which, as a rule, described a nautical bandit¹⁰.

It is necessary to remember that sooner or later all these terms came into the political lexicon of the Romans and were used as a tool of invective and political conflict. Undoubtedly, the leader in such usage was Cicero¹¹. When he labelled Marcus Antonius *praedo*, *latro*, or even *archipirata*, he allowed himself to make

excellently depicted in Thomas GRÜNEWALD’s 2004 book, in which he discusses various methodological conditions on the study of ancient banditry, including that on the seas. See GRÜNEWALD 2004: 4–13.

⁷ When we speak of the phenomenon of piracy in Greece and Rome, it is worth drawing attention to its variants which encompassed the waging of war, especially in reference to insurrectional activity or civil wars. See GARLAN 1978: 3 f.; BRAUND 1993: 197; POHL 1993: 30–32; DE SOUZA 1999: *passim*; GRÜNEWALD 2004: 33–56. SHAW (1993: 314) speaks of “the enforced desertion of huge numbers of soldiers from the cover of legality by the shifting boundaries of state power”.

⁸ As far as I am aware, historians have not devoted too much attention to this issue. Very few have said anything on the subject, claiming that, as a rule, the pirate topos of Sextus falls in the period after the Battle of Naucholus. See e.g. WELCH 2012: 10. Alternatively GUILHEMBET 1992: 801.

⁹ For more on the use of these terms, see CLAVEL-LÉVÊQUE 1978: 22–28; DE SOUZA 1999: 3–12.

¹⁰ In Greek, as in Latin, it was possible to describe pirate activity equally through the use of verbs and adjectives formed from the same root as the nouns. Occasionally other terms were used or pirates were characterised in a descriptive manner. On the Latin terminology, see CLAVEL-LÉVÊQUE 1978: 22 f.; DE SOUZA 1999: 12 f.; GRÜNEWALD 2004: 4–7.

¹¹ See OPELT 1965: 133 f.; DE SOUZA 1999: 149–157; GRÜNEWALD 2004: 72–76. For a wider perspective of the invective of Cicero, see SEAGER 2007.

symbolic use of these terms which in their primary meaning would not have accurately described Antonius¹². It is worth remembering this when considering the case of Sextus.

There is one more point which requires clarification. Indeed, almost the entire literary tradition (and certainly the entire preserved historiographical tradition) was created at a time when the topos of Sextus the pirate was firmly established. Not only might the authors of these works have fallen victim to the mainstream narrative propagated by the princeps, but they may also have anachronistically made use of such terminology to aid the description of Sextus and his activity. For this reason, simply making a note of the first chronological mention of the alleged piratical activity of Sextus does not solve the problem. It may happen that a given writer qualified specific actions of Sextus as piratical because he knew the further development of events and the dominant Augustan narrative, so he made use of phrases which maybe under different circumstances (such as a victory for Sextus in the Sicilian War) he would never have contemplated using. This affects almost all authors, including those who wrote many years after the events of the civil wars of the 40s and 30s (Annaeus Florus, Appian, Cassius Dio), just as those who had the opportunity to witness first-hand that which they were later to describe (Livy), or were just one generation removed from the participants of the events (Velleius Paterculus). Precisely planting these works within the context of concrete historical events allows, to a certain extent, for these inconveniences to be rectified.

Discussing individual testimonies, I will to a certain extent upset the chronology, starting from those texts which in my opinion undoubtedly demonstrate the “piratical rhetoric” of Octavian in action (41–36), and then I will turn to those testimonies which refer to earlier years (46–42) and which are less unambiguous. By working backwards in this way, I attempt to indicate the hypothetical moment of the birth of the narrative of Sextus the pirate leader.

2. *TERMINUS ANTE QUEM* OF ACCUSATIONS OF PIRACY AGAINST SEXTUS POMPEIUS

I would like to start my considerations from a thesis which I believe to be well documented (cf. the ensuing arguments), specifically that at the latest at the moment of the breaking off of the Treaty of Misenum, therefore in the year 38, the

¹² The absence of any form of restraint on Cicero’s inclusion of the figure “bandit” within the political lexicon resulted in many such terms as used by him (including *latro* and *praedo*) becoming separated from their original meaning. See GRÜNEWALD 2004: 72–75. Anyhow, the term *archipirata* was not a new feature of the vocabulary of Cicero, since he had already used it in 57 to describe Clodius (*De domo sua* 24).

message portraying Sextus as a leader of pirates was already clearly articulated by the circle centred on Octavian¹³.

In order to substantiate this thesis, I would like to refer to two works of literature which are diametrically opposed both in terms of genre and time of composition. We are referring here to *Epode* 4 by Horace and a certain passage of Appian's *The Civil Wars* (V 77).

For many reasons, Horace's *Epode* 4 is an interesting work. For us it is of great importance that we are dealing with a text which was written before the outbreak of the Sicilian War in 36. It is exceptional in the sense that it represents a form of running commentary, free from the poet's knowledge of later events. For this reason the correct dating of *Epode* 4 is essential. Unfortunately, there is a lack of consensus amongst researchers regarding this. The text could have been written between 39 and 36, but not later than the decisive confrontation between Octavian and Sextus at Naulochus¹⁴.

In *Epode* 4, the poet sharpens his criticism and turns against the enigmatic figure of the military tribune, freedman and *eques*, who personifies, in the opinion of the poet, the worst traits of the *nouveau riche*. The said tribune parades in an overly long toga along the *Via Sacra*, ostentatiously manifests his wealth, sits in the first row of the theatre reserved for the *equites*, which outrages the poet.

The identity of the tribune is unclear in the sense that it is not certain to whom Horace was personally referring. Students have considered various possibilities, most frequently pointing to Menas, a former *nauarchos* of Sextus Pompeius who, following the betrayal of him in 38, crossed sides to join Octavian, for which he was rewarded with elevation to the equestrian order, an act which was to provoke widespread distaste (Cass. Dio XLVIII 45, 7–9). This identification was, at least at first glance, made more likely by the fact that the connection between the military tribune of Horace's *Epode* 4 and Menas was made for the first time in antiquity (see Ps.-Porphyrio *ad loc.*). But the problem is that Menas was not a *tribunus militum*. It would appear that the puzzle of the mysterious tribune was solved by F. JACOBY, who suggested that in Horace's *Epode* 4 we are not necessarily dealing with a specific individual, but rather a certain type of hero¹⁵. This,

¹³ This did not determine to what extent the message was spread, nor how far it was taken seriously. It is possible that the effectiveness of Octavian's "propaganda" was originally significantly restricted, which does not alter the fact that he made great efforts to reverse this situation.

¹⁴ Most researchers suggest 36. Opting for the earlier or later dating of *Epode* 4 is of significance in that in 38 Horace became bound up with Maecenas, which undoubtedly brought him closer to Octavian himself. This obviously does not mean that from this time onwards the poet became subservient to the "commands" of Octavian. On the other hand, reading the various works of Horace from a broad time span it is clear that the closer to Actium a given work was written, the clearer its affirmative tone towards the politics of Octavian. On the dating and interpretation of *Epode* 4, see FRAENKEL 1957: 58; KIESSLING, HEINZE 1960: 501; WATSON 2002.

¹⁵ JACOBY 1914: 459. Similarly FRAENKEL 1957: 58; WATSON 2003: 150.

however, is of secondary importance for us, as the last four lines of *Epode* 4 are the most interesting, the lines in which the poet refers to Sextus Pompeius:

quid attinet tot ora navium gravi
 rostrata duci pondere
 contra latrones atque servilem manum
 hoc hoc tribuno militum?

What's the point of sending so many ships' bows beaked with heavy rams against a rabble of brigands and slaves, when this, yes this fellow, is a senior officer?

(Hor. *Epod.* 4, 17–20; transl. by N. RUDD, Loeb)

The general flow of the quoted lines is closed with a rhetorical question combined with a sense of grievance: “Why send heavy ships against pirates and a band of slaves when the command is entrusted to such a vile person?” Not only does this question include a criticism of people similar to the incriminated tribune, as one might expect, but also of Octavian himself, who was the instigator of the controversial promotion¹⁶. Of more interest than the tribune is the phrase: “contra latrones atque servilem manum”, which mentions pirates and a band of slaves. In truth, the name Sextus Pompeius does not appear, but there is no question that we are dealing with an allusion to him. It is worth making a margin note that the phraseology of Horace perfectly matches the phraseology of the *RGDA*. The similarities do not stop at just the language. It may equally be found in the complementary character of “pirates” and “slaves”. In the Augustan narrative they are twin sides of the same coin¹⁷.

The fact that Horace mentions *latrones* and *servilis manus* under the leadership of Sextus does not necessarily mean that the poet was the first to use the pirate–slave rhetoric directed against the son of Gnaeus Pompeius. As far as there is no reason to deny Horace the authorship of the phrase *servilis manus*, it is just as likely that the concept and slogan were taken from Octavian's circle. This does not automatically imply that Horace performed the role of “propaganda” mouthpiece for Octavian. It does prove, however, that his pirate rhetoric directed against Sextus Pompeius had already been in circulation for some time. We have no idea as to its resonance, but it must have been at least moderately dispersed, at least sufficiently to allow the allusions of the poet to be readable.

The second text to which I would like to refer is that of Appian (*BC* V 77). I believe it proves conclusively that, at the latest at the moment of breaking off the Treaty of Misenum in 38, Octavian had publicly labelled Sextus a pirate leader:

¹⁶ WATSON 2002: 221.

¹⁷ This connection held true in ancient texts in a variety of fields, including the suggestion that a portion of the pirates were recruited from amongst the slaves who escaped from captivity. See Hor. *Epod.* 9, 35 f.; Vell. II 73, 3; Flor. II 18, 1 with BRAUND 1993: 206. See also LANGE 2016: 118–120.

λησπτήριά τε αὔθις ἀφανῆ τὴν θάλασσαν ἠνώχλει, καὶ μικρὸν ἢ οὐδὲν ἄκος τοῦ λιμοῦ γεγένητο Ῥωμαίοις, ὥστε ἐβόων οὐκ ἀπαλλαγὴν τῶν κακῶν, ἀλλ' ἐπίληψιν τετάρτου τυράννου κατὰ σπονδὰς γεγονέναι. καὶ ὁ Καῖσαρ **τινα λησπτήρια συλλαβῶν ἐβασάνιζεν**, οἱ Πομπήιον σφᾶς ἔλεγον ἐπιπέμψαι· καὶ τάδε αὐτὰ ὁ Καῖσαρ τῷ δήμῳ προσέφερε καὶ ἐπέστελλεν αὐτῷ Πομπηίῳ. ὁ δὲ ἐξελογείτο μὲν ὑπὲρ τούτων, ἀντενεκάλει δὲ Πελοποννήσου χάριν.

Mysterious robbery again infested the sea; and there was little or no relief from the famine among the Romans, who cried out that the treaty [of Misenum] had brought no deliverance from their sufferings, but only a fourth partner to tyranny. Octavian **having caught certain pirates and put them to torture**, they said that Pompeius had sent them out, and Octavian proclaimed this to the people and wrote it to Pompeius himself, who disavowed it and made a counter complaint respecting the Peloponnesus.

(App. *BC V 77*)¹⁸

It remains irrelevant whether, as is mentioned by Appian, the pirates captured by Octavian were mercenaries of Sextus, or if this may have served as an elaborate provocation by the former. What remains important is that he took the trouble to lend credence to the thesis of Sextus as a leader of pirates. Appian clearly stated that Caesar announced the results of the interrogation of the pirates to the people (τάδε αὐτὰ ὁ Καῖσαρ τῷ δήμῳ προσέφερε). He also was to have sent a letter to Sextus regarding this case (ἐπέστελλεν αὐτῷ Πομπηίῳ), the doing of which, in all probability, he also publicised. In turn Sextus was to have issued a *dementi*. This exchange of diplomatic notes, as we might call it today, made the issue of the alleged piratical activity of Sextus a topic of public discourse¹⁹. Without a shadow of a doubt, the announcement of this affair suited Octavian down to the ground; he needed some form of fundamental justification for war with Sextus, which, in light of the pacifist attitudes prevalent on the streets of Rome, was no simple matter²⁰.

The passage from Appian quoted above refers to 38, but it is my conviction that we might safely go back at least three years. Octavian's campaign of besmirchment must have been in use for some time, from, I believe, at least the outbreak of the Perusine War. Octavian's rhetoric was not only based upon the need to besmirch Sextus, but also on specific political needs²¹.

¹⁸ All translations from Appian in this paper are by H. WHITE (Loeb).

¹⁹ Cf. App. *BC V 80*: ὁ Καῖσαρ [...] τὸν στρατὸν αὐτὸς ἐδίδασκεν, ὅτι τὰς σπονδὰς ὁ Πομπήιος ληστεύων τὴν θάλασσαν ἀναλύσειε καὶ τοῦθ' οἱ λησταὶ κατείποιν αὐτοῦ, κατείποιν δὲ καὶ Μηνόδωρος τὴν ὅλην γνώμην, μάθοι δὲ καὶ Ἀντωνίου καὶ διὰ τοῦτο Πελοπόννησον οὐ δοίη ("he told his soldiers that Pompeius violated the treaty by encouraging piracy, that the pirates had confessed this, that Menodorus had revealed the whole design, and that Antony knew it, and for that reason had refused to give up the Peloponnesus").

²⁰ App. *BC V 67 f.*; Cass. Dio XLVIII 31, 4–6; BERDOWSKI 2015: 276–279.

²¹ Jean-Pierre GUILHEMBERT undertook a detailed analysis of ancient accounts relating to a feast in which Marcus Antonius and Octavian participated; it took part on one of Sextus' ships immediately following the conclusion of the Treaty of Misenum in 39 (Vell. II 77, 1; Plut. *Ant.* 32, 2–4;

The events of the Perusine War provided a convenient moment for the birth of or reinforcement of Octavian's piratical rhetoric. Indeed, both in 41, the year of the consulate of Lucius Antonius, when open war between the two broke out, and in 40, the period of what we may refer to as the Brundisium Crisis, Sextus Pompeius conducted operations on the waters of the Tyrrhenian Sea, blocking transports of grain to Rome and also carrying out isolated assaults on selected points along the coast (App. *BC V* 18 f. 56. 58. 62; Cass. Dio XLVIII 7, 4). The issue remains open as to the question of to what extent this activity was coordinated with Antonius. That is what Octavian thought, or at least he publicly stated²².

The nature of the operations conducted by Sextus against the coast of Italy in 41 and 40 facilitated their being called piratical activity. Such operations included blockading maritime transport, and incursions into and looting of coastal regions. Undoubtedly Sextus was not the only person to resort to this mode of behaviour. Domitius Ahenobarbus conducted similar operations (App. *BC V* 26. 56), although Octavian never labelled him as a pirate (despite evident hostility between the two). However, Ahenobarbus never posed a threat to Octavian on a scale comparable to that of Sextus.

Therefore, it was not really the nature of Sextus' maritime activity, but rather the pragmatic need to portray him in this and not another way which became the basis for labelling him as a leader of pirates. By this time Octavian was already well aware of the fact that the use of a word was a weapon that was equally as effective as cohorts of legionaries. Not only is this attested to by the pirate rhetoric directed against Sextus, but also by the oratory which he prepared for use against Lucius Antonius²³. Much points to the fact that by 41 Octavian cleverly utilised rumours, slander, a campaign of besmirchment, or that which modern historians refer to as propaganda.

3. ACCUSATIONS AGAINST SEXTUS DURING THE PERIOD OF HIS RESIDENCE IN SPAIN AND MASSILIA

The passages from Horace and Appian previously referred to are not the only texts which make mention of the connection between Sextus and pirates during

Flor. II 18, 4; Cass. Dio XLVIII 38, 1–3; *De vir. ill.* 84, 3). The subject of his interest was the political meaning of the allusion made by Sextus during the feast that referred to his father's property in Rome taken by Marcus Antonius. GUILHEMBERT (1992: 801) states that the accusations of piracy against Sextus must have pre-dated Misenum and were not later than the time of the Perusine War.

²² In the sources we may find references to the effect that he repeatedly accused Marcus Antonius of allying himself with Sextus Pompeius, and that this alliance was directed against Octavian (App. *BC V* 54. 61. 63). For more on this subject, see BERDOWSKI 2015: 226–234.

²³ The Perusine War belongs to among the least clear and most complicated episodes of the Civil War. This is due to a large extent to Octavian, who sought at all costs to portray Lucius in unambiguously black colours. Lucius was depicted as a rabble-rouser and trouble-maker who had launched an unjust war against Octavian. For more on the Perusine War, see GABBA 1971.

the Perusine War. Livy and Florus also wrote of this (or the latter could have repeated information passed on by the former)²⁴. Other writers, such as Velleius Paterculus and Plutarch, suggested that he began his pirate activities just after his occupation of Sicily, which took place at the end of 43 and beginning of 42²⁵. The problem with this is that those authors, well aware of the final results of the Civil War, could have erred anachronistically in making dangerous generalisations. For them, Sextus was a leader of pirates regardless of which period of his activity they were describing. On the other hand, it is worth remembering that they could have made such an error, but this may not necessarily have been the case. If Octavian's pirate rhetoric against Sextus has earlier origins than previously mentioned, then our accusations of anachronism would suddenly seem rather rash. Unfortunately, besides the previously quoted works of Horace and Appian, the remaining testimonies cannot be so solidly grounded.

These difficulties should not, however, prevent us from asking a fundamental question, namely whether Octavian called Sextus a pirate leader even before he

²⁴ On the sources of Florus, see BESSONE 1996: 163–222. The appropriate book by Livy has not survived, and it is only on the basis of what the epitomator of the *Ab Urbe Condita* wished to convey to us that we may draw conclusions as to its contents (*Per.* CXXVIII): “Cum Sex. Pompeius rursus latrociniiis mare infestum redderet nec pacem quam acceperat praestaret, Caesar necessario adversus eum bello suscepto duobus navalibus proeliis cum dubio eventu pugnavit” (“When Sextus Pompeius through piracy made the sea dangerous again and did not maintain the peace he had agreed upon, [Octavian] Caesar accepted the necessary war against him, and fought two naval battles, with a dubious outcome”; transl. by J. LENDERING). Cf. *Flor.* II 18, 2: “O quam diversus a patre! Ille Cilicas extinxerat, hic se piratica tuebatur. Puteolos, Formias, Vولturnum, totam denique Campaniam, Pontias et Aenariam, ipsa Tiberini fluminis ora populatus est. Subinde congressus Caesaris naves et incendit et demersit; nec ipse tantum, sed Mensas et Menecrates, foeda servitia, quos classi prae-fecerat, praedabundi per litora cuncta volitabant” (“But how great the difference between him and his father! The latter had exterminated the Cilician pirates, his son protected himself by piracy. He ravaged Puteoli, Formiae, Vولturnum, in a word, the whole coast of Campania, the Pontine marshes, Aenaria and even the mouth of the river Tiber. Then, meeting with Caesar's fleet, he burnt and sank it and not only Pompeius himself, but also Menas and Menecrates, base slaves whom he had put in command of his fleet, made sudden raids in search of plunder along all the coasts”. All translations from Florus' *Epitome* by E.S. FORSTER [Loeb]).

²⁵ *Vell.* II 73, 3: “Is tum, ut praediximus, occupata Sicilia servitia fugitivosque in numerum exercitus sui recipiens magnum modum legionum effecerat perque Menam et Menecraten, paternos libertos, praefectos classium, latrociniiis ac praedationibus infestato mari ad se exercitumque tuendum rapto utebatur, cum eum non depuderet vindicatum armis ac ductu patris sui mare infestare piraticis sceleribus” (“Seizing Sicily, as we have said, and admitting into his army slaves and runaways, he had raised his legions to their full complement. He supported himself and his army on plunder, and through the agency of Menas and Menecrates, his father's freedmen, who were in charge of his fleet, he infested the seas by predatory and piratical expeditions; nor was he ashamed thus to infest with piracy and its atrocities the sea which had been freed from it by his father's arms and leadership”; transl. by F.W. SHIPLEY [Loeb]). *Plut. Ant.* 32, 1: Ἴταλίαν δὲ πορθοῦντος, ληστρίσι δὲ ναυσὶ πολλαῖς, ὧν Μηνᾶς ὁ πειρατῆς καὶ Μενεκράτης ἦρχον, ἄπλου τὴν θάλασσαν πεποικίκετος (“[Sextus Pompeius] was ravaging Italy, and, with his numerous piratical ships under the command of Menas the corsair and Menecrates, had made the sea unsafe for sailors”; transl. by B. PERRIN [Loeb]).

had gained control of Sicily. Cassius Dio and Appian make it abundantly clear that the connection between Sextus and pirates can be dated at least from the period when he was based in Massilia, and even in Spain. Dio explains things thus:

ἐπεὶ μέντοι καὶ ἐν τῷ λευκώματι τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἐξετέθη καὶ ἔγνω καὶ ἐπ' αὐτῷ ἐπικηρυγμένον, ἀπέγνω τε τὴν δι' αὐτοῦ κάθοδον καὶ πρὸς πόλεμον ἠτοιμάζετο· ναυπηγίαν τε γὰρ τριήρων ἐποιεῖτο καὶ τοὺς αὐτομολοῦντας ἐδέχετο, **τούς τε καταποντιστὰς προσηταιρίζετο** καὶ τοὺς ἐκπίπτοντας ὑπελάμβανε. κακ' αὐτῶν ἐν ὀλίγῳ τε ἰσχυρὸς ἐγένετο καὶ τῆς πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ θαλάσσης ἐκράτησεν, ἔς τε τοὺς λιμένας αὐτῆς ἀπέβαινε καὶ τὰ πλοῖα ἀπέσπα, **ἀρπαγὰς τε ἐποιεῖτο**. προχωροῦντων δὲ αὐτῷ τῶν πραγμάτων ὥστε καὶ στρατιώτας καὶ χρήματα ἀπ' αὐτῶν πορίζειν, ἐς Σικελίαν ἔπλευσε...

When, however, his name actually was posted on the tablet and he knew that the edict of proscription was in force against him also, he despaired of being restored by Caesar and made ready for war. He proceeded to build triremes, receive the deserters, **win the support of the pirates**, and take the exiles under his protection. By these means he soon grew powerful and became master of the sea off Italy, so that he made descents upon its harbours, towed away the vessels, **and engaged in pillage**. As matters went well with him and his activity supplied him with soldiers and money, he sailed to Sicily...

(Cass. Dio XLVIII 17, 3 f.; transl. by E. CARY, Loeb)

According to Dio, the impulse for Sextus to embark upon maritime operations was his addition to the list of proscriptions by the Triumvirs (cf. Oros. VI 18, 19). This happened in November 43. Following this evidently hostile move, Sextus was to have begun gathering his forces and building his military strength. He took under his wing fugitives, deserters, the proscribed and, as Dio puts it, “he won over pirates” (τούς τε καταποντιστὰς προσηταιρίζετο)²⁶. On the other hand, he built triremes and systematically cleared the ports of the western Mediterranean basin of any Roman ships stationed within. Dio underlines that even Sextus himself behaved like a pirate in not desisting from plundering (ἀρπαγὰς τε ἐποιεῖτο). As a result of these activities, and the assembly of an appropriate force, he launched his attack on Sicily.

As is often the case with Dio, not everything is, however, in agreement. Above all, the historian passes over the obvious fact that Sextus was completely entitled to tow ships away, in accordance with the function of prefect of the fleet and maritime areas (*praefectus classis et orae maritimae*) received from the Senate in April 43²⁷. It is necessary to acknowledge as naïve Dio's claim that Sextus was counting on Octavian vindicating him, and it was only the *lex Titia* which removed his doubts. If he was under any illusion at all, they were shattered in

²⁶ Dio uses a less common term to define pirates than that which was the norm for authors writing in Greek (cf. above, page 270), namely he writes of καταποντισταί. There is no doubt, however, that he had pirates in mind. See LSJ s.v. καταποντιζω.

²⁷ For more on this subject, see BERDOWSKI 2015: 172–190.

August 43 by the *lex Pedia*, under the force of which Sextus was accused of being a co-conspirator in the plot to kill Caesar (Cass. Dio XLVI 48).

Should modern historians wish, following the example of Dio, to indicate the impulse which drove Sextus to act, and to build a strong position on the sea, the moment would undoubtedly be the awarding of the function *praefectus classis et orae maritimae*. It would not appear that Sextus had earlier had many ships at his disposal. Even if during the Spanish period he had managed to gather a number of them, it still would not have constituted a force which could change the balance of power in the western Mediterranean basin. The situation changed diametrically during the months which followed Sextus' assumption of the prefecture of the fleet. He took advantage of the favourable circumstances surrounding the fact that between May and October 43 Octavian and Antonius were occupied with each other. As a result, the "towing away" of ships referred to by Dio could have been conducted virtually in the face of the enforced idleness of the Caesarians. It would appear that at the moment of the proclamation of the so-called second Triumvirate Sextus reigned supreme on the sea. As is succinctly stated by Appian (*BC V 143*), Sextus became θαλασσοκράτωρ τῆς ἀμφὶ τὰς δύοσις θαλάσσης ("master of the western sea").

As previously stated, if Sextus were under any illusion as to Octavian's intentions, they were shattered in August 43. I believe that the addition of Sextus Pompeius to the list of conspirators who were to face judgement (mainly *in abstentia*) before an *ad hoc* tribunal under the presidency of Q. Pedius was an expression of helplessness on behalf of Octavian against the activities of Sextus on the sea. It was also a sign through which Octavian attempted not only to disavow his opponent, but also to bring into question his right to fulfil the function of *praefectus classis et orae maritimae*. It would seem that this would also be a convenient moment for the birth of the pirate rhetoric directed against Sextus. Dio unambiguously categorises the operations of Sextus in 43 as pirate activity, and he also writes explicitly about negotiations between Sextus and pirates.

The words of Dio are echoed by Appian (*BC V 143* and *II 106*). For him also the links between Sextus and pirates were obvious:

BC V 143: νεώτερος μὲν ὑπὸ τοῦ πατρὸς ἀπολειφθεὶς καὶ ὑπὸ τοῦ ἀδελφοῦ μειράκιον ἤδη, λαθῶν δ' ἐπ' ἐκείνοις ἐς πολὺ καὶ **κρύφα ληστεύων** ἐν Ἰβηρίᾳ, μέχρι, πολλῶν συνδραμόντων ἐς αὐτὸν ἐπιγνωσθέντα εἶναι Πομπηίου παῖδα, **ἐλήστευέ τε φανερώτερον**, καὶ μετὰ Γάιον Καίσαρα ἐπολέμησεν ἐγκρατῶς καὶ στρατὸν ἤγειρε πολὺν καὶ ναῦς καὶ χρήματα, καὶ νήσους εἶλε, καὶ θαλασσοκράτωρ τῆς ἀμφὶ τὰς δύοσις θαλάσσης ἐγένετο...

BC II 106: ἀλλ' ὅδε μὲν ἔτι λαυθάνων καὶ διαδιδράσκων ἐλήστευεν.

[Sextus Pompeius] had been deprived of his father when very young and of his brother while still a stripling. After their death he concealed himself for a long time and **practice robbery** secretly in Spain until he had collected a large following, because he made himself known as Pompey's son. **Then he practiced more open robbery**. After the death of Gaius Caesar he carried on war vigorously and

collected a large army, together with ships and money, took islands, became master of the western sea...

Sextus for the present [i.e. after the Battle of Munda – PB] kept hid and lived by piracy.

And one more passage from Appian (*BC IV 83*):

νεώτερος ὢν ὅδε τῶν Μάγνου Πομπηίου παιδῶν ὑπερώφηθι μὲν τὰ πρῶτα ὑπὸ Γαίου Καίσαρος περὶ Ἰβηρίαν, ὡς οὐδὲν μέγαδιὰ νεότητα καὶ ἀπειρίαν ἐργασόμενος, καὶ **ἤλατο περὶ τὸν ὠκεανὸν ληστεύων σὺν ὀλίγοις** καὶ λανθάνων, ὅτι εἶη Πομπήιος. **πλεόνων δὲ ἐς τὸ ληστεύειν αὐτῷ συνιόντων** χεῖρ τε ἦν ἤδη καρτερὰ καὶ ἐξεφαίνετο Πομπήιος ὢν. καὶ αὐτίκα, ὅσοι τοῦ πατρὸς ἢ τοῦ ἀδελφοῦ στρατιῶται γεγονότες ἠλῶντο, ὡς ἐς οἰκεῖον ἡγεμόνα συνέτρεχον, καὶ Ἀραβίων ἐκ Λιβύης ἀφίκετ' αὐτῷ, ἀφηρημένος τὰ πατρῶα, ὡς μοι προείρηται. ὧδε δὲ αὐτῷ πλήθους γενομένου, **ἔργα τε ἦν ἤδη λησστηρίου δυνατώτερα** καὶ ὄνομα τοῦ Πομπηίου ἀνά ὅλην τὴν Ἰβηρίαν, εὐρυτάτην ἐθνῶν οὔσαν, περιθέοντός τε καὶ μεθιπταμένου καὶ ἐς χεῖρας οὐχ ὑπομένουτος ἐλθεῖν τοῖς ἡγουμένοις αὐτῆς ὑπὸ Γαίῳ Καίσαρι. ὢν ὁ Γαῖος πυνθανόμενος ἔπεμπε σὺν στρατῷ πλέονι Καρρίναν ἐκπολεμήσοντα Πομπήιον. ὁ δὲ καὶ τούτῳ, κουφότερος ὢν, ἐπεφαίνετο ἄφνω καὶ ἀφιπτάμενος ἠνώχλει καὶ πόλεις ἤδη τινὰς ἤρει βραχυτέρας τε καὶ μείζους.

Being the younger son of Pompey the Great, he was at first disregarded by Gaius Caesar in Spain as not likely to accomplish anything of importance on account of his youth and inexperience. **He roamed about the ocean with a few followers, committing piracy** and concealing the fact that he was Pompeius. **When larger numbers joined him for the purpose of pillage**, and his force became powerful, he revealed his name. Presently those who had served with his father and his brother, and who were leading a vagabond life, drifted to him as their natural leader, and Arabio, who had been deprived of his ancestral kingdom, as I have related previously, came to him from Africa. His forces being thus augmented, **his doings were now more important than robbery**, and as he flew from place to place the name of Pompeius spread through the whole Spain, which was the most extensive of the provinces; but he avoided coming to an engagement with the governors of it appointed by Gaius Caesar. When Caesar learned of his doings he sent Carinas with a stronger army to fight him. Pompeius, however, being the more nimble of the two, would show himself and then disappear, and so he wore out his enemy and got possession of a number of towns, large and small.

Appian was in no doubt that Sextus was engaged in piracy, and at the same time that this activity was happening virtually from the beginning of Sextus' time in Spain. Naturally, we know that prior to the Battle of Munda Sextus did not have such possibilities, since firstly he was tied down in the defence of Corduba (*BHisp.* 3; Cass. Dio XLIII 32, 4), and secondly the strategic and military initiative at that time belonged to his brother, Gnaeus. But even after the Battle of Munda, the scope of Sextus' operations on the sea would have to have been quite limited. This was mainly connected with the fact that Sextus was in possession of very few ships. It is possible that his situation improved during his time in Massilia between the end of 44 and April/May 43. Sextus may then have built

a number of ships, but we have no information on this subject and therefore the issue is highly questionable. His situation on the sea changed dramatically only after he was awarded the function of *praefectus classis et orae maritimae*.

The accusations of piracy made against Sextus, with reference to the years 44 and 43, by Dio and Appian (Appian, in fact, refers even to 45: App. *BC* II 106) do not automatically mean that Octavian had already played the pirate card in order to weaken the position of Sextus, however tempting this hypothesis might be. Rhetoric harnessed for political conflict and cold, hard facts do not necessarily have to go hand-in-hand. If there were in fact accusations against Sextus of cooperation with pirates, they would have perfectly suited Octavian.

As we are speaking of 44–43, we may take one step further back and ask whether the pirate rhetoric against Sextus does not have a longer pedigree, and does not date back to two key events in Spain; namely the revolt against C. Trebonius in 46, and the Spanish War of 45. Gnaeus and Sextus played central roles in both events.

4. WERE THE SONS OF GNAEUS POMPEIUS MAGNUS ALREADY ACCUSED OF PIRACY IN 46–44?

In the years 46–44, Gnaeus and Sextus organised a strong centre of resistance against Caesar in Spain. Following the defeat of the Pompeians at Thapsus in 46, the sons of Gnaeus Pompeius Magnus constituted the final point of the Pompeian secession²⁸. The Pompeian defeat at Munda in March 45 and the death of Gnaeus only partially pacified the situation in Spain, when, following Caesar's departure from the province, Sextus began to raise new units. At the time of the death of the dictator he had 7 legions (Cic. *Att.* XVI 4, 2).

Both Gnaeus' intervention in Spain in 46 and his taking control of the Spanish revolt, and equally some of Sextus' activities following the defeat at Munda could have easily been classified by Caesar as piratical activity. Certainly the dictator did not differentiate between the brothers in his assessments. He treated them together, and that which burdened one was automatically carried over to the other.

It is worth appreciating that the circumstances surrounding the voyage of Gnaeus to Spain could have provided Caesar with the ammunition he required to forward accusations of piracy and banditry. The very nature of the army commanded by Gnaeus (2,000 freedmen and slaves, only partially armed), along with his intervention in Mauretania, which took place during his expedition to the

²⁸ On the revolt in Spain in 46 and the mission of Gnaeus Pompeius, see BERDOWSKI 2012: 117–142; on the Spanish War, see LOWE 2002: 65–102; WELCH 2012: 104 f.; BERDOWSKI 2015: 114–126.

West, bear all the hallmarks of an expedition of bandits²⁹. From Ascurum, Gnaeus steered his ships in the direction of the Balearic Islands. It is not clear what dictated this decision. Dio writes that, with the exception of Ebesos, Gnaeus occupied the islands without a fight (Cass. Dio XLIII 29, 2). It would appear a reasonable assumption that it was connected with recruiting mercenaries. And here we come to the next point of contact with pirates. The Balearics, similarly to many other regions in the Mediterranean, had a dubious reputation as a pirate settlement: “*Baleares per id tempus insulae piratica rabie maria corruperat*” (“The Balearic islanders at this period had ravaged the seas with their piratical outrages”). Florus characterised the situation on the islands at the close of the second century in this way (I 43, 2). Q. Caecilius Metellus Balearicus (cos. 123) was to have solved the problem of Balearic piracy by subduing the islands in the name of Rome (Flor. I 43; Oros. V 13, 1). Initially the islands were to be supervised by 3,000 veterans from Spain, stationed in two towns on Mallorca (Strabo III 5, 1)³⁰. However much Strabo tried to refute the allegedly unjust assessment of the Balearic islanders, the broadly held impression remained that they were a wild and uncouth people.

If Gnaeus recruited forces on the Balearics which reinforced his “army” prior to landing in Spain, it would be easy to utilise this fact to strengthen the notion of an illegitimate intervention in the province of C. Trebonius. Anyhow, these were not the first dealings that Gnaeus had with pirates. If Lucan is to be believed (II 635 f.), Gnaeus had contact with them as early as 49, when his father sent him to the East (including to Cilicia) with the task of gathering reinforcements. Of course, if we recall Lucan’s poetic techniques, we should maintain a certain distance from his testimony. We may, however, safely assume that the association with pirates and bandits did not cover only Sextus, but equally his elder brother, and the literature of the first century CE willingly reached back for this theme.

²⁹ *BAfr.* 23: “*adulescentulus cum naviculis cuiusquomodi generis XXX, inibi paucis rostratis, profectus ab Utica in Mauretanium regnumque Bogudis est ingressus expeditoque exercitu numero servorum liberorum II milium, cuius partem inermem, partem habuerat armatam, ad oppidum Ascurum accedere coepit. In quo oppido praesidium fuit regium. Pompeio adveniente oppidani usque eo passi propius accedere, donec ad ipsas portas ac murum adpropinquaret, subito eruptione facta prostratos perterritosque Pompeianos in mare navesque passim compulerunt*” (“Taking with him [i.e. Gnaeus] thirty small ships of every type, including a few equipped with beaks, he set out from Utica and invaded Mauretania and the kingdom of Bogud. With an army in light order comprising two thousand slaves and freedmen, some with arms, some without, he proceeded to approach the town of Ascurum, where there was a royal garrison. As Pompeius drew near, the townsfolk allowed him to come closer and closer until he was actually approaching the very gates and the town wall: then suddenly they made a sally and drove the crushed and panic-stricken Pompeians back wholesale to the sea and their ships”; transl. by A.G. WAY [Loeb]).

³⁰ For the Balearic campaign of Metellus, see VAN OOTEGHEM 1967: 87–89; MORGAN 1969; DE SOUZA 1999: 92–96.

If Caesar had already publicly labelled Gnaeus in 46 and 45 a pirate or leader of pirates, there would be nothing strange in this when he had a custom of ascribing such connections to his enemies or even his political opponents³¹. In any case, there was an established tradition of accusing Romans of connections with pirates, or of their recruiting them as regular soldiers. Not taking Pompeius Magnus into account in 49, we may elicit the accusations made against Q. Sertorius, who was said to have cooperated with pirates (Plut. *Sert.* 7, 3), or the political offensive which Cicero waged against C. Verres, in which the accusations against him included not only negligence of the fight against piracy, but even cooperation with pirates³². Cicero carried the pirate theme to heights of rhetoric in his speeches. It was sufficient to draw an example from these role models.

It is not certain as to whether or not Caesar accused the sons of Gnaeus Pompeius Magnus of piracy. It would not, however, be of great surprise if this had been the case. If so, Octavian would have creatively adapted the theme which he had borrowed from his future adopted father. Anyhow, it is worth remembering that during the Spanish War, for some time at least, Octavian found himself on the side of Caesar (Suet. *Aug.* 8; Cass. Dio XLIII 41, 3)³³.

In as much as the above reconstruction is plausible, the contribution of Octavian to the development of the piratical narrative about Sextus is unquestionable, regardless of whether he borrowed the theme from Caesar or was the author of it himself. The message of Octavian was without a doubt more subtle, and calculated to work over an extended period of time. When Cicero labelled Marcus Antonius “pirate commander” (*archipirata*) in *Phillipics* 13, 18, he was attacking his adversary almost blindly. Indeed, there was no such negative epithet which the Arpinate would not refrain from using. The efficacy of rhetoric used in this way was limited. Octavian operated coldly, in the long term and with greater sensitivity. That such a recipe was more effective is proven by the meaningful examples of Sextus Pompeius and Antonius.

The key element of Octavian’s “tale” was not only highlighting that activity of Sextus which was typical for pirates, but also presenting him in contrast to his father³⁴. This opposition was aptly expressed by Florus: “o quam diversus a patre! ille Cilicas extinxerat, hic se piratica tuebatur” (“But how great the difference between him and his father! The latter had exterminated the Cilician pirates,

³¹ In this vein he described, for example, the Alexandrians under the command of Achilles (Caes. *BC* III 110).

³² For more on this subject, see DE SOUZA 1999: 150–157. Cf. GRÜNEWALD 2004: 72–76.

³³ It would not appear that he played any role whatsoever in the military operations. See SOUTHERN 1998: 17.

³⁴ It is of interest that Octavian refused to attack the father of Sextus, and in many cases was actually inspired by the figure of Pompeius Magnus. See VERVAET 2010.

his son protected himself by piracy”, II 18, 1 f.). Within this short description is contained the essence of Octavian’s ingenious moves. It would be difficult to imagine a more effective way of contrasting father and son than to present the former as fighting against pirates and the latter as commanding them. Sextus betrayed not only the interests of Rome (as a result of the grain transport blockades, the inhabitants of the city suffered), but above all his father. This attack by Octavian on Sextus’ *pietas erga patrem* possibly had limited initial results³⁵, but the idea was brilliant and bore great fruit in the long term. It is telling that Lucan, who was by definition simultaneously anti-Caesarian and pro-Pompeian, when it comes to Sextus Pompeius, uses virtually the language imposed upon him by Octavian.

Sextus erat, Magno proles indigna parente,
cui mox Scyllaeis exul grassatus in undis
polluit aequoreos Siculus pirata triumphos.

Sextus, the unworthy son of Magnus, he who later as an exile infested the waters of Scylla, and stained by piracy in Sicily the glory his father had gained from the sea.
(VI 420–422, transl. by J.D. DUFF, Loeb)³⁶

University of Rzeszów

BIBLIOGRAPHY

- BERDOWSKI 2012: P. BERDOWSKI, *Gn. Pompeius, the Son of Pompey the Great: An Embarrassing Ally in the African War? (48–46 BC)*, Palamedes VII 2012, pp. 117–142.
- 2015: P. BERDOWSKI, *Res gestae Neptuni filii. Sextus Pompeius i rzymskie wojny domowe* [“*Res gestae Neptuni filii. Sextus Pompeius and the Roman Civil Wars*”], Rzeszów 2015.
- BESSONE 1996: L. BESSONE, *La storia epitomata. Introduzione a Floro*, Roma 1996.
- BOTTING 1978: D. BOTTING, *The Pirates*, Alexandria, VA. 1978.
- BRAUND 1993: D. BRAUND, *Piracy under the Principate and the Ideology of Imperial Eradication*, in: J. RICH, G. SHIPLEY (eds.), *War and Society in the Roman World*, London–New York 1993, pp. 195–212.
- BROMLEY 1987: J.S. BROMLEY, *Corsairs and Navies, 1660–1760*, London 1987.
- CLAVEL-LÉVÊQUE 1978: M. CLAVEL-LÉVÊQUE, *Brigandage et piraterie: représentations idéologiques et pratiques impérialistes au dernier siècle de la République*, DHA IV 1978, pp. 17–31.
- COOLEY 2009: A. COOLEY, *Res Gestae Divi Augusti: Text, Translation, and Commentary*, Cambridge–New York 2009.
- CURCHIN 2001: L.A. CURCHIN, *Octavius in Spain (45 B.C.)*, in: L. HERNÁNDEZ GUERRA, L. SAGREDO SAN EUSTAQUIO, J. M. SOLANA SÁINZ (eds.), *La Península Ibérica hace 2000 años: Actas del I Congreso Internacional de Historia Antigua*, Valladolid 2001, pp. 153–157.

³⁵ On Sextus’ *pietas erga patrem*, see LOWE 2002: 77–80; POWELL 2002: 118–129; BERDOWSKI 2015: 321–329. See also WELCH 2012: 291–318.

³⁶ For more on this subject, see TESORIERO 2002; BERDOWSKI 2015: 59–69 (with further bibliographical references).

- FRAENKEL 1957: E. FRAENKEL, *Horace*, Oxford 1957.
- GABBA 1971: E. GABBA, *The Perusine War and Triumviral Italy*, HSCPh LXXV 1971, pp. 139–160.
- GARLAN 1978: Y. GARLAN, *Signification historique de la piraterie grecque*, DHA IV 1978, pp. 1–16.
- GRÜNEWALD 2004: T. GRÜNEWALD, *Bandits in the Roman Empire. Myth and Reality*, London–New York 2004.
- GUILHEMBET 1992: J.P.P. GUILHEMBET, *Sur un jeu de mots de Sextus Pompée: domus et propagande politique lors d'un épisode des guerres civiles*, MEFRA CIV 1992, pp. 787–816.
- HORDEN, PURCELL 2000: P. HORDEN, N. PURCELL, *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History*, Oxford–Malden 2000.
- JACOBY 1914: F. JACOBY, *Eine vergessene Horazemendation*, Hermes XLIX 1914, pp. 454–463.
- KISSLING, HEINZE 1960: A. KISSLING, R. HEINZE, *Q. Horatius Flaccus: Oden und Epoden*, 10th edn., Berlin 1960.
- LANGE 2016: C. LANGE, *Triumphs in the Age of Civil War: The Late Republic and the Adaptability of Triumphal Tradition*, London 2016.
- LINDSAY 2002: H. LINDSAY, *Pompeian and Scribonian Descendants in the Early Empire*, in: POWELL, WELCH 2002, pp. 167–186.
- LOWE 2002: B.J. LOWE, *Sextus Pompeius and Spain: 46–44 BC*, in: POWELL, WELCH 2002, pp. 65–102.
- MORGAN 1969: M.G. MORGAN, *The Roman Conquest of the Balearic Isles*, CSCA II 1969, pp. 217–231.
- VAN OOTEGHEM 1967: J. VAN OOTEGHEM, *Les Caecilii Metelli de la République*, Bruxelles 1967.
- OPELT 1965: I. OPELT, *Die lateinische Schimpfwörter und verwandte sprachliche Erscheinungen*, Heidelberg 1965.
- POHL 1993: H. POHL, *Die römische Politik und die Piraterie im östlichen Mittelmeer vom 3. bis zum 1. Jh. v. Chr.*, Berlin–New York 1993.
- POWELL 2002: A. POWELL, “An Island amid of the Flame”: *The Strategy and Imaginary of Sextus Pompeius*, in: POWELL, WELCH 2002, pp. 103–133.
- POWELL, WELCH 2002: A. POWELL, K. WELCH (eds.), *Sextus Pompeius*, London 2002.
- SEAGER 2007: R. SEAGER, *Ciceronian Invective: Themes and Variations*, in: J. BOOTH (ed.), *Cicero on the Attack: Invective and Subversion in the Orations and beyond*, Oxford 2007, pp. 25–46.
- SHAW 1984: B.D. SHAW, *Bandits in the Roman Empire*, Past & Present CV 1984, pp. 3–52.
- 1993: B.D. SHAW, *The Bandit*, in: A. GIARDINA (ed.), *The Romans*, transl. by L.G. COCHRANE, Chicago 1993, pp. 300–341.
- SOUTHERN 1998: P. SOUTHERN, *Augustus*, London–New York 1998.
- DE SOUZA 1999: P. DE SOUZA, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge–New York 1999.
- TESORIERO 2002: C. TESORIERO, *Magno Proles Indigna Parente: Sextus Pompeius in Lucan's Bellum Civile*, in: POWELL, WELCH 2002, pp. 229–247.
- VERVAET 2010: F. VERVAET, *Arrogating Despotic Power through Deceit: The Pompeian Model for Augustan Dissimulatio*, in: A.J. TURNER, J.H. KIM ON CHONG-GOSSARD, F.J. VERVAET (eds.), *Private and Public Lies: The Discourse of Despotism and Deceit in the Graeco-Roman World*, Leiden–Boston 2010, pp. 133–166.
- WATSON 2002: L. WATSON, *Horace and the Pirates*, in: POWELL, WELCH 2002, pp. 213–228.
- 2003: L. WATSON, *A Commentary on Horace's Epodes*, Oxford–New York 2003.
- WELCH 2012: K. WELCH, *Magnus Pius. Sextus Pompeius and the Transformation of the Roman Republic*, Swansea 2012.

RHETORIC AND SPIRITUAL EXERCISES IN MARCUS AURELIUS'
*MEDITATIONS**

by

MATEUSZ STRÓŻYŃSKI

ABSTRACT: The traditional view that the *Meditations* of Marcus Aurelius were devoid of rhetoric and literary beauty has been recently questioned by a number of scholars. It is now believed that even though the Emperor probably never had in mind the publication of his *hupomnemata*, he consciously used the art of rhetoric in his work. The purpose of this was to enhance the effect of spiritual exercises which are at the heart of the *Meditations*. The article demonstrates the use of some rhetorical devices in the work, such as enumerations, fictitious dialogues, the use of diminutives and superlatives, and their spiritual purpose.

INTRODUCTION

At the beginning of Book Two of his *Meditations*, Marcus Aurelius says to himself:

Put away your books, be distracted no longer, they are not your portion. Rather, as if on the point of death, reflect like this: “you are an old man, suffer this governing part of you no longer to be in bondage, no longer to be a puppet pulled by selfish impulse, no longer to be indignant with what is allotted in the present or to suspect what is allotted in the future”. (II 2)¹

Is this to be taken as an anti-intellectual stance of the old Emperor? And what are τὰ βιβλία here? Epictetus, Plato or other classics of Greek philosophy? Or maybe the great Roman poets? Cicero perhaps? We do not know. Another question is what it means for Marcus Aurelius to get rid of his books. Is it merely because they are no longer necessary, since their content has already become an

* I would like to express my gratitude to the anonymous reader of the article for suggesting changes which helped me to make the composition more clear and to emphasise more strongly some points of this contribution.

¹ ἄφες τὰ βιβλία· μηκέτι σπῶ· οὐ δέδοται. ἀλλ' ὡς ἤδη ἀποθνήσκων ὧδε ἐπινοήθητι· γέρον εἰ· μηκέτι τοῦτο ἑάσης δουλεῦσαι, μηκέτι καθ' ὀρμὴν ἀκοινώτητον νευροσπαστηθῆναι, μηκέτι τὸ εἰμαρμένον ἢ παρὸν δυσχερᾶναι ἢ μέλλον ὑπιδέσθαι. (Greek text and translation according to the edition by FARQUHARSON 1968).

integral part of the Emperor's own being, or is it because studying them uses up the precious time he always lacks? Or maybe the very interest in books or in knowledge, or in what we now call (somewhat against their classical meaning) the "theoretical" or the "abstract", which for us means "dissociated from everyday life", is for Marcus an obstacle on the way to virtue?

We know that this young, adopted son of Antoninus Pius had already as an adolescent been converted to philosophy, understood as a "way of life", to use Pierre HADOT's now famous phrase², but for him it did not mean studying "the books". Rather it involved lying on a simple bed, eating and sleeping very little, working on eradicating his passions. On the other hand, a mentor and a very close friend of Marcus was not in fact an ascetic philosopher, but Marcus Cornelius Fronto – a rich and famous rhetorician, a typical example of the Second Sophistic intellectual.

In the third chapter of Book Two, Marcus Aurelius says: "Put away your thirst for books, that so you may not die murmuring, but truly reconciled and grateful from your heart to the gods" (II 3)³. So there is clearly a δῖψα, a thirst for books, and there is a typical dilemma and a conflict between those two great, aristocratic ladies of Antiquity – Rhetoric and Philosophy. I would like to consider the relationship between these two aspects, or more precisely, between the art of rhetoric, as a part of Marcus Aurelius' own curriculum, and the spiritual exercises which he ardently practiced throughout his life and to which the *Meditations* witness.

Before proceeding however, a brief survey of the main tendencies in the literature is in order. Pierre HADOT argued that the *Meditations* belong to the category of *hupomnemata*, that is a broad genre of personal notes, which may have served different purposes in Antiquity⁴. In this particular instance, *hupomnemata* take the form of Stoic spiritual exercises, as HADOT successfully demonstrated in his monograph. Recently, John SELLARS has classified the *Meditations* as an example of a text which not only *describes* spiritual exercises, but actually *is* spiritual exercise in itself (by the very act of writing and the act of reading it)⁵. Richard RUTHERFORD contributed to our understanding of literary sources and genological features of the work, distinguishing four aspects of its literary form: traditional diatribe, Stoic treatise, protreptic and collections of stories about famous people⁶.

² See HADOT 1987.

³ τὴν δὲ τῶν βιβλίων δίψαν ῥίψον, ἵνα μὴ γογγύζων ἀποθάνῃς, ἀλλὰ ἴλεως ἀληθῶς καὶ ἀπὸ καρδίας εὐχάριστος τοῖς θεοῖς.

⁴ HADOT 1992: 45–49.

⁵ SELLARS 2003: 173.

⁶ RUTHERFORD 1989: 21. DICKSON (2009: 102 f.) also points out an autobiographical dimension to the *Meditations* – not only the first book, which contains obvious autobiographical references, but the entire text as well.

The initial *opinio communis* of scholars used to be that the *Meditations* are merely “private notes”, without any literary ambitions or rhetorical refinement⁷. Pierre GRIMAL was still a representative of this traditional view, not denying the presence of rhetoric in the *Meditations* and pointing out the influence of Fronto, but not considering this work as a literary work at all⁸. However, in the 1970s, this opinion began to change. Authors such as Joachim DALFEN, Monique ALEXANDRE, Richard RUTHERFORD and Pierre HADOT have pointed out that the Emperor’s style and the composition of his notes testify not only to his literary and aesthetic sensitivity, but also to his “self-conscious artistry”⁹. HADOT, in his monograph on the *Meditations*, believes that the debate about the value of Marcus’ literary style is thus definitely over. This does not mean that scholars have stopped studying the style and rhetoric of the *Meditations*¹⁰.

More recently, scholars have seemed to separate the more strictly defined “rhetorical” aspects of the text (i.e. those that aim at persuasion or self-persuasion) from the “literary” ones (which concern style, beauty of language and composition)¹¹.

⁷ The question of the literary value of the Emperor’s work was already being studied in the 19th century. Matthew ARNOLD in 1865 claimed that it is better to read the *Meditations* in the English translation than in Greek, at least if one is looking for literary beauty: “[it] is not exactly one of those styles which has a physiognomy, which are an essential part of their author, which stamp an indelible impression on the reader’s mind [...] he [the reader] will find crabbed Greek, without any great charm of distinct physiognomy”; “...without the slightest attempt at style, with no care, even, for correct writing” (ARNOLD 1865: 279 and 364, quoted in RUTHERFORD 1989: 11). And FARQUHARSON, who edited and translated the *Meditations*, wrote that “[t]he purity and simplicity remain, but all else has been stripped away or trebly refined; the rhetoric lessons of that pompous old tutor [i.e. Fronto] have been forgotten, the youthful desire for learned attainment has faded...” (FARQUHARSON 1951: 122 f.). BRUNT (1974: 2) is also very harsh in his judgment of the *Meditations*’ literary value: “Scattered reflections are strung together with rapid changes of topics, logically inconsequential and often wholly unaccountable. [...] Grave eloquence or vivid and poetic imagery alternates with passages that are arid or actually ungrammatical, with mere ejaculations or unconnected extracts from other writers”.

⁸ “C’est qu’il s’agit de faire oeuvre littéraire, ce que n’est, à aucun degré, le livre des *Pensées*” (GRIMAL 1991: 339). GRIMAL says that this is the case because Marcus Aurelius wrote only for himself and not for other readers. He also blamed the fact that “Marcus pense en latin, et traduit, mot pour mot” (GRIMAL 1991: 338). JÄKEL (1991: 3) argued that the opposite was the case – the bilinguality of the Emperor enabled him both to think and write in Greek, and the fact that Greek made him more emotionally distant and objective only contributed to the value of his writing.

⁹ RUTHERFORD 1989: 43. Joachim DALFEN defended the value of Marcus Aurelius style in his lecture at Munich University (referred to in HADOT 1992: 352, nn. 43 and 44). See also ALEXANDRE 1979 and HADOT 1992: 275–278.

¹⁰ In Polish literature we can find opposing views. ŻUREK (1997: 183) described the Emperor’s work as not designed for publication, lacking in intellectual and formal order and devoid of any literary ambitions. On the other hand, ŁAPIŃSKI (2011: 8–15) has recently conceded to a lack of general, formal order in the work, while at the same time pointing out the existence of smaller portions of the text which display great beauty and literary subtlety along with self-conscious, persuasive power.

¹¹ For instance, KARADIMAS (2003) analysed the rhetorical devices in Book Two of Marcus Aurelius’ work, focusing on the persuasive function of the text. RUTHERFORD (1989: 13) writes that

Of course, in antiquity both these dimensions would have been seen as belonging to rhetoric *sensu largo*, but it is interesting that some readers tend to see the imbalance in Marcus Aurelius' text in terms of his use of rhetorical skills. In general, however, most recent critical assessments of the *Meditations* have become increasingly appreciative of both their literary and rhetorical value and their sophistication. Scholars such as Robert NEWMAN¹², Jean-Baptiste GOURINAT¹³, Angelo GIAVATTO¹⁴,

“[I]nasmuch as rhetoric was and is commonly defined as the art of persuasive discourse, whether in speech or in writing, the *Meditations* can be described as rhetorical in this sense”. For instance, GRIMAL, who is rather critical of the literary value of the *Meditations*, does not deny it a persuasive, rhetorical power (GRIMAL 1997: 26 f., 69–73 and 135 f.). ASMIS (1989: 2233–2235) argues that, in general, Marcus does not discount rhetoric as such, even though in his work it mainly serves the purposes of practical philosophy. She also, like other scholars, mentions the influence of Fronto on the Emperor's education and way of writing.

¹² “...the *meditatio* is rhetorical by nature. The paradoxes, *sententiae*, metaphors, and other devices are not simply displays of rhetorical prowess on the part of the author; the very effectiveness of the *meditatio* depends on its ability to counteract ingrained false opinion. Thus, the act of meditation itself has a literary character” (NEWMAN 1989: 1479). According to NEWMAN, Stoic meditation is also fundamentally dialogical in its nature (p. 1480). When it comes to Marcus Aurelius, NEWMAN also classifies four forms of meditation in his work: (1) dialogue, (2) free meditation (in which he gives “preference [...] over the stricter form of repetitive questions and answers. His meditations lack the highly rhetorical style used by Seneca, or even that used by Epictetus”), (3) *sententiae* which are usually “artfully constructed”, and (4) metaphors and commonplaces (pp. 1512 f.).

¹³ GOURINAT (2012: 321) claims that some books, especially II, III, VI and VIII, show a sophisticated, formal structure, while the *Meditations* on the whole lack such structure, because they were “written over the years, at different places”. Also the fact that they were not intended for publication contributes, GOURINAT claims, to the lack of more conscious rhetorical organisation of the text, even though the French scholar concludes that “the structure [...] is not completely inexistent” (p. 318). He also points out that Marcus Aurelius certainly used rhetoric when composing the concise sentences which are quite often encountered in the *Meditations*; he also classifies parts of the text into three types: descriptive, prescriptive and interrogative. On top of that, he gives a rather long list of “techniques of writing”, such as maxims, formulation, and meditation of doctrines, short lists of headings, logical formulation of arguments, self-dialogue, self-exhortation, exercises on impressions, morning meditation for the day to come, reflections on his own position, repetitions and rephrasing of the same thought. These are, at the same time, types of spiritual exercises, which, GOURINAT argues, can be traced back to Socrates and Plato (pp. 328 f.).

¹⁴ On the other hand, GIAVATTO (2012: 334 f.) praises Marcus' style as having “a high degree of a rhetorical refinement”. He also tries to describe certain rhetorical strategies and particular devices utilised by the Emperor for the sake of spiritual exercise. For example, the use of words with the *alpha privativum* is intended to reject some particular bad habit through exercise. He also mentions sentences or rather “brief forms”, as he calls them. Their aim is to quickly bring to mind longer chains of reasoning or rhetorical syllogisms. The presence of “self-dialogue” or a fictitious dialogue between the master and the disciple is due to the generally “self-educational style of the *Meditations*” (pp. 335–339). GIAVATTO also demonstrates that Marcus Aurelius uses repetition and variation of the same motif by giving it different forms: descriptive, moral, exhortative, educational, etc. (pp. 339–442).

Michael ERLER¹⁵ or Shadi BARTSCH¹⁶ demonstrate a close interplay of rhetoric and spiritual exercises.

It seems, therefore, a common understanding that the *Meditations* are a text belonging to a long literary tradition and a text which reveals the fact that its author was very much aware of the existence of other similar texts. Even though Marcus Aurelius probably had no decisive intent of ever publishing the text, both literary and rhetorical refinement can be found in the *Meditations*. Moreover, the Emperor used rhetoric not for display or beauty, but in order to enhance the influence of his spiritual exercises. The purpose of this article is to contribute to the existing literature by analysing selected examples of how rhetoric is used in spiritual exercises by Marcus Aurelius. It is divided in three sections which represent different uses of rhetoric, aiming at achieving the goal of the practical ethics of Stoicism, which is an inner transformation of the mind.

ENUMERATIONS AND LISTS

The first rhetorical technique that I would like to discuss here is *enumeratio*. RUTHERFORD briefly mentions this device in his book¹⁷. However, he is not entirely appreciative of it and even suggests that at times Marcus Aurelius “runs wild in his enumerations of examples”¹⁸. RUTHERFORD notes the existence of similar lists in Cleanthes, Plutarch or Epictetus, and even in the New Testament, but he does not analyse their function in those texts¹⁹. Those “chains” in the *Meditations* can indeed appear as random and without a deeper meaning, but I think that they are, in fact, a part of spiritual exercise. When we take a closer look at those lists, we can see that Marcus Aurelius is, as it were, looking for the right or precise

¹⁵ ERLER (2012: 347) praises the Emperor's literary and rhetorical skills expressed in the *Meditations*, in which “the will to compose a structured work is evident”. The German scholar points to the dialogical and oral dimensions of the Emperor's work, which may give an impression of some disorder, but are actually consciously chosen literary and rhetorical devices. The goal that Marcus Aurelius tries to achieve in that way is to engage the reader in his own spiritual practice, inviting the reader to participate in what the author does and, so to speak, exercise together with the author (pp. 348–354). ERLER writes: “the *Meditations* do not let the reader become just a witness of the author's philosophical practice; instead, this work must and can become part of the philosophical practice of the reader, be it that of Marcus himself or of another reader” (p. 359).

¹⁶ BARTSCH (2009) focused exclusively on the function of metaphor in Marcus Aurelius (and Seneca). She writes about “*a metaphorical approach to the world* in the process of self-formation” (p. 194, her italics). According to her, Stoic meditation should not remain merely logical or abstract; on the contrary, it should engage emotions through rhetorical devices and especially through metaphor: “And yet, reason is not the only tool to hand: in the formation of correct propositional content, metaphor too can play a role in nudging us towards an appropriately Stoic perspective upon externals” (p. 197).

¹⁷ RUTHERFORD 1989: 132 f.

¹⁸ RUTHERFORD 1989: 140.

¹⁹ RUTHERFORD 1989: 133.

name for a certain phenomenon in order to grasp its true essence. In that it resembles a method that HADOT called a “physical definition”²⁰, that is, stripping a phenomenon down to its bare essence. Every word of such a chain shows a different aspect of the phenomenon in question and brings to mind a different association or emotion. In this way it can be helpful in seeing what the thing really is.

When the Emperor is reflecting on what a human being is, he says: “water, dust, bones, stench” (IX 36)²¹, which is quite similar to his earlier description of the affairs of human life, which are compared to a bath: “soap, sweat, dirt, greasy water, all disgusting” (VIII 24)²². Of course, those words are not free from emotional resonance. They are in fact suffused with very negative emotions, mostly disgust and spite. It is an interesting strategy, since for Stoics those emotions were clearly *πάθη*, so we might ask what the point of inducing those pathological passions in the reader was. As I pointed out elsewhere, it is a way to play one pathological judgment/passion off against another in order to create a free space for a healthy one to emerge. In order to free himself from an excessive attachment to his body or to external goods, Marcus Aurelius uses rhetoric to bring about painful emotions associated with them. The intensity of the emotions which are used here is related to the intensity of the attachment to external goods. The Emperor invokes a potentially false representation, which is antagonistic to the one that he tries to fight off: emotionally charged images are introduced in order to fight some other, more dangerous and deeply rooted passions²³. In other words, since Stoics do not despise the body or physical existence as such, there is no philosophical reason for Marcus to hate those things. But people are so in love with it that, in order to show them the objective perspective, first we have to shock them by introducing opposite passions. The chain is also a *gradatio*, in that it grows in intensity and climaxes towards the end.

Another example is IV 28, which FARQUHARSON understands as the enumeration of different aspects of a despotic ruler, since the climax of this list is the adjective *τυραννικόν*²⁴. But it could also be seen as a series of characters:

A black character, an unmanly character, a stubborn character; a character resembling a beast, a brute, a child; foolish, crafty, ribald, mercenary, despotic²⁵.

²⁰ HADOT 1992: 122 f.

²¹ ὕδωρ, κόνις, ὀστέρια, γράσος.

²² ἔλαιον, ἰδρώς, ρύπος, ὕδωρ γλοιώδες, πάντα σικχαντά.

²³ STRÓŻYŃSKI 2014: 60–69.

²⁴ FARQUHARSON 1968: 617.

²⁵ μέλαν ἦθος, θῆλυ ἦθος, περισκελές ἦθος, θηριώδες, βοσκηματώδες, παιδαριώδες, βλακικόν, κίβδηλον, βωμολόχον, καπηλικόν, τυραννικόν (translation of FARQUHARSON, modified).

It seems that the aim here is to create an impression that moral evil and human vices are an overwhelming mass, arousing fear, disgust or anger in a Stoic *proficiens*. It may be a list of different people, or different characters, such as we find at the beginning of Book Two, where Marcus says to himself: "I shall meet today inquisitive, ungrateful, violent, treacherous, envious, uncharitable men" (II 1)²⁶. A similar list can also be found elsewhere: "What monstrous pleasures brigands, pathics, parricides, and despots enjoy" (VI 34)²⁷.

A different type of enumeration is found in IV 44, where not people but evil phenomena are listed:

Of like fashion is sickness, death, calumny, intrigue, and all that gladdens or saddens the foolish²⁸.

The paradox is that it is the fool, not the Stoic, that is either happy or unhappy about those things. So why does Marcus Aurelius try to induce negative emotional responses in the reader by accumulating so many evil things in one sentence? Perhaps, the first objective is to "gladden the foolish" and only the second one is to make them realise that there is no reason to be sad, angry or disgusted about those things. In the second step, the exercise is leading back to the essential Stoic position of indifference towards external things which are beyond our control. From this point of view, the enormous mass of evil can be seen not as evil, but as a part of the perfect whole of Nature.

We can notice that not all such chains of words in Marcus are negative; they do not all intend to induce painful emotions in the reader. There are also very positive enumerations, as in IV 49:

What can prevent your being just, high-minded, temperate, prudent, free from rash judgments, trustful, self-reverent, free²⁹.

Here Marcus wants, as it were, to "overwhelm" the reader by the power and richness of virtue. Perhaps it is even seen as a contrast to the power of evil, as if all those beautiful traits of virtuous character annihilated the long chain of vices that we encounter daily in our neighbours. Such a juxtaposition of virtues and vices can be seen in IV 16, where Marcus Aurelius writes that when someone turns away from evil and comes back to reason, he may appear in few days like a god to those who previously saw him as a beast or a monkey.

²⁶ συντεύξομαι περιέργω, ἀχαρίστω, ὑβριστῆ, δολερῶ, βασκάνω, ἀκοινωνήτῳ.

²⁷ λησταί, κίνοιδοι, πατραλοῖαι, τύραννοι.

²⁸ τοιοῦτον γὰρ καὶ νόσος καὶ θάνατος καὶ βλασφημία καὶ ἐπιβουλὴ καὶ ὅσα τοὺς μωροὺς εὐφραίνει ἢ λυπεῖ.

²⁹ δίκαιον εἶναι, μεγαλόψυχον, σώφρονα, ἔμφρονα, ἀπρόπτωτον, ἀδιάψευστον, αἰδήμονα, ἐλεύθερον.

A third way the Emperor uses enumerations is designed apparently just to demonstrate how rich, complex, and intricate the world is. For instance:

Can't you see the plants, the birds, the ants, the spiders, the bees each doing his own work, helping for their part to adjust a world? (V 1)³⁰.

This chain of different living beings may not express, but does at least suggest, how complex the rational harmony of Nature is, in which innumerable things act harmoniously for the benefit of the whole. The reader is invited to think about all those things, which amount to the great, diversified perfection of Nature. The examples given by the Emperor concern animals which are small or can be considered unimportant. It seems that Marcus Aurelius wants to point out three things in this brief enumeration. The first is that every single part of the world, however irrelevant it may seem to us, plays a significant role in the whole. The second is that we as humans tend to overestimate our privileged role in the universe, while from the “cosmic perspective”³¹ we are not that different from ants. The third thing is that in his list the Emperor includes the animals which appear to be “social” and cooperative, such as ants and bees, in order to emphasise that our role in Nature’s design is also to work for the benefit of the whole.

Another example is the passage from IV 32, where Marcus Aurelius says that everything is happening exactly the same now as during the reign of Vespasian:

men marrying, bringing up children, falling ill, dying, fighting, feasting, trading, farming, flattering, asserting themselves, suspecting, plotting, praying for another’s death, murmuring at the present, lusting, heaping up riches, setting their heart on offices and thrones³².

Here enumeration shows the complexity of human affairs, with the conclusion that they are all gone. The rhetorical effect is reached by the contrast between richness and the fact that all those things are brought to nothing, like smoke vanishing into thin air, devoured by time. The more rich life is, the more striking the nothingness that everything vanishes into. Marcus Aurelius shows the totality of transience, of the eternal flux of things – it is expressed much more powerfully than it would have been if he had simply said that people did many different things which are all now gone.

³⁰ οὐ βλέπεις τὰ φυτάρια, τὰ στρουθάρια, τοὺς μύρμηκας, τοὺς ἀράχνας, τὰς μελίσσας τὸ ἴδιον ποιούσας, τὸ καθ’αὐτὰς συγκοσμούσας κόσμον:

³¹ HADOT 1992: 155–160, 188–196.

³² γαμοῦντας, παιδοτροφοῦντας, νοσοῦντας, ἀποθνήσκοντας, πολεμοῦντας, ἐορτάζοντας, ἐμπορευομένους, γεωργοῦντας, κολακεύοντας, αὐθαδιζομένους, ὑποπτεύοντας, ἐπιβουλεύοντας, ἀποθανεῖν τινὰς εὐχομένους, γογγύζοντας ἐπὶ τοῖς παροῦσιν, ἐρῶντας, θησαυρίζοντας, ὑπατείας, βασιλείας ἐπιθυμοῦντας.

The Emperor also uses this technique when he enumerates personal names. It happens several times in the *Meditations*, for example in IV 33, where he mentions great historical figures, now dead.

Camillus, Caeso, Volesus, Dentatus; a little after, Scipio too and Cato; then also Augustus, then also Hadrian and Antoninus.

Marcus repeats their names in order to show that, as he himself states in another place, “name is a sound and an echo” (V 33)³³. We associate names with significant historical figures, but they are in fact non-existent, they are simply not there, which makes their names *γλωσσήματα*, that is unintelligible names. On the one hand, they are unintelligible because they are no longer used, like certain expressions in the works of archaic poets, but on the other hand, they are just meaningless, no-one knows any more who or what they once referred to. Here Marcus Aurelius does not seem to believe in the survival of the human soul after death. Enumerating these meaningless names allows the reader to experience in a way their very emptiness.

RUTHERFORD considers those enumerations as monotonous³⁴ and Judith PERKINS who writes about “the monotonous catenation of death” is of a similar opinion. She even claims that “[t]he effect of this repeated textual attention to death, however, is not a sense of the author’s peaceful acceptance, but rather a feeling that death held a smothering omnipresence for him”³⁵. However, this does not seem to be accurate. The chain of names quoted above is quite moving, when we think that Hadrian and especially Antoninus were highly valued and loved by Marcus himself. The name that does not appear, but that the reader must think of too in this sequence, is the very name of the author of the *Meditations*. He knows that he is soon to follow his predecessors. But it is not an expression of fear or sadness, rather an exercise whose purpose is to render those names meaningless in order to realise that, from the point of view of the universe, the existence and death of those people, including Marcus himself, is unimportant, so it should not excite any emotions at all.

There are also variants of enumeration which are chains of short definitions, aimed at showing the essence of things as if in one glimpse of truth. For example:

The Universe is change, life is opinion (IV 3)³⁶.

Asia and Europe are corners in the Universe; every sea, a drop in the Universe;

³³ τὸ δὲ ὄνομα φόφος καὶ ἀπήχημα.

³⁴ RUTHERFORD 1989: 140.

³⁵ PERKINS 1992: 268.

³⁶ ὁ κόσμος ἀλλοίωσις, ὁ βίος ὑπόληψις.

Mount Athos, a clod of earth in the Universe, every instant of time, a pin-prick of eternity (VI 36)³⁷.

Again: marble, an incrustation of earth; gold and silver, sediments; your dress, the hair of animals; the purple dye, blood (IX 36)³⁸.

Usually, the physical definition is a longer process of achieving a clear mental representation of a phenomenon. Here we can see an abbreviated forms of this process or rather an attempt to give a reminder of what is already present in the mind. It is not an exercise for beginners; one has to already have an understanding that “the Universe is change”, previously acquired and repeated continuously, to be able to benefit from this succinct reminder of this truth.

At times the Emperor also creates a chain of opposites, as in VI 2:

It should be indifferent to you
 whether you are cold or comfortably warm,
 whether drowsy or with sufficient sleep,
 whether your report is evil or good,
 whether you are in the act of death or doing something else³⁹.

It is also to show the complexity of life, but at the same time the indifference of things that are beyond the moral realm. The external things which are beyond our control can meet our emotional expectations or not, but regardless of that, their moral value is the same; they are essentially indifferent. Marcus Aurelius invites the reader here to imagine that he is warm and comfortable or that he is cold and uncomfortable, in order to realise that neither of those states contributes to our being rational and virtuous (or takes anything significant away from us, for that matter).

QUESTIONS AND ANSWERS

The Emperor also uses a method consisting of accumulating questions. Questions as such appear very often in the *Meditations* and they are a part of the tradition of the diatribe, which influenced his work. The diatribe, which originated in the Cynic school and only later spread to other philosophical traditions, was both practical and interactive, which corresponded to the nature of Cynicism. The dialogical character of diatribe imitates a live dialogue with a teacher or

³⁷ ἡ Ἀσία, ἡ Εὐρώπη γωνίαί τοῦ κόσμου' πᾶν πέλαγος σταγῶν τοῦ κόσμου' Ἄθως βωλάριον τοῦ κόσμου' πᾶν τὸ ἐνεστῶς τοῦ χρόνου στιγμή τοῦ αἰῶνος.

³⁸ πῶροι γῆς τὰ μάρμαρα καὶ ὑποστάθμια ὁ χρυσός, ὁ ἄργυρος, καὶ τριχία τὸ ἐσθῆς καὶ αἶμα ἢ πορφύρα.

³⁹ μὴ διαφέρου πότερον ῥιγῶν ἢ θαλπόμενος τὸ πρέπον ποιεῖς, καὶ πότερον νυστάζων ἢ ἱκανῶς ὑπνου ἔχων, καὶ πότερον κακῶς ἀκούων ἢ εὐφημούμενος, καὶ πότερον ἀποθνησκῶν ἢ πράττων τι ἄλλοῖον.

a philosopher, but also draws the reader's attention to practical issues and away from thinking which is dissociated from daily life and moral conduct.

Marcus Aurelius also tries to engage both himself and the potential reader in the exercise by using questions and answers. These play an important role as the means to enter the dialogue not only with conceptual thinking, but also with imagination and emotions. As a result, the reader ceases to be a mere witness of the Emperor's soliloquy and becomes an active participant in the whole process. For example:

Does the Sun god claim to do the work of the god of rain, or Aesculapius the work of the Fruit-bearing goddess?
And how is it with each of the stars?
Is not their province different, but they are working together to the same end?
(VI 43)⁴⁰

There are also passages in which the Emperor combines the technique of accumulating questions with the already discussed technique of enumeration (as in the third question):

Which of these is lovely because it is praised or corrupted because it is blamed?
Does an emerald become worse than it was, if it be not praised?
And what of gold, ivory, purple, a lute, a sword-blade, a flower-bud, a little plant?
(IV 20)⁴¹

Or:

Were you born then to please yourself; in fact for feeling, not for action?
Can't you see the plants, the birds, the ants, the spiders, the bees each doing his own work, helping to adjust a world? (V 1)⁴²

It seems at times that the Emperor uses questions to "wake up" the reader, to shake habitual, automatic ways of thinking, in order to suggest something new. In such cases, the questions are very short, leaving no space for immediate answers or reflections, appearing in a way to "attack" or "cross-examine" the reader:

What more do you ask?
To go on in your mere existence?
Well then, to enjoy your senses, your impulses?

⁴⁰ μήτι ὁ Ἥλιος τὰ τοῦ Ὑετίου ἀξιοῖ ποιεῖν; μήτι Ἀσκληπιὸς τὰ τῆς Καρποφόρου; τί δὲ τῶν ἄστρον ἕκαστον; οὐχὶ διάφορα μὲν, συνεργὰ δὲ πρὸς ταῦτόν;

⁴¹ τί τούτων διὰ τὸ ἐπαινῆσθαι καλὸν ἐστὶν ἢ ψεγόμενον φθίρεται; Σμαράγδιον γὰρ ἑαυτοῦ χεῖρον γίνεται, ἐὰν μὴ ἐπαινῆται; τί δὲ χρυσός, ἐλέφας, πορφύρα, λύρα, μαχαίριον, ἀνθύλλιον, δεινδρύφιον;

⁴² πρὸς τὸ ἡδεσθαι οὖν γέγονας, ὅλως δὲ πρὸς πείσιν, οὐ πρὸς ἐνέργειαν; οὐ βλέπεις τὰ φυτάρια, τὰ στρουθάρια, τοὺς μύρμηκας, τοὺς ἀράχνας, τὰς μελισσὰς τὸ ἴδιον ποιούσας, τὸ καθ' αὐτὰς συγκοσμοῦσας κόσμος;

To wax and then to wane?
 To employ your tongue, your intelligence?
 Which of these do you suppose is worth your longing? (XII 31)⁴³

Or (again, with enumeration):

Whose soul have I at present?
 A child's, a boy's, a woman's, a despot's, a dumb animal's, a dangerous beast's?
 (V 11)⁴⁴

Sometimes there are not only questions, but questions with answers, thus imitating a philosophical dialogue between two people, a master and a disciple (a kind of *sermocinatio*). The dialogue is far from being cold and logical, as stereotypes about Stoics would suggest. As I have pointed out, it is, above all, practical, experiential, close to daily life and aimed at engaging the whole person of the reader. It is fervent, quick, and thus emotionally engaging:

– And then you refuse to do a man's office and don't make haste to do what is according to your own nature.
 – But a man needs rest as well.
 – I agree, he does, yet Nature assigns limits to rest, as well as to eating and drinking, and you nevertheless go beyond her limits, beyond what is sufficient. (V 1)⁴⁵

Marcus Aurelius plays here two different roles. One is that of a severe master, asking and admonishing his disciple, and the other is that of a disciple who is ultimately forced to agree with a powerful spiritual authority, but is also at times hesitant, skeptical or even slightly rebellious:

Enough of this wretched way of life, of complaining and mimicry.
 Why are you troubled?
 What novelty is there in this?
 What takes you out of yourself?
 The formal side of things? Look it in the face.
 The material side then? Face that.
 Besides these there is nothing, except even now at this late hour to become simpler and better in your relation to the gods. To acquaint yourself with these things for a hundred years or for three is the same. (IX 37)⁴⁶

⁴³ τί ἐπιζητεῖς; τὸ διαγίνεσθαι; ἀλλὰ τὸ αἰσθάνεσθαι; τὸ ὀρμᾶν; τὸ αὔξεσθαι; Τὸ λήγειν αὐθις; τὸ φωνῆ χρῆσθαι; τὸ διανοεῖσθαι; τί τούτων πόθου σοι ἄξιον δοκεῖ;

⁴⁴ τίνος ἄρα ὦν ἔχω ψυχὴν; μήτι παιδίου; μήτι μειρακίου; μήτι φυναικαρίου; μήτι τυράννου; μήτι κτήνους; μήτι θηρίου;

⁴⁵ ἔπειτα σύ οὐ θέλεις τὰ ἀνθρωπικὰ ποιεῖν' οὐ τρέχεις ἐπὶ τὸ κατὰ τὴν σὴν φύσιν' ἀλλὰ δεῖ ἀναπαύεσθαι. δεῖ' φημί κάγώ' ἔδωκε μέντοι καὶ τούτου μέτρα ἢ φύσις, ἔδωκε μέντοι καὶ τοῦ ἐσθίειν καὶ πίνειν, καὶ ὅμως σύ ὑπὲρ τὰ μέτρα, ὑπὲρ τὰ ἀρκούντα προχωρεῖς.

⁴⁶ Ἄλις τοῦ ἀθλίου βίου καὶ γογγυσμοῦ καὶ πιθηκισμοῦ. – τί ταράσση; τί τούτων καινόν; τί σε ἐξίστησι; τὸ αἴτιον; ἴδε αὐτό. ἀλλ' ἢ ὕλη; ἴδε αὐτήν. ἔξω δὲ τούτων οὐδέν' ἔστιν' ἀλλὰ καὶ

Or:

Will any man despise me? Let him see to it. But I will see to it that I may not be found doing or saying anything that deserves to be despised.

Will he hate me? Let him see to it. But I will be kind and well-disposed to every man. (XI 13)⁴⁷

Sometimes those dialogues can be very quick, with the questions and responses short:

You have reason? Yes, I have!

Why not use it then? If this is doing its part, what else do you want? (IV 13)⁴⁸

It is not because the answers are given without consideration. The Stoics exercised in order to be ready to form a correct judgment in any situation and the situations are often unexpected, surprising, leaving no room for calm, inner debate. We react immediately: the problem is that mostly we do so in an irrational way. Stoic exercises prepare us for immediate, but rational reactions. The mind should find correct judgments of various life situations as quickly as possible. In order to do so, we should prepare in advance, meditate on various possibilities and on our reactions to them, and, first and foremost, make the Stoic way of seeing the world something natural, habitual and automatic. As I pointed out earlier, it is not for beginners, but for those who have already assimilated the Stoic dogmas and have a correct understanding of the world. The questions and answers are abbreviated, the exchange is quick, because it is rather invoking the truth already present in the mind than searching for it. As in:

Does a man do wrong? He does wrong to himself.

Has some chance befallen you? It is well. (IV 26)⁴⁹

THE POSITIVE AND THE NEGATIVE, SUPERLATIVES AND DIMINUTIVES

Towards the end I would like to briefly discuss two other rhetorical methods which can be found in the *Meditations*. The first one is an exercise in finding positive, good or even pleasant aspects in things that appear negative, terrifying, painful, disgusting etc. For example, in VII 18 the Emperor points out that

πρὸς τοὺς θεοὺς ἤδη ποτὲ ἀπλούστερος καὶ χρηστότερος γενοῦ. Ἴσον τὸ ἑκατὸν ἔτει καὶ τὸ τρισὶ ταῦτα ἰστορήσαι.

⁴⁷ καταφρονήσει μού τις; ὄψεται. ἐγὼ δὲ ὄψεται. ἐγὼ δὲ ὄψομαι ἵνα μὴ τι καταφρονέσεως ἄξιον πράσσω ἢ λέγων εὐρίσκωμαι. Μίσησει; ὄψεται. ἀλλὰ ἐγὼ εὐμενῆς καὶ εὖνους παντί.

⁴⁸ λόγον ἔχεις; ἔχω. τί οὖν οὐ χρᾶ; τούτου γὰρ τὸ ἑαυτοῦ ποιοῦντας τί ἄλλο θέλεις;

⁴⁹ ἀμαρτάνει τις; ἑαυτῷ ἀμαρτάνει. Συμβέβηκέ σοί τι; καλῶς.

people are habitually afraid of changes, but change as such is a precondition for many good things which we desire:

Is it change that a man fears?
 Why, what can have come to be without change, and what is dearer or more familiar to Universal Nature?
 Can you yourself take your bath, unless the firewood changes?
 Can you be nourished, unless what you eat changes?
 Can any other service be accomplished without change? (VII 18)⁵⁰

Without change we could not live at all. The problem is that there are some types of change we do not approve of due to our attachment to certain things. Marcus Aurelius tries to show himself and the reader that change is not only necessary, but also desirable. Even “death”, understood as the end of every phenomenon, is something good and pleasant. The Emperor uses various *similia* to undo our habitual ways of thinking and to shake the mind in order to enable it to see things from a new and different perspective. Even death of the self, which is generally conceived as one of the most terrible things, can be looked at as something good.

The change of something terrifying and painful into something pleasant is achieved by Marcus Aurelius through the use of rhetorical means. For instance, when he describes Nature as making things as if out of wax:

Universal Nature out of its whole material, as from wax, models now the figure of a horse, then melting this down uses the material for a tree, next for a man, next for something else. And these, every one, subsists for a very brief while. (VII 23)⁵¹

The Emperor introduces the context of a child’s game in order to dismantle the potentially horrifying climate of his *meditatio mortis*. In the first example, images of sensual pleasure – bathing, eating, resting – were invoked to bring about a change of perspective. Here it is the image of play and of a certain illusory quality of reality: things do not happen seriously, for real, but like in a game of sorts. Marcus Aurelius offers his own *similia* here to exemplify this idea.

Another example is showing that things that appear ugly or evil are in fact a part of a cosmic harmony and are ultimately good and beneficial:

Even the lion’s jaws, deadly poison, and every injurious thing, like a thistle or a bog, are by-products from those august and lovely principles. Do not, then,

⁵⁰ φοβεῖται τις μεταβολήν; τί γὰρ δύναται χωρὶς μεταβολῆς γενέσθαι; τί δὲ φίλτερον ἢ οἰκειότερον τῇ τῶν ὄλων φύσει; σὺ δὲ αὐτὸς λούσασθαι δύνασαι, ἐὰν μὴ τὰ ξύλα μεταβάλῃ; τραφῆναι δὲ δύνασαι, ἐὰν μὴ τὰ ἐδώδιμα μεταβάλῃ; ἄλλο δὲ τι τῶν χρησίμων δύναται συντελεσθῆναι χωρὶς μεταβολῆς;

⁵¹ Ἡ τῶν ὄλων φύσις ἐκ τῆς οὐσίας ὡς κήρου νῦν μὲν ἵππάριον ἔπλασε, συγγέασα δὲ τοῦτο εἰς δενδρῦφιον συνεχρήσατο τῇ ὕλῃ αὐτοῦ· εἶτα εἰς ἀνθρωπάριον· εἶτα εἰς ἄλλο τι ἕκαστον δὲ τοῦτον πρὸς ὀλίγιστον ὑπέστη.

imagine them to be contrary to what you reverence, but reflect upon the fountain of all things. (VI 36)⁵²

A similar strategy can be found in III 2, where the Emperor tries to point to the beauty of imperfections, such as cracks on the bread, the lion's wrinkled brow, the foam flowing from the boar's mouth and old people's faces.

The last example of Marcus Aurelius' use of rhetoric are diminutives and superlatives. For example, in already quoted passage about Nature creating things as if out of wax, every being is in the diminutive form: ἰππάριον, δενδρῦφιον and ἀνθρωπάριον. Moreover, the brevity of their existence is also expressed by the superlative: ὀλίγιστον.

GRIMAL suggests that diminutives in Marcus Aurelius have no function at all. He points out that in Epictetus πνεῦμα has already been replaced by πνευμάτιον without any change in meaning, so the Emperor uses those forms without alluding to anything⁵³. This may be so at times, but in the quoted passage, as well as the one below, the presence of other expressions suggesting smallness seems to augment the impact of the diminutive in such a way that it is hardly conceivable that for Marcus they would not sound like diminutives any more.

Little the life each lives, little the corner of the earth he lives in, little even the longest fame hereafter, and even that dependent on a succession of poor mortals, who will very soon be dead. (III 10)⁵⁴

Here ἀνθρωπαρίων is preceded by the double μικρόν as well as by the superlatives μηκίστη and τάχιστα. Γωνίδιον is used to describe the part of the earth that is inhabited by humans, just as in IV 3 the whole earth is compared to a point (στιγμή). Also in V 24, the immensity of the totality of matter is juxtaposed with the smallness of the human body, and the immensity of time itself is contrasted with the brevity of human life (συμπάσης – ὀλίγιστον).

The purpose of these superlatives and diminutives is to show what Pierre HADOT called a "view from above" or what could be called a "cosmic perspective". That was a commonly practiced Stoic exercise whose aim was first to question the human conviction of the importance of human affairs, and one's own affairs for that matter, and second, to induce a contemplative or even mystical experience in which the very perspective from which the world is viewed shifts from the individual and the egoistic towards the universal, altruistic and divine. Marcus Aurelius does not merely uses logical arguments to demonstrate

⁵² τὸ χάσμα τοῦ λέοντος καὶ τὸ δηλητήριον καὶ πᾶσα κακουργία, ὡς ἄκανθα, ὡς βόρβορος, ἐκείνων ἐπιγεννήματα τῶν σεμνῶν καὶ καλῶν. Μὴ οὖν αὐτὰ ἀλλίτρια τούτου οὐ σέβεις φαντάζου, ἀλλὰ τὴν πάντων πηγὴν ἐπιλογίζου.

⁵³ GRIMAL 1991: 339.

⁵⁴ μικρόν μὲν οὖν ὁ ζῆ ἕκαστος· μικρόν δὲ τὸ τῆ γῆς γωνίδιον ὅπου ζῆ· μικρόν δὲ καὶ ἡ μήκιστη ὑστεροφημία καὶ αὕτη δὲ κατὰ διαδοχὴν ἀνθρωπαρίων τάχιστα τεθηξομένων.

that a human life is brief, a human body small and the whole human world relatively unimportant to the universe. He uses rhetoric to shatter that conviction through emotional responses to words.

CONCLUSION

The examples selected above do not exhaust the problem of the complex use of rhetoric in the *Meditations*, but they demonstrate that Marcus Aurelius was not reluctant to use what he learnt from his teachers of the *ars rhetorica*. Moreover, he shows his mastery of this subject, not for mere display, but for enhancing the impact which his spiritual exercise have on his own mind and the mind of whoever happens to read the *Meditations*. Perhaps Marcus Aurelius personally struggled with his “books”, with rhetoric, literature and the formal education of his time, because he felt that there was something more important – the practice of a philosophical life, that is, constant attention to whatever happens moment to moment and the constant exercise of seeing things as they really are, not as they appear to our foolish mind. He probably saw rhetoric as a potential distractor or even a possible obstacle on his spiritual way, but he managed, in the end, to use it as a tool for his own purpose.

But if we take a closer look at how exactly he did that in his work, we can see that he actually enjoyed working with words, that it was not merely something he knew he had to do, but probably a true pleasure for him. This presents a different image of Marcus Aurelius than many of us have been accustomed to. In the place of a melancholy, ascetic Emperor, constantly pining for a quiet life, but forced to do public service, we can see a brilliant, educated intellectual of the Second Sophistic period who likes to engage himself and the potential reader not only in spiritual work, but also in a play with words, images and ideas, who tries to see the world in a new, fresh way every time, who admires the complex beauty of the universe and tries to reflect this beauty in his own thinking and writing.

Adam Mickiewicz University in Poznań

BIBLIOGRAPHY

- VAN ACKEREN 2012: M. VAN ACKEREN (ed.), *A Companion to Marcus Aurelius*, Chichester–Malden 2012.
- ALEXANDRE 1979: M. ALEXANDRE, *Le travail de la sentence chez Marc-Aurèle: philosophie et rhétorique*, La Licorne III 1979, pp. 125–158.
- ARNOLD 1865: M. ARNOLD, *Marcus Aurelius*, in: IDEM, *Essays in Criticism: First Series*, London 1865, pp. 217–241.
- ASMIS 1989: E. ASMIS, *The Stoicism of Marcus Aurelius*, *ANRW* II 36, 3 (1989), pp. 2228–2252.
- BARTSCH 2009: S. BARTSCH, *Senecan Metaphor and Stoic Self-Instruction*, in: S. BARTSCH, D. WRAY (eds.), *Seneca and the Self*, Cambridge 2009, pp. 188–217.

- BRUNT 1974: P.A. BRUNT, *Marcus Aurelius in his Meditations*, JRS LXIV 1974, pp. 1–20.
- DICKSON 2009: K. DICKSON, *Oneself as Others: Aurelius and Autobiography*, *Arethusa* XLII 2009, pp. 99–125.
- ERLER 2012: M. ERLER, *Aspects of Orality in (the Text of) the Meditations*, in: VAN ACKEREN 2012, pp. 346–361.
- FARQUHARSON 1951: A.S.L. FARQUHARSON, *Marcus Aurelius: his Life and his World*, Oxford 1951.
- 1968: A.S.L. FARQUHARSON, *The Meditations of the Emperor Marcus Antoninus*, edited with translation and commentary, Oxford 1968.
- GIAVATTO 2012: A. GIAVATTO, *The Style of the Meditations*, in: VAN ACKEREN 2012, pp. 333–345.
- GOURINAT 2012: J.-B. GOURINAT, *The Form and Structure of the Meditations*, in: VAN ACKEREN 2012, pp. 317–332.
- GRIMAL 1991: P. GRIMAL, *Marc Aurèle*, Paris 1991.
- HADOT 1987: P. HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris 1987.
- 1992: P. HADOT, *La citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Paris 1992.
- JÄKEL 1991: S. JÄKEL, *Marcus Aurelius' Concept of Life*, Turku 1991.
- KARADIMAS 2003: D. KARADIMAS, *Marcus Aurelius' Meditations and its Rhetoric*, in: A. PILTZ (ed.), *For Particular Reasons: Studies in Honour of Jerker Blomqvist*, Lund 2003, pp. 165–189.
- ŁAPIŃSKI 2011: K. ŁAPIŃSKI, *Marek Aureliusz: Rozmyślania (do siebie samego)*, tłumaczenie i komentarz, Warszawa 2011.
- NEWMAN 1989: R.J. NEWMAN, *Cotidie meditare. Theory and Practice of the meditatio in Imperial Stoicism*, *ANRW* II 36, 3 (1989), pp. 1474–1517.
- PERKINS 1992: J. PERKINS, *The "Self" as Sufferer*, *HThR* LXXXV 1992, pp. 245–272.
- RUTHERFORD 1989: R.B. RUTHERFORD, *The Meditations of Marcus Aurelius: A Study*, Oxford 1989.
- SELLARS 2003: J. SELLARS, *The Art of Living: the Stoics on the Nature and Function of Philosophy*, Burlington 2003.
- STRÓŻYŃSKI 2014: M. STRÓŻYŃSKI, *Filozofia jako terapia w pismach Marka Aureliusza, Plotyna i Augustyna*, Poznań 2014.
- ŻUREK 1997: G. ŻUREK, *Posłowie: W holdzie Josifowi Brodskiemu*, in: Marek Aureliusz, *Rozmyślania*, transl. by M. REITER, Warszawa 1997.

DEXIPPUS AND THE REPELLING OF THE GOTHIC INVASION
IN THE YEARS 267–268

A NEW PIECE OF EVIDENCE (*CODEX VINDOBONENSIS HIST. GR.* 73,
FF. 192V–193R) WITH AN EXPLANATION OF AN ERROR
COMMITTED BY THE AUTHOR OF THE *HISTORIA AUGUSTA* (*HA GALL.* 13, 7)

by

ROBERT SUSKI

ABSTRACT: Our knowledge about the life of the historian Dexippus is rather limited. In *HA Gall.* 13, 7 there is a mention of Dexippus' participation in the repelling of a Gothic incursion to Greece in the end of Gallienus' reign. This information is strange, because there is no reference to Dexippus' leadership in this war in a honorific inscription dedicated to him by his children. Nonetheless many scholars believe that Dexippus organised the Athenian defence against the Heruli. In this paper a new hypothesis is presented. Fragments of the recently discovered *Scythica Vindobonensia* (which probably came from Dexippus' *Scythica*) shed new light on the role of Dexippus' in the repulsing of the Goth/Heruli invasion. The *Scythica Vindobonensia* mention a boeotarch for the fifth time named Dexippus as one of Greek leaders who helped the Roman army. This Dexippus could not be the same person as the Athenian historian. I suggest that the author of the *Historia Augusta* confused two men bearing the name Dexippus, the Athenian historian, and the boeotarch from Thebes.

In chapter 13 of Gallienus' biography, the author of the *Historia Augusta* mentions the repelling of a Gothic raid on the eastern provinces of the Roman Empire, in which the historian Dexippus is said to have participated. At first, the Byzantion-born commanders Cleodamus and Athenaeus carried on fighting near the Pontic coast, while Venerianus defeated the "Scythians" (Goths) in a naval battle. Despite these efforts, the Goths managed to devastate Kyzikos, as well as the provinces of Asia and Achaëa. It was then that the Athenians, led by the famous historian Dexippus, defeated the enemy¹. Subsequently, the Goths would go on to pillage Epirus, Macedonia and Boeotia, which finally caused Gallienus to take action and vanquish them in Illyricum². The fighting did not stop, however, and the operations continued, with more or less success, under

¹ *HA Gall.* 13, 6–8.

² *HA Gall.* 13, 8 f.

Marcianus' command³. The further account of the war can be found in the biography of Claudius II⁴. The present article deals with Dexippus' role in this conflict. Contrary to what can be found in the *Historia Augusta*, it is not so obvious⁵, and the excerpts which were discovered and recently published, most probably from the *Scythica* by Dexippus (*Scythica Vindobonensia*), make it possible to reconsider the whole issue once again⁶.

The author of the *Historia Augusta* does not specify the sources on which the above passage is based. It is nonetheless evident that the source in question must have been the *Scythica* by the Athens-born historian Dexippus⁷. Many of the events described in the *Historia Augusta* are confirmed in other sources as well (their accounts often bringing more information on the subject). The sack of Athens during the incursion of the Goths, when the invaders would have reportedly seized all the books and decided to burn them, as mentioned by Cedrenus, Simeon Magister, and Zonaras, had already reputedly taken place in Claudius II's reign⁸. Apart from the *Historia Augusta*, Cleodamus is also mentioned in Zonaras. According to his account, he was an Athenian who attacked and defeated the Gothic flotilla, this confrontation being dated to Claudius II⁹.

³ *HA Gall.* 13, 10.

⁴ *HA Claud.* 11, 3–12, 1. Cf. PASCHOUD 2011: 301–306.

⁵ Many scholars question Dexippus' actual participation in the defence of Athens. Cf. STE. CROIX 1981: 655; POTTER 1990: 73.

⁶ The *Österreichische Nationalbibliothek* of Vienna is in possession of the 11th-century manuscript *Codex Vindobonensis Hist. gr.* 73. It comprises *Constitutiones Apostolorum* (fols. 2–184), *Synodicon Orthodoxiae* (fols. 185–191), *De scriptio constitutionis monasterii Studii* by Theodore the Studite (fols. 192–193), prayers (fols. 193–194), and anathemas against thieves of books by Patriarch Theodosius IV of Antioch (1278–1283). The manuscript was kept at the monastery of the Theotokos in Smyrna and was purchased by the Habsburg ambassador to the Ottoman court, Augerius de Busbeck, in the 16th century. During the examination of the manuscript in the years 2007 and 2008, Jana GRUSKOVÁ discovered that the fols. 192–195 were a palimpsest. Initially, it was possible to decipher only 15% of the erased text. On the history of the manuscript and the palimpsest, see GRUSKOVÁ 2010: 43–53; MARTIN, GRUSKOVÁ 2014a: 105–107; MARTIN, GRUSKOVÁ 2014c: 730–733). It contains several fragments of a work that recounts the raids by the “Scythians” (i.e., Goths) in the 3rd century. To date, three fragments have been published: (a) with Decius' speech following the fall of Philippopolis (fols. 194v–195r; text and translation: MARTIN, GRUSKOVÁ 2014c: 734–737); (b) the Goths' actions against Decius (fol. 194r–v; text and translation: MARTIN, GRUSKOVÁ 2014b: 32–34; 2015); (c) and the Greek response to the Goths' withdrawal from besieging Thessaloniki (fols. 192v–193r; text and translation: MARTIN, GRUSKOVÁ 2014a: 107–110).

⁷ For a list of the passages where the author of the *Historia Augusta* draws on Dexippus, see BARNES 1978: 109–111; PASCHOUD 1991: 229–233.

⁸ Cedr. p. 454; Sym. 81, p. 102; Zon. XII 26.

⁹ Zon. XII 26. Let us note that the *Historia Augusta* records the names of the two commanders, Cleodamus and Athenaeus, whereas Zonaras mentions Cleodamus the Athenian. In all probability, the latter author confused the name of Cleodamus' comrade with his origin (KOTULA 1994: 83; BANCHICH 2009: 120). Possibly, it could have been the other way round and the author of the *Historia Augusta* may have misinterpreted his source. After all, his native language was Latin, not Greek, as was the case with Zonaras.

The similarities in the depictions of the conflict between the *Historia Augusta* and some Byzantine sources (Zosimus, Syncellus, Zonaras) are the consequence of the use by all those authors of one and the same source, that is, Dexippus¹⁰. Significantly, it is not very clear when exactly this invasion occurred¹¹. As the *Historia Augusta* recalls, the Heruli/Goths had been laying waste to Greece as early as Gallienus' reign and this is precisely when they would have been defeated. However, as noted before, some of the other authors tend to date this war to Claudius II's reign. Of course, it is clear that there was one invasion (not two), but it remains disputed whether the final victory over the Germanic forces should be attributed to Gallienus or Claudius II¹².

Dexippus was a historian as well as an important figure in Athens. Coming from a wealthy family¹³, he held the offices of archon (as *archon basileus* and, alternately, as *archon eponymous*) and the most eminent (*kratistos*) priest (*hiereus panagēs*)¹⁴, *akrostolion* at the time of the Panathenaic Games¹⁵, and *panēgyriarchēs*¹⁶. Besides the *Historia Augusta*, the authors drawing on Dexippus

¹⁰ PASCHOUD 1991: 217 f. Syncellus makes several mentions of Dexippus as his source; cf. pp. 208, 318, 459. For Syncellus' use of Dexippus, cf. ADLER, TUFFIN 2002: LXI.

¹¹ The chronology of the Gothic raids on the Roman Empire remains very uncertain. Cf. SALAMON 1971; GEIGER 2013: 145–151.

¹² The Roman victory at Nessos is mentioned in Syncellus' work (Sync. 717). *HA Gall.* 13, 9 and *Zos.* I 39, 1 both know about Gallienus' victory over the Goths, but do not mention the battles fought during that war. The reference to the battle of Naissus can be found only in Zosimus (I 43, 2). Some of the ancient authors make note of Claudius II's victory, yet there is no mention of any decisive battle being fought (*HA laud.* 9, 9; *Aur. Vict. Caes.* 34, 5; Sync. 720). As A. ALFÖLDI argues, the phonetic similarity between the place names Nessos and Naissus, and the splitting of one invasion into two testify to the fact that this is indeed one and the same battle that was fought under Gallienus, but the victory would be ascribed to Claudius II, as the pro-senatorial historiography hated Gallienus and attributed his victory to his successor (ALFÖLDI 1939a: 189 f.; 1939b: 149 f.; 1939c). ALFÖLDI's hypothesis was accepted by a number of scholars (STRAUB 1952: 54–59; SALAMON 1971: 136; PASCHOUD 1971: 157–160; SYME 1983: 68; CHASTAGNOL 1994: 923; FORGIARINI 1998; ZIÓLKOWSKI 2004: 518; SUSKI 2011), and critically received by many others (COPE 1969: 161; CHRISTOL 1975: 823; POTTER 1990: 57 f.; WOLFRAM 1990: 45; HEATHER, MATTHEWS 1991: 45; KOTULA 1991; KETTENHOFFEN 1992; BIRD 1993: 141; KOTULA 1994: 87–108; POTTER 2004: 266; DRINKWATER 2005: 49; KULIKOWSKI 2007: 20; HARTMANN 2008: 301–304). It continues to arouse much controversy to this day (for a summary of the discussion, see SUSKI 2011). A more extensive presentation of the dispute would go far beyond the scope of this article. It is of no significance to the present subject matter if the historically substantiated battle was that of Nessos or Nessos and Naissus. Unfortunately, the *Scythica Vindobonensia* does not offer any clues there are needed to solve this problem.

¹³ Cf. MILLAR 1969: 19 f.; MARTIN 2006: 26–30.

¹⁴ *IG II²* 3670. The term *kratistos* can be commonly found in the Areopagite inscriptions beginning from the 2nd century. It points to the social status and respect enjoyed by Dexippus as a member of the Athenian elite and nothing more (GEAGAN 1967: 55; MILLAR 1969: 20; MARTIN 2006: 33–35). Dexippus' office of *hiereus panagēs* was not among the very prominent at Eleusis (MILLAR 1969: 20).

¹⁵ *IG II²* 3198. Cf. MILLAR 1969: 20.

¹⁶ *IG II²* 3669.

do not refer to his role in the repelling of the invasion by the Goths/Heruli¹⁷. There is a lengthy and lofty speech in the *Excerpta de Sententiis* (possibly reminiscent of Thucydides)¹⁸, addressed to the Athenians by an unidentified orator. He stressed therein that victories are achieved thanks to courage, not the number of soldiers. The Athenians had only 2,000 men at their disposal. The speaker devoted much of his oration to the building-up of courage among his audience, which was of particular importance in the face of the seizure of their native city by enemy forces. He reminded the Athenians of the imperial fleet being stationed nearby and ready to provide assistance. Thereby, he inspired the other regions of Greece to act in the same way and resist the enemy, setting the example of bravery and freedom for the Hellenes. He pointed out that everybody would have to die eventually, while to sacrifice one's life for the home city was a noble reward and would bring everlasting glory. Therefore, this misfortune should not break the spirit of the Athenians. He also noted that the summoning of the auspicious gods should ensure protection for the defenders¹⁹. It must be said here that the speech is clearly taken out of context, as it was included in a Byzantine encyclopaedia. Unfortunately, we do not have the complete text; the beginning of the speech is missing, and some of the parts have survived in fragments only (as a matter of fact, it consists of two excerpts)²⁰. In addition, there is another extant speech that Dexippus is said to have delivered at an assembly of the Hellenes (whatever that may mean). Unfortunately, only some short sections of this oration have survived and its actual sense is not entirely clear (it speaks of salvage and the commander's virtue)²¹. It is difficult to say anything about a possible relation between the speakers of these two orations. In F. MILLAR'S view, these are parts of the same speech, delivered by one and the same speaker, namely Dexippus²². This hypothesis is not very likely. The former speech was addressed to the Athenians, while Dexippus' audience was a congregation of the Hellenes²³. In STE. CROIX'S opinion, there is no circumstantial evidence to identify the first of the two speakers with Dexippus²⁴. A similar view is held by the author of the recent edition of the extant fragments of Dexippus, G. MARTIN²⁵. It is also worth recalling that Dexippus does not have reputation for providing

¹⁷ STE. CROIX 1981: 655.

¹⁸ STEIN 1957: 4–71; BLOCKLEY 1971: 711; POTTER 1990: 85.

¹⁹ Dexipp. 25 = *Excerpta de sententiis*, pp. 47 f.

²⁰ POTTER 1990: 82.

²¹ Dexipp. 26 = *Excerpta de sententiis*, p. 48.

²² MILLAR 1969: 27 f.

²³ STE. CROIX 1981: 655.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ MARTIN 2006: 119–125.

the most important names in the conflicts he describes. In his long accounts of the sieges of Marcianopolis, Philippopolis and Side, he only mentions the name of the philosopher Maximus, who encouraged the defenders of Marcianopolis²⁶. Nonetheless, this speech is treated as evidence for Dexippus' command of the Athenian forces. In consequence, many scholars believe that Dexippus was in charge of organising the defence of Athens against the Heruli²⁷.

There are also some additional clues that would cast doubt on the information found in the *Historia Augusta*. Let us first mention a honorific inscription, currently in the Louvre, dedicated to Dexippus by his children, with permission of the Areopagus, the boule of 750, and the assembly of the Athenians²⁸. It mentions that he was an eye-witness to the Athenians' courage and that he depicted it in his historical works, but there is no information about his actual leadership²⁹. If he had been in command, why should it not have been mentioned by Dexippus' children? It does not seem likely they would have omitted such a fact³⁰.

Quite unexpectedly, some new fragments have recently been found, probably from Dexippus' *Scythica*³¹. They shed new light on the role of Dexippus' in the repulsing of the Goth/Heruli invasion, recounting a story of the attack by the "Scythians" (Goths or Heruli) on Macedonia (and possibly Thrace; the beginning of the land's name is missing), and their unsuccessful attempt at conquering Thessaloniki. Following the Goths' withdrawal from the siege of Thessaloniki, the prevailing opinion was that the enemy would go on and try to invade Athens

²⁶ POTTER 1990: 86.

²⁷ MILLAR 1969: 26; BLOCKLEY 1971: 712 and 1972; DE BLOIS 1975: 4.

²⁸ The inscription is placed on the base, which had been originally used for Epictetus' statue and then re-used by Dexippus; cf. MILLAR 1969: 21.

²⁹ *IG II²* 3669.

³⁰ STE. CROIX 1981: 655; MARTIN 2006: 39.

³¹ There are remarkable stylistic similarities, including those reminiscent of Thucydides, and the method of how the speeches are used between the recently discovered text and the known fragments of Dexippus' *Scythica*. Cf. MARTIN, GRUSKOVÁ 2014a: 114–116. Moreover, the authorship of Peter the Patrician may be ruled out, as he would have used Roman offices in a more formal manner than the author of the *Scythica Vindobonensia*; likewise, that of Philostratus of Athens and Nicomachus of Trabzon, who would have most probably focused on relating the wars in the East (for both Peter and Philostratus, see DAVENPORT, MALLAN 2013: 209). In all probability, these are not excerpts from the work by an enigmatic historian named Eusebius, the author of a history from Augustus to Carus (*Evag. Hist. eccl.* V 24), from whose work there are extant accounts of the sieges of Thessaloniki and the most likely unidentified city in Gaul, as preserved in the *Codex Parisinus inter supplementa Graeca* 607. That author modelled his work on Herodotus and wrote in the Ionian dialect (on Eusebius, see SIVAN 1992). Even though the identification of the author of the *Scythica Vindobonensia* with Dexippus appears to be likely, it is still possible that his identity is unknown. An argument against linking that fragment to Dexippus is a very terse depiction of the siege of Thessaloniki. Perhaps, the passage in question may have been abridged by a copyist. For this reason, I shall continue to follow the text editors and recognise this particular identification, although it should be obviously taken into consideration as uncertain.

and the cities of Achaëa in order to seize gold and silver votive gifts stored in the temples. To prevent the attack, the Greeks decided to blockade the pass of Thermopylae³². According to the historian, they reached their destination poorly armed, with short spears, axes, and wooden pikes fitted with bronze or iron blades³³. The allied Greeks picked three commanders. They were the governor of Achaëa Marianus³⁴, Dexippus, who was the boeotarch for the fifth time (ὄς δὴ

³² The *Historia Augusta* contains an account of the reinforcements sent to Thermopylae during the Goths' attack in Decius' reign. In a letter that Decius reportedly addressed to the governor of Achaëa (*praeses Achaiae*) Messala, it is said that he should order the tribune Claudius (the future emperor Claudius II), called the most noble youth, the bravest soldier, and a reliable citizen ("optimum iuvenem, fortissimum militem, constantissimum civem"), to move on to Thermopylae for the defence of the Peloponnesians. The governor is reported to have put under his command 200 soldiers from Dardania, 100 cataphracts, 60 cavalrymen, 60 archers from Crete, and 1,000 well-armed recruits (*HA Claud.* 16, 1). Although it is true that the author of the *Historia Augusta* uses some technical terms for military equipment in this letter (CHERF 1993: 231 f.; for military terminology in this passage, see BIRLEY 1966: 41), the remaining information would raise doubts. All of this seems to indicate that the letter is just another document invented by the author of the *Historia Augusta*. Messala is an unknown, and probably invented, figure (BIRLEY 1991: 56; PASCHOUD 2011: 330), the cataphracts were rather not of much use in Greece (PASCHOUD 2011: 330), while Achaëa was governed by a proconsul, not *praeses*, in the 3rd century (CHERF 1993: 231; PASCHOUD 2011: 330). It has also been pointed out that the placement of a Roman garrison at Thermopylae in the 3rd century would have been completely useless from the military standpoint (DAMERAU 1934: 23; ALFÖLDY 1983: 17; CHERF 1993: 233). For that reason, this letter invented by the author of the *Historia Augusta* is regarded as an allusion to the events of the late 4th century (CHERF 1993: 234–236; PASCHOUD 1992: 21–28 and 2011: 333). In this way, the *Historia Augusta* would make reference to Alaric's devastation of Achaëa in the years 394 and 395, after the flight of Gerontius, appointed the head of the defence of Thermopylae by Rufinus (Eun. *Vit. Soph.* VII 3, 4 f.; Eun. fr. 65, 1; Zos. V 5, 1–6, 2; cf. PASCHOUD 1986: 91–96). Before the publication of the *Scythica Vindobonensia*, I had a sceptical view of that hypothesis (SUSKI 2014: 7). The recently found text offers a new insight into this passage of Claudius II's biography. Of course, Decius' letter is certainly not an authentic document. It is dubious that the reason for its invention was to allude to the ineptly conducted war with Alaric. Contrary to the renowned scholars' opinion, the evidence of the *Scythica Vindobonensia* shows that in the 3rd century there was an idea of defending Greece by putting a blockade at Thermopylae. In his inventing of the false facts from the life of Claudius II, the author of the *Historia Augusta* resorted to actual events more or less from this emperor's lifetime.

³³ A list of the cases from the 2nd to the 6th centuries where ordinary citizens of the empire would take up arms to defend themselves against invasions was drawn up by G. DE STE. CROIX (1981: 653 f.).

³⁴ Marianus is a figure who is most likely attested in Gallienus' biography in the *Historia Augusta*. Various manuscript versions of *HA Gall.* 6, 1 bring up a Roman commander whose name is rendered as Marianus or Marcianus. The variant Marianus can be found in the best manuscripts of the *Historia Augusta* (RATTI 2002: 24; MALLAN, DAVENPORT 2015: 210 f.). It is likely that MALLAN and DAVENPORT are correct in questioning the emending of the name of the Roman governor of Achaëa from Marianus to Marcianus by MARTIN and GRUSKOVÁ in the *Scythica Vindobonensia* (MALLAN, DAVENPORT 2015: 211 f.). This Marianus is not the same as Aurelius Marcianus, who fought in Thrace in 267 (*HA Gall.* 13, 10; *Claud.* 6, 1; 18, 1) and participated in the conspiracy against Gallienus (*HA Gall.* 14, 1; 14, 7; 15, 2). Marcianus led a regular Roman field army, whereas Marianus from the *Scythica Vindobonensia* had to call for a general levy among the Greeks. On Aurelius Marcianus, see GEROV 1965; CHRISTOL 1977.

πέμπτον εἶχε τῆν ἐν Βοιωτοῖς ἀρχήν), and Philostratus of Athens, a man versed in speech and thought (ἀνὴρ λόγους καὶ γνώμην κρατίστος). Approximately one third of the whole text is a long speech by Marianus, in which he spurred his audience into action and encouraged the Greeks to resist the invasion, reminding them of how often they had had to stand up there against the enemy. The Thermopylae pass was a battle-ground during the Persian wars, the Lamian war³⁵ and the conflict with king Antiochus III (called τὸν ἐξ Ἀσίας δυνάστην), where the Greeks and Romans fought side by side under the Roman command³⁶. As can be seen from this passage, Dexippus was among the leaders in command of the resistance to the invaders. The question is which events the summarised passage would refer to and whether the figure named Dexippus, as mentioned in this text, is the same person as the Athenian historian under consideration.

The above excerpt from the *Scythica Vindobonensia* is unfortunately out of context and, in consequence, the question of the dating is far from obvious. There is a mention of Thessaloniki being besieged by the Goths. In the course of the 3rd century, there were two unsuccessful siege attempts undertaken by these invaders: for the first time, most probably in 254³⁷, and then again in 267. In ad-

³⁵ Diod. XVIII 11, 5.

³⁶ In fact, if the Achaean League supported the Romans in the conflict with Antiochus III (Liv. XXXV 50), and their forces maintained the Roman influence in Athens (Liv. XXXV 50), our sources do not report on the presence of the Greeks in the Roman army (Liv. XXXVI 16–19; App. *Syr.* 17–20). On the other hand, the Aetolians fought on Antiochus III's side (Liv. XXXVI 16; App. *Syr.* 18). He also received support from Boeotia (Liv. XXXVI 6), as well as from Phocis and Chalcidice (App. *Syr.* 21). The speech of Marianus is likely to be an invention by the author of the *Scythica Vindobonensia*. A reference to the war with Antiochus III, in this context, would not have been a very fortunate idea.

³⁷ The date of this siege of Thessaloniki is not entirely clear. The sources concerned date it back to Valerian's reign, offering no further details. The 4th century Latin sources are very terse on this point and cannot assist us in attempting to determine the date of the invasion when Thessaloniki was under siege. Aurelius Victor enumerates all the afflictions that struck the Roman Empire in Gallienus' reign (reporting no such information in the context of Valerian's reign). He refers to the Goths' seizure of the lands of the Macedonians, the Achaeans, and the borderland of Asia, alongside the conquest of Mesopotamia by the Parthians, the East by the brigands (or, more accurately, by a woman), Italy by the Alamanni, the loss of Dacia, and the destruction of Gaul and Spain by the Franks (*Caes.* 33, 3; cf. BIRD 1994: 137). As evident, this account is both synthetic and not free of errors, as it does not even mention the siege of Thessaloniki. Unfortunately, Aurelius Victor devotes more attention to the circumstances of the conspiracy against Gallienus (33, 20–22), the decline of morals during this ruler's reign (33, 23–26), the proclamation of this emperor as divine, or the killing of his associates and family members (33, 27–32). A similar listing of the ravaged provinces can be found in Eutropius. This author only makes a single mention of the devastation of Greece, Macedonia, Pontus, and Asia during Gallienus' reign, and the siege of Thessaloniki is not included in his relation at all (Eutrop. IX 8; cf. BIRD 1993: 139 f.). We can find some more details in Greek sources. Zosimos mentions the siege of Thessaloniki as the first event after the emperor's accession to power, before appointing Gallienus co-ruler (I 30, 1), Valerian's departure to the East (I 30, 1), and Gallienus' campaigning on the Rhine (I 30, 2 f.). In a similar tone, Syncellus recounts the attempt to conquer Thessaloniki, prior to his account of the war with Shapur I (Sync. p. 466). Zonaras refers

dition, some scholars would tend to connect this text with the Gothic invasion of the Roman Empire that took place in the year 262³⁸. It is linked with the presence of Marianus, a figure known from the *Historia Augusta*, among the Greek commanders noted in the *Scythica Vindobonensia*.

Unfortunately, the reconstruction of the Gothic incursion of 262 poses a number of problems. The *Historia Augusta* tells us about the ravaging of Thrace and Macedonia, and an unsuccessful attempt to conquer Thessaloniki, showing no hope for a peaceful solution³⁹. The same bands of Goths were confronted in Achaëa by the troops led by Marianus⁴⁰. The invaders ravaged Asia, plundering and burning down the temple of Diana at Ephesus⁴¹. Following his account of the celebration of Gallienus' *decennalia*, the author of the *Historia Augusta* remarks on the Goths devastating Cappadocia, where the Roman forces fought them with varying success. Afterwards, the Goths retreated to Bithynia⁴². At about the same time, Gallienus held the office of archon in Athens⁴³. According to Syncellus, the Scythians, calling themselves Goths, sailed across the Black (Pontic) Sea and arrived in Bithynia. After crossing Asia and Lydia, they conquered Nicomaëdia. Some of the invaded cities had no walls to defend them, while the others would have only had some partial fortifications. The Goths reached as far as Cappadocia, Galatia and Phrygia. To combat the enemy, Odaenathus and his troops came to Asia Minor, but the invaders managed to make a retreat⁴⁴. Jordanes makes a note of a raid under the command of Respa, Veduc and Tarvar, crossing the Hellespont strait, ravaging many cities in Asia, including Chalcedon, Ilion and Ephesus, where the temple of Artemis was burned down⁴⁵. The Goths returned to their homeland via Thrace, where they attacked the city of Anchianos and spent many days bathing in the hot springs around 12 miles from that locality⁴⁶.

As we can see, it would be difficult to have a clear view of the events as based on the above passages. Most probably, the events represented in chapters 6 and

to the siege after his mention of the persecution of Christians and before the war with Persia, during which he was taken captive (see Zon. XII 23; cf. BANCHICH 2009: 108). If so, the attempt to seize Thessaloniki should have occurred between the years 253 and 260. However, since the confrontation with the Goths in the Balkans happened during the short reign of Aemilianus, it is linked with the beginning of Valerian's reign (GOLTZ, HARTMANN 2008: 234).

³⁸ See MALLAN, DAVENPORT 2015.

³⁹ *HA Gall.* 5, 6.

⁴⁰ *HA Gall.* 6, 1.

⁴¹ *HA Gall.* 6, 2.

⁴² *HA Gall.* 11, 1.

⁴³ *HA Gall.* 11, 3–5.

⁴⁴ Sync. p. 467.

⁴⁵ Jord. *Get.* 107 f.

⁴⁶ Jord. *Get.* 108 f.

11 of Gallienus' biography refer to the same invasion⁴⁷. Interestingly, however, no other sources, except for the *Historia Augusta*, make a mention of Greece having been invaded as well. Likewise, no other source refers to Thessaloniki being under siege during the same raid. The Goths are reported to have plundered Asia Minor. Oddly enough, the other authors used the same source as the author of the *Historia Augusta*. Furthermore, if the Gothic invasion had not swept over Greece, its route would have been more logical. If one recalls the fact that this biographical work happens to connect events as long as several years apart, the conclusion appears to be obvious. To prove this point, in chapters 10 and 11 of Gallienus' biography, the author of the *Historia Augusta* first mentions Odenaethus fighting the Persians in 264, i.e., during the consulship of Gallienus and Saturninus (*HA Gall.* 10, 1–8), then refers to the Goths invading and ravaging Cappadocia in 262 (*HA Gall.* 11, 1 f.), and finally talks about Gallienus' archonate in Athens, which would most likely have taken place in 264 (*HA Gall.* 11, 3–5)⁴⁸. It is plausible, therefore, that the conflict as described at *HA Gall.* 6, 1 should have occurred at a time different than the further account of the confrontation with the Goths⁴⁹. As a result, it is not possible to shift the date of the siege of Thessaloniki from Valerian's reign to Gallienus', as MALLAN and DAVENPORT would like to see it. All the more so because the other sources drawing on Dexippus' work make a clear distinction between the raids during which Thessaloniki was besieged and the invasion that devastated the province of Asia. Although they do report, in two places, on the Heruli attack from the late 260s, the reason for doing so is obvious, considering that a change on the throne happened at that time. That was not the case, however, with the Gothic incursion of 262. In effect, the possibility that the relevant fragment of the *Scythica Vindobonensia* may be concerned with the events of the year 262 must be ruled out.

The question remains whether the passage under consideration would refer to the years 253/254 or 267. The Goths' invasion undertaken in 253 or 254 could be reconstructed on the basis of several sources, most of them having very likely drawn upon Dexippus. Zosimus speaks of Greece having been devastated and Athens conquered by the Scythians⁵⁰. In turn, Zonaras recounts the crossing of the Danube, with Thrace pillaged and Thessaloniki besieged by the invaders. Those events caused much alarm in Athens, prompting the rebuilding of the city fortifications, once destroyed in Sulla's time, while the Peloponnesians were said to

⁴⁷ SALAMON 1971: 139; CHRISTOL 1997: 210–215; RATTI 2002: 146.

⁴⁸ AMSTRONG 1987: 240–246. Besides the passage in the *Historia Augusta*, Gallienus' presence in Athens is attested by the inscription from Eleusis, dated to 265 (*IG*² 1103; on this inscription, see AMSTRONG 1987: 246–251).

⁴⁹ SALAMON 1971: 131; RATTI 2002: 116.

⁵⁰ Zos. I 39, 1.

have erected a defensive wall at the Isthmus⁵¹. Most of these facts are also reported in Syncellus' work. His account talks about the Goths crossing the Danube, plundering Thrace, a failed siege of Thessaloniki, panic among the Greeks, the setting up of guards at Thermopylae, rebuilding the walls of Athens, and reconstructing the fortifications at the Isthmus by the Peloponnesians⁵². There is also a description of the siege of Thessaloniki in the work of an enigmatic historian Eusebius⁵³.

It is not very likely, however, that the author of the *Historia Augusta* would mention this particular siege of Thessaloniki in Gallienus' biography. First of all, he begins his relation of the events from taking Valerian captive, which is very clearly indicated in the passage concerned⁵⁴. Secondly, the events depicted in the biography took place during Gallienus' reign as sole emperor, not during the period when he co-ruled with his father: taking Valerianus prisoner⁵⁵, actions undertaken by Odeanathus⁵⁶, the rebellions of Macrianus and (perhaps) Ballista⁵⁷, Valens⁵⁸, Piso⁵⁹, Aureolos⁶⁰, Aemilianus (?)⁶¹ and Postumus⁶².

The most plausible theory is that the above excerpt of the *Scythica Vindobonensia* would concern the repulsing of the great Heruli invasion of 267. Dexippus is mentioned there as one of the Greek leaders in command. But, for obvious reasons, contrary to the hypothesis of MARTIN and GRUSKOVÁ, he could not have been the Athenian historian named Dexippus⁶³. The commander in question was serving as the boeotarch for the fifth time, which is why he must have been associated with Boeotia, not Athens. All that we know of the career of the Athenian historian precludes the possibility of identifying him with the figure from the *Scythica Vindobonensia*. It is even pointed out that the Dexippos being mentioned could have been Cn. Curtius Dexippus, known from extant epigraphic evidence, who served at least three times as boeotarch, or someone related to him⁶⁴. Our

⁵¹ Zon. XII 23.

⁵² Sync. p. 466.

⁵³ C. MÜLLER, *FHG* V 21, fr. 1. Cf. SIVAN 1992: 158 f.

⁵⁴ *HA Gall.* 1, 1

⁵⁵ *HA Gall.* 1, 1. Cf. RATTI 2002: 87–89.

⁵⁶ *HA Gall.* 1, 2. Cf. RATTI 2002: 90–92.

⁵⁷ *HA Gall.* 1, 2–4. Cf. RATTI 2002: 93–97.

⁵⁸ *HA Gall.* 2, 2–4. Cf. RATTI 2002: 97 f.

⁵⁹ *HA Gall.* 2, 2–4. Cf. RATTI 2002: 98 f.

⁶⁰ *HA Gall.* 2, 5. Cf. RATTI 2002: 99 f.; ALFÖLDI 1967: 1–15; CHRISTOL 1998.

⁶¹ *HA Gall.* 4, 1. Cf. RATTI 2002: 104 f.

⁶² *HA Gall.* 4, 3–5, 1.

⁶³ MARTIN, GRUSKOVÁ 2014a: 112 f.

⁶⁴ MALLAN, DAVENPORT 2015: 214. C. Curtius Dexippus is known from the commemorative inscription of Flavius Lacinus (*IG* VII 3426 = *SEG* XXXVI 416) of Chaeronea. Linking C. Curtius

knowledge of the Roman elite in Boeotia is too limited to make any definitive judgement in this matter. Nonetheless, this would call for taking a new look into the account represented in the *Historia Augusta*. It also explains why he names Dexippus as a leader of the Athenians, which cannot be found on the inscription dedicated to the historian by his sons. Most probably, it was in Dexippus' work that the author of the *Historia Augusta* found the information on making the boeotarch of that name one of the Greek commanders. Following the perceived similarity of the names, he identified one Dexippus with the other, failing to notice the fact that the Athenian could not have served as boeotarch. Originating from Italy (and, very likely, Rome), he was not familiar with the office-related divisions in Greece. In consequence, he ascribed the merits of the citizen of Boeotia to the Athenian historian named Dexippus. To put it simply, he fell victim to misunderstanding and confused the two figures. Based on this interpretation, the author of the *Historia Augusta* would not have invented something that did not exist, but would have only misconstrued his source. Consequently, the historian known as Dexippus would not have been one of the Athenian leaders who led the defence against the Goth/Heruli invasion.

What is more, if the speech of the nameless orator from Dexippus' *Scythica* is addressed to the Athenians and the person who delivers it is an Athenian himself (Dexipp. 25 = *Excerpta de sententiis* pp. 47 f.), there are no references to Athens in the other one, also coming from Dexippus (Dexipp. 26 = *Excerpta de sententiis* p. 48). It can be concluded then that in all likelihood not only is one speaker not the same as the other (as STE. CROIX and G. MARTIN argue), but it is also not evident at all that the Dexippus of that passage has to be the Athenian historian in question. It is possible that this other Dexippus should be linked with Dexippus (boeotarch for the fifth time) known from the *Scythica Vindobonensia*. After all, he delivered his speech at some kind of a gathering of the Hellenes, which would correspond with the position held by a leader of the allied Roman and Greek troops.

University of Białystok

BIBLIOGRAPHY

Primary sources

Dexippus: MARTIN 2006.

Historia Augusta: E. HOHL (ed.), *Scriptores historiae Augustae*, vols. I–II, Leipzig 1971 (Bibliotheca Teubneriana); CHASTAGNOL 1994.

Syncellus, *Chronographia ab Adamo usque Diocletianum*: W. DINDORF (ed.), Georgius Syncellus et Nicephorus Cp., vol. II, Bonnae 1829 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Dexippus with the Dexippus of the *Scythica Vindobonensia* was first proposed by C.P. JONES in his draft paper posted on the academia.edu website (*Further Dexippus*: https://www.academia.edu/26199041/Further_Dexippus_2_).

- Zonaras: L. DINDORF (ed.), *Ioannis Zonarae Epitome historiarum*, vol. III, Lipsiae 1870.
 Zosimus: L. MENDELSSOHN (ed.), *Zosimi comitis et exadvocati fisci Historia nova*, Lipsiae 1887;
 F. PASCHOUD (ed.), *Zosime: Histoire nouvelle*, vols. I–III, Paris 1971–1989 (Collection Budé).

Secondary sources

- ADLER, TUFFIN 2002: W. ADLER, P. TUFFIN, *The Chronography of George Synkellos: A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation*, Oxford 2002.
- ALFÖLDI 1939a: A. ALFÖLDI, *The Crisis of the Empire (A.D. 249–270)*, in: COOK *et al.* 1939, pp. 165–231.
- 1939b: A. ALFÖLDI, *The Invasions of Peoples from the Rhine to the Black Sea*, in: COOK *et al.* 1939, pp. 138–164.
- 1939c: A. ALFÖLDI, *The Sources for the Gothic Invasions of the Years 260–270*, in: COOK *et al.* 1939, pp. 721–723.
- 1967: A. ALFÖLDI, *Studien zur Geschichte der Weltkrise des dritten Jahrhunderts n. Chr.*, Darmstadt 1967.
- ALFÖLDY 1983: G. ALFÖLDY, *Die Ortsnamen in der Historia Augusta*, in: *Bonner Historia-Augusta-Colloquium, 1979/1981*, Bonn 1983, pp. 1–43.
- ARMSTRONG 1987: D. ARMSTRONG, *Gallienus in Athens, 264*, ZPE LXX 1987, pp. 235–258.
- BANCHICH 2009: Th.M. BANCHICH, *The History of Zonaras: From Alexander Severus to the Death of Theodosius the Great*, London–New York 2009.
- BARNES 1972: T.D. BARNES, *Some Persons in the Historia Augusta*, Phoenix XXVI 1972, pp. 140–182.
- 1978: T.D. BARNES, *The Sources of the Historia Augusta*, Bruxelles 1978.
- BIRD 1993: H.W. BIRD, *The “Breviarium ab Urbe Condita” of Eutropius*, Liverpool 1993 (Translated Texts for Historians 14).
- 1994: H.W. BIRD, *“Liber de Caesaribus” of Sextus Aurelius Victor*, Liverpool 1994 (Translated Texts for Historians 17).
- BIRLEY 1991: A.R. BIRLEY, *Further Echoes of Ammianus in the Historia Augusta*, in: BONAMENTE, DUVAL 1991, pp. 53–58.
- BIRLEY 1966: E. BIRLEY, *Military Intelligence and the Historia Augusta*, BHAC 1964/65, Bonn 1966, pp. 35–42.
- BLECKMANN 1995: B. BLECKMANN, *Zu den Quellen der Vita Gallieni duo*, in: G. BONAMENTE, G. PACI (edd.), *Historiae Augustae Colloquium Maceratense*, Bari 1995, pp. 75–105.
- BLOCKLEY 1971: R.C. BLOCKLEY, *Dexippus of Athens and Eunapius of Sardis*, Latomus XXX 1971, pp. 710–715.
- 1972: R.C. BLOCKLEY, *Dexippus and Priscus and the Thucydidean Account of the Siege of Plataea*, Phoenix XXVI 1972, pp. 18–27.
- DE BLOIS 1976: L. DE BLOIS, *The Policy of the Emperor Gallienus*, Leiden 1976.
- BONAMENTE, DUVAL 1991: G. BONAMENTE, N. DUVAL (edd.), *Historiae Augustae Colloquium Parisinum*, Macerata 1991.
- CHASTAGNOL 1994: A. CHASTAGNOL (ed.), *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles*, Paris 1994.
- CHERF 1993: W.J. CHERF, *The Thermopylae Garrison of Vita Claudii 16*, CPh LXXXVIII 1993, pp. 230–236.
- CHRISTOL 1975: M. CHRISTOL, *Les règnes de Valérien et de Gallien (253–268): Travaux d’ensemble, questions chronologiques*, ANRW II 2, 1975, pp. 803–827.
- 1977: M. CHRISTOL, *La carrière de Traianus Mucianus et l’origine des protectores*, Chiron VII 1977, pp. 393–408.
- 1997: M. CHRISTOL, *L’empire romain du IIIe siècle*, Paris 1997.
- 1998: M. CHRISTOL, *Aurélius et l’Histoire Auguste*, in: G. BONAMENTE, F. HEIM, J.-P. CALLU (edd.), *Historiae Augustae Colloquium Argentoratense*, Bari, 1998, pp. 115–135.
- COOK *et al.* 1939: S.A. COOK *et al.* (edd.), *The Cambridge Ancient History*, vol. XII: *The Imperial Crisis and Recovery, A.D. 193–324*, Cambridge 1939.

- COPE 1969: L.H. COPE, *The Nadir of the Imperial Antoninianus in the Reign of Claudius II Gothicus, A.D. 268–270*, Numismatic Chronicle IX 1969, pp. 145–161.
- DAMERAU 1934: P. DAMERAU, *Kaiser Claudius II Gothicus*, Leipzig 1934.
- DAVENPORT, MALLAN 2013: C. DAVENPORT, Ch. MALLAN, *Dexippus' Letter of Decius: Context and Interpretation*, MH LXX 2013, pp. 57–73.
- DRINKWATER 2005: J.F. DRINKWATER, *Maximinus to Diocletian and the Crisis*, in: A.K. BOWMAN, P. GARNSEY, Av. CAMERON (edd.), *Cambridge Ancient History*, 2nd edn., vol. XII: *The Crisis of Empire, AD 193–337*, Cambridge 2005, pp. 28–66.
- FORGIARINI 1998: T. FORGIARINI, *À propos de Claude II: les invasions gothiques de 267–270 et le rôle de l'empereur*, in: E. FRÉZOULS, H. JOUFFROY (edd.), *Les empereurs illyriens. Actes du colloque de Strasbourg (11–13 octobre 1990)*, Strasbourg 1998, pp. 81–86.
- GEAGEN 1967: D.J. GEAGEN, *The Athenian Constitution after Sulla*, Athens 1967.
- GEIGER 2013: M. GEIGER, *Gallienus*, Frankfurt am Main 2013.
- GEROV 1965: B. GEROV, *La carriera militare di Marciano, generale di Gallieno*, Athenaeum XLIII 1965, pp. 333–354.
- GOLTZ, HARTMANN 2008: A. GOLTZ, U. HARTMANN, *Valerianus und Gallienus*, in: JOHNE 2008, pp. 223–296.
- GRUSKOVÁ 2010: J. GRUSKOVÁ, *Untersuchungen zu den griechischen Palimpsesten der Österreichischen Nationalbibliothek. Codices Historici, Codices Philosophici et Philologici, Codices Iuridici*, Wien 2010.
- HARTMANN 2008: U. HARTMANN, *Claudius Gothicus und Aurelianus*, in: JOHNE 2008, pp. 297–324.
- HEATHER, MATTHEWS 1991: P. HEATHER, J. MATTHEWS, *The Goths in the Fourth Century*, Liverpool 1991.
- JOHNE 2008: K.P. JOHNE (ed.), *Die Zeit der Soldaten-Kaiser. Krise und Transformation der Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235–284)*, vol. I, Berlin 2008.
- KETTENHOFEN 1992: E. KETTENHOFEN, *Die Einfälle der Heruler ins Römische Reich im 3. Jh. n. Chr.*, *Klio* LXXIV 1992, pp. 291–313.
- KOTULA 1991: T. KOTULA, *Nessos et Naissos: problème topographique et historique des campagnes de Gallien et de Claude II contre les Goths*, *Eos* LXXIX 1991, pp. 237–243.
- 1994: T. KOTULA, *Cesarz Klaudiusz II i bellum Gothicum lat 269–270*, Wrocław 1994.
- KULIKOWSKI 2007: M. KULIKOWSKI, *Rome's Gothic Wars*, Cambridge 2007.
- MALLAN, DAVENPORT 2015: Ch. MALLAN, C. DAVENPORT, *Dexippus and the Gothic Invasions: Interpreting the New Vienna Fragment (Codex Vindobonensis Hist. gr. 73, ff. 192v–193r)*, *JRS* CV 2015, pp. 203–226.
- MARTIN 2006: G. MARTIN, *Dexipp von Athen. Edition, Übersetzung und begleitende Studien*, München 2006.
- MARTIN, GRUSKOVÁ 2014a: G. MARTIN, J. GRUSKOVÁ, *Dexippus Vindobonensis (?)*. Ein neues Handschriftenfragment zum sog. Herulereinfall der Jahre 267/268, *WS CXXXVII* 2014, pp. 101–120.
- 2014b: G. MARTIN, J. GRUSKOVÁ, *Ein neues Textstück aus den "Scythica Vindobonensia" zu den Ereignissen nach der Eroberung von Philippopolis*, *Tyche* XXIX 2014, pp. 29–43.
- 2014c: G. MARTIN, J. GRUSKOVÁ, *"Scythica Vindobonensia" by Dexippus (?)*: *New Fragments on Decius' Gothic Wars*, *GRBS* LIV 2014, pp. 728–754.
- 2015: G. MARTIN, J. GRUSKOVÁ, *Zum Angriff der Gothen unter Kniva auf eine thrakische Stadt (Scythica Vindobonensia, f. 195v)*, *Tyche* XXX 2015, pp. 33–55.
- MILLAR 1969: F. MILLAR, *P. Herennius Dexippus: The Greek World and the Third Century Invasions*, *JRS* LIX 1969, pp. 12–29.
- PASCHOUD 1971: F. PASCHOUD, *Zosime: Histoire nouvelle*, vol. I: *Livres I et II*, Paris 1971.
- 1986: F. PASCHOUD, *Zosime: Histoire nouvelle*, vol. III 1: *Livre V*, Paris 1986.
- 1991: F. PASCHOUD, *L'Histoire Auguste et Dexippe*, in: BONAMENTE, DUVAL 1991, pp. 217–269.
- 1992: F. PASCHOUD, *Claude II aux Thermopyles? À propos de HA Claud. 16, 1, Zosime 5, 5 et Eunape, Vitae Soph. 7, 3, 4–5*, in: *Institutions, société et vie politique dans l'Empire*

- romain au IV^e siècle ap. J.-C. Actes de la table ronde autour de l'œuvre d'André Chastagnol*, Rome 1992, pp. 21–28.
- 2011: F. PASCHOUD, *Histoire Auguste*, vol. IV 3: *Vies des trente tyrans et de Claude*, Paris 2011.
- POTTER 1990: D.S. POTTER, *Prophecy and History in the Crisis of the Roman Empire. A Historical Commentary on the Thirteenth Sibylline Oracle*, Oxford 1990.
- 2004: D.S. POTTER, *The Roman Empire at Bay 180–395*, London–New York 2004.
- RATTI 2002: S. RATTI, *Histoire Auguste*, vol. IV 2: *Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, Paris 2002.
- SALAMON 1971: M. SALAMON, *The Chronology of Gothic Incursions into Asia Minor in the 3rd Century AD*, *Eos* LIX 1971, pp. 119–139.
- SIVAN 1992: H. SIVAN, *The Historian Eusebius (of Nantes)*, *JHS* CXII 1992, pp. 158–163.
- STE. CROIX 1981: G.E.M. DE STE. CROIX, *The Class Struggle in the Ancient Greek World*, Ithaca 1981.
- STEIN 1957: F.J. STEIN, *Dexippus et Herodianus rerum scriptores quatenus Thucydidem secuti sint*, Bonn 1957.
- STRAUB 1952: J. STRAUB, *Studien zur Historia Augusta*, Bern 1952.
- SUSKI 2011: R. SUSKI, *Klaudiusz II i tytuł Gothicus Maximus*, *U Schyłku Starożytności* X 2011, pp. 149–176.
- 2014: R. SUSKI, *Jowisz, Jahwe, Jezus. Religie w Historia Augusta*, Warszawa 2014.
- SYME 1983: R. SYME, *Historia Augusta Papers*, Oxford 1983.
- WOLFRAM 1990: H. WOLFRAM, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, Berkeley 1990.
- ZIÓLKOWSKI 2004: A. ZIÓLKOWSKI, *Historia Rzymu*, Poznań 2004.

DIE ART DES LOBES: VERGIL UND CLAUDIANS ZWEI PANEGYRIKEN

von

MARTYNA PETRY

ABSTRACT: This paper takes into consideration reminiscences and references to Vergil's *Aeneid* appearing within two panegyrics of Claudius Claudianus, namely *De Tertio Consulatu Honorii Augusti* and *De Quarto Consulatu Honorii Augusti*. These associations serve the poet as a means of panegyric praise.

Sowohl Vergil als auch Claudian (ca. 370–404 v. Chr.) betrieben die Art von epischer Dichtung, die als „panegyrisches Epos“ bezeichnet wurde. Die Funktion der *Aeneis* Vergils liegt im Grunde im Lob des Augustus, was die Präsenz der panegyrischen Elementen im Gedicht erklärt. Tiberius Claudius Donatus macht eine Bemerkung über Vergils „verborgenes Lob“, was seiner Meinung nach ein Beweis der poetischen Meisterschaft ist¹; in Epen Claudians bilden diese Elemente einen dermaßen großen Teil der Werke, dass nur der deutlich epische Titel sie von Panegyriken unterscheidet (z. B. *De bello Getico* über die Siege des Stilicho, Patrons des Dichters). Und umgekehrt: Panegyriken Claudians wurden zweifellos innerhalb der epischen Tradition geschrieben, was der Dichter schon durch die Auswahl des Themas markiert (der Krieg, „*res gestae*“ seines *heros*, Stilicho)². Im Folgenden arbeite ich kurz anhand der zwei Panegyriken Claudians (*De tertio* und *De quarto consulatu Honorii Augusti*) heraus, was die schriftstellerische Tätigkeit in der epischen oder, genauer formuliert, vergilianischen Tradition bedeutet. Es wurde aber bereits von den Forschern betrachtet und auch präzise besprochen, dass der Poet seine zwei Gedichte vor allem den Regeln der griechischen Rhetorik unterordnet und dass darin die Einflüsse von Rhetoren, wie Menander, Aphthonius und Synesius festzustellen sind³. Gleichzeitig kann man jedoch in dieser „hybriden

¹ Tiberius Claudius Donatus, *Interpretationes Vergilianae*, vol. I, p. 227, 17 f. GEORGES: „laudans occulte fidem suam et constantiam“.

² C. WARE, *Claudian and the Roman Epic Tradition*, Cambridge 2012, S. 18.

³ A. CAMERON, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford 1970, S. 321 f.; vgl. auch H.L. LEVY, *Claudian's In Rufinum and the Rhetorical Ψόγος*, TAPhA LXXVII

Form“, wie Panegyriken Claudians bezeichnet wurden⁴, ebenfalls in der Verbindung von griechischer Panegyrik und lateinischem Epos, einige Motive und Szenen finden, die mit denen von Vergil verglichen werden können.

Wie in der *Aeneis* der Zusammenhang zwischen Eroberungen und Siegen des Augustus, der Befreiung von Kriegen und, in Konsequenz, den Wohltaten der augusteischen Zeit, besonders dem Frieden, stark akzentuiert ist, so betont Claudian ausdrücklich die Relation zwischen den Siegen des Theodosius des Großen, des Vaters des Westkaisers Honorius, seiner späteren Vergöttlichung und der *pax*.

Um den Leser auf ein Bild des Theodosius aufmerksam zu machen, und das Lob seines *heros* deutlich innerhalb der epischen Tradition des *carmen heroum* zu verankern, bedient sich Claudian zuerst der epischen Naturdarstellung⁵. In der Panegyrik auf das dritte Konsulat des Honorius⁶ (*III cons.* 93–98) erwähnt der Dichter, wie Arbogastes, der gallische, rebellierende Feldherr von Kaiser Theodosius in den Alpen überwunden wurde, und beschreibt dann weiter, dass die Winde selbst mit dem Feind im Namen des Kaisers kämpfen, die feindlichen Truppen unter den Schnee verwehen und die Waffe des Feindes „wegblasen“. Die kämpfenden Winde stellen in diesem Abschnitt den menschlichen militärischen Konflikt dar. In der Passage Vergils aus dem zweiten Buch (II 416–418) wurde durch das Bild der vehementen Winde der Konflikt zwischen den Trojanern und den angreifenden Griechen repräsentiert. Trotzdem sowohl diese militärische Darstellung, in der die „unbändigen Winde“ veranschaulicht wurden, als auch diese bekannte Metapher für menschlichen Konflikt bereits bei Homer nachgewiesen werden kann (z.B. *II. XIII* 795–801⁷), wird bei Vergil die Aufmerksamkeit des Lesers auf den Idiolekt der militärischen Sphäre gelenkt, und zwar auf das Wort *configunt*. Dieses Wort ist eher für die Narrationssprache als für das Gleichnis charakteristisch⁸. Ähnliches ist auch in der Szene des ersten Buches zu finden, in der Aeolus gegen Aeneas und

1946, S. 57–65; L.B. STRUTHERS, *The Rhetorical Structure of the Encomia of Claudius Claudian*, HSCPh XXX 1919, S. 49–87.

⁴ CAMERON, *op. cit.* (Anm. 3), S. 255.

⁵ Vgl. auch WARE, *Claudian and the Roman...* (Anm. 2), S. 18.

⁶ Weiter benutze ich Abkürzungen *III cons.* und *IV cons.*

⁷ Οἱ δ' ἴσαν ἀργαλέων ἀνέμων ἀτάλαντοι ἀέλλη./ ἦ ρά θ' ὑπὸ βροντῆς πατρός Διὸς εἶσι πέδον δέ./ θεσπεσίῳ δ' ὀμάδῳ ἀλί μίσηται, ἐν δέ τε πολλὰ/ κύματα παφλάζοντα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης/ κυρτὰ φαληριόωντα, πρὸ μὲν τ' ἄλλ', αὐτὰρ ἐπ' ἄλλα:/ ὡς Τρῶες πρὸ μὲν ἄλλοι ἀρηρότες, αὐτὰρ ἐπ' ἄλλοι,/ χαλκῶ μαρμαίροντες ἄμ' ἠγεμόνεσσιν ἔποντο. [„Diese rauschten einher, wie der Sturm unbändiger Winde./ Der vor dem rollenden Wetter des Donners über das Feld braust./ Und graunvolles Getöse die Flut aufregt, dass sich ringsum/ Türmen die brandenden Wogen des weitaufrauschenden Meeres./ Krümmgewölbt und beschäumt, vorn andr', und andere hinten: So dort drängten sich Troer in Ordnungen, andre nach andern./ Schimmernd im ehernen Glanz, und folgten ihren Gebietern“ (übers. von J.H. VOß)].

⁸ R.O.A.M. LYNE, *Words and the Poet. Characteristic Techniques of Style in Vergil's Aeneid*, Oxford 1989, S. 118 f.

seine Begleiter während deren Segelfahrt bläst („venti velut agmine facto“, I 82)⁹. Meines Erachtens finden sich bei Claudian genauso *hiemes*, die einfach als ‚Winde‘ übersetzt werden können, die *armatae*¹⁰ (*III cons.* 97) sind, *aether*, der Äther, Luft, oder noch einmal: Wind, *militat*. Er führt Krieg als Soldat, dann versammeln sich die Winde auf das Signal der Trompete hin zum Kampf, „veniunt ad classica venti“ (*III cons.* 98) und werfen die Lanzen und die Waffen des Feindes zurück: „tela/vertit [...] reppulit hastas“ (*III cons.* 94 f.). Catherine WARE vermutet anhand einiger paralleler Wörter, dass der Dichter an dieser Stelle auf die Passage aus dem ersten Buch der *Aeneis* anspielt und sie aufarbeitet. Der Intertext wäre demnach durch die Parallelen betont: *procellis* (Claud. 93, Verg. 85) und *aether* (Claud. 97, Verg. 90), *venti* (Claud. 98, Verg. 82) und *turbine* (Claud. 95, Verg. 83), *monte/montem* (Claud. 93, Verg. 81). Die einzelnen sich wiederholenden Wörter jedoch, die typisch für die Beschreibung des turbulenten Wetters¹¹ sind, lassen meiner Meinung nach, nicht das claudianische Bild als *imitatio* der vergilianischen Darstellung erkennen. Sowohl Vergil als auch Claudian flechten diese Narrationssprache in die Darstellung ein, um unsere Aufmerksamkeit auf den realen Konflikt zu konzentrieren, der durch das Bild „der Schlacht der Winde“ wiedergegeben wird¹². Auf diese Weise setzt Claudian sein Lob im vergilianischen Kontext.

Dieser Kontext wird auch durch die parallelen Ausdrücke deutlich, die auf die Rede der verzweifelten Dido im vierten Buch der *Aeneis* (IV 320–323) und auf die Worte des Aeneas (596 f.) verweisen (*te propter*, 320 f.; *sceptra dabas* und *facta impia*, 596 f.)¹³. Der Sieg über die Rebellen gleicht hier dem Sieg über die Erben der karthaginischen Feindschaft¹⁴. Als Honorius *dilectus deo* (*III cons.* 96), ‚der Liebling der Götter‘ erscheint, helfen ihm eben diese dabei, den Krieg zu führen („pugnastis uterque:/ tu fatis genitorque manu“, *III cons.* 88 f.) und die Mission des Theodosius, der Welt Frieden zu bringen, ist wie im Fall des Augustus bei Vergil, auch in dieser Passage klar hervorgehoben. Der Vater jedoch *pugnat manu* (89). In

⁹ C. WARE, *Claudian, Vergil and the Two Battles of Frigidus*, in: R. REES (Hg.), *Romane memento: Vergil in the Fourth Century*, London 2004, S. 168. Zitate aus der *Aeneis* immer nach: P. Vergilius Maro, *Aeneis*, lateinisch-deutsch, hrsg. und übers. von G. FINK, Düsseldorf–Zürich 2005.

¹⁰ Zitate aus Claudian immer nach: Claudien, *Œuvres*, Bd. II: *Poèmes politiques (395–398)*. Texte établi et traduit par J.-L. CHARLET, Paris, 2000 (Collection Budé).

¹¹ Schon im früheren Kaiserreich waren die Szenen des Sturmes konventionell und viele römische Autoren sie verwandten, z.B. Ov. *Met.* XI 478–572. Vgl. B. DUNSCH, ‚Describe nunc tempestatem‘. *Sea Storm and Shipwreck Type Scenes in Ancient Literature*, in: C. THOMPSON (Hg.), *Shipwreck in Art and Literature. Images and Interpretations from Antiquity to the Present Day*, London 2013, S. 42–59.

¹² LYNE, *op. cit.* (Anm. 8), S. 119.

¹³ Vgl. Claud. *III cons.* 89–94: „**Te propter** et Alpes/ invadi faciles cauto nec profuit hosti/ munitis haesisse locis: spes inrita valli/ concidit et scopulis patuerunt claustra revulsis./ **Te propter** gelidis Aquilo de monte procellis/ obruit adversas acies“, *III cons.* 67: „**sceptra**que deiecto **dederat** Romana clienti“.

¹⁴ WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 169 f.

der Konsequenz ist sein Anteil am Sieg größer als der seines Sohnes und die Phrase *pugnasti fatis* klingt fast ironisch, besonders angesichts der Worte im anderen Gedicht (*Gild.* 384 f.): „plus nominis horror/ quam tuus [*scil.* Honorii] ensis aget“¹⁵. Vermutlich dient in der *Aeneis* (z.B. X 355–358¹⁶) die Darstellung der kämpfenden Winde einerseits dazu, den Tumult, die Verbissenheit und die Grausamkeit des Krieges zu veranschaulichen, andererseits wird aber bei Claudian zusätzlich betont, dass wenn durch eine Schlacht der Frieden entsteht, sie nur eine Maßnahme ist, um Frieden zu schaffen. Der Dichter akzentuiert diese Rolle des Theodosius durch folgende Ausdrücke: „libertate reducta“ (*III cons.* 105), „pacatum [...] orbem“ (*III cons.* 110), und „paci non intulit iram“ (*IV cons.* 114). Diese Rolle des Vaters wird später von Honorius übernommen. Der Dichter hat sich jedoch vor allem auf seine Verwandten und die Leistungen Stilichos konzentriert, weil Honorius erst dreizehn Jahre alt war und keine große Errungenschaft hatte, als dieses Gedicht öffentlich präsentiert wurde (398 n.Ch). Eine solche Darstellung des jugendlichen Kaisers war, wie die aktuelle Forschung zeigt, aus politischen Gründen sehr praktisch: sie bestätigte die Legitimierung und die Stellung des Generals als Regent des Jungen¹⁷.

Für Honorius bleiben nur leere Lobesworte übrig. Unter der Regierung des Honorius gibt es keine Kriege und keine Schlachten: „non imminet ensis,/ nullae nobilium caedes“ (*IV cons.* 493 f.). Um das Glück dieser Zeit zu betonen, verwendet Claudian mit Helligkeit und Dunkelheit verbundene Wörter und kontrastiert sie miteinander (*IV cons.* 172–183)¹⁸. Als der kleine Honorius ein Diadem bekommt, verdeckt das schwarze Dunkel (*tenebrae atrae*) das Licht (*lumen*), der Wind bringt die dichten Wolken mit („densosque Notus collegerat imbres“), bald aber begraben die Soldaten den neuen Imperator und das Tageslicht bricht wieder hervor („pariterque dabantur/ scepra tibi mundoque dies“), Bosphorus wird als *caligine liber* bezeichnet, und plötzlich erhellt der Schein die Berge („Pangaea reident“). Schließlich fügt der Dichter kurz hinzu, dass dies das Licht der Herrschaft des Honorius ist (*imperii lux*) und diese Helle alles ringsum umfasst („obibat/ cuncta nitor“). Das Licht wird also metaphorisch mit Sicherheit und Rettung assoziiert, die Dämmerung aber und die dunklen Wolken mit Ungewissheit und Verderben, genau wie in der *Aeneis* durch die Darstellung der Dunkelheit eine Stimmung der Furcht geschaffen und durch das Licht Hoffnung symbolisiert wurde¹⁹. Auf ähnliche Art wie Honorius wird bei Claudian Hector von Vergil als *lux Dardaniae* benannt (*Aen.* II 281), was auch die Worte von Cassandra in Erinnerung bringt, mit denen sie bei

¹⁵ C. WARE bemerkt es nicht.

¹⁶ „Certatur limine in ipso/ Ausoniae. Magno discordes aethere venti/ proelia ceu tollunt animis et viribus aequis;/ non ipsi inter se, non nubila, non mare cedit“.

¹⁷ Vgl. B.G. NATHAN, *The Ideal Male in Late Antiquity: Claudian's Example of Flavius Stilicho*, *Gender & History* XXVII 2015, S. 16.

¹⁸ Niemand hat bisher diesen interessanten Kontrast genauer beachtet.

¹⁹ Vgl. A.L. KEITH, *Nature-Imagery in Vergil's Aeneid*, *CJ* XXVIII 1933, S. 595 f.

Ennius Hector bezeichnet (*lux Troiae*, Enn. *Alex.* 69 JOCELYN)²⁰. Zum Beispiel verdeckt auch Aeolus auf Befehl von Juno den Himmel mit Wolken und verdunkelt das Tageslicht, als die Trojaner sich auf See befinden (I 81–89).

Eine ähnliche Funktion hat auch der Vergleich des Honorius mit Lucifer und der des Vaters mit der Sonne: „quis non Luciferum roseo cum Sole videri/ credit?“ (*III cons.* 131 f.). Zur Zeit Vergils war es schon fast eine Floskel, jemanden mit Lucifer zu vergleichen. Bereits Homer vergleicht den Speiß des Achilles mit dem Abendstern und sagt auf diese Weise Hektors Tod voraus (*II.* XXII 317–320). Doch bei Vergil muss eine solche Darstellung doppelsinnig verstanden werden: ‚Lucifer‘ kann sowohl den Morgen- als auch den Abendstern bezeichnen. Der Morgenstern wird auf positive Weise mit Jugend und Leben konnotiert, der Abendstern dagegen pejorativ mit dem Tod. Zum Beispiel wird im achten Buch der *Aeneis* (VIII 588–591) der junge Pallas mit Lucifer im Sinne von Morgenstern verglichen, der ‚das Dunkel hinwegscheucht‘ („tenebras resolvit“). Dieses Gleichnis lenkt die Aufmerksamkeit der Leser auf das Leben und die Jugend des Pallas, spielt aber gleichzeitig auf den zukünftigen Tod des jungen Arkader an²¹. Claudian nutzt diesen Doppelsinn ähnlich für den Vergleich. Da sich einerseits Lucifer, der Morgenstern (traditionell war das Adjektiv *roseus* mit diesem verbunden²²), aber auch die Sonne mit dem Licht verbinden und in diesem Kontext (der triumphale Festzug durch Mailand) die neue, glückliche Zeit und die Freude, in diesem Fall auch die Jugend und Leben des Honorius symbolisieren. Andererseits ist dieses Gleichnis wohl nicht eindeutig, wenn man bemerkt, dass in den direkt folgenden Versen (*III cons.* 162–174) der Tod des Theodosius ausgeführt wird²³.

Die Wohltaten und der Frieden, die sowohl die Herrschaft des Theodosius als auch die seines Sohnes charakterisieren (denn der Dichter wiederholt gern immer wieder dieselben Motive²⁴), wurden mit der Darstellung des Goldenen Zeitalters assoziiert. Honorius wird mit dem König der Bienen verglichen (*IV cons.* 380–383). Der Dichter ergänzt in den folgenden Versen das Bild und sagt, dass alle anderen Bienen ihn ehren und dass er seinen Untertanen das Recht, Honig zu sammeln, gewährt. Dann, wie Claudian formuliert, ist Honorius dem Bullenkalb ähnlich, das

²⁰ Vgl. J. ELLIOTT, *Ennian Epic and Ennian Tragedy in the Language of the Aeneid: Aeneas' Generic Wandering and the Construction of the Latin Literary Past*, HSCPh CIV 2008, S. 254; auch: R.V. ALBIS, *Aeneid 2.57–59: The Ennian Background*, HSCPh XCV 1993, S. 321; KEITH, *op. cit.* (Anm. 19), S. 595.

²¹ Vgl. LYNE, *op. cit.* (Anm. 8), S. 85 f.

²² Vgl. z.B. *IV cons.* 562 f.: „roseoque domatur Lucifero“.

²³ Niemand hat auch die Symbolik des Morgen- und Abendsterns auf die Panegyrik Claudians bezogen.

²⁴ Vgl. WARE, *Claudian and the Roman...* (Anm. 2), S. 4: „the fact that themes and characters continue from one poem to the next, as though throughout the books of a single epic, gives a sense of an ongoing storyline“.

trotz seiner jungen Jahre schon über die Herde herrscht²⁵. Unter der Regierung des Theodosius kehren die Bauern zu den Äckern zurück, die Städte sind geschützt, es gibt keinen Krieg und die Menschen sterben nicht mehr in den Schlachten. Claudian bezieht sich aber direkt auf das Motiv des Goldenen Zeitalters wenn von der neuen Epoche die Rede ist, die aus besserem Metall gemacht ist: „saecula qui [also zwei Brüder: Honorius und Ostkaiser Arcadius] rursus formant meliore metallo“ (*III cons.* 184). Die Menschen sind nicht mehr habgierig („luget Avarities“, 185) und ehrgeizig („expellitur Ambitus“, 186), nicht mehr besorgt um ihre Güter („nec dominantur opes nec [...] / dona valent“, 187 f.).

Wie Catherine WARE noch einmal feststellt, ist auch die claudianische Darstellung des Goldenen Zeitalters paradox, wie in der *Aeneis*. Im achten Buch des vergilianischen Epos sind mit den Worten des Evander: *belli rabies* und *amor habendi* (VIII 327) als Verfehlungen definiert, in deren Zusammenhang die goldene Epoche geendet hat. Andererseits ist jedoch in der *Aeneis* die Existenz des Goldenen Zeitalters von den Eroberungen und Siegen des Augustus über die fremden Völker stark abhängig, was in der Prophezeiung des Anchises (VI 792–795), vor allem durch die berühmte Phrase: „tu regere [...] populos, Romane, memento [...] et debellare superbos“, betont wurde²⁶.

Wie ich aus den Passagen folgere, wird bei Claudian deutlich akzentuiert, dass es nicht nur keinen Frieden ohne vorhergehenden Krieg gibt, sondern auch dass weitere Eroberungen, Siege und die römische Kontrolle über die fremden Völker nötig sind. Um diese Rolle des römischen Herrschers hervorzuheben, nennt der Dichter zuerst die Siege des Großvaters des Honorius, dann die des Vaters (*III cons.* 51–60; 68–72; *IV cons.* 24–44) und im Folgenden sagt er im prophetischen Ton den beiden jungen Kaisern die künftige Herrschaft über die ganze Welt voraus. Claudian bezeichnet hier die Söhne des Theodosius als *unanimi fratres*, und nimmt damit wieder Bezug auf das Motiv des Friedens. Bemerkenswert ist dabei der gleiche Ausdruck bei Vergil im siebten Buch (VII 335). In Bezug auf die vergilianische Situation (Juno spricht die Furie Allekto an: „tu potes unanimos armare in proelia fratres“), akzentuiert jedoch die claudianische Aussage nur die feste Eintracht zwischen den beiden Brüdern²⁷. Der Gott Neptunus bereitet die Pferde für die jugendlichen Söhne des Theodosius (*III cons.* 197–200). Diese Pferde zeichnen sich dadurch aus, dass sie entweder im Meer unter dem Wasser laufen oder auf dem Erdboden galoppieren, ohne den Schaum oder die Halme mit ihren Hufen zu berühren („possint/ [...] segetemque levi percurrere motu,/ nesciat ut spumas nec proterat ungula culmos“). In *IV cons.* bewegt das Pferd des Kaisers keinen Sand: „non sentit

²⁵ C. WARE (*Learning from Pliny: Claudian's Advice to the Emperor Honorius*, Arethusa XLVI 2013, S. 325–327) bezieht die Symbolik des König der Bienen und des Bullenkalbes auf die Eigenschaften des idealen Herrschers.

²⁶ WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 178, 180.

²⁷ Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 159.

harenas/ ungula“ (547 f.). Auf ähnliche Weise beschreibt Vergil, meiner Meinung nach, Camilla, die Prinzessin der Volsker: Während sie läuft, verletzen ihre Füße weder Gras und Ähren noch berühren sie das Meerwasser (*Aen.* VII 808–811): „illa vel intactae segetis per summa volaret/ gramina nec teneras cursu laeisset aristas,/ vel mare per medium fluctu suspensa tumentis/ ferret iter celeris nec tingeret aequore plantas“. Für diese Sequenz hat sich Vergil die Beispiele, die sowohl bei Homer als auch bei Hesiod und Apollonius zu finden sind, zum seinen Hauptvorbild genommen, wie es in der Forschung mit Recht bemerkt wird. Homer stellt die Pferde des Erichthonius auf ähnliche Weise dar (*Il.* XX 226–229). Hiergilt Homer als Modell für hesiodische Beschreibung der menschlichen Geschwindigkeit. Apollonius wiederum präsentiert den Euphemus als Mann, der über die Wasseroberfläche laufen kann²⁸. Claudian scheint jedoch mit seinem Lob dem vergilianischen Bild direkt zu folgen. Strukturell ist die homerische Darstellung mit der von Claudian am stärksten vergleichbar. Allerdings, von einigen Wortähnlichkeiten, wie „mare per medium [...] ferret iter“ (Verg.) und „freti per caerulea [...] ferre viam“ (Claud.), abgesehen, verwenden nur Claudian und Vergil für ihre Beschreibungen Worte, mit denen Windbewegung gewöhnlich dargestellt wird. Camilla kann über die Felder fliegen (*volaret*) und der schnelle Lauf der Pferde des Honorius wird als *levis motus*, also „luftig“ charakterisiert.

Letztlich nennt der Dichter die Völker, die unter der Herrschaft der beiden Kaiser stehen, und wünscht sich, dass sie alle Weltteile unterwerfen (*III cons.* 201–211). Mit dem prophetischen Ausruf *iam video* beginnt Claudian die Völker aufzuzählen: Perser, Parther, Baktrer, Inder, Araber, Skythen. Schließlich sollen die beiden Kaiser über die weit entferntesten Weltteile herrschen. Mit diesen Versen realisiert Claudian das augusteische Motiv *imperium sine fine*²⁹. Dieser Abschnitt ist aber auch bezüglich des Erzählers und seiner Sprache beachtenswert. Zuerst spricht der Erzähler als Prophet in der ersten Person (*iam video*) wodurch er seine Person und Präsenz im Text vom potentiellen Publikum unterscheidet. Seine Prophezeiung erinnert an die Völker, die auf dem Schild des Aeneas abgebildet und im achten Buch der *Aeneis* aufgezählt sind (VIII 722–728). In dieser Passage zwingt jedoch der vergilianische Erzähler das Publikum durch die Verbformen in der zweiten Person Singular (650: *aspiceret*, 676: *videret*, 691: *credas*), sich von der poetischen Welt zu distanzieren und die Szenen auf dem Schild zu interpretieren, die man aber außerhalb des Gedichts stellen muss³⁰. Dass Claudians Erzähler in der ersten Person des Indikativ spricht, lässt, wie ich meine, keine von dessen Sichtweise verschiedene zu und bewegt das Publikum dazu, sich mit seinem Standpunkt zu identifi-

²⁸ Vgl. B.W. BOYD, *Virgil's Camilla and the Traditions of Catalogue and Ecphrasis (Aeneid 7.803–17)*, *AJPh* CXIII 1992, S. 231–233.

²⁹ Über dieses Thema auch: WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 158.

³⁰ Vgl. E. BLOCK, *The Narrator Speaks: Apostrophe in Homer and Vergil*, *TAPhA* CXII 1982, S. 15.

zieren, das heißt: mit seiner prophetischen Darstellung, die als Vorhersage wahr ist und auch der objektiven Realität entspricht. Schließlich manifestiert sich, wie ich vermute, das Engagement des Erzählers und die Sympathie zu beiden Kaisern im direkten Anruf im Imperativ der zweiten Person Plural (Anapher *ite, ite*, dann *superate, deprendite* und *transcurrite*; *III cons.* 205–208). Dass die Herrschaft der beiden Jungen expansionsorientiert ist, wird auch dadurch betont, dass diese Verben zur Eroberungssphäre gehören. Engagement und Sympathie des Publikums bezieht sich aber auf beide Adressaten. Der Dichter erzielt das, indem er die fremden Völker betreffend negativ konnotierte Bezeichnungen verwendet, Also: *pigri Triones*, weiter *ardens Libya*, und *vapores solis*, gleichzeitig auch Phrasen wie: „*video Babylona rapi, Parthumque coactum/ [...] trepidare fuga, [...] Bactra teneri/ legibus et famulis Gangen pallescere ripis/ gemmatosque humilem dispergere Persida cultus*“ (*III cons.* 201–204); diese Phrasen akzentuieren Macht und Gewalt der beiden jugendlichen Kaiser. Honorius war noch nicht geboren, doch die fremden Völker zittern schon vor seiner Geburt (*III cons.* 18–20: „*te nascente ferox toto Germania Rheno/ intremuit movitque suas formidine silvas/ Caucasus...*“), genauso wie sie sich jetzt schon fürchten vor der zukünftigen Geburt des Augustus (*Aen.* VI 798–800: „*huius in adventum iam nunc et Caspia regna/ [...] horrent [...] et Maeotia tellus,/ et [...] turbant trepida ostia Nili*“)³¹.

Im Anschluss an das vergilianische Motiv des *imperium sine fine* schildert Claudian das theodosianische *imperium* als durch den Ozean und den Rand des Himmels begrenzt (*IV Cons.* 41 f.): „*subdidit Oceanum sceptris et margine caeli/ clausit opes*“. Der Ozean als die Grenze des *Imperium Romanum* war in der römischen Literatur ein bekannter Topos, noch bevor die *Aeneis* Vergils geschrieben wurde (z.B. Cic. *Prov. cons.* 34³²), und später war dieses Motiv ebenfalls für die Literatur der Kaiserzeit charakteristisch (z.B. Sen. *Ep.* 94, 63³³). Schon bei Homer kann der Ruhm (κλέος) dermassen groß sein, dass er sogar den Himmel erreicht (*Il.* VIII 192). Doch das Ausmaß ist größer als bei Homer³⁴ und Vergil scheint der erste zu sein, der das Motiv der Sterne als zweite Grenze des Kaiserreichs verwendet. Damit zieht er eine Parallele zwischen den Siegen, der göttlichen Sphäre und der zukünftigen Vergöttlichung des Augustus³⁵. Der Dichter schreibt über den

³¹ Mir ist nicht bekannt, dass die Rolle dieser Ausdrücke und Verbformen für panegyrische Überhöhung in anderen Arbeiten besprochen wird.

³² „*Nihil est enim ultra illam altitudinem montium usque ad Oceanum quod sit Italiae pertimescendum*“.

³³ „*It tamen ultra Oceanum solemque, indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere*“. Vgl. R.F. DOBBIN, *Julius Caesar in Jupiter's Prophecy*, „*Aeneid*“ Book 1, *ClAnt* XIV 1995, S. 19; B. BOSWORTH, *Augustus, the Res Gestae and Hellenistic Theories of Apotheosis*, *JRS* LXXXIX 1999, S. 4 f.

³⁴ Vgl. P.R. HARDIE, *Virgil's Aeneid. Cosmos and Imperium*, Oxford 1986, S. 292: „*Virgil's usage is far more obtrusive [...] the scale in Homer is smaller than in Virgil*“.

³⁵ BOSWORTH, *op. cit.* (Anm. 33), S. 1, 2, 6.

Kaiser, dass er „imperium Oceano, famam [...] terminet astris“ (I 287), wo die zweite Phrase auch zweideutig verstanden werden kann; denn *famam terminare* kann ebenso die Bedeutung haben: „die Macht und Ruhm auf der Erde zu Ende bringen“ und *astra*, also der Himmel, ist ein Ort, wo der Kaiser sich nach seinem Tod begeben wird³⁶. So werden Theodosius, aber auch Honorius, als die Nachkommen des Augustus präsentiert³⁷.

Aber, da die Entstehung des augusteischen *imperium sine fine* und die Wiederherstellung des Goldenen Zeitalters ohne frühere Kriege nicht möglich wäre, ist in *III cons.* auch die Szene der Kriegsvorbereitung zu finden, die sich ebenfalls auf die *Aeneis* Vergils bezieht. Claudian verarbeitet hier eindeutig das Motiv der epischen Hoplopoie. Am Schluss seines Gedichts stattet der Dichter die Theodosius-Söhne mit göttlichen Waffen (*III Cons.* 189–200) aus. Für die Verfertigung der Waffen dient als Hauptvorbild die Szene aus dem achten Buch der *Aeneis*, in der Venus den Vulcanus um die Ausrüstung für ihren Sohn Aeneas bittet³⁸. Die Waffen entstehen genauso in der Schmiede unter dem Aetna, die Waffenschmiede heißen Brontes, Steropes und Pyragmon. Bei Vergil (*Aen.* VIII 416 f.): *insula [...] / erigitur Liparen fumantibus ardua saxis*“. Bei Claudian steht folgendes (*III Cons.* 196): „*ignifluisque gemit Lipare fumosa cavernis*“. Zusätzlich kann die vergilianischen Phrasen: „*validique incudibus ictus*“ (419), „*referunt gemitus*“ (420) und „*gemit [...] incudibus antrum*“ (451) mit den Phrasen Claudians „*incude laborat*“ (192) und *gemit* (196) verglichen werden; letztlich *festinat* (195) mit vergilianischem „*praecipitate moras*“ („fort mit jedem Verzug!“ 443)³⁹. Was aber die Kriegsdarstellung betrifft, sind Kampf und Schlachtschilderungen in den Panegyriken selten und der Dichter fokussiert sich lieber auf die Resultate und auf eine allgemeine Bedeutung der Schlacht⁴⁰.

Es gibt ein ungewöhnliches Beispiel bei Vergil (*Aen.* XII 284): Die große Menge der Speere bestimmt er als *tempestat telorum* und die geworfenen Speere werden von ihm als „eiserner Regen“ bezeichnet (*ferreus imber*)⁴¹. Eine solche Verbindung von Wörtern, hier des Ausdrucks *tela* mit dem Wort *tempestat*, die zwei verschiedenen Sphären angehören, ist typisch für Vergil. Durch eine solche Zusammensetzung (*iunctura* oder *semantic collocation*, wie diese Technik in der Sachliteratur genannt

³⁶ Vgl. auch HARDIE, *op. cit.* (Anm. 34), S. 369: „that is to say, Rome will vicariously, through its renown, extend its empire to the outmost heavens“.

³⁷ Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 158.

³⁸ Vgl. C. SCHINDLER, *Tradition – Transformation – Innovation: Claudians Panegyriken und das Epos*, in: W.-W. EHLERS, F. FELGENTREU, S.M. WHEELER (Hgg.), *Aetas Claudianea. Eine Tagung an der Freien Universität Berlin vom 28. bis 30. Juni 2002*, München–Leipzig 2004, S. 26.

³⁹ Diese Ähnlichkeiten werden weder von C. WARE noch von C. SCHINDLER erwähnt.

⁴⁰ Vgl. C. SCHINDLER, *Per carmina laudes. Untersuchungen zur spätantiken Verspanegyrik von Claudian bis Coripp*, Berlin 2009, S. 80, 86; WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 157.

⁴¹ Enn. *Ann.* 391 SKUTSCH: „*undique conveniunt velut imber tela tribuno*“.

wird) von zwei verschiedenen Wörtern, und zwar trotz ihrer Gewöhnlichkeit, verleiht der Dichter seinem Gedicht eine unerwartete und metaphorische Bedeutung⁴². In ähnlicher Weise spricht Vergil über „die eiserne Speersaat“ (III 45 f.: „ferrea [...] telorum seges“). Claudian scheint dieser vergilianischen Besonderheit zu folgen, indem er in seiner Darstellung des Bürgerkrieges zwischen Theodosius, Arbogastes und Eugenius beschreibt, dass der jugendliche Honorius „sich nichts mehr wünscht, als auf dem Schlachtfeld seinen Blutdurst zu stillen“⁴³ (also „campique cruenta/ tempestate frui“, III cons. 75 f., wo *cruenta tempestas* dieselbe Bedeutung hat wie bei Vergil *tempestas telorum* oder *ferreus imber*). Der Dichter erwähnt auch „seges Mavortia ferri“ (III cons. 135), als er Soldatenheere mit gezogenen Schwerter beschreibt (analog zu *ferrea seges* Vergils)⁴⁴.

Die Schilderung dieses Krieges, also der Schlacht am Frigidus (III cons. 63–67; 83–98), ist ein Zentralpunkt für die beiden Panegyriken. Claudian skizziert zunächst eine epische Szenerie und verwendet dabei einen epischen Wortschatz, wie *turbata fides*, *civilia bella*, *interea* (III con. 63 f.; das letzte Wort initiiert in der epischen Tradition gewöhnlich ein neues Buch). In der *Aeneis* wird alles, was sich dem Helden in den Weg stellt, z.B. die Liebe der Dido, die Feindschaft des Turnus, als Produkt des *furor* beschrieben. Für Claudian sind die beiden Rebellen, Eugenius und Arbogast, die Nachkommen der Feinde des Aeneas und lassen sich genauso von *furor* leiten, sich der *concordia* entgegensetzen. Der vergilianische Intertext wird durch die Phrase „augustus par victima mitigat umbras“ (IV cons. 95) betont. Hier ist das Wort *umbras*, das den Vers und Abschnitt endet, deutlich parallel zu diesem, das am Ende des letzten Verses der *Aeneis* steht (XII 952: „vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras“). Vergil beschreibt dabei den Tod des Turnus, Claudian dagegen den Sieg über die beiden Usurpatoren. Sie erscheinen als *superbi*, die besiegt werden müssen (nach den Worten des Anchises: „memento [...] debellare superbos“, *Aen.* VI 851–853). Und wie in der *Aeneis* hat der Sieg hier eine religiöse Dimension: Er ist wichtig für die Mission Roms. Wegen dieser vergilianischen Reminiszenz ist die Wechselbeziehung zwischen Claudian und Theodosius dieselbe wie die zwischen Vergil und Augustus⁴⁵.

Die zweite Kriegsszene bezieht sich auf die Jugend des Kaisers im Heerlager (III Cons. 22–38). Hier folgt eine Sequenz über die Begegnung zwischen Honorius und Theodosius, die ihre literarische Vorlage im sechsten Buch der *Ilias* hat, in dem die Begegnung von Hektor mit Astyanax geschildert wird (VI 394–502)⁴⁶. Andere

⁴² Vgl. L.P. WILKINSON, *The Language of Virgil and Horace*, CQ IX 1959, S. 186, 190.

⁴³ SCHINDLER, *Per carmina laudes...* (Anm. 40), S. 83.

⁴⁴ In moderner Forschung habe ich nichts gefunden, was auf diese claudianischen Ausdrücke hinweisen würde.

⁴⁵ Über *Aeneis*-Reminiszenzen in der Schilderung der Schlacht am Frigidus s. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9). Ihrer Interpretation wird hier gefolgt.

⁴⁶ Über diese Szene s. SCHINDLER, *Per carmina laudes...* (Anm. 40), S. 80 f.

ähnliche Darstellungen werden von Vergil im zwölften Buch der *Aeneis* präsentiert, in dem der Dichter eine kurze Ansprache von Aeneas an seinen Sohn Ascanius zitiert (XII 433–440). Zuerst drückt der Vater den Ascanius ans Herz und küsst ihn durch den Helm auf den Mund: („Ascanium [...] complectitur [...] / summaque per galeam delibans oscula fatur“, 433 f.). Claudian zitiert diese Phrase direkt in *IV Cons.*: Während des Gesprächs zwischen dem Vater und dem Sohn weist er auf die Kriegsbegeisterung des jugendlichen Kaisers (353–369) hin und führt dann die Antwort des Theodosius an mit den Worten: „delibat dulcia nati / oscula miratusque refert“ (369 f.). Letztlich nimmt Aeneas Bezug auf die jungen Jahre seines Sohnes und rät ihm solange zu warten, bis er zu männlichen Taten heranreift: „nunc te mea dextera bello / defensum dabit“ (*Aen.* XII 436 f.) und „mox cum matura adoleverit aetas“ (438). Erst dann soll er den tapferen Taten der Helden folgen: „animo repetentem exempla tuorum“ (439). Claudian schlägt einen ähnlichen Ton an, indem er Theodosius „veniet robustior aetas“ (*IV cons.* 371) sowie „proelia differ / in iuvenem patiensque meum [...] tuere / me bellante locum (385–387) feststellen lässt und dann seinem Sohn den Rat gibt, sich nach den tapferen Taten der berühmten Helden zu richten: „antiquos evolve duces“ (399) und: „Latium retro te confer in aevum“ (400)⁴⁷.

Die zweite in *III cons.* erwähnte Szene ist insgesamt als genaues Gegenbild zu der homerischen Szene konzipiert, diese Skizze gibt sich jedoch durch wenige Kernelemente als Imitation des literarischen Vorbild zu erkennen⁴⁸. Theodosius kommt direkt vom Schlachtfeld, noch seine Waffen tragend („torvum post proelia patrem, [...] de strage calens“ *III cons.* 24–26). Ebenso ist Hektor ausgerüstet, als er aus der Stadt kommt und Andromacha und seinen Sohn trifft, oder auch Aeneas vor der Schlacht, als er den Ascanius anspricht: „fuis circum [...] armis“ (*Aen.* XII 433). Dieses Detail, in dem Theodosius seinen Sohn über dem Schild hochhebt und ihn dann umarmt, weist auf einen Vergleich dieser Sequenz mit der vergilianischen Schilderung hin, da Aeneas Ascanius ebenfalls durch seinen Helm küsst: *per galeam* (434)⁴⁹.

Dann folgt die Anrede des Theodosius an den Gott Jupiter, die der Dichter mit den Worten „tum sic laetus ait“ (*III cons.* 33) einführt, mit der Formel also, die wahrscheinlich nach der einführenden vergilianischen Phrase geformt ist: „tandem laetus ait“ (*Aen.* VII 259) und die die Emotionen des Sprechers direkt definiert, denen Vergil oft Beachtung schenkt. In den folgenden Versen spricht der Kaiser seinen Schwiegersohn und Feldherrn Stilicho an und Claudian verwendet dabei noch einmal die vergilianische Formel. Theodosius „et generum compellat talibus ultro“ (*III cons.* 143) und damit scheint der Dichter die von Vergil genutzte Phrasen wie: „atque ultro verbis compellat“ (*Aen.* II 372), „tandem compellat vocibus ultro“

⁴⁷ Über diese Szene s. auch: WARE, *Claudian and the Roman...* (Anm. 2), S. 95.

⁴⁸ Vgl. SCHINDLER, *Per carmina laudes...* (Anm. 40), S. 80 f.

⁴⁹ Diese Ähnlichkeit erwähnt C. WARE nicht.

(IV 304; VI 499) oder einfach: „interea compellat ultro“ (X 606) aufzugreifen. Und auch hier zieht das Wort *compellare* eine emotionale Aussage nach sich: Es gilt als Ausdruck des Überredens und der inständigen Bitte⁵⁰.

Ganz vergilianisch ist die Darstellung, nach der Honorius schon in jüngsten Jahren, sobald er eigenständig gehen konnte („mox ubi firmasti recto vestigia gressu“, *III cons.* 39), eine Affinität zu militärischen Waffen entwickelte (*III cons.* 22f., 26–28). Er lernt unter anderem den Pfeil vom Bogen schnellen zu lassen: „spicula cornu/ tendere“ (*III cons.* 49 f.), was auch eine vergilianische Phrase ist (*Aen.* IX 606)⁵¹. Diese Schilderung entspricht der Beschreibung aus dem elften Buch der *Aeneis*, in dem die Kindheit der Camilla dargestellt wird (XI 573–580). Der augusteische Dichter fängt auf gleiche Weise mit den Worten „utque pedum primis infans vestigia plantis institerat an“ und erzählt dann, wie das Mädchen von Speißen, Bögen und Pfeilen umgeben aufwächst. Das Training des Honorius (*III cons.* 42–44, 49 f.)⁵² entspricht diesem Training der italienischen Kinder und ist die Essenz von Ausdauer, wie es Numanus bei Vergil definiert (*Aen.* IX 603–606)⁵³. In der Darstellung der Relation zwischen Theodosius und Honorius sind also sowohl *Ilias*- als auch *Aeneis*-Reminiszenzen erkennbar⁵⁴.

Claudian spielt hier durch diese Szenen auf die kriegerische Welt des heroischen Epos mit seinen Helden an und präsentiert sowohl Theodosius als auch Honorius als die militärischen, vergilianischen Sieger⁵⁵. In den folgenden Versen wird Honorius unmittelbar mit Achilles (*III cons.* 60–62) verglichen, während im zweiten Gedicht setzt ihn der Dichter mit Pyrrhus, dem Sohn des Achilles (*IV cons.* 366 f.), und auch mit Alexander (374–378) zusammen. Pyrrhus ist der Pyrrhus aus der *Aeneis*, wie das Verb *degeneraret* zeigt⁵⁶. Doch der brutale Mann, der vor dem Altar den alten Priam tötet, dient für Honorius nicht als gutes Beispiel⁵⁷. Es bleibt anzumerken, dass Hektor oder Aeneas vom Dichter nirgendwo direkt genannt werden. Jedoch gelingt es dem Dichter, Theodosius als zweiten Hektor oder Aeneas, und Honorius als die größte Hoffnung für sein eigenes Volk, als Kind genauso wie Ascanius oder Astyanax⁵⁸ für großartige Taten, vorherbestimmt, erscheinen zu lassen. In *IV cons.*

⁵⁰ Nirgendwo wurde die Ähnlichkeit claudianischen und vergilianischen Formeln erwähnt.

⁵¹ Vgl. Claudii Claudiani *Opera omnia*, rec. N.L. ARTAUD, Parisii 1824, Bd. I, S. 235.

⁵² „Sed nova per duros instruxit membra labores/ et cruda teneras exercuit indole vires:/ frigora saeva pati, gravibus non cedere nimbis/ [...] in galea potare nives, nunc spicula cornu/ tendere, nunc glandes Baleari spargere funda“.

⁵³ Vgl. WARE, *Claudian and the Roman...* (Anm. 2), S. 92 f.

⁵⁴ Vgl. SCHINDLER, *Tradition...* (Anm. 38), S. 28.

⁵⁵ Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 158, 166.

⁵⁶ Vgl. *IV cons.* 366: „patri non degeneraret Achilli“ und *Aen.* II 549: „degeneremque Neoptolemum narrare memento“.

⁵⁷ Vgl. WARE, *Learning...* (Anm. 25), S. 326.

⁵⁸ Vgl. z.B. SCHINDLER, *Per carmina laudes...* (Anm. 40), S. 80 f.

wird Honorius sogar direkt mit Ascanius verglichen (185–195). Am Himmel erscheint unerwartet der Stern, der die zukünftige Herrschaft des Honorius ankündigt, genauso wie im zweiten Buch der *Aeneis* (II 682–686) das Licht als Vorzeichen über dem Kopf des Ascanius aufleuchtet⁵⁹. Claudian bearbeitet hier also deutlich das vergilianische Motiv⁶⁰. In der neueren Forschung wurde bemerkt, dass „in the *Aeneid* Ascanius is the boy, who never grows up and so is the perfect parallel for Honorius⁶¹; Theodosius takes on the role of Anchises, lecturing Aeneas in the underworld and foretelling the great deeds of Rome in the parade of heroes“⁶². Und es ist, meines Erachtens, als ein großes Lob Claudians aufzufassen, dass die Gepriesenen mit den wichtigsten epischen Charakteren auf indirekte Weise verglichen wurden. Diese Figuren aus der vorhergehenden Literatur symbolisieren das, was *Romanitas* heißt, wodurch sie den Kaiser und seinen Sohn als echte Römer definieren⁶³. Doch Honorius ist hier nicht der Kaiser, *imperator*, sondern bleibt er immer der Junge, der seinen Pflegevater Stilicho⁶⁴ braucht. Deshalb verwickelt er in Claudians Gedichten niemals die vergilianischen Werte, deren Verkörperung Theodosius und Stilicho sind⁶⁵.

Die Parallelisierung zwischen Theodosius und Honorius einerseits und zwischen Ascanius und seinem Vater andererseits signalisiert der Dichter auch durch die entsprechenden Epitheta⁶⁶. Claudian bezeichnet Theodosius als *pietatis abundans* (*IV cons.* 113), womit er die Formel analog zur vergilianischen Formel *pietate insignis* oder *pietate egregius* (VI 403, 769 f.) verwendet. Bei Claudian betrifft diese Formel das mitleidige Verhalten des Theodosius gegenüber den Besiegten⁶⁷. Dadurch ruft der Dichter die Worte des vergilianischen Anchises „memento [...] parcere subiectis“ (*Aen.* VI 851–853) in Erinnerung: und ebenso den Rat des Theodosius sich nicht nach *sanguis* sondern nach *virtus* zu richten⁶⁸. *Pius* zu sein verlangt auch Theodosius von seinem Sohn („sis pius in primis“, *IV cons.* 276). Bei Homer findet sich kein äquivalentes Epitheton zu diesem vergilianischen und

⁵⁹ *Aen.* II 682–686: „Ecce levis summo de vertice visus Iuli/ fundere lumen apex, tactuque innoxia mollis/ lambere flamma comas et circum tempora pasci./ Nos pavidi trepidare metu crinemque flagrantem/ excutere et sanctos restinguere fontibus ignis“.

⁶⁰ Bei Vergil geht es um das Feuer über den Kopf des Ascanius, bei Claudian der Stern wird nur mit dem Feuer konnotiert. Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 163.

⁶¹ Vgl. WARE, *Learning...* (Anm. 25), S. 328. Honorius als Ascanius: vgl. WARE, *Claudian and the Roman...* (Anm. 2), S. 90–97.

⁶² WARE, *Learning...* (Anm. 25), S. 328.

⁶³ Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 157.

⁶⁴ Vgl. WARE, *Learning...* (Anm. 25), S. 329; NATHAN, *op. cit.* (Anm. 17), S. 16.

⁶⁵ Etwas anders WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 162.

⁶⁶ Es wurde noch von niemandem, wie ich denke, explizit gesagt.

⁶⁷ *IV cons.* 113 f.: „mitis precibus, **pietatis abundans**,/ poenae parcus erat“.

⁶⁸ Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 161, 163.

Ennius, der dem Anchises Eigenschaften wie *pietas* und analog die Bezeichnung *pius* zuschreibt, beeinflusste womöglich Vergil (*Ann.* 28 f. SKUTSCH)⁶⁹. Ähnliches gilt für das Epitheton *pater*, das bei Homer hauptsächlich Zeus und dann bei Ennius den vergöttlichten Romulus (*Ann.* 113, 117) betrifft. Bei Claudian wird Theodosius gewöhnlich *pater* genannt (z.B. *III cons.* 24, 191; *IV cons.* 168, 378) und Honorius wird das Epitheton *puer* (*III cons.* 22; *IV cons.* 215, 362) zugewiesen, das in der *Aeneis* gewöhnlich mit dem Namen „Ascanius“ zusammen erwähnt wird (vgl. z.B. I 267: „at puer Ascanius“ oder III 339: „quid puer Ascanius?“)⁷⁰.

Noch am Anfang der Panegyrik *IV cons.* versucht der Dichter durch das spezifische Klima des alten, republikanischen Roms Honorius als römischen Helden zu präsentieren, um die Sympathie seines Publikums zu gewinnen. Die Zeremonie hier, an der der Erzähler offenbar teilnimmt, ist der Konsulatsfestzug des Honorius. Der Erzähler erscheint, meiner Meinung nach, als einer von vielen Menschen, als Repräsentant einer Gruppe, die dieses Ereignis betrachtet. Durch seine rhetorische Frage und seine direkten Apostrophe („cernis ut...“, *IV cons.* 5) artikuliert er seine Freude, oder genauer, die Freude der Menschen, die sich zahlreich aus diesem Anlass versammeln. Diese Freude bezieht sich auf den Frieden, dessen Wahrzeichen der Festzug des Honorius ist.

Der Dichter gewinnt die Sympathie seines Publikums durch das Klima des alten, republikanischen Roms der Zeit der großen Helden, die sich durch Tapferkeit (*virtus*) ausgezeichnet haben. So wird *virtus* im republikanischen Kontext plaziert, als Theodosius seinem Sohn rät dem Beispiel der größten, republikanischen Helden, wie Fabius, Camillus oder Fabricius zu folgen (*IV cons.* 402–415). Sie sind epische *exempla* der guten Männer und durch den vergilianischen Intertext gewinnen die Ratschläge des Vaters an Autorität⁷¹. Denn dieselben Beispiele nennt Vergil in der Prophezeiung des Anchises im sechsten Buch der *Aeneis* (VI 817–846). Für Anchises gehören die genannten Helden der Zukunft, für Theodosius bereits der Vergangenheit an. Der Kaiser ist nicht mehr am Leben, als diese Panegyrik veröffentlicht wird. Die beiden Reden sind also sozusagen „aus der Unterwelt gehalten“. Infolgedessen spielt Honorius, der Sohn des zweiten Anchises, in diesem Gedicht bereits mit Ascanius und Augustus verglichen, auch die Rolle des Aeneas⁷².

Das Klima des republikanischen Roms wird, wie ich meine, auch durch die Erwähnung der traditionellen, römischen Elemente bewirkt, wie die des altrömischen Gott Quirinus (*IV cons.* 8), dann der *Latia toga* (15 f.), des traditionellen Ritterkleides (*trabea*, 12) und des *mos Gabinus* (6), des gabinischen Brauches, der ähnlich wie *cinctus Gabini* (*III cons.* 3) eine traditionelle Toga und eines der konsularischen Insignien ist. Vergil erwähnt *cinctus Gabinus*, als er im siebten Buch der

⁶⁹ W. MOSKALEW, *Formular Language and Poetic Design in the Aeneid*, Leiden 1982, S. 82.

⁷⁰ *Ibidem*, S. 82 f.

⁷¹ Vgl. WARE, *Learning...* (Anm. 25), S. 318; CAMERON, *op. cit.* (Anm. 3), S. 337.

⁷² Vgl. WARE, *Claudian, Vergil...* (Anm. 9), S. 163 f.

Aeneis beschreibt, wie der Konsul Krieg erklärt. Dann öffnet der Konsul in ein quirinalisches Reitergewand gekleidet und mit gabinischer Schürzung gegürtet (VII 612 f.: „Quirinali trabea cinctuque Gabino/ insignis“) die „Pforten des Krieges“ (*Belli portae*, 607). Nach demselben Gebrauch, fügt Vergil hinzu, soll auch Latinus den Trojanern den Krieg erklären (616 f.: „hoc [...] Aeneadis indicere bella Latinus/ more iubebatur“). Der Dichter hier ruft also indirekt wieder die heroische, epische Welt ins Gedächtnis seines Publikums, auch durch die Andeutung auf das Goldene Zeitalter (IV cons. 17: „Eridani ludunt per prata iugales“). Diese Darstellungen werden positiv mit Frieden und Freude konnotiert. Der pazifizierte Kriegsgott erfreut sich also, dem Inhalt des Poems zufolge, einer besonderen Bedeutung: Er ist ein Symbol der Kriege, die unter der Regierung des Honorius nicht mehr existieren. Auf diese Weise, denke ich, dient die erwähnte Apostrophe dem Dichter als panegyrische Überhöhung. Die in *III cons.* dargestellte Schlacht (also die Schlacht am Frigidus zwischen Theodosius, Usurpator Eugenius und seinem Feldherrn Arbogast) ist bereits beendet und der Vater Theodosius übergibt seinem Sohn eine ruhige Welt (*III cons.* 110: „tibi pacatum praesenti traderet orbem“).

Das oben erwähnte kann als kontrastierend mit den konkreten militärischen Erfolgen, die der Vater in einem präzisierenden Gebet beim obersten Gott für Honorius erbittet (*III cons.* 33–38), verstanden werden. Eine Apostrophierung an den Gott Mars („nec te [...] pudeat, Gradive“, *IV cons.* 14) artikuliert gleichzeitig die Sorge und das Engagement des Erzählers, was auch durch Konjunktiv des Verbes, also durch die Verbform, die hier das Flehen oder die Bitte deutlich äußert, ausgedrückt wird. In den anschließenden Versen bestätigt der Erzähler seinen Standpunkt, indem er sagt, dass die Kriege der Vergangenheit angehören, der Zeit der Vorfahren des Honorius („nec nuper cognita Marti/ Ulpia progenies“, *IV cons.* 18 f.).

Die eigene Stimme des Erzählers und sein emotionales Engagement sind deutlich spürbar⁷³, wenn man auf den Sinn der Apostrophierung an den Kriegsgott bei Claudian und auf die darauf folgende kontrastierende Darstellung dieses Gottes hinweist, der nicht nur als die blutrünstige sondern auch als rachedurstige Gottheit erscheint (er wird z.B. als *saevus Mars* bezeichnet, *IV cons.* 321; vgl. auch *IV cons.* 90 über Theodosius: „damnat [...], petiit quos Marte tyrannos“). Der Dichter spricht über die deutlich peiorativ konnotierte ungesunde Kriegswut (*III cons.* 73: *Martis rabies*; im ähnlichen Sinn spricht Vergil von *rabies belli*, *Aen.* VIII 327, und *insania belli*, VII 461). Angesichts der wie es scheint noch nicht erfüllten Bitte des Erzählers im Konjunktiv („nec te laurigeras pudeat, Gradive, secures/ pacata gestare manu“, *IV cons.* 14 f.), der Darstellungen von Krieg einerseits und des ganzen, festlichen Ereignisses und Festzuges andererseits, bringt die Hinwendung an den Kriegsgott in der Konsequenz nicht so sehr die Freude des Erzählers, als vielmehr

⁷³ *Ibidem*, S. 185.

seine Sorge zum Ausdruck⁷⁴. Die indirekte Aussage des präsentierten Festens ist in diesem Abschnitt als ironisch interpretierbar und artikuliert sowohl die Emotionen als auch die eigene Meinung des Erzählers.

Mit diesen Beispielen verwandelt Claudian funktional die epischen Strukturelemente. Die epischen Vorbilder bilden aber dabei vielfach die Grundlage für eine Neugestaltung, die unmittelbar der panegyrischen Überhöhung dient⁷⁵ und der Aufmerksamkeit des Publikums die entsprechenden Akzente vorgibt⁷⁶.

Der Dichter bearbeitet einige Motive und Szenen, die in der *Aeneis* auffindbar sind. Bei Claudian ist der Zusammenhang zwischen den Siegen des Theodosius des Großen, seiner späteren Vergöttlichung und der *pax* ausdrücklich akzentuiert. Für diesen Zweck bedient sich Claudian zuerst der epischen Darstellung der kämpfenden Winde. Der Dichter akzentuiert die Rolle des Theodosius (der Welt Frieden zu bringen) durch entsprechende Ausdrücke. Dann, um das Glück der Zeit des Honorius zu betonen, verwendet Claudian mit Helligkeit und Dunkelheit verbundene Worte und kontrastiert sie miteinander (*IV cons.* 72–183). Eine ähnliche Funktion übt der Vergleich des Honorius mit Lucifer und der des Vaters mit der Sonne aus. Die Wohltaten und der Frieden, die sowohl die Regierung des Theodosius als auch die seines Sohnes charakterisieren, werden mit der Darstellung des Goldenen Zeitalters assoziiert. Bei Claudian wird akzentuiert, dass es nicht nur keinen Frieden ohne vorherigen Krieg gibt, sondern auch dass weitere Eroberungen, Siege und die römische Kontrolle über die fremden Völker nötig sind. Der Gott Neptunus bereitet die Pferde für die jugendlichen Söhne des Theodosius vor (*III cons.* 197–200). Auf ähnliche Weise beschreibt Vergil Camilla, die Prinzessin der Volsker. Die beiden Kaiser, Honorius und Arcadius, sollen über die weit entferntesten Weltteile herrschen. Mit diesen Versen führt Claudian das augusteische Motiv des *imperium sine fine* ein. Das Engagement und die Sympathie des Publikums beziehen sich auf beide Adressaten. Der Dichter erlangt dies, indem er negativ konnotierte Bezeichnungen verwendet, die die fremden Völker betreffen. Das Motiv des *imperium sine fine* wird auch dadurch verwirklicht, dass Claudian das theodosianische *imperium* als durch den Ozean und den Rand des Himmels begrenzt darstellt (*V cons.* 41–43). In *III cons.* ist auch die Szene der Kriegsvorbereitung zu finden, die ebenfalls auf die *Aeneis* bezogen werden kann. Claudian verarbeitet hier eindeutig das Motiv der epischen Hoplopoie. In der Schilderung der Schlacht am Frigidus (*III cons.* 63–67, 83–98) wird der vergilianische Intertext betont. Die zweite Kriegsszene bezieht sich auf die Jugend des Kaisers im Heerlager (*III cons.* 22–38). Hier folgt eine Sequenz über die Begegnung zwischen Honorius und Theodosius, die ihre literarische Vorlage im sechsten Buch der *Ilias* hat, in dem die Begegnung von Hektor mit

⁷⁴ Die Darstellung des Kriegsgottes und die Emotionen des Erzählers sind beachtenswert, aber noch nicht genauer analysiert.

⁷⁵ Vgl. SCHINDLER, *Per carmina laudes...* (Anm. 40), S. 80.

⁷⁶ Vgl. P.L. SCHMIDT, *Politik und Dichtung in der Panegyrik Claudians*, Konstanz 1976, S. 21–28.

Astyanax geschildert wird (VI 394–502). Andere ähnliche Darstellungen werden von Vergil im zwölften Buch der *Aeneis* präsentiert, in dem der Dichter eine kurze Ansprache von Aeneas an seinen Sohn Ascanius zitiert (XII 433–440). Ganz vergilianisch ist die Darstellung, nach der Honorius schon in jüngsten Jahren, sobald er ohne Hilfe gehen kann, eine Affinität zu militärischen Waffen entwickelt. Claudian spielt hier durch diese Szenen auf die kriegerische Welt des heroischen Epos mit seinen Helden an und präsentiert sowohl Theodosius als auch Honorius als die militärischen, vergilianischen Sieger. Es gelingt dem Dichter, Theodosius als zweiter Hektor oder Aeneas, und Honorius als die größte Hoffnung für sein eigenes Volk, ein Kind genauso wie Ascanius oder Astyanax für großartige Taten vorherbestimmt, erscheinen zu lassen. Auch die folgende Szene (*IV cons.* 185–195) ist eine Bearbeitung des vergilianischen Motivs: Am Himmel erscheint unerwartet der Stern, der die zukünftige Herrschaft des Honorius ankündigt, genauso wie im zweiten Buch der *Aeneis* (II 682–686) das Licht als Vorzeichen über dem Kopf des Ascanius aufgeleuchtet ist. Die Parallelisierung zwischen Theodosius und Honorius einerseits und zwischen Ascanius und seinem Vater andererseits wird vom Dichter auch durch die entsprechende Epitheta signalisiert (*puer, pius, pietatis abundans*). Noch am Anfang der Panegyrik *IV cons.* versucht der Dichter durch das spezifische Klima des alten, republikanischen Roms, der Zeit der großen Helden, die sich durch die Tapferkeit (*virtus*) ausgezeichnet haben, Honorius als römischen Helden zu präsentieren. Dieses Klima des republikanischen Roms wird auch durch die Erwähnung der traditionellen, römischen Elemente bewirkt.

Adam-Mickiewicz-Universität, Poznań

Peter Barrios-Lech, *Linguistic Interaction in Roman Comedy*, Cambridge: Cambridge University Press, 410 pp., ISBN 978-1-107-12982-5, £74.99.

The pragmatic dimension of a language is always more elusive for a linguistic examination, especially in case of such corpus languages like Latin. Still, it does not mean it cannot be systematically studied, given that a great deal of data may be retrieved from dialogical genres like Roman Republican drama. In the case of Terence, this was proven by the early monograph by MÜLLER, who successfully dealt with the conversational structure (opening, closing and other interaction-oriented phenomena) along with more traditional matters of Syntax and Lexicon¹. Until now the Pragmatics of Plautine idiom has remained largely untouched. Compared to the six Terentian comedies, the corpus of twenty complete plays by Plautus is in fact much more difficult to handle, which must be one of the reasons why we had to wait almost three decades for this detailed survey of verbal interaction in Roman comedy. Indeed, after many recent advances on Latin Pragmatics – on speech acts by RISSELADA and on politeness by HALL, FERRI and DICKEY to name but a few² – the time seemed perfectly ripe for this ambitious endeavour to be undertaken by BARRIOS-LECH (= B.-L.).

The author seeks to “enrich our descriptions of ‘interactional’ features of the Latin language” as depicted in Republican drama (p. 5). Thus, his data comes not only from the complete *fabulae palliatae* by Plautus and Terence (27,300 lines in total), but the scholar also includes fragments of archaic comedy (1,971 verses) and tragedy (1,970 verses). Despite their incompleteness, the latter sources turned out to be very useful for a comparison, especially in establishing the register of a given (form of) expression (e.g. p. 190). This also works the other way round. Thanks to the established rules of verbal interaction, B.-L. is able to suggest a possible *persona* speaking in a given fragment or to convincingly confirm already existing hypotheses (e.g. p. 84 on Livius Andronicus’ and p. 131 on Turpilius’ fragments). Finally, the rules formulated in the book may give further support for some controversial manuscript readings (e.g. p. 128). That being said, the author’s choice of basing his study on the older editions by LINDSAY for Plautus³ and by KAUER & LINDSAY for Terence⁴ seems to be rather arbitrary, given the quality of more recent editions (e.g. DE MELO⁵, BARSBY⁶), which, as the author admits himself, were only consulted for the English translation (p. XXI).

The main line of investigation offered by B.-L. follows the methods of sociolinguistics, speech act theory and politeness research. Hence the scholar is mostly interested in, as he calls it himself,

¹ R. MÜLLER, *Sprechen und Sprache. Dialoglinguistische Studien zu Terenz*, Heidelberg 1997.

² R. RISSELADA, *Imperatives and Other Directive Expressions in Latin. A Study in the Pragmatics of a Dead Language*, Amsterdam 1993; J. HALL, *Politeness and Politics in Cicero’s Letters*, Oxford 2009; R. FERRI, *Politeness in Latin Comedy. Some Preliminary Thoughts*, MD LXI 2009, pp. 15–28; E. DICKEY, *How to Say ‘Please’ in Classical Latin*, CQ LXII 2012, pp. 731–748.

³ W.M. LINDSAY (ed.), *T. Macci Plauti Comoediae*, Oxford 1910.

⁴ R. KAUER, W.M. LINDSAY (edd.), *P. Terenti Afri Comoediae*, Oxford 1958.

⁵ W.D.C. DE MELO (ed.), *Plautus*, vols. I–V, Cambridge, MA 2011–2013. See, however, the editor’s interest in providing the most readable text: “The Latin text of my Plautus edition is based on the latest critical work, but I have not considered it necessary to follow them slavishly” (p. IX).

⁶ J. BARSBY (ed.), *Terence*, vols. I–II, Cambridge, MA 2001.

“patterns of speech” ascribed to sociolects, which, moreover, are treated as a means of characterisation of a stock comedy type. The most important findings in this matter definitely refer to moments of transgressions of those patterns of speech, either due to the idiolectal features of a particular character or motivated by shifts of roles (e.g. a free-born youth disguised as a slave).

The sociolinguistic examination is completed with the insights brought in by politeness theory, which lately may seem to be the most dynamically developing branch of Latin Pragmatics. B.-L. deals very aptly with the immense literature in that field, selecting the theoretical tools most plausibly adaptable for a dead language. Drawing on previous studies by KASTER⁷ and, more importantly, HALL⁸, the author seeks to identify the BROWN & LEVINSON⁹ sociopsychological concept of positive and negative “face” with the Roman notion of, respectively, *diligentia* and *verecundia* (pp. 35–39). To this aim, B.-L., following his predecessors, uses mostly Ciceronian passages, adding some references of his own. Moreover, he is convinced of a binary division of politeness into approach-oriented and restrain-oriented motivation. Thus, he chooses to include HALL’s “politeness of respect”, developed specifically for the Roman reality in Cicero’s letters¹⁰, into the negative type (p. 291, n. 50). In my opinion, he quite rightly does so. Respect for the addressee’s hierarchical position, after all, should be part of the constant redressive action, treated by B.-L. as *verecundia*, namely “due attention to the other’s *diginitas*” (p. 37) or, as KASTER puts it, “the art of knowing your proper place in every social transaction”¹¹.

More problematic, however, is the relation between unmarked face-work (TERKOURAFI)¹² and politeness seen as salient verbal behaviour (WATTS)¹³. B.-L. argues that those two perspectives on politeness are “compatible” (p. 37) but, dare I say, ultimately he fails to explain how; nor does he indicate *expressis verbis* what linguistic behaviour he will interpret as “polite”: the excess of what is situationally appropriate or every face-constituting action? Instead, B.-L. concludes by stating that the context-sensitive care for the hearer’s face was always “operative in any conversation but became especially relevant when and if the speaker was on the brink of saying something offensive” (p. 39). As a result, in the statistical survey that dominates the first part of the book, the lack of an explicit distinction between polite and politic behaviour makes one cautious about B.-L.’s generalisations, such as “[the young man] is the most polite of any male character type” (p. 132), which, I feel, would be more precise if rephrased in terms of “using politeness markers” or “being ostensibly polite”¹⁴. Of course, in the close-reading analysis of specific passages, the author seems perfectly aware of the whole spectrum of politeness phenomena when in the second part of the book (Chapters 13–17) he delves into more ritualised aspects of verbal interaction: “Sostrata’s

⁷ R. KASTER, *Emotion, Restraint, and Community in Ancient Rome*, Oxford 2005.

⁸ HALL, *op. cit.* (n. 2).

⁹ P. BROWN, S.C. LEVINSON, *Politeness: Some Universals in Language Usage*, Cambridge 1987.

¹⁰ HALL, *op. cit.* (n. 2), pp. 8–13.

¹¹ KASTER, *op. cit.* (n. 7), p. 40.

¹² M. TERKOURAFI, *Generalised and Particularised Implicatures of Linguistic Politeness*, in: P. KÜHNLEIN, H. RIESER, H. ZEEVAT (edd.), *Perspectives on Dialogue in the New Millennium*, Amsterdam 2003, pp. 149–164.

¹³ R.J. WATTS, *Politeness*, Cambridge 2003.

¹⁴ This imprecise wording seems also to be acknowledged in the review by E. DICKEY (BMCR 2016.10.52, <http://bmcr.brynmawr.edu/2016/2016-10-52.html>); when commenting on B.-L.’s findings that “‘clever slave’ characters are politer” (p. 49), DICKEY reformulates his conclusion: “specifically, they soften a higher percentage of their imperatives”. Thus, the reviewer duly implies that the use of politeness markers does not necessarily makes an utterance markedly polite, nor does it say much about the speaker’s real intention.

expression of joy at her son's safe return ("gaudeo venisse salvom"), although formulaic and expected in precisely this situation, is genuine" (p. 178).

Further on, one may be not entirely convinced about the "heuristic device" which the author borrows from DE MELO¹⁵ in order to demonstrate if a given expression is "neutral with respect to politeness" (p. 65)¹⁶. This, according to the scholar, may be confirmed if the same expression-type can be used in speech acts with a different level of imposition. Although the premise seems to be correct, several problems arise. First, the examples chosen for comparison are rather controversial. While the 2nd person 'jussive' subjunctive in Plaut. *Pseud.* 1226 ("saltem [...] mihi dedas") does seem to be a "humble request", it is contrasted with *Mil.* 1030 ("aliquam mihi partem [...] operae des denique") where the same grammatical form can hardly be interpreted as a command. Given the minimisation (*aliquam partem operae*, see p. 276) of the imposition, we can also read it as a "humble request", in this case, pronounced ironically (by *miles* to his slave) in order to express impatience. One can also question the contrasting context used for *ne* + imperative (p. 76). The courtesan Philaenium (Plaut. *Asin.* 664 f.) indeed "expresses herself as politely as possible", but the dowered wife in the counter-example is not yet "in the middle of insulting" when she utters *ne nega* (922: DE. "Nullus sum." ART. "Immo es, ne nega, omnium <hominum> pol nequissimus"). I would rather say, the *matrona* is feigning empathy by reformulating her husband's self-deprecatory turn ("It's not true that you're 'nobody', don't deny it") and only then does she proceed to insult him ("You *are* the most base of people")¹⁷. Thus the irony employed in both comparisons, as I would argue, significantly weakens the conclusion about the politeness-neutral character of the expressions under discussion. This, obviously, can be still defended by the statistical data provided, but one would expect more pronounced differences in the examples selected for illustration. Since I have already mentioned the statistics, it is worth stressing that the calculation tools (the z-test and the chi-square calculation), explained in an accessible way (pp. 16–18) and aptly handled by B.-L., are one of the valuable arguments to support the findings. Moreover, the author is very agile in using numbers, percentages and proportions throughout the text, maintaining the balance between statistics and close-reading analysis. The reader will appreciate the recurrent reinterpretation of the calculations in terms of "preferences", "tendencies", "patterns" and "rules".

As for the structure and distribution of the content inside the volume, at first it seems slightly chaotic. The "Introduction" is followed by major parts titled "How to command and request / say 'please' / greet, (etc.) in early Latin", which get divided further into chapters. This gives an impression that what was supposed to be a monographic study on verbal interaction is rather a random selection of pragmatic functions ("How to..."). Fortunately, an attentive reader will see a perfectly designed distribution of content with no place for randomness: from discussing the speech acts (Parts I and II), mainly directives (Chapters 2–10) and assertives (Chapter 11), to the dialogue-management signals (Part III): opening, closing and interruptions. Thus the book goes through verbal interaction roughly from the unit level to the global structure. Only then, drawing on the previous findings, can the author proceed to present the most compelling "speech patterns" (Part IV): the language of friendship, i.e. among equals (Chapter 14), and the language of domination, i.e. master–slave interactions (Chapter 15). The final part uses three particular plays (Plaut. *Capt.* and Ter. *Eun., Ad.*) to illustrate the transgressions of those conversational styles: a case of swapping roles between master and slave, the free-born Chaerea disguised as a eunuch and old Demea's transformation into *adfabilis senex*. This last analysis of trading speech patterns in *Ad.*

¹⁵ W.D.C. DE MELO, *The Early Latin Verb System: Archaic Forms in Plautus, Terence, and Beyond*, Oxford 2007, pp. 109–111.

¹⁶ By "neutral with respect to politeness", which appears throughout the book, B.-L. seems to refer to unmarked expressions that in the case of politeness-motivated formulae such as greetings should be tokens of WATTS' politic behaviour.

¹⁷ This false-consolation mechanism is also explored by Plautus in *Merc.* 164 (see pp. 158 f.).

(pp. 254–266) is especially succulent and convincing, while making excellent use of the previous arguments.

In short, after reading through the volume the reader, guided competently by the author, gets to know the main mechanisms of verbal interaction in Roman comedy and, moreover, the repercussions of their creative modifications for on-stage performance. Despite this accumulative progression of content, there are no final conclusions. Unfortunately, this can only to some extent be compensated for with the partial and, indeed, very comprehensive summaries after every cluster of chapters and major parts.

Even if the number of issues addressed in the book is impressive, I can see a lack of balance in dedicating attention and space to some topics: e.g. almost 14 insightful pages on conversational openings (pp. 177–191) and merely one page on the closings (pp. 191 f.). Also, as one can infer from the presentation of the contents above, the directives, strongly connected to the politeness phenomena, constitute the core of the book. For an even fuller description of verbal interaction, the future research, following the methods of B.-L., should include also other speech-act types like commissives, expressives (etc.) along with other conversational functions such as change of topic or small talk elements (mentioned briefly on p. 193).

To sum up, this book is an excellent contribution to the study of Latin Pragmatics in Roman comedy. Among its major merits, besides a number of new insights, I should mention its comprehensive use of different linguistic frameworks and tools without resorting unnecessarily to hermetic jargon. This feature makes it easily accessible to a novice reader, even if B.-L.'s main objective is far from giving a full summary of previous studies on the particular topic. Therefore, *Linguistic Interaction in Roman Comedy*, with its minor flaws that I have tried to indicate above, sets a new milestone in the study of verbal characterisation in Plautus and Terence and offers a well-argued revision on such broadly discussed topics as politeness phenomena.

Lukasz Berger
Adam Mickiewicz University in Poznań

Martin Stöckinger, *Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis*, Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 2016 (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, Neue Folge, 2. Reihe, Bd. 148), VIII + 281 pp., ISBN 978-3-8253-6462-5, €45.00.

In der Einleitung seines Buches erklärt und begründet der Verfasser sein Vorgehen. Im Licht der Gabetheorie, die auf M. MAUSS¹ aufbauend auch die Klassische Philologie erreicht hat, setzt sich STÖCKINGER [= S.] zum Ziel, ausgewählte Passagen der *Eklogen* und der *Aeneis* daraufhin zu untersuchen, ob und wie die Erzählungen vom Schenken und Geben in beiden Werken an der Verortung von Vergils Dichten in ihrem literaturhistorischen Kontext mitwirken (S. 7–9). Im engeren Sinn schließt S. an P.L. BOWDITCH² und N. COFFEE³, deren Arbeiten sich auch mit Vergils *Eklogen* (BOWDITCH) und *Aeneis* (COFFEE) beschäftigen. S. möchte aber deren Ansätze durch literaturkritische Fragestellungen erweitern und ergänzen, um so zu einer Beschreibung der Rolle von Gaben in Vergils immanenter Poetik gelangen zu können (S. 11–13), wobei die *Georgica* als Werk in der Besprechung ausgelassen werden, da sie nach S.s diesbezüglichem Exkurs (S. 17–25) anders als *Eklogen* und *Aeneis* Gaben nicht in sozialer Interaktion auf gleicher Augenhöhe der Beteiligten zeigen würden.

S. verteidigt sein Vorgehen gegen mögliche Kritiker, die ihm empfehlen könnten, Vergils Vorgehen lieber im Licht der gabetheoretischen Texte Ciceros oder Senecas zu sehen als Vergils Texte im Spiegel moderner Ansichten zu untersuchen. Der zeitliche Abstand zwischen Vergils Texten und der Gabetheorie des 20. und 21. Jahrhunderts ermögliche eine schärfere interpretatorische Analyse von Vergils Schaffen als solchem, während natürlich die zeitgenössischen Ansichten zur geschichtlichen Einordnung in den Entstehungszusammenhang zu berücksichtigen seien (S. 16 f.). Dazu ist zu sagen, dass Vergil nicht automatisch mit den Ansichten von Cicero oder des nach ihm lebenden Seneca übereinstimmen musste. Und in den letzten Jahrzehnten hat die Konfrontierung von Texten der Antike mit modernen Literatur- und Kulturtheorien ja immer gezeigt, dass die Interpretation dieser Texte von neuen Fragestellungen und analysierenden Blickwinkeln profitieren kann. Allerdings könnte man S.s Liste wichtiger Gabetheoretiker auf Seite 14 noch erweitern, zum Beispiel um Alain CAILLÉ, Alvin W. GOULDNER oder Michel SERRES. Insbesondere GOULDNER's Betonung der Verpflichtungen, die durch Geschenke entstehen, der intendierten und der nicht intendierten Effekte von Geschenken und der Risiken, die Gaben mit sich bringen, würde sicher eine relevante Interpretationsfolie für Vergils Werk und hier insbesondere für die Begegnung zwischen Aeneas und Euander (s.u.) darstellen⁴. Nicht zuletzt lässt eine Analyse antiker Texte mithilfe moderner Theorien einmal mehr deutlich werden, dass interkulturelle und intertemporale Unterschiede, solange sie erkannt werden, gerade deren Eigenheiten genauer konturieren.

Die nächsten beiden Kapitel (Kap. 2: S. 29–59 und 3: S. 61–89) beschäftigen sich mit den Eklogen 2 und 3. Die zweite Ekloge stellt, wie S. überzeugend zeigt, dar, wie ausnehmend großzügig Corydons Geschenke sind und wie kläglich er doch mit seiner Absicht, bei Alexis durch diese

¹ M. MAUSS, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'Année sociologique, n. s. I 1923/1924, S. 30–186. MAUSS stützt sich seinerseits sehr auf die Arbeiten von B. MALINOWSKI.

² P.L. BOWDITCH, *Horace and the Gift Economy of Patronage*, Berkeley 2001.

³ N. COFFEE, *The Commerce of War: Exchange and Social Order in Latin Epic*, Chicago 2009.

⁴ A.W. GOULDNER, *For Sociology: Renewal and Critique in Sociology Today*, New York 1973. Er stützt sich seinerseits zum Beispiel auch auf Cicero (S. 226).

Großzügigkeit der Gaben Eindruck zu machen, scheitert. Im intertextuellen Beziehungsgeflecht zwischen Theokrits 3. Idyll und Catulls *carmen* 8, mit dem Paraklausithyron-Motiv und unbeantworteten Kommunikationsversuchen wird durch die Beachtung der verschwenderisch angebotenen Gaben deutlich, wie sehr diese materielle Seite der Ekloge ihre Aussageabsicht unterstützt. Gleiches geschieht in Ekloge 3 durch den Wechselsong und den Austausch von Gaben. Der Austausch verleiht der Ekloge als Gedicht ihre Dynamik.

Kapitel 4 (S. 91–120) befasst sich mit der Art und Weise, in der im Rahmen von Gastfreundschaft Geschichten erzählt werden. S. rekurriert auf BOURDIEUS Ansatz, soziale Gepflogenheiten auf darin verhandeltes soziales Kapital hin abzuklopfen. Als Ausgangspunkt wählt S. die Begegnungen und Ereignisse in der *Odyssee* bei den Phäaken und kontrastiert sie mit Aeneas bei Dido. S.s Interpretation der Stelle *Aen.* IV 74–79 (S. 100–109) hätte in ihrer Parallelität zu *Od.* XII 451 ff. viel von einem Blick in G.N. KNAUERS⁵ und D.P. NELIS⁶ Diskussionen der Stelle profitiert. Dido ist hier „von Sinnen“ (*demens*, *Aen.* IV 78). Odysseus' Weigerung am Ende von *Od.* XII, schon am Vortag im selben Raum vor denselben Hörern Gesagtes noch einmal zu erzählen, passt hingegen zum Ende seiner Erzählung und zum Buchschluss und damit zum Ende von *Aen.* III. Dagegen steht in der hier in Rede stehenden *Aeneis*-Passage, dass Aeneas tatsächlich Didos Wunsch entspricht und wieder von den Mühn der Trojaner erzählt. Ob er dabei allerdings eventuell von Dingen erzählt, die für Dido neu sind, ist angesichts des weitgefassten Oberthemas „labores“ (*Aen.* IV 78) schwer zu entscheiden, aber auch nicht grundsätzlich auszuschließen. Vergil gestaltet diese Passage (*Aen.* IV 80–85) in enger Anlehnung an den Beginn des zweiten Buches, um die Wiederholung der Handlung durch Dido zu betonen⁷. KNAUER vergleicht *Aen.* IV 74–79a mit *Od.* XIII 26–28a. Demodokos singt hier, nicht Odysseus. Letzterer hat aus Heimweh aber nun während des mittlerweile vierten Mahles bei den Phäaken keine Geduld mehr mit den andauernden Festivitäten. Vergil rafft also den in der *Odyssee* als Möglichkeit vorgegebenen Zeitrahmen. Aber insgesamt wird im Kontrast mit *Od.* XIII deutlich, dass Odysseus es schafft, im Einverständnis mit seinen Gastgebern nach Hause aufzubrechen, Aeneas aber eben nicht. Bei Apollonios kommt Medea von Chalciopie zurück und leidet anschließend wie Dido nach der zweiten Feier an Schlaflosigkeit (Ap. Rhod. III 744–827). Medea wird erst nach der geschilderten Nacht wieder Jason begegnen. Im Kontrast mit Apollonios wird deutlich, wie gefährlich Didos Leidenschaft wächst. Aeneas sollte auch froh sein, keinem Aietes gegenüberzustehen. Auch Dido sollte sozusagen gewarnt sein. Das Scheitern der so wichtigen Transaktionen sozialen Kapitals zwischen Aeneas und Dido lässt sich hier (*Aen.* IV 77 ff.) bereits voraussehen, ganz wie S. das angesichts der Verteilung der Sprechanteile zwischen Dido und Aeneas analysiert. Doch der intertextuelle Hintergrund der analysierten Szene ist auch, was den Austausch von Gaben angeht von Vergil noch vielschichtiger aufgebaut (vgl. S.s eigenen Hinweis auf Seite 210!). Jason will das Goldene Vlies haben. Odysseus war zufrieden mit dem, was er bekam: Geschenke und die Fahrt nach Hause (*Od.* XIII 40 f.; S.s Liste auf Seite 110 exkludiert die Fahrt nach Hause von der Liste der Geschenke der Phäaken). Aber am Ende weitet sich Aeneas' Begegnung mit Dido zu einer Lemnos-Episode nach Apollonios' Vorbild aus, die für Aeneas aber eben anders als für Jason unglücklich ausgeht⁸. Aeneas findet offenbar im Gegensatz zu Odysseus bei den Phäaken Gefallen an seiner Situation in Karthago und merkt sozusagen nicht, dass er damit Jason auf Lemnos ähnlicher wird.

⁵ G.N. KNAUER, *Die Aeneis und Homer. Studien zur poetischen Technik Vergils mit Listen der Homerzitate in der Aeneis*, Göttingen 1979, S. 153, 386 und 519.

⁶ D.P. NELIS, *Vergil's Aeneid and the Argonautica of Apollonius Rhodius*, Leeds 2001, S. 175 f.

⁷ E. BINDER, G. BINDER, *Vergil: Aeneis. 3. und 4. Buch. Lateinisch / Deutsch*, Stuttgart 1997, S. 163

⁸ Vgl. NELIS, *op. cit.* (Anm. 6), S. 180 ff.

Der zweite Teil des vierten Kapitels befasst sich mit Aeneas' Besuch bei Euander in *Aen.* VIII. Trotz der Asymmetrie des Wertes der ausgetauschten Güter wird deutlich, dass dieses Mal das Treffen von sozialem Erfolg und großen Perspektiven gekrönt wird, lehnt es sich doch auch an Telemachs Besuch bei Nestor aus *Od.* III an. Die Verpflichtungen, die nicht zuletzt durch die Geschenke eingegangen werden, sind gerade wegen ihrer Asymmetrie im Sinne GOULDNERS (s.o.) bedeutend. Auch hier würde es sich lohnen, die inter- und intratextuellen Hintergründe vor allem im Epos noch genauer zu beleuchten, als dies S. tut. Auch wäre es wichtig, die Austerität der Gaben in zeitgenössische politische Überlegungen der augusteischen Zeit einzuordnen (S. 92, 110 f. und 119).

Kapitel 5 (S. 121–162) behandelt die Narrative, die sich mit einzelnen Gegenständen verbinden und mit dem Eigentumsübergang auch mit neuer Bedeutung aufgeladen werden. So behandelt S. das Tropaion des Aeneas, die Waffen des Mezentius, die Geschenke der Andromache, das Schwert der Dido, den Panzer für Mnestheus, den Schild für Nisus, die Geschenke für Dido und das Trojanische Pferd. S.s Auswahl provoziert natürlich die weitergehende Frage, wie Vergil mit Artefakten, die für einen Transport zu groß sind, umgeht und ob sich Vergils Vorgehen mit diesen Gegenständen grundlegend von der Erzählung der Biographie eines kleineren Gegenstandes unterscheidet. Die wichtigste Feststellung trifft S. am Schluss des Kapitels (S. 162): Gegenstände gleichen Texten, die gelesen werden müssen⁹.

S. geht im sechsten Kapitel (S. 163–195) auf Szenen ein, in denen Gegenstände durch ihr plötzliches Eintreten in den Handlungszusammenhang und ihre eigene „Biographie“ das Geschehen der Szene maßgeblich beeinflussen und vorantreiben. Besonders gelungen sind aus Sicht des Rezensenten die Darstellungen der Rolle von Pallas Wehrgehenk für Turnus' Tod und des Schwerts des Aeneas für Didos Selbstmord. Die Bedeutung ununterbrochener oder eben unterbrochener Beziehungspflege durch Gaben und Kommunikation für den Gang von Vergils Erzählung wird von S. hier weiter herausgearbeitet. Es fragt sich allerdings, ob man mit S. wirklich PASCHALIS folgen und im Namen Didos trotz der nicht übereinstimmenden Quantitäten ein Wortspiel mit dem griechischen δίδωμι sehen soll (S. 179).

Auf den Seiten 197–225 folgt Kapitel 7 zu den Penaten, die als „entscheidende Gabe der Aeneis“ beschrieben werden (S. 224). An sich unveräußerbar, bewirken sie die Verpflanzung der Flüchtlinge um Aeneas nach Italien. Als solche sind sie in die Aushandlung der sozialen und kultischen Verhältnisse in Italien nach Einwanderung der früheren Trojaner auf der Menschen- wie auf der Götterebene eingebunden, was S. unter Rückgriff auf soziologische Theorieansätze, die sich mit Gütern beschäftigen, die eigentlich nicht in den ökonomischen Kreislauf einer Gesellschaft gelangen, herauspräpariert und für Vergils dichterische Aussageabsicht mit seiner Aeneis fruchtbar macht.

Die Untersuchung des Schildes des Aeneas bildet das Schlusskapitel des Buches (S. 227–243). Es betrachtet den Schild als Gabe Junos an Aeneas unter Beachtung bisher erzielter Ergebnisse. Der Schild ist Gabe der Mutter an ihren Sohn, die hilft, die etwas missglückte Begegnung der beiden an der Küste Afrikas aus Buch I vergessen zu machen. Aber es handelt sich eben auch um ein Geschenk, das auf der primären Handlungsebene an sich nicht nötig ist. Aeneas hat einen Schild. Aber der neue Schild wird von ihm mit Erfolg bei Freund und Feind eingesetzt. Das homerische Vorbild wirkt auf der Erzählungsebene, aber auch für Vergil auf literarischer Ebene für seine gesamte Aeneis. S.s Diskussion hätte noch gewinnen können durch die Hinzuziehung anderer Vorbildstellen, besonders von Jasons Mantel, der das allusive Fenster geöffnet hätte zu weiteren intra- und intertextuellen Verschränkungen der relevanten Texte¹⁰.

⁹ Vgl. einschlägig hierzu: A. BARCHIESI, *Learned Eyes: Poets, Viewers, Image Makers*, in: K. GALINSKY (Hg.), *The Cambridge Companion to the Age of Augustus*, Cambridge 2005, S. 281–305, oder zur Beschreibung von Dingen in der Aeneis auch: M.C.J. PUTNAM, *Vergil's Epic Designs. Ekphrasis in the Aeneid*, New Haven–London 1998.

¹⁰ Vgl. C.U. MERRIAM, *An Examination of Jason's Cloak (Apollonius Rhodius, Argonautica I, 730–68)*, Scholia II 1993, S. 69–80 und A. BULLOCH, *Jason's Cloak*, Hermes CXXXIV 2006, S. 46–68.

Insgesamt zeigt S. überzeugend, wie nützlich eine Besinnung auf moderne Gabetheorie ist. Ihre Anwendung auf Vergils Werk macht einmal mehr – auch im Vergleich mit der Soziologie anderer Kulturen hinsichtlich ihrer Gewohnheiten, wie man mit Geschenken und Gaben unterschiedlichen Werts und verschiedenster Hintergründe umzugehen hat – deutlich, wie achtsam und detailreich Vergil seine Gedichte gewoben hat und dass Gaben für ihn offenbar auch in poetischer Sicht eine sehr große Rolle spielten.

Den genannten Kapiteln folgt die Bibliographie (S. 245–262). Sie könnte um ein paar einschlägige Arbeiten umfangreicher sein. Beispielsweise sei hier auf D. LYONS, *Dangerous Gifts. Gender and Exchange in Ancient Greece* (Austin 2012) oder K. ORMAND, *Exchange and the Maiden. Marriage in Sophoclean Tragedy* (Austin 1999) hingewiesen. KNAUERS *Die Aeneis und Homer* sollte in der zweiten Auflage zitiert werden. Die „detaillierte Inhaltsübersicht“ (S. 263–266) hätte benutzerfreundlich das kürzere Inhaltsverzeichnis auf Seite V ersetzen können. Zwei Inhaltsverzeichnisse wären jedenfalls nicht nötig gewesen. Vier Indices (*verborum*, *nominum*, *rerum* und *locorum*) runden das Buch ab (S. 267–281), wobei *Aen.* VI 142 leider in letzterem nicht auftaucht, wäre es doch die Frage, wie der goldene Zweig als ein für den angehenden Unterweltfahrer verpflichtendes Weihegeschenk (*munus*) für Proserpina, das man suchen, das sich pflücken lassen muss und das nachwächst, zu kategorisieren wäre.

Die Abkürzungen „BT“, „OCT“ und „RUB“ sollte S. an irgendeiner Stelle auflösen und auch mit den nötigen bibliographischen Angaben versehen. Siehe seine nicht sehr leserfreundlichen Ausführungen zu Abkürzungen auf Seite VIII in Verbindung mit den Abkürzungen von Nachschlagewerken auf den Seiten 245 f. Die Abkürzung „TLL“ stimmt nicht mit der Abkürzungsweise des „DNP“ (dort „ThL“) überein.

Auf Seite 7 ist am Beginn des zweiten Absatzes ein „es“ zu ergänzen. Auf derselben Seite wäre „Verfahrenswiesen“ zu korrigieren. In Anmerkung 20 auf Seite 8 meint „Rühl 2005“ „Rühl 2006“. Auf Seite 46 stimmen Satzbau und Zeichensetzung des letzten Satzes, der auf Seite 47 fortgeführt wird, nicht. Auf Seite 47 hätte bei der ersten Nennung von Möller 2008 eine entsprechende Fußnote gesetzt werden müssen, die erst auf Seite 49 unter der Nummer 66 erfolgt. Auf Seite 121 müsste „Andere“ klein geschrieben werden. Seite 169 weist einen Satzbaufehler auf, den der Autor wohl des Effektes wegen gesucht hat: „Saturn zeugt Picus zeugt Faunus...“. Das „vielleicht“ in Anmerkung 24 auf Seite 10 sollte S. durch Nachweise, zum Beispiel durch entsprechende Hinweise auf Lexikoneinträge ersetzen. Gleichmaßen ist der Zusatz „möglicherweise“ im zweiten Absatz von Seite 120 unnötig und im Sinne der Untersuchungsabsicht S.s kontraproduktiv. Generell kann man aber sagen, dass das Buch handwerklich gut gemacht wurde.

Wolfgang Polleichtner
Eberhard Karls Universität Tübingen

Eugenio Amato, Cécile Bost-Pouderon, Thierry Grandjean, Lucie Thévenet, Gianluca Ventrella (éds.), *Dion de Pruse: l'homme, son œuvre et sa postérité. Actes du Colloque international de Nantes (21–23 mai 2015)*, Hildesheim: Georg Olms Verlag, 2016 (Spudasmata 169), 600 pp., ISBN 978-3-487-15500-5, €98.00.

This book is the result of a conference dedicated to Dio Chrysostom, which was organised in Nantes, France, in 2015. As the editors explain in the preface, this was the first conference on Dio since the one organised in Oxford in 1997, which produced the volume *Dio Chrysostom. Politics, Letters, and Philosophy*¹. This does not mean that there has been no scholarly interest in this author. A few new editions with translations and commentaries have appeared: most importantly, a French edition of *Or.* 33–36 by C. BOST-POUDERON was published in 2011 in Collection Budé – the first volume of Dio's works ever to appear in the series – and this is to be followed soon by further works². In Italy, a new critical edition with a commentary and an Italian translation of the *Kingship Orations* (*Or.* 1–4) and *Or.* 62 was produced by G. VAGNONE (2012). H.-G. NESSELRATH edited two multi-authored volumes focused on the *Borysthenic Oration* (2003) and *Or.* 54–55, 70–72 (2009); both include German translations of Dio's texts, together with commentaries and accompanying essays³. In Poland, K. TUSZYŃSKA's monograph on Dio's interaction with philosophy and rhetoric, accompanied by a translation of the *Kingship Orations*, was published, as was a translation of the *Olympian Oration* by M. WOJCIECHOWSKI, and a translation of *Or.* 1–10 by the author of this review⁴.

Despite the renewed interest in Dio, evidenced by new editions, commentaries, and translations, monographs and edited volumes have been scarce over the past twenty years, and it is exhilarating to have in one's hand a six hundred page book containing thirty papers dedicated to various aspects of Dio's texts. The papers, written for the most part in French and Italian (with three contributions in English), are divided into four thematic parts: Part I focuses on Dio's biography and historical/political context (4 papers), Part II on his thought (8 papers), Part III on literary and rhetorical aspects of his works (13 papers), and Part IV on textual criticism and reception (5 papers). As can be seen from the distribution of the papers across the volume, the emphasis of the book is on the literary and philosophical dimensions of Dio's works, while historically oriented scholarship is less well represented.

The much-debated question of Dio's attitude towards Roman power – both to Roman officials and emperors – pervades the papers in Part I. M.-L. FREYBURGER-GALLAND compares Dio's perspective on the Roman principate with that of Cassius Dio; she argues that both writers are pessimistic concerning human nature and that both consider monarchy the best form of government.

¹ Ed. by S. SWAIN, Oxford 2000.

² In the "Avant-propos" Eugenio AMATO states that volume I of Budé's Dio, with a general introduction and a collection of testimonies, fragments and letters, is about to be published; an edition of *Or.* 12–13 is being printed, and several others are in preparation.

³ G. VAGNONE, *Dione di Prusa: Orazioni I–II–III–IV* ("Sulla regalità"). *Orazione LXII* ("Sulla regalità e sulla tirannide"). Edizione critica, traduzione e commento (con una introduzione di P. DESIDERI), Roma 2012 (Bollettino dei Classici, Supplemento 26); H.-G. NESSELRATH *et al.*, *Dion von Prusa. Menschliche Gemeinschaft und göttliche Ordnung: die Borysthenes-Rede*, Darmstadt 2003; H.-G. NESSELRATH *et al.*, *Der Philosoph und sein Bild: Dion von Prusa*, Tübingen 2009.

⁴ K. TUSZYŃSKA, *Dyskurs Diona z Prusy w "Mowach o królestwie"*. *Mariaż retoryki z filozofią*, Poznań 2013; M. WOJCIECHOWSKI (transl.), *Dion z Prusy: Mowa olimpijska o religii i pięknie*, Kraków 2006; K. JAŹDZEWSKA (transl.), *Dion Chryzostom: Mowy I (1–10)*, Wrocław 2016.

A. GANGLOFF examines Dio's re-writing of Prodicus' myth of "Heracles at the Crossroads" in the *First Kingship Oration* as a *miroir au prince* addressed to Trajan; she considers Dio's adaptation of the myth as a reflection of the contemporary political situation, as well as an expression of the author's judgment on Trajan, who, she argues, is addressed with a mixture of praise, advice and warning. É. GUERBER focuses on the representation of Roman provincial officials in Dio's political orations. He discusses Dio's vocabulary and his message to the Greeks concerning the proper attitude toward Roman governors. H.-L. FERNOUX moves away from the Roman theme and analyses Dio's representation of the office of *strategos* at Rhodes in the *Rhodian Oration*, comparing it with epigraphical evidence.

Syncretism is a recurrent key-word in Part II. Two papers focus on the *Euboean Oration*: A. BRANCACCI discusses the multiplicity of philosophical influences in the speech, namely allusions to Plato's *Republic* and Cynic and Stoic elements, while A. MILAZZO focuses on the theme of "life-choice" (*scelta di vita*) and its roots in the rhetorical tradition. Both authors see the speech as inherently eclectic, either in terms of its philosophical content, or on account of its fusion of philosophy and rhetoric. C. MORESCHINI looks for certain recurrent Dionian topics (e.g. the idea of a supreme god who rules the universe; demonology and the existence of personal *daimones*; friendship) in other authors of the imperial period. He is especially interested in parallels between Dio and Middle-Platonism, and argues that existing parallels testify to a diffusion of the discussed motifs in the intellectual environment of the period. A different approach is chosen by G. HERTZ, who argues for the Platonic rather than Stoic background of the *Olympian Oration*, and, in particular, of Dio's representation of Zeus as the craftsman of the cosmos; Zeus' representation in the *Olympian Oration* is also analysed by B. NIKOLSKY, who argues for the political message of the speech. C. TOMMASI examines the final part of the *Borysthenic Oration*, in which Dio recounts a myth narrated by the Persian Magi from the perspective of a historian of religion. F. LE BLAY discusses Dio's attitude towards theoretical and scientific knowledge, and L. VISONÀ Dio's representation of δόξα in *Or.* 4 and 66–68.

Several papers focusing on rhetorical and literary aspects (Part III) examine the formats and genres of Dio's works. J.-L. VIX attempts to delineate the meanings and chronological evolution of the ancient genres of *lalia*, *prolalia* and *dialexis*, and looks for these formats in the Dionian *corpus*. He argues that while we do not find in Dio fully developed *prolaliai* of the type encountered in Lucian, Dio's works are important evidence of the genre *in statu nascendi*, not yet fully conceptualised. M. MENCHELLI looks closely at Dio's varied use of dialogue-format, and, in particular, at his interaction with the dialogues of the *Appendix Platonica*, the *Sisyphus* and the *Axiochus*. A.-M. FAVREAU-LINDER focuses on Dio's less-studied works, namely his short dramatic dialogues between two anonymous figures. A careful examination leads her to the conclusion that these works are more heterogenous than is usually acknowledged and that they differ not only thematically, but also in construction, the characterisation of the interlocutors, and the conversational dynamics. The genre of the *Olympian Oration* is discussed in two papers: A. BILLAULT examines the speech within the tradition of *discours olympiques* and compares it with the Ὀλυμπικοί λόγοι by Gorgias and Lysias, while G. VENTRELLA considers it a generic mixture, encompassing a variety of rhetorical genres incorporated within a philosophically toned whole. G. TRONCHET discusses in detail poetic passages in *Alexandrian Oration* 4 and 82–85, composed of Homeric hexameters, and argues that they anticipate the emergence of the *cento* genre in the next century.

Predictably, examinations of Dio's interaction with, and reception of, the Greek canon is well-represented. The paper by C. BOST-POUDERON belongs here, as he analyses Dio's use of Demosthenes' *Against Leptines* as a model for the *Rhodian Oration*. The other papers in this section are: E. BOWIE's overview of Dio's knowledge and use of archaic poetry; L. THÉVENET's paper on Dio as a reader of the tragedians; and two papers on Dio's interaction with Homer, by G. VAGNONE and G. SCAFOGLIO. E. BERARDI focuses on Dio's use of *exempla* in *Orations* 73–74, while P. VOLPE CACCIATORE examines the reading list Dio constructs for a friend in *Oration* 18.

The last part of the book opens with C. LUCARINI's paper proposing numerous conjectures on VON ARNIM's edition of Dio. A number of papers follow on the reception of Dio: in Themistius by

J. SCHAMP (Themistius is rewriting Dio, who is rewriting, in his *First Kingship Oration*, Xenophon's Heracles at the crossroads), in the Palaeologan period by D. BIANCONI, and in the Renaissance by A. CATANZARO. The last contribution is Thierry GRANDJEAN's overview of unpublished notes on Dio by P. COLLOMP, a French scholar best known for his work on Ptolemaic Egypt, who was shot by the Gestapo in 1943. The manuscript containing these notes, the author informs us, will be digitalised by the Bibliothèque nationale et universitaire and made available on the webpage www.numistral.fr.

In a manner characteristic of conference proceedings, the volume offers an assortment of approaches, interpretations and topics – at times complementary, at times parallel, and at times competing – with little interaction among the contributors; but this is to be expected from a book that bears *Actes du Colloque* in its title. As usual in a multi-authored volume, some contributions are more original, coherent and persuasive than others, but all in all there is undoubtedly much of interest in this hefty book, particularly in terms of detailed inspections of individual texts and passages. It is also good to have examinations of some less explored, difficult to interpret Dionian texts, such as his short dialogues.

The book as a whole reflects certain trends in recent Dionian scholarship, such as the acknowledgement of the multiplicity of Dio's intellectual influences, considered synchronous and parallel rather than reflective of different stages of the author's life; a turning away from a biographical and developmental approach to Dio; and an interest in intertextual relations between his texts and the canonical authors of the Classical period. A fair number of studies dedicated to generic aspects of the Dionian *corpus* mirror the interest that the genre has enjoyed in recent scholarship.

The volume is accompanied by an index of the Dionian passages discussed in the volume; it is a pity that there is no general index nor an index of passages by other authors. Although this is not the fault of the editors or authors, some users of the book may be discouraged by the small font-size (even smaller in the footnotes, which are frequently extensive), which does not make for a strain-free reading experience.

Katarzyna Jażdżewska
Cardinal Stefan Wyszyński University in Warsaw

Koen De Temmerman, Kristoffel Demoen (edd.), *Writing Biography in Greece and Rome: Narrative Technique and Fictionalization*, Cambridge: Cambridge University Press, 2016, XIII + 354 pp., ISBN 978-1-107-12912-2, £74.99.

As is noted in its short “Preface” (pp. XI–XIII), the collective volume under review “aims to contribute to two broad fields of classical scholarship: the study of biography and that of fictionality in narrative literature” (p. XI), by combining them and thus interconnecting narrative technique and fictionalisation. Although it does not aspire to be an exhaustive study of the particular interconnection in ancient biography, but rather consists of numerous case studies on texts from Greek and Latin literature, it fulfils its aim with considerable success.

The volume is divided into four parts. The first (“Ancient Biography Revisited”), which contains two chapters, deals with the theoretical background of the new approach adopted here, suggests its originality and surveys the diverse biographical tradition in antiquity. It starts with a chapter by Koen DE TEMMERMAN, one of the editors, entitled “Ancient Biography and Formalities of Fiction” (pp. 3–25), which functions as an excellent introduction to the whole volume. Here the author effectively defines and clarifies key points of fictionalisation in ancient biography, such as, for example, the distinction between the notions of fiction and fictiveness, the degree of referentiality in the relevant works, the crucial role of the biographees in this distinction, and the contractual conceptualisation of fiction and (non-)fictionality. Furthermore, he skilfully explains and defends the volume’s overarching approach to fictionalisation in ancient biography “from a *formal* angle” (p. 14, his italics), which focuses on narrative techniques that destabilise the narrative’s sense of truthfulness (such as *ethopoia*, the espousal of topical narrative material, internal focalisation and representation of the biographee’s thoughts by an omniscient narrator, use of anecdotes, metaphorical characterisation and intertextual/intratextual allusions, or literary modelling, which function as markers of fictionalisation). At the same time, the author familiarises the reader both with the relevant bibliography and the main points of the chapters that follow. Despite the frequent but necessary use of theoretical technical terms in this chapter, the reader has no difficulty in following the author’s train of thought.

In the second chapter, entitled “Civic and Subversive Biography in Antiquity” (pp. 26–43), David KONSTAN and Robyn WALSH investigate the various types of ancient biography and suggest the interesting and original distinction between two types of ancient biographical tradition: the one “is organized around the dominant social values” (p. 28) and is called the civic biographical tradition, and the other “gives voice to those who are on the margins of power, and more or less subtly undermines or challenges the conventional ideology” (p. 28) and is called the subversive biographical tradition, although the two traditions can interact with each other. Xenophon’s *Agesilaus* and *Memorabilia* respectively are aptly presented as two proto-biographies that constitute typical examples of the aforementioned categories (pp. 29–35), while it is demonstrated that even the life of the same individual can be described according to both traditions, as is evident in Plutarch’s *Life of Alexander* and the so-called *Alexander Romance* (pp. 36–39). The chapter concludes with remarks on the Gospels, which are included in the subversive kind of narrative, and on the Christian hagiographies of the fourth century AD, which seem to blur the boundaries between civic and subversive biographical traditions. This is a significant contribution that provides new insights into ancient biography; however, its connection with the notion of fictionalisation, the principal subject of the volume, is not explicitly stated.

Part II deals with individual biographies and contains six sections. Grammatiki A. KARLA, an expert in the *Vita Aesopi*, in a chapter entitled “*Life of Aesop*: Fictional Biography as Popular Literature?” (pp. 47–64) analyses in depth aspects of the particular work and focuses on the question of whether it is popular literature. Following BOURDIEU’s theory of popular aesthetics

and HANSEN's way of approaching popular literature, she adroitly notes elements from a variety of fields that single out the *Vita Aesopi* as popular literature, such as its simple language and style; its relatively simple, episodic structure with frequent use of antithetical pairs, exaggerations, novellas, anecdotes, fables and riddles; its dearth of details about time, names and space; its didactic and recreational function as well as its use of satirical motifs; its ideology; its one-dimensional characters and the fluidity of its text and its reception.

In the next chapter, entitled "Parallel Narratives and Possible Worlds in Plutarch's *Life of Artaxerxes*" (pp. 65–79), Eran ALMAGOR investigates the function of competing narratives and possible worlds in Plutarch's biographies by choosing the *Life* of the Persian king Artaxerxes as a case study. He explores several explicit and implicit illustrative instances of hypothetical situations and alternative scenarios and convincingly remarks that "Plutarch uses fictionality in order to study reality" (p. 69). As a result, it is reasonably concluded that the variant parallel worlds lead to several different biographies of Artaxerxes within the same work (p. 72). Thus Plutarch's biography is placed in the grey area "between fictionality used to arrive at historical truth (used by historians) and fiction employed for its own sake (akin to poetry, according to Aristotle)" (p. 78).

In his chapter "Lucian's *Life of Demonax*: The Socratic Paradigm, Individuality, and Personality" (pp. 80–96), Mark BECK deals with Lucian's *Life of Demonax* and proficiently relates the intention and structure of this work to the questions of its authenticity or fictionality. He rightly interprets its tripartite structure as an indication of "Lucian's desire to represent both the character and the personality of his protagonist" (p. 85). In particular, he asserts that this structure facilitates Lucian's intention not only to depict Demonax's character according to the Socratic paradigm, but also to offer insight into his personality, elaborate on it and gradually redefine it, thus bringing to the fore its seriocomic element and more generally the paradoxical quality of Demonax's behaviour. In this framework, he argues that Lucian modelled the *Life of Demonax* on Xenophon's *Agesilaus* and suggests that this choice betokens that the particular work "is a true biography and not a fictional account" (p. 96).

Chapter 6: "The *Apologia* as a *mise-en-abyme* in Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*" (pp. 97–116) by Patrick ROBIANO (translated by R. GEUSS) focuses on the *Apologia* of Apollonius of Tyana and its important function in Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*, as it contributes to the correct reading of the entire work. ROBIANO suggests that the *Apologia* points to its own fictionality, establishes intertextual (especially with Plato's and Xenophon's *Apologiai*) and intratextual relations and echoes the narrator. One of the strengths of this chapter is its meticulous investigation of multiple intertextual relations, citations and allusions that fictionalise the biographical material about Apollonius and liken him to various historical and mythological figures (e.g. Socrates, Pythagoras, Zeus, Oedipus, Apollo, Odysseus and Proteus), while at the same time reinforcing the *Apologia's* organic connection with the rest of the work.

The next two chapters transfer us to Christian hagiography. In chapter 7: "The Emended Monk: The Greek Translation of Jerome's *Vita Malchi*" (pp. 117–132), Christa GRAY demonstrates that the changes between the Greek translation and the Latin original of Jerome's *Vita Malchi* "might be symptomatic of the stereotyping of hagiography as it was gradually developed into a more stable literary genre" (p. 118). She mentions the work's generic similarities with the Greek erotic novel and fictionalised narrative in general, detects the indisputable influence exercised on the Greek translation by Eastern Christianity, and comments upon distinctive formal changes in the translation (such as, for example, its additional references to the authority of the Scripture).

In the following lengthy chapter (pp. 133–159), entitled "The Divided Cloak as *redemptio militiae*: Biblical Stylization and Hagiographical Intertextuality in Sulpicius Severus' *Vita Martini*", Danny PRAET subtly reappraises the truthfulness of Sulpicius Severus' *Vita Martini* and highlights the prescriptive character of the work. His contribution concentrates on the famous passages of Martin's divided cloak at Amiens and aptly demonstrates its complex biblical stylisation. After mentioning Sulpicius' play with Martin's both metaphorical and real *militia*, PRAET proves that the saint's *Vita* is modelled in a way that suggests the imitation and emulation of Christ and efficiently underlines the

crucial role of clothes in the making of the holy man. The exploration of multiple biblical parallels and intratextual references corroborates Martin's connection with Christ even further and leads to the conclusion that the scene of the division of the cloak "is not only an instance of fictionalization inherent to the metaphorical, intertextual construction of Martin as a counterpart of Christ, but that it is a creation out of nothing rather than a reconstruction of earlier traditions" (p. 158).

Part III deals with collective biographies and contains chapters 9–13. In chapter 9: "Mirroring Virtues in Plutarch's Lives of Agis, Cleomenes and the Gracchi" (pp. 163–180), Maarten DE POURCQ and Geert ROSKAM underscore the important position of Plutarch's moral programme in his *Parallel Lives*, mention its role in the fictionalising of the historical narrative and connect it with classical narratological principles (time, focalisation, action and actants). Their focus on the *Lives of Agis, Cleomenes and the Gracchi* proves to be effective, since this particular set introduces multiple significant moral issues, while at the same time allowing Plutarch to exploit the principle of *synkrisis* in many ways. Their narratological analysis offers significant arguments in favour of the view that what could be regarded as fictionality in Plutarch's *Lives*, for him would "only be a better way of looking for the truth" (p. 180).

In chapter 10: "Dying Philosophers in Ancient Biography: Zeno the Stoic and Epicurus" (pp. 181–199), Eleni KECHAGIA expertly discusses the death stories relating to two Hellenistic philosophers, Zeno of Citium and Epicurus, the extent to which these stories could be regarded as representative of the relevant Stoic and Epicurean philosophical theories respectively, and finally the ensuing interplay between truth and fiction. As she convincingly demonstrates, in such cases "the death stories may fall short of historical truth, but can still, through fiction, convey philosophical truths" (p. 199).

Death scenes also dominate in the next chapter, entitled "Never Say Die! Assassinating Emperors in Suetonius' *Lives of the Caesars*" (pp. 200–216). Here Rhiannon ASH analyses the assassination scenes of Julius Caesar, Caligula and Domitian as they are presented by Suetonius in his *Vitae Caesarum*, and explores the nature of their fictionality, which is creatively combined with verisimilitude. This is a well-researched contribution that includes many invaluable remarks on the similar structural framework and the verbal repetitions in the three accounts, which, however, remain individualised; on Suetonius' techniques, formal ways and devices that help him enhance the verisimilitude and the credibility of his narratives, or on his exploitation of elements suggestive of theatricality and the spectacular that imply fictionality.

Tristan POWER's chapter 12: "Poetry and Fiction in Suetonius' *Illustrious Men*" (pp. 217–239) also deals with Suetonius, but focuses on his *Illustrious Men*. POWER meticulously scrutinises some of the anecdotes recorded in the *Lives* of Horace and Valerius Cato and offers reasonable and compelling explanations for Suetonius' inclusion of unreliable details and questionable evidence, which, although possibly fiction, can reveal something true about the protagonists. Thus, he defends Suetonius' credibility, while at the same time drawing interesting broader conclusions about Suetonius' biographical approach and his use of fiction in both his literary and political biographies.

In "*Qui vitas aliorum scribere orditur*: Narratological Implications of Fictional Authors in the *Historia Augusta*" (pp. 240–256), the last chapter of this Part, Diederik BURGERSDIJK describes paratextual elements and the blend of fact and fiction in the *Historia Augusta* by focusing on the implications of fictional names. Since, by necessity, his approach involves the treatment of relevant issues, such as the author, the "paratextual authors", and the narrator of the work, he argues in favour of one author and "a narrator with multiple *personae*" (p. 245). Moreover, he comments upon the narrative's unclear beginning and its end, the purported time of narrating, the fictional authors mentioned and the sources invoked by the narrator. BURGERSDIJK succeeds in shedding new light on the tension between historicity and fiction in the *Historia Augusta*, which is interpreted as intentional, and rightly connects the work with the literary playfulness of its era.

Part IV: "Biographical Modes of Discourse" consists of chapters 14–16. In chapter 14: "Chion of Heraclea: Letters and the Life of a Tyrannicide" (pp. 259–277), John Paul CHRISTY notes the Platonic background (with a special emphasis on the *Epistles*) of the anonymous *Letters of Chion*,

discusses the multiple advantages offered to Chion and the author on many levels by the choice of the epistolary genre, explores the work's programme of exemplarity and, finally, investigates the way Chion is associated with other exemplary anti-tyrannical figures, such as Dion and Brutus. CHRISTY is at his best when remarking on the work's deviation from the expected straightforwardness of letter writing, or when suggesting Xenophon rather than Plato as Chion's ideal philosophical and political model.

Chapter 15: "Brief Encounter: Timing and Biographical Representation in the Ps.-Hippocratic Letters" (pp. 278–292) by Ranja KNÖBL also deals with fictive epistolography. It investigates the pseudo-Hippocratic letters and focuses on how the temporal devices employed in the particular collection affect the biographical representations of Hippocrates and Democritus and contribute to "the creation of biographical exemplarity, authenticity and illusion" (p. 278). Special emphasis is given to the motif of haste – dominant in the collection, but inconsistent with Hippocrates' own actual delay and slowness for a great part of the narrative – which is skilfully connected with biographical, epistemological, ethical, narratological and metaliterary issues. This chapter includes a lot of original and stimulating remarks that demonstrate the sophisticated and playful character of the work and illuminate its narrative techniques. Just one suggestion: while KNÖBL states that "Democritus is not known to have worked on phenomena such as madness" (p. 287), I would suggest that Democritus' association with the notion of madness here could be attributed to his views on *furor poeticus* and poetic inspiration in general, for which cf. e.g. Cic. *De or.* II 194: "Saepe enim audiivi poetam bonum neminem – id quod a Democrito et Platone in scriptis relictum esse dicunt – sine inflammatione animorum existere posse et sine quodam adflatu quasi furoris"; *Div.* I 80: "Negat enim sine furore Democritus quemquam poetam magnum esse posse, quod idem dicit Plato"; Hor. *Ars* 295–298: "ingenium misera quia fortunatius arte/ credit et excludit sanos Helicone poetas/ Democritus, bona pars non unguis ponere curat,/ non barbam, secreta petit loca, balnea vitat".

In chapter 16: "A Shaggy Thigh Story: Kalasiris on the *Life of Homer* (Heliodorus 3.14)" (pp. 293–305) Luke V. PITCHER studies Kalasiris' account of Homer's life, as presented in Heliodorus' novel, and comments upon its jarring certitude on the matter of the poet's birthplace (i.e. Thebes of Egypt). This certitude is read against the conventional biographical *topoi* and Kalasiris' account is interpreted as teasingly playing with the traditional strategies of ancient literary biography that inverts "some of the conventional markers of the biographical genre, while following others with ostentatious assiduity" (p. 304). Thus, instead of a momentary digression, understandably Kalasiris' *Life of Homer* appears as a passage with significant impact on Heliodorus' text and compels the reader to question the entire work's claims to truth and its biographical strategies.

The volume concludes with a helpful "General Index" (pp. 343–348) and an "Index Locorum" (pp. 349–354) that includes the most significant passages discussed in it. Generally speaking, it is well edited, without significant errors, typos or inconsistencies that could hinder reading: cf., e.g., p. 83: σφᾶς αὐτᾶς (instead of the correct σφᾶς αὐτούς); p. 90: κοσμοῦ (instead of the correct κόσμου); p. 207, n. 21: "who declines to names all of the conspirators", where "names" should be corrected to "name"; p. 230: *libinis* (instead of the correct *libidinis*); the same journal is not always abbreviated in the same way: cf. e.g. *TAPA* (pp. 313, 314, 316, 323) and *TAPhA* (pp. 307, 309, 312) or *CErc* (p. 307) and *Cron. Erc.* (p. 312). Almost all Greek and Latin passages are translated (cf., however, p. 82, n. 9 or p. 148, n. 51), a fact that makes the volume more easily accessible to its readership. The chapters interrelate to each other, while extensive cross-references reinforce the volume's cohesion and highlight connections throughout.

Overall, this is a fine and well-organised collection of sixteen original, learned and insightful studies of high quality that make a significant contribution to understanding ancient biography and that broaden our perspective on the nature of fictionalisation in ancient biographical narrative. Without doubt, their productive, up-to-date and thought-provoking approaches will advance further research in both this genre and narratology in general.

Spyridon Tzounakas
University of Cyprus

James Renshaw, *In Search of the Greeks*, 2nd edn., London–New York: Bloomsbury Academic, 2015, VI + 442 pp., ISBN 978-1-4725-3026-4, £19.79.

We all live in the era of the digital revolution. Even those who teach classics are not safe from the wind (or whirlwind rather) of change, as sooner or later they have to embrace future opportunities and challenges and enter entirely new, uncharted terrain. No one knows for sure what “handbooks” of ancient history will be like in a decade or so. But it is beyond doubt that they will be different than the age-old, traditional, paper handbooks, and that one has to look around for new approaches and concepts. In his *In Search of the Greeks*, James RENSRAW [= R.] has taken such pursuits one step further. Clearly, the author is perfectly fitted by his academic background (Oxford graduate 1993–1997), his long, professional career as a teacher of classics in a number of secondary schools in India (Kodaikanal International School), Australia (Sydney Grammar School), Britain (long term employment at St Paul School in London, where he was appointed Head of Classics in Colet Court), and his current editorial engagements at Bloomsbury, notably overseeing the series OCR Classical Civilisation and Ancient History. A few years back, R. produced a parallel handbook for Roman history, *In Search of the Romans* (Bloomsbury, 2012; a new, revised edition is scheduled for 2018), and co-authored teaching guides for teachers of classics. We are dealing not only with an influential writer and editor, but also with someone who has plenty of teaching experience in different environments and at varying levels.

The first edition of *In Search of the Greeks* was published in 2008 by Bristol Classical Press. The present, second edition was substantially revised (most notably an extensive chapter 1 being a totally new addition), to provide a course in ancient history for British secondary schools, culminating in the GCSE exams. The first chapter (as much as – and only – 82 pages long) presents a general introduction to the history of ancient Greece. In fact, it is something of a compendium in the form of a chronological survey of the most important facts and events, starting with the rise of the Minoan civilisation and coming to a close with the Byzantine era. This is followed by several chapters where, free of timeline limitations, R. discusses various aspects of Greek antiquity (combining the synchronic and diachronic perspectives). Most of them cover the Greeks’ major achievements in the history of culture: religion, sport and games, drama and theatrical performances. The second part of the book is dedicated to social history, where Athenian democracy and Spartan monarchy duly prevail.

No doubt, R.’s writing is competent and informative. He is apparently up-to-date with modern research, reducing misconceptions (e.g. discoveries made in Lefkandi on Euboea induce him to reject the concept of the Dark Ages) and avoiding serious errors (on p. 220, however, the captions of the image of a *kylix* says that it presents a mother with a child in a high chair – in fact, the child is sitting on a chamber pot). Apart from the lucid structure of exposition, the reader is helped by inserted boxes with additional comments and explanations, sets of issues and questions for independent study/repetition (“Review and Reflect”), citations, bibliographical suggestions, and appendices on Greek currency, musical instruments and calendar year. At the end, a chronological table and a dictionary are appended. This book was elegantly printed, on a beautiful paper, with a wide selection of black and white and colour illustrations, photos, plans, graphs and maps. It is accompanied by two dedicated websites which contain some additional material (mainly photos): www.insearchofthegreeks.com and www.facebook.com/InSearchOfTheGreeksAndRomans.

One can certainly appreciate being served by this beautiful, almost luxurious, manageable and up-to-date handbook. At the same time, flipping through the pages, the reader cannot help but ask questions about teaching classics nowadays. Aiming for the 21st century, what will the best concept of a handbook be like? What image of antiquity should the pupils and students get from us? These are matters of life and death for the future of classics. The field is not only difficult and demanding

per se, and always a challenge to teach, but it is also threatened with extinction. How to make classical studies appeal to many of the general public?

On a basic level, R.'s handbook is doomed by its uncompromising selection. Every handbook is about selection, but also about a cautious, comprehensive overview of the field and balanced proportions of the material included in it. In *In Search of the Greeks* we will not find much about art and architecture. The author admits that this was his conscious decision, due to space limitations, and readily recommends a separate handbook by S. WOODFORD. He does not recommend, however, anything else for other neglected areas, most importantly the Hellenistic and Graeco-Roman periods. The classical age (5th and 4th centuries BC) gets preferential treatment, whereas classical Athens and Sparta are paraded as paragons of ancient civilisation. The criteria seem rather far-fetched, and consistency is not always ensured. While discriminating against some fundamental areas, R. dwells at length on numerous accidental points (e.g. p. 137, an extensive overview of excavations in Olympia – including specific dates!). In the chapter dealing with religion, we may find details of temple planning, but not a word about Orphism or magic, which for the last three or four decades or so have been the two most intensely studied and debated areas of ancient Greek religion – in class, such topics may easily draw interest on their own! Discussing the evolution of Greek social life, he will voluminously introduce wedding *epaulia*, but virtually ignore “homosexuality”. *Nota bene* the question of “homosexuality” appears just once, in a short notice apropos Sappho’s lesbian inclinations. Then it reappears *ex abrupto* in the chapter on Sparta, on p. 374: “bisexuality was the norm for men in the Greek world” (*sic!*). This incorrect – in a number of ways – statement, without any substantiation or background information, will likely perplex the readers. Without properly tackling “homosexuality” (avoiding anachronistic assumptions in the first place), they will not understand what the ancient Greeks were about. However you define it, it was not a marginal phenomenon. Not only was the peculiar way of life in Sparta determined by such practices, but also ancient art, religion and mythology, as well as aristocratic way of life dedicated to athletic exercises and symposia. In spite of all this, R. prefers to emphasise so many other aspects of ancient civilisation, leaving us helpless in front of a puzzling domination of a single “bisexual” orientation in antiquity.

Thus, this arbitrary selectiveness, together with complex cross-references and separate appendices, makes the arrangement of this book slightly confusing. Even if the running text is diversified by a range of additional elements, and the related website is up there, constantly updated, there is something strikingly traditional, even old-fashioned about the content and formal features of this book. Extended narrative runs alongside iconographical elements with not much interaction on the way. Only a handful of questions at the end of individual chapters contributes to the reader’s engagement with the texts. At the end of the paper era, teaching classics this way gives the impression of having been done by someone with a latent wish to preserve the *status quo*. Still, many young people will profit from this volume, not only those educated in British secondary schools that still pursue traditional classical studies, but also a broader audience amongst students and scholars.

Andrzej Wypustek
University of Wrocław

Maria Maślanka-Soro, *Antyczna tradycja epicka u Dantego* [“La tradizione epica antica da Dante”], Kraków: Księgarnia Akademicka, 2015, 494 pp., ISBN 978-83-7638-548-8, zł 30.00.

Che cosa si potrebbe dire a chi tenta di cogliere l'essenza dell'eredità antica nell'opera di Dante? “Lasciate ogni speranza” è la frase che viene subito in mente in tale occasione. Ed è bene, perché si spaventino tutti quelli che non sono pronti ad affrontare l'Inferno del lavoro duro ed esigente che è sotteso ad un'impresa di questo tipo. Solo un ingegno impavido, brillante e tenace sarà in grado di gestire una tale sfida, quella di attraversare prima la selva oscura, poi sia i gironi dell'Inferno, sia le cornici del Purgatorio di analisi filologiche diligenti, per giungere sino al Paradiso di una riflessione umanistica profonda. La Prof. Maria MAŚLANKA-SORO (= M.-S.) è senza dubbio una studiosa dotata proprio di tale ingegno. La sua monografia, *Antyczna tradycja epicka u Dantego* (“La tradizione epica antica da Dante”) – è un lavoro eccezionale, un *opus magnum* degno del Poeta cui è dedicato.

La monografia comprende due parti (precedute da un elenco delle abbreviazioni e da una premessa dell'autrice): “La poesia epica latina nella cultura medievale e nelle opere minori di Dante” e “La *Divina Commedia* di Dante: *magni auctores* nel *magnum opus* – ispirazione e sfida”¹. Ciascuna di queste parti si articola in sei capitoli che si corrispondono tra l'una e l'altra. La conclusione concisa contiene il riassunto delle tesi principali del volume ed è seguita da una bibliografia esauriente e dall'indice dei nomi, che riguarda anche – una pratica lodevole – le note al testo.

Già dalla lettura delle prime pagine risulta evidente che sia la struttura sia la composizione della monografia sono state attentamente pensate e ponderate dall'autrice. Lo sviluppo delle riflessioni avviene in modo logico e chiaro, mentre gli argomenti che vengono avanzati uno dopo l'altro contribuiscono a realizzare l'obiettivo primario, che riguarda l'analisi – sincronica e diacronica – dei modi in cui agiscono le opere epiche latine più famose sui testi di Dante, dai trattati fino alla *Commedia*.

La prima parte della monografia serve soprattutto a costruire il contesto per le riflessioni successive. M.-S. vi presenta le caratteristiche generali – dal punto di vista della loro interpretazione ed importanza ai tempi di Dante – dei poemi epici antichi che segnarono l'opera dantesca nel grado più significativo. Anzi, occorre sottolineare che la studiosa non si limita ai testi, bensì prende in considerazione anche i loro autori come personaggi presenti nell'ambito dell'orizzonte intellettuale dell'“epoca dantesca”. Tale approccio è degno di rilievo, poiché mette in evidenza sin dall'inizio il dialogo condotto da Dante con i poeti dell'antichità.

Quando pensiamo alla tradizione epica antica, ci viene in mente subito il Poeta *par excellence*, il padre del genere, cioè Omero. La monografia non lo include come un punto di riferimento vero e proprio per Dante per ovvie ragioni – la sua ignoranza del greco e la mancanza di una traduzione accessibile ai suoi tempi: su tali problemi l'autrice si esprime parecchie volte, sottolineando allo stesso tempo la consapevolezza che il Poeta italiano aveva riguardo al debito di tutti gli artisti nei confronti di Omero (si veda ad es. la citazione dal *Convivio* alle pp. 74 s., sulla maestria del Poeta). Sebbene si possano provare a rintracciare alcune allusioni ad Omero dovute alla mediazione di autori romani (p.es. citazioni del Poeta tradotte dal greco al latino da Cicerone che le riportava nei suoi trattati), in realtà è un approccio a rischio di errori, dato che il problema più grande – giustamente indicato come tale anche dall'autrice – è costituito dalla mancanza di testimonianze certe sulla biblioteca di Dante. Non siamo in grado quindi di verificare in molti casi se una data opera antica si trovasse nelle mani del Poeta italiano nel momento in cui egli lavorava ai propri testi.

M.-S. supera questo ostacolo secondo due modalità: (1) concentrandosi sulle citazioni e relazioni intertestuali che possono fungere da prova delle letture antiche di Dante e (2) scegliendo quattro

¹ Riporto qui i titoli nella versione italiana (ci sono due indici: polacco e italiano).

autori latini, la cui circolazione letteraria non pone significativi dubbi? È un approccio solido e ragionato, che crea una base da cui si parte per analizzare il mondo poetico di Dante. Gli autori in oggetto sono: Virgilio – detto *poeta philosophus*; Ovidio – qui in due sue incarnazioni, quella dell'autore degli *Amores* (*amorigraphus*) e delle *Metamorfosi* (*maior*); Lucano – detto *poeta historicus*; e Stazio – *poeta tragicus*. Tutti e quattro (o piuttosto cinque, se contiamo la doppia funzione di Ovidio) riflettono vari aspetti dell'epica antica, tutti rilevanti per Dante. Questa parte della monografia si conclude con un'analisi della ricezione dell'epica antica nei trattati e nella *Vita Nuova* (pp. 79–99).

La seconda parte della monografia è un ampio (pp. 103–446) esame dei richiami all'epica antica nella *Commedia* e uno studio della loro funzione. L'autrice offre un quadro ampio e dettagliato: dal linguaggio, attraverso lo stile, fino alle criptocitazioni e relazioni intertestuali. M.-S. si occupa sia dei mezzi stilistici e delle figure retoriche, sia dei personaggi-chiave nell'epica romana (Catone Uticense) e dei suoi motivi ricorrenti (oro, metamorfosi). La monografia è un'analisi eccellente, ricca ed esauriente: se è lecito usare tale aggettivo a proposito del poema, la cui lettura non finisce mai, questo studio lo merita davvero.

Occorre inoltre sottolineare la chiarezza del discorso, dovuta ad una tesi molto precisa – sempre un buon procedimento metodologico – la quale viene verificata nel corso dell'analisi. Infatti, l'autrice dimostra come l'atteggiamento di Dante nei confronti della tradizione epica antica cambi ed evolva nelle varie tappe della sua attività artistica: all'inizio, nelle opere poetiche giovanili e nei trattati, corrisponde alla pratica dell'*imitatio* e poi nella *Commedia* sboccia nella vera e propria *aemulatio*. Mentre entrambe le pratiche sono una specie di omaggio da parte di Dante verso i suoi maestri antichi, la seconda costituisce anche una testimonianza dell'abilità del Poeta italiano, della sua propria Maestria. Come osserva M.-S., concludendo le analisi, un tale percorso dalla lettura passiva al vivo dialogo con i grandi fu proprio inevitabile nel suo caso (p. 448).

La studiosa coglie nella monografia le varie sfumature del dialogo dantesco: pieno di rispetto, ma allo stesso tempo audace, impegnato e sorprendentemente moderno, in cui la *conversio christiana* e l'ammirazione per i capolavori del vecchio mondo alimentano la creazione poetica e il suo contenuto metafisico. Dante costruisce l'universo della *Commedia*, servendosi dell'intertestualità con i testi e gli autori antichi come strumento per descrivere la propria epoca, sia per esaltarne gli aspetti positivi sia per criticarne quelli negativi, e per dare la vita, appunto, *nuova* al passato.

L'idea del dialogo è presente anche nello stile stesso della monografia. Come Dante con l'antichità, l'autrice sembra condurre una conversazione con l'antichità, con Dante e con noi, i lettori. La descrizione delle analisi è dotata di valore letterario, accessibile e priva di terminologia superflua – un procedimento prezioso nella disseminazione dei risultati di ricerca. Alla fine delle sue riflessioni M.-S. evoca un brano della *Commedia*, in cui Dante mette in guardia il suo pubblico dalla lettura del Paradiso senza la giusta preparazione. Sebbene la *Commedia*, come è tipico dei capolavori, possa risultare affascinante anche ai laici, infatti, occorre essere ben preparati per poter apprezzare tutti i livelli dell'universo dantesco. La monografia di M.-S. offre in tal senso un aiuto prezioso. Per lo più, è un aiuto che non esclude i lettori meno versati negli studi sulla letteratura antica e sulla letteratura italiana. L'edizione attenta e il discorso chiaro fanno della monografia una lettura perfetta per tutti quelli che desiderano entrare in contatto con i Maestri della nostra civiltà.

Le ultime pagine contengono un riassunto in italiano ed è auspicabile che preparino la pubblicazione di tutta la monografia anche all'estero. Tale circolazione doppia sarebbe per il libro della Prof. MAŚLANKA-SORO una corona d'alloro ben meritata.

Katarzyna Marciniak
Facoltà di "Artes Liberales", Università di Varsavia

² Il quadro della cultura classica di Dante viene anche presentato in uno dei sottocapitoli, pp. 69–77.

Katarzyna Marciniak (ed.), *Our Mythical Childhood... The Classics and Literature for Children and Young Adults*, Leiden–Boston: Brill, 2016 (Metaforms: Studies in the Reception of Classical Antiquity 8), XVI + 528 pp., ISBN 978-90-04-31342-2, €181.00 (paperback).

The treatment of Classical Antiquity in modern literature and film for the young audience has been uneven. In the Hollywood blockbuster *Wonder Woman* (2017), the Amazons are introduced as Zeus' last-resort weapon to defend the world from his own rebellious son Ares. Framed by the contrast between innocent yet militant gynocracy on the island and the corrupt yet worth-saving patriarchy outside of Themyscira, the final defeat of Ares in a Ragnarok-style showdown is presented as a precondition to world peace. The appropriation and distortion of Greek mythology is blatant enough to upset many among the popular audience. Neil Gaiman's *Norse Mythology* (2017), by contrast, offers a refreshing retelling of the Eddas that even an academic reader will appreciate. The book preserves the original concepts, conflicts, and relationships but serves them in crisp, modern language that makes Norse mythology come vibrantly alive. Gaiman's Thor is not a Marvel Comic's character or a dude from Rick Riordan's series, but the unplugged Norse Thor who was never the brightest or handsomest of the gods and does not leap through the air in heroic postures. The two different styles of engaging with classical mythology represented by Jenkins's film and Gaiman's book lie close to the opposite sides of a spectrum, whose diversity boggles the mind. *Our Mythical Childhood* is an attempt to address some of the questions about what accounts for the continuing presence, appeal, and relevance of classical myths in literature and other media for the young reader.

The collection is addressed to an academic audience and includes 26 essays on tropes of antiquity in (mostly) modern works for children. Its range is unavoidably wider, however, due to the amorphous nature of the field mapped by the essays. The Introduction, for example, identifies the Greco-Roman heritage as central to the book's critical reflection, specifies as its research target a community of societies – largely European or Euro-American – whose literatures and cultural codes have incorporated and preserved references to classical antiquity (p. 3), and then depicts the scope of the collection as limited to works that “draw inspiration from Classical Antiquity: Greek and Roman myths and history” (p. 11). Yet, some essays in the collection tackle the use of the Classics in Japanese, Israeli, and African literatures, while others lead expeditions to discuss modern Latin translations of children's classics done for the academic Latin-reading audience, the use of school dictionaries to enhance students' knowledge of the ancient world, and the phenomenon of mythological fan fiction. As a result, while some chapters engage with issues of children's literature in more depth, others do so more marginally. This heterogeneity is not necessarily a disadvantage. In the Introduction, the editor explains it as a consequence of bringing together scholars from several fields – “from classical philology and Neo-Latin studies, through modern philologies, archeology, to ethnography” – and a price for creating a conversation across disciplines (p. 23). Indeed, the field of Classical reception studies in children's and young adult literature is relatively recent. The present volume joins *The Reception of Ancient Greece and Rome in Children's Literature* (Brill 2015) as one the first attempts to grapple with some of the key issues arising at the intersection of the two disciplines.

The essays are grouped in four parts. The opening section, “In Search of Our Roots: Classical References as a Sharper of Young Readers' Identity”, consists of nine essays broadly concerned with the cultural history of the notion that works of Classical Antiquity are indispensable for the ethical and civic education of young people. The essays range across topics, from Wilfried STROH's survey of Latin-language books for children, Barbara MILEWSKA-WAŻBIŃSKA's analysis of school notebooks of the 17th century Polish king Jan Sobieski, Ewa RUDNICKA's study of references to Classical Antiquity in modern Polish dictionaries for children, and Agata GRZYBOWSKA's overview

of Homeric prosody in the poetry of Saul Tchernichovsky. It includes other essays that examine the uses of antiquity in specific 20th century works for children. Katarzyna JERZAK offers a compelling reading of J.M. Barrie's *Peter Pan in Kensington Gardens* (1906) and Astrid Lindgren's *Karlson on the Roof* (1955), suggesting that their protagonists are modern articulations of Hermes, reworked at "the space where myth gives way to a modern fairy tale" (pp. 44 f.). Jerzy AXER argues that the deep structure of Kipling's autobiographical short story *Regulus* (1917) reflects the author's Classical ideas about a boy's initiation into manhood. In what is perhaps the longest essay in the collection, Valentina GARULLI introduces the Italian children's author Laura Orvieto (1876–1953) and her works that evoke Classical Antiquity, especially the widely translated *Stories of Greece and the Barbarians* (1911). Next, Robert SUCHARSKI demonstrates how the discovery of Çatalhöyük inspired the Polish author Jadwiga Żylińska and how her short story collection *Priestesses, Amazons, and Witches* (1972) imaginatively recreates the rise and fall of Neolithic matriarchates. Finally, Przemysław KORDOS offers a glimpse of how modern Greek children's literature engages with "the glory that was Greece" (p. 128) through narrative representations – from the mourning over the end of Hellenism in Anatolia after the Greco-Turkish war in Christos Boulotis's *The Statue that Was Cold* (1998), through contemplating the loss of important Greek antiquities to foreign museums in Alki Zei's *Alice in Marbleland* (1997), and on to reflecting on the need to preserve one's history, including archeological sites in the sea, in Kira Sinou and Eleni Hook-Apostolopoulou's *The Hand in the Deep* (1988).

Section two, "The Aesop Complex: The Transformations of Fables in Response to Regional Challenges", takes up the reception and transformation of Aesop's fables across time and culture. The five essays are closely knit thematically and work well when read together. The section opens with Edith HALL's interrogation of the prevailing assumption about the suitability of Aesop's fables to children. HALL argues that the fables reflect the adults' investment in the delusional idea of children and childhood as primitive and innocent, and that they reinforce adult control over children through the exercise of power, narrative and financial, embodied in the operations of modern children's books' market. Peter T. SIMATEI discusses three types of Classical borrowings and adaptations in modern African literature, focusing mostly on the work of the Nigerian author Chinua Achebe (1930–2013). Adaptations of Aesop's fables are then examined by Beata KUBIAK HO-CHI, who considers three waves of Aesopica in Japan, starting from the early missionary translations, through On Watanabe's groundbreaking translation of 1872–1875, and to their modern versions used in Japanese-language textbooks. Adam ŁUKASZEWICZ continues with the theme of adaptations, focusing on one of the most well-known Polish reinterpretations of Aesop: Jan Brzechwa's much-celebrated poem *Vitalis the Fox* (1948). The section concludes with a look at the legacy of fables in Slovenian children's literature, in which David MORVIN discusses creative redefinition of the fable in the award-winning *Bosnian Fables* (1999) by Slovenian cartoonist Tomaž Lavrič.

As hinted at in the title "Daring the Darkness: Classical Antiquity as a Filter for Critical Experiences", section three deals with how themes borrowed from Classical Antiquity are used today as filters for critical experiences, especially psychological processes and coming-of-age issues. Sheila MURNAGHAN and Deborah ROBERTS discuss a range of responses to WWI in children's literature that engages with the ancient world, focusing especially on two American novels: R.F. Wells's *With Caesar's Legions* (1923), which recasts modern warfare as an adventure that advances civilised progress, and Hilda Doolittle's *The Hedgehog* (1936), which highlights losses on both sides as a shared privation that should inspire pacifism in international relations. The uses of Classical Antiquity in the service of creating *homo sovieticus*, especially of the trope of slaves' rebellion and heroism, are examined by Elene ERMOLEVA on examples of Soviet works published between the 1920s and the 1970s. In the following essay Elizabeth HALE offers an eye-opening argument about how New Zealand fantasy authors Margaret Mahy and Maurice Gee use the trope of katabasis to explore the themes of coming of age and adolescent hero's quest. The coming of age through Classical themes is also subject of Owen HODKINSON's essay, which offers a comprehensive overview of the wealth of Classical references in Philip Pullman's *His Dark Materials*

trilogy (1995–2000). In the last essay of this section, Bettina KÜMMERLING-MEIBAUER expertly leads the reader through five modern retellings of the Orpheus and Eurydice myth that together reveal an astonishing potential of this story for generating multiple meanings.

The last section, “New Hope: Classical References in the Mission of Preparing Children to Strive for a Better Future”, packs the final punch through six essays on the future-oriented applications of Classical Antiquity in modern’s children’s fiction. The changing relationship between the Greco-Roman and Jewish traditions is mapped out by Lisa MAURICE in reference to the Israeli educational system and its ambivalence toward literary fantasy. Joanna KŁOS discusses the Telemachus duology by the Polish novelist Adam Bahdaj (1918–1985), suggesting that they engage with the social and economic transformations in the 1970s Poland by rejecting materialism in favour of non-materialist human relations. The reimagining of another Greek hero, Theseus, is taken up by Hanna PAULOUSKAYA to suggest that Soviet science fiction of Kir Bulychev offered spaces most difficult to control ideologically by the Communist regime. The essays by Christine WALDE and Elżbieta OLECHOWSKA focus on the productive appropriation of Classical Antiquity in the Harry Potter series. WALDE posits that the literature and culture of classical Rome have served as a “laboratory of ideas, motifs, stories, and narrative structures” (pp. 366 f.) that have continued to be re-used up to the present and largely account for the appeal of Rowling’s series as a classical epic in a “new” guise. OLECHOWSKA, in turn, locates the success of the series in the fact that it has reminded modern readers how versatile the toolbox of Antiquity can be for navigating the modern world. Rowling transforms classical mythology into desired knowledge, she claims, “as real and powerful as magic but, like magic, [...] accessible only to the initiated” (p. 385). Helen LOVATT’s essay on Caroline Lawrence’s Roman mysteries series (2001–2009) looks at how the ancient Roman setting across the seventeen books allows the author to construct the dichotomy of East–West, center and periphery as a metaphorical map for each character’s search for identity, besides enabling a complex representation of Roman society as multilayered and multicultural. The search for identity through the use of Classical sources is also explored by Katarzyna MARCINIAK, who examines how online-based mythological fan fiction empowers young people to take charge of the narratives of their own lives by learning to question, rework, and hybridise Classical material.

As often happens with such diverse, uneven collections, its strengths are also its weaknesses. A broad range of disciplinary expertise contributes to varied foci of the chapters – including a glimpse of how Classical Antiquity has functioned in non-English language literatures – but at the cost of sometimes highly selective awareness of children’s literature criticism or inattention to the larger frameworks within which Classical Antiquity has functioned in different genres and formats of children’s literature. The chapters by KORDOS and KÜMMERLING-MEIBAUER, for example, are the only two that discuss picturebooks: the format of children’s literature often considered its unique contribution to world literature writ large. One would also welcome, for example, an examination of chapter books – early and middle grade novels, often illustrated – that feature themes from Classical Antiquity, say Terry Deary’s *Ruthless Romans* (2008) or Gary Northfield’s best-selling *Julius Zebra: Rumble with the Romans!* (2016). There are likewise rich traditions of Homeric adaptations for the young audience, mostly in the fantasy, historical novel, and nonfiction genres, few of which are referenced in this collection. The mention of fantasy brings to mind a vibrant tradition of mythopoeic fiction based on Classical Antiquity such as C.S. Lewis’s *Till We Have Faces* (1956), Richard Putrill’s *The Golden Gryphon’s Feather* (1979), Ursula K. Le Guin’s *Lavinia* (2009), or Robert Holdstock’s *The Merlin Codex* trilogy (2001–2007) as well as literary criticism on the history of fantasy as a history of mythopoesis that often starts from Classical Antiquity and then hybridises with other mythological traditions. These and other omissions can be explained by the fact that all but three contributors are classical scholars rather than experts in children’s literature or speculative fiction, a small price to pay for such a rich fare.

The discussion between Classical Studies and children’s literature may have just begun but it definitely has a future. It should go on to enrich both fields and help us appreciate how and why today’s young people engage with tropes, narrative structures, and texts that originated in Classical

Antiquity. MARCINIAK's collection is far from exhaustive but it delivers what it signals in the title: a range of studies on the continuing presence of the Classics in texts for children and young adults. It has more than a few critically astute chapters and a number of hidden gems any humanist will appreciate, such as ŁUKASZEWICZ's speculation on Vitalis the Fox as possibly representing Stalin, MAURICE's discussion of the evolving Israeli attitudes toward fantasy, or HALL's reflections on our deep ambivalence about the nature of the child. Although the collection does not make any grand claims, it invites us to seek the connections we might have overlooked. If you have ever had the pleasure to talk about classical mythology with a young reader, you will appreciate the value of this book and the discussion it fosters.

Marek Oziewicz
University of Minnesota

PTOLEMY'S ZOO: ANIMALS IN HELLENISTIC EGYPT

AN INTERIM REPORT ON THE RESEARCH PROJECT
REALISED WITHIN THE PROGRAMME "SONATA"
AND FINANCED BY THE POLISH NATIONAL SCIENCE CENTRE (NCN)

NCN project no 2015/19/D/HS3/03032

Project realised at the Polish Classical Association (*Societas Philologa Polonorum*)

Project's executive: Maja MIZIUR-MOŹDZIOCH, PhD

The project was started in September 2016 and is still ongoing. Its first aim is to re-examine the testimony of Callixeinus of Rhodes (as quoted by Athenaeus) who describes a religious parade organised by Ptolemy II Philadelphus in Alexandria, in which exotic breeds of animals were displayed. This leads to the primary scope of the project: a reconsideration of the so-called "Ptolemy's zoo"; whether such an institution actually existed in Ptolemaic Alexandria; and where it was located (if indeed all the animals were in one place). Further, it leads to a discussion on the king's intentions in gathering the animals and the impact it had on Ptolemaic culture.

Over the past 15 months I have been collecting and analysing most of the relevant testimonies referring to animals brought to and bred in Ptolemaic Egypt (papyri, inscriptions, literary and iconographic evidence) which make it possible to answer the research questions.

The starting point are the animals listed in the description of Ptolemy's procession as described by Callixeinus of Rhodes. However, I have also included other animals whose presence is attested in Hellenistic Egypt. For the purpose of lucidity I divided animals into three chapters: the animals of air, the animals of land, and water animals. Each animal species¹ is discussed in the context of its presence in Ptolemaic Egypt. Unexpected results occurred *inter alia* for such

¹ Pigeons, peacocks, parrots, pheasants, chicken, equids, cattle and small cattle, camels, antelopes, ostriches, hounds, felines, bears, giraffe, rhinoceros, elephants, fish, hippopotami, crocodiles, dolphins and other animals the presence of which is more than probable.

species as ostriches, antelopes, giraffes and lions in regards to their appearance in Ptolemaic sources. An especially useful source, as I anticipated when submitting my application for the project, proved to be the papyri known as the Zenon Archive. This collection helped me to determine the role of certain animal species in both an economic and cultural sense.

The analysis of particular species enabled me to conduct more in-depth studies in the following steps of my project. I have analysed Egyptian bestiaries pictured in fresco (Marisa frieze), mosaic (Shatby, Palestrina mosaics), stone (Memphite Sarapeum exedra sculptures) and clay (terracotta animals). The view of animals in Ptolemaic Egypt from a material culture point of view helped me to determine to a greater extent the presence and significance of particular species in Ptolemaic culture. It showed that the presence of elephants in Egypt was much more important than their employment in the army.

A key feature of my studies is that I have managed to investigate how the animals (especially those of Ptolemy II Philadelphus) were captured and transported to Alexandria. This required enormous scientific, economic and human resources. One of my aims here is to identify how long, difficult and dangerous the journey was to-and-from the elephant-hunting grounds. I also describe the ways by which the Ptolemaic expeditions could get to these areas. Further, I have adopted an interdisciplinary approach. Beginning with the study of papyri and inscriptions referring to elephant hunting expeditions, I supplement information gathered from literary descriptions and archaeological finds, which proves how wild animals were captured in the past in the regions of East Africa and the Levant. This sheds new light on Ptolemaic hunting methods. Moreover, I have managed to reveal entirely new facts by studying 19th century methods of capturing animals in East Africa for menageries. The accounts of such expeditions show that certain methods remained identical for centuries. Also of importance in this part of my research is who and how took care of and trained the animals brought to Egypt. Papyri confirm the names of animal caretakers and it seems there were people specialising in individual species. The management and subduing of wild creatures performed during the time of Ptolemy II is attested in several ancient testimonies.

The discussion of the abovementioned subjects has led me to an attempt at understanding the reasons for such costly and long lasting ventures in order to bring a variety of wild creatures, especially the elephants, to Egypt. What is most surprising is that war does not happen to be the main reason proclaimed by the sources and by the propaganda of Ptolemy II. This in turn leads the discussion to the question where were the animals mentioned Callixeinus' account destined. The sources reveal some specific places in and around Alexandria and in other Egyptian sites. The research I am currently undertaking concerns the topography of Alexandria, in particular during the time of Ptolemy Philadelphus, and the route that the procession as described by Callixeinus followed. This research is not fully developed as yet.

All these points lead to the final stage of my project: to research what comprised a 'zoo' or 'menagerie' in antiquity, and to discover how and where wild animals could be kept by Ptolemy Philadelphus. To fully understand these topics I will study ancient descriptions and names of menageries and try to answer if and how the collection of Philadelphus was maintained. The last step will be a careful analysis of the testimonies to verify whether the successors of Ptolemy II Philadelphus continued his animal policy.

Hitherto conducted research has provided very promising results so far as to the final outcome of the Project which is expected to bring interesting answers for the research questions. These will hopefully be published in a book form.

*Maja Miziur-Moździoch
Wrocław*

THE PROCESS OF CREATING CULTURAL IDENTITY
IN THE NORTH PONTIC REGION IN ANTIQUITY
– THE GREEK *POLIS* AND RURAL TERRITORIES

AN INTERIM REPORT ON THE PROJECT REALISED
WITHIN THE PROGRAMME “PRELUDIUM”
AND FINANCED BY THE POLISH NATIONAL SCIENCE CENTRE (NCN)

NCN project no UMO-2015/17/N/HS3/02855

Project realised at the Polish Classical Association (*Societas Philologa Polonorum*)

Principal investigator: Joanna PORUCZNIK, PhD

Supervisor of the project: Vladimir STOLBA, Dr. phil.

The research project has been ongoing since March 2016 and finishes in September 2018. The project involves international cooperation which requires research to be carried out at Aarhus University, Denmark, and the University of St Andrews, United Kingdom, during 2016 and 2018, as well as the need to receive academic supervision from Professor Vladimir STOLBA, Aarhus University.

The aim of the research is to examine how northern Black Sea societies functioned in organised communities despite the possible different ethnic, cultural and social backgrounds of their inhabitants, and how they created a common sense of identity based on shared experience, cultic rituals and beliefs, and a political and administrative order that was applied by the *polis*. Two settlement zones have been taken into consideration – an urban, concentrated around Greek *poleis*, and a rural, concentrated around Greek *chorai*. Also, the contact zones between the North Pontic steppe and the settlements that belonged to the Greek administrative system are discussed and analysed. The chronological time frame has been defined by the appearance of the first settlements in this region in the 7th–6th centuries BC and by the Gothic invasion in the middle of the 3rd century AD.

The available archaeological material and the relevant written record have brought Olbia Pontike and its *chora* into special focus, due to the apparent discrepancy in the way in which material culture has often been studied. This discrepancy is the result of previous research adopting an ethnic-oriented methodological approach towards the subject, which is deeply rooted in culture-historical archaeology. As a consequence, the archaeological material is assumed to provide

clear ethnic markers that are used to demonstrate either the ‘Greekness’ of Olbia and its *chora* (which are perceived as culturally homogeneous), or the opposite – a more ‘mixed’, Greek-barbarian character of the settlement. Such an approach has been challenged and a distinction between ethnicity and cultural identity has been drawn, which allows for the analysis of cross-cultural objects and traditions without unnecessary attempts to attribute them to a given *ethnos*. This includes such phenomena as the occurrence of mirrors in graves, the use of open cult areas in the form of ash-hills, kurgans, and niche graves.

Cult and funerary practices have been analysed in order to detect the expression of a group’s self-definition during different phases of Greek settlement in the Lower Bug area. The differences between urban and rural zones have been discerned through the popularity of certain cults (such as the cult of Achilles in the *chora* and the cult of Apollo in the city), the spread of mortuary practices in both the town and countryside, and the attachment to old traditions (such as child burials in amphorae and other containers that re-occurred during the Roman period). These discernible cultural trends can be examined in relation to political, economic and demographic changes in the region that occurred over an extended period. This is especially visible when examining the mystic Orphic-Dionysiac cults, the particular prominence of which during the initial phase of the Olbian settlement was most probably a reaction to a stress connected with the process of migration. These cults re-appeared again during the Hellenistic time, which may have been prompted by anxiety that was connected to the social, economic and demographic crisis in the region that appeared in the 3rd century BC.

The results of the research project were presented at the “Sixth International Congress on Black Sea Antiquities. The Greeks and Romans in the Black Sea and the Importance of the Pontic Region for the Graeco-Roman World (7th c. BC–5th c. AD): 20 Years on (1997–2017)” that took place between 18th and 22nd September 2017 in Constanta (oral presentation: *The Process of Creating Cultural Identity in the North Pontic Region in Antiquity: The Greek Polis and Rural Territories*), and at the “International Scientific Conference. Contact Zones of Europe from the 3rd mill. BC to the 1st mill. AD” that took place between 29th September and 2nd October 2017 in Moscow (poster presentation: *Olbia Pontike and its Chora: A question of the Self-definition of Urban and Rural Societies*). The outcome of the project will be a series of articles that are currently being prepared for publication.

Joanna Porucznik
University of Wrocław

RELACJA ZE CVII ZJAZDU
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
W KATOWICACH (15–16 WRZEŚNIA 2017)

15 i 16 września 2017 odbył się w Katowicach CVII Zjazd Polskiego Towarzystwa Filologicznego, połączony z konferencją naukową pt. „Antyczne techniki perswazyjne” oraz Walnym Zgromadzeniem Delegatów Polskiego Towarzystwa Filologicznego. Część naukowa i administracyjna Zjazdu odbywała się w niedawno otwartym Centrum Informacji Naukowej i Bibliotece Akademickiej UŚ, a część reprezentacyjna w Hotelu Katowice. Pierwszy dzień konferencji transmitowany był na żywo za pośrednictwem internetu¹.

Konferencję otworzył Prorektor ds. badań naukowych UŚ, pan profesor Andrzej Noras. Słowo do zebranych wygłosili także Dziekan Wydziału Filologicznego, pan profesor Krzysztof Jarosz, oraz Jego Ekscelencja książę arcybiskup Damian Zimoń. Prezes PTF, pan profesor Gościwit Malinowski, wręczył nagrodę „Optima magistra” dla najlepszego nauczyciela języka łacińskiego w Polsce, która jest fundowana co dwa lata przez Fundację „Traditio Europae”, pani magister Magdalenie Berezie z Torunia. Pan Prezes poinformował także o tym, że 12 września 2017 Komisja Edukacji, Nauki i Młodzieży w Sejmie RP uchwaliła dezyderat w sprawie nauczania języka łacińskiego. Pan profesor Tadeusz Aleksandrowicz, wieloletni kierownik Katedry Filologii Klasycznej UŚ i Wiceprezes PTF, przedstawił zarys historii filologii klasycznej na Śląsku w związku z przypadającą w tym roku dwudziestą piątą rocznicą istnienia Katedry i dziewięćdziesięcioleciem Oddziału Katowickiego PTF (*olim* Koła Śląskiego). Następnie zebrani wysłuchali alegorycznego hymnu na cześć Koła PTF i Katedry Filologii Klasycznej w wykonaniu autorki, pani doktor Anny Szczepaniak, która wyrecytowała dwie wersje tego utworu: w języku greckim i polskim. Na zakończenie sesji plenarnej pan profesor Marian Szarmach wygłosił odczyt inauguracyjny pt. „Retoryczna perswazja – teoria i przykłady”.

Pierwszego dnia konferencji wygłoszono siedemnaście wystąpień w sesjach równoległych:

1. Dr hab. prof. UŚ Tomasz SAPOTA: *Retoryka w ‘Saturnaliach’ Makrobiusza.*

¹ Nagrania dostępne są na kanale Telewizji Uniwersytetu Śląskiego w serwisie Youtube.

2. Dr hab. Hubert WOLANIN, UJ: *Autorytety i oponenci w antycznym dyskursie lingwistycznym*.
3. Dr Iwona SŁOMAK, UŚ: *Perswazja tekstu historycznego w świetle wypowiedzi teoretycznoliterackich autorów grecko-rzymskiego antyku*.
4. Dr Małgorzata CIEŚLUK, USz: *Od Odyseusza do Kalasirisa. (Auto)kreacja wizerunku jako element charakterystyki postaci w 'Opowieści etiopskiej' Heliodora*.
5. Dr Łukasz BERGER, UAM: *Sceny doradzania w komedii rzymskiej*.
6. Dr Katarzyna OCHMAN, UWt: „*Aliter censor loqui debet, aliter rhetor*”, czyli o rzymskich standardach public relations (Aulus Gelliusz, 'Noce attyckie' I 6).
7. Ks. dr hab. prof. USz Jarosław NOWASZCZUK: *Wybrane przykłady klasycznej argumentacji a persona w inskrypcjach nagrobnych epoki nowożytnej*.
8. Dr Edyta GRYKSA, UŚ: *Emocje jako klucz do ludzkiej świadomości. Emocjonalne techniki perswazyjne w historiografii antycznej*.
9. Dr Julia KRAUZE, UKSW: *Inspiracje antyczne w retoryce politycznej Coli di Rienzo*.
10. Dr hab. Marek HERMANN, UJ: *Techniki perswazyjne w mowie Cyncerona 'Pro Roscio comoedo'*.
11. Dr hab. Bartosz AWIANOWICZ, UMK: *Między perswazją a marketingiem: perswazyjna funkcja tytułów i wstępów pism retorycznych Cyncerona oraz łacińskich podręczników wymowy wczesnej epoki nowożytnej*.
12. Dr Damian PIERZAK, UŚ: *Historyczne exemplum w rzymskiej teorii i praktyce retorycznej*.
13. Dr hab. Joanna JANIK, UJ: *Jak poradzić sobie z klęską herosa? Śmierć Juliana w mowach XVII i XVIII Libaniosa*.
14. Dr hab. prof. UKSW Beata GAJ: „*Error*” czy „*hallucinatio*” – dyskurs perswazyjny wczesnego chrześcijaństwa.
15. Dr Rafał TOCZKO, UMK: *Wilki w owczej skórze i niezdarni złoczyńcy – oczerzanie przeciwników w polemicznej korespondencji św. Augustyna*.
16. Mgr Piotr OSIŃSKI, UMK: *Perswazyjny charakter traktatu Heraklita Alegorety 'Alegorie homeryckie'*.
17. Dr hab. Joanna USAKIEWICZ, UwB: *Autorytet autora wypowiedzi jako pozawerbalna forma perswazyjna na przykładzie dialogów Platona*.
18. Dr hab. prof. UŁ Zbigniew DANEK: *W jaki sposób Izokrates dodaje wiarygodności głoszonemu przez siebie pogłębieniu?*

Po obiedzie uczestnicy Zjazdu mieli okazję udać się na spacer po Katowicach z przewodnikiem, panem doktorem Przemysławem Piwowarczykiem. Następnie odbyło się Walne Zgromadzenie Delegatów PTF, podczas którego podjęto uchwałę o nadaniu panu profesorowi Marianowi Szarmachowi dożywotniego tytułu Prezesa Honorowego PTF. Zarząd Główny przedstawił sprawozdanie

z działalności w minionej kadencji i uzyskał absolutorium. Odbyły się wybory nowych władz Towarzystwa na kadencję 2017–2021.

Drugi dzień Zjazdu rozpoczął się mszą św. w intencji żyjących i zmarłych członków Polskiego Towarzystwa Filologicznego, która była celebrowana w kaplicy akademickiej katedry Chrystusa Króla przez ks. arcybiskupa Damiana Zimonia. Liturgia odbyła się w języku łacińskim, a Ewangelię odczytano po grecku.

W części naukowej drugiego dnia konferencji wygłoszono dwanaście odczytów w sesjach równoległych:

1. Dr hab. Monika SZCZOT, UAM: *Perswazja w służbie literatury? Rozważania o satyrze antycznej.*
2. Dr Magdalena KARAMUCKA, UAM: *Refleksje Horacego i Norwida na temat nauki poprzez zabawę i jej miejsca w twórczości literackiej.*
3. Mgr Mariola SOBOLEWSKA, KUL: *Βίος Ὀρφικός. Zakazy i nakazy.*
4. Mgr Katarzyna KOSTECKA, UW: *Nieudana perswazja – znaczenie paradygmatów w Iliadzie.*
5. Mgr Anna ZAWADZKA, UW: *Gallów portret własny w ‘Commentarii de bello Gallico’ Cezara.*
6. Mgr Zbigniew PRZYBYŁKA, UŚ: *Czy występek może być cnotą? O dualizmie antycznego dyskursu korupcyjnego.*
7. Dr hab. Grażyna GOLIK-SZARAWARSKA, UŚ: *Metody perswazji we współczesnych inscenizacjach antyku greckiego. Wybrane zagadnienia.*
8. Mgr Grzegorz BARTUSIK, UŚ: *Średniowieczna islandzka ‘Saga o Rzymianach’ (‘Rómverja saga’) jako przejaw kolonizacji kulturowej średniowiecznej Islandii.*
9. Lic. Paulina KURDEK, UAM: *Komunikacja niewerbalna w ikonografii nowożytnej.*
10. Dr Agnieszka BORYSOWSKA, Książnica Pomorska im. S. Staszica w Szczecinie: *Recepcja antycznej teorii pochwały miast w siedemnastowiecznym ‘Opisie miasta Szczecina’ (‘Descriptio urbis Stetinensis’) Paula Friedeborna.*
11. Dr Jacek POKRZYWNICKI, UG: *Michaela Hanowa wykłady ‘De arte disputandi’ z perspektywy słuchacza – Konstantina Ernsta Groddecka.*
12. Prof. Zbigniew NERCZUK, UMK: *Filozoficzne źródła koncepcji logosu.*

Organizacja Zjazdu była niezwykle profesjonalna i spotkała się z najwyższym uznaniem uczestników. Również naukowy poziom wystąpień i dyskusji został oceniony jako bardzo wysoki.

Kolejny, CVIII Zjazd PTF odbędzie się w 2019 roku w Szczecinie, a towarzyszyć mu będzie konferencja naukowa pt. „Szkoła w antyku – antyk w szkole”.

*CVII Zjazd PTF uzyskał dofinansowanie ze środków
Ministerstwa Nauki i Szkolnictwa Wyższego
przeznaczonych na działalność upowszechniającą naukę
w ramach umowy nr 880/P-DUN/2017.*

PROTOKÓŁ CVII WALNEGO ZGROMADZENIA
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
(15 WRZEŚNIA 2017)

Walne Zgromadzenie Delegatów Polskiego Towarzystwa Filologicznego odbyło się 15 września 2017 roku o godzinie 17:00. Porządek obrad był następujący:

1. Otwarcie obrad przez Prezesa Zarządu Głównego PTF.
2. Uczczenie pamięci zmarłych członków PTF.
3. Wybór protokolanta obrad.
4. Wybór komisji skrutacyjnej.
5. Sprawozdanie z działalności Zarządu Głównego PTF.
6. Dyskusja i głosowanie w sprawie uchwały o przyjęciu sprawozdania ZG PTF.
7. Sprawozdania z działalności Oddziałów Terenowych PTF.
8. Sprawozdanie Redaktora Naczelnego „Eos”.
9. Sprawozdanie z działalności Fundacji *Traditio Europae*.
10. Wniosek o nadanie tytułu Prezesa Honorowego PTF; głosowanie nad wnioskiem.
11. Sprawozdanie finansowe Zarządu Głównego PTF.
12. Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej; wniosek w sprawie absolutorium dla ZG PTF.
13. Dyskusja i głosowanie nad uchwałą w sprawie absolutorium dla ZG PTF (głosowanie bez udziału członków ZG PTF).
14. Wybór przewodniczącego obrad i Komisji-Matki dla przeprowadzenia wyborów władz PTF.
15. Zgłaszanie kandydatur do funkcji Prezesa Zarządu Głównego PTF.
16. Głosowanie nad wyborem Prezesa Zarządu Głównego PTF.
17. Ogłoszenie wyników głosowania nad wyborem Prezesa ZG PTF.
18. Zgłaszanie kandydatur do pozostałych funkcji w Zarządzie Głównym PTF (trzej wiceprezesi; skarbnik i sekretarz zamieszkali w miejscu siedziby Zarządu Głównego; przewodniczący Komitetu Olimpiady Języka Łacińskiego; przewodniczący Komisji Nagród; od sześciu do dziewięciu członków ZG PTF).
19. Głosowanie nad kandydaturami do funkcji w ZG PTF.
20. Ogłoszenie wyników głosowania nad kandydaturami do funkcji w ZG PTF.
21. Głosowanie nad przyjęciem uchwały w sprawie wyboru ZG PTF.

22. Zgłaszanie kandydatur do Komisji Rewizyjnej PTF.
23. Głosowanie nad kandydaturami do Komisji Rewizyjnej PTF.
24. Ogłoszenie wyników głosowania nad kandydaturami do Komisji Rewizyjnej PTF.
25. Głosowanie nad przyjęciem uchwały w sprawie wyboru Komisji Rewizyjnej PTF.
26. Zgłaszanie kandydatur do Sądu Koleżeńskiego.
27. Głosowanie nad kandydaturami do Sądu Koleżeńskiego.
28. Ogłoszenie wyników i przyjęcie uchwały w sprawie wyboru Sądu Koleżeńskiego.
29. Wystąpienie nowo wybranego prezesa ZG PTF; przejęcie przewodnictwa obradom.
30. Przyjęcie uchwały w sprawie zmian w statucie PTF.
31. Interpelacje i wolne wnioski.
32. Zamknięcie obrad przez Prezesa ZG PTF.

Obrady otworzył prezes Zarządu Głównego PTF prof. Gościwit Malinowski. W pierwszej kolejności pan prezes poprosił o uczczenie minutą ciszy pamięci członków PTF, którzy zmarli w ciągu ostatnich czterech lat. Byli to: ks. prof. Remigiusz Popowski (zm. 15 maja 2014 w Lublinie), prof. Juliusz Ziomecki (zm. 18 sierpnia 2014 we Wrocławiu), mgr Barbara Powidzka-Wysocka (zm. 8 października 2014 w Poznaniu), prof. Witold Wróblewski (zm. 15 października 2014 w Toruniu), mgr Adam Domański (zm. 6 grudnia 2014 w Toruniu), dr Józef Kwapiszewski (zm. 6 lutego 2016 w Toruniu), prof. Janusz Sondel (zm. 12 września 2017 w Krakowie). Wspomniany został także ks. prof. Wincenty Myszor (zm. 19 lutego 2017 w Katowicach), który nie będąc członkiem PTF wielce zasłużył się dla realizacji celów Towarzystwa.

Następnie pan prezes wyznaczył na protokolanta obrad dr Małgorzatę Cieśluk oraz zaproponował powołanie komisji skrutacyjnej, która wyłoniła się w składzie: prof. Teresa Szostek (przewodnicząca), dr hab. Joanna Janik, dr hab. Rafał Rosół, dr Rafał Toczko (członkowie).

Prof. Gościwit Malinowski przedstawił następnie sprawozdanie z działalności Zarządu Głównego w latach 2015–2017. W zakończeniu tej części prezes podziękował wszystkim członkom Zarządu Głównego PTF ostatniej kadencji oraz otworzył dyskusję. Dr Rafał Toczko nawiązał do działań Polskiego Towarzystwa Filologicznego mających na celu poprawę sytuacji łaciny w szkołach. Zwrócił też uwagę, że szczególnie podziękowania należy skierować do Wydawnictwa Naukowego *Sub Lupa* za wsparcie w prowadzeniu akcji medialnej oraz do pani Karoliny Ekes z Oddziału Warszawskiego PTF. Dr hab. Marek Hermann zwrócił uwagę na konieczność zapewnienia jeszcze lepszego przepływu informacji na temat podejmowanych działań. Podkreślił też, że należy kontynuować zbieranie informacji na temat nauczycieli łaciny, do których nie udało się dotrzeć w toku

dotychczasowych działań. Prof. Zbigniew Danek przedstawił przypadki nauczania łaciny w gimnazjach w Łodzi. Dr Katarzyna Ochman zwróciła uwagę, że dzięki aktywności w sprawie walki o poprawę sytuacji łaciny w szkołach nastąpiła zmiana sposobu postrzegania Polskiego Towarzystwa Filologicznego przez filologów klasycznych: Towarzystwo zaczyna być znów traktowane jako reprezentant całego środowiska i tym bardziej spoczywa na nim obowiązek skupiania informacji na temat wszelkich działań podejmowanych przez całe środowisko. Prof. Gościwit Malinowski zwrócił uwagę na znaczenie innych form wsparcia ze strony różnych środowisk i gremiów.

Kolejnym punktem przewidzianym w programie posiedzenia było odczytanie sprawozdań z działalności Oddziałów Terenowych PTF, jednak na życzenie Delegatów sprawozdania zostały przekazane do protokołu.

Następnie prof. Jakub Pigoń przedstawił oraz przekazał do protokołu sprawozdanie redaktora naczelnego „Eos”. Zaapelował również o większą liczbę recenzji i artykułów zgłaszanych do publikacji w „Eos”.

Dr Rafał Toczko przedstawił sprawozdanie z działalności Fundacji *Traditio Europae* oraz poinformował o zmianach w Zarządzie Fundacji.

Prof. Gościwit Malinowski przedstawił zgromadzonym wniosek złożony przez Oddział Toruński o nadanie tytułu Prezesa Honorowego profesorowi Marianowi Szarmachowi. Wniosek ten zgromadzeni zaaprobowali przez akklamację.

Dr Katarzyna Ochman omówiła sprawozdanie finansowe z działalności PTF w latach 2015–2017. Prof. Gościwit Malinowski zapowiedział, że kolejnym punktem będzie przedstawienie sprawozdania Komisji Rewizyjnej PTF oraz głosowanie nad udzieleniem absolutorium. W celu przeprowadzenia tej części obrad prof. Gościwit Malinowski przekazał głos dr. hab. Bartoszowi Awianowiczowi i jednocześnie pożegnał się ze zgromadzonymi jako odchodzący prezes. Dr hab. Bartosz Awianowicz na wstępie uprzedził zebranych, że pod przekazanym sprawozdaniem znajdują się podpisy dwóch spośród trzech obecnych członków Komisji Rewizyjnej. Powodem takiego stanu rzeczy jest fakt, iż do jednego z członków komisji nie docierały poszczególne dokumenty, w oparciu o które sporządzone zostało sprawozdanie. Przewodniczący Komisji zapewnił jednak, że po przeprowadzonej analizie sytuacji Komisja w pełni akceptuje i rekomenduje przyjęcie sprawozdania finansowego oraz udzielenie ustępującemu Zarządowi absolutorium. Po złożeniu wspomnianych wyjaśnień dr hab. Bartosz Awianowicz zarządził głosowanie nad absolutorium. W głosowaniu wzięło udział 20 uprawnionych osób, z czego 18 głosowało za udzieleniem absolutorium, dwie osoby się wstrzymały.

Zgromadzeni jednogłośnie zaaprobowali wniosek złożony przez prof. Joannę Komorowską, aby powierzyć prof. Kazimierzowi Pawłowskiemu przewodniczenie obradom, podczas których zostaną przeprowadzone wybory nowych władz PTF. Nowy przewodniczący zarządził wybory członków Komisji-Matki.

Zgłoszono kandydatury dr Aleksandry Klęczar oraz dr. Janusza Ryby, które zostały jednogłośnie przyjęte przez zgromadzonych. Dr Aleksandra Klęczar poprosiła następnie o zgłaszanie kandydatów na stanowisko prezesa. Prof. Gościwit Malinowski zaproponował na to stanowisko dr Katarzynę Ochman. Ponieważ nie zgłoszono innych propozycji, przewodniczący obrad zarządził głosowanie w sprawie wyboru prezesa. Oddano 42 głosy ważne, w tym 37 osób głosowały za, 2 przeciw, 3 osoby się wstrzymały. W odpowiedzi na prośbę dr Aleksandry Klęczar o zgłaszanie propozycji na stanowiska wiceprezesów, zaproponowane zostały kandydatury prof. Gościwita Malinowskiego, prof. Przemysława Nehringa oraz prof. Huberta Wolanina. Na stanowisko Sekretarza zaproponowano dr Małgorzatę Cieśluk z Oddziału Szczecińskiego. Wątpliwości zgromadzonych wzbudziła jednak kwestia zgodności tego rozwiązania z zapisami statutu, który wyraźnie zakłada, że Prezes Towarzystwa oraz Sekretarz powinni być związani z tym samym ośrodkiem. Stwierdzono jednocześnie anachroniczność wspomnianego zapisu, który nie przystaje do współczesnych warunków swobodnego komunikowania się bez względu na odległość. Prof. Hubert Wolanin zaproponował także, aby w chwili obecnej dokonano wyboru członków Zarządu Głównego bez przydziału funkcji. Zarząd, po ukonstytuowaniu się, dokona samodzielnie podziału zadań i funkcji. W wyniku głosowania, w którym wzięło udział 40 osób uprawnionych, na członków Zarządu Głównego wybrano: dr hab. Barbarę Bibik (38 głosów za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr Małgorzatę Cieśluk (1 głos nieważny, 37 za, 2 wstrzymujące się), prof. Agnieszkę Dziubę (38 za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr Edytę Gryksę (38 za, 2 przeciw), prof. Gościwita Malinowskiego (1 głos nieważny, 32 za, 7 przeciw), dr hab. Monikę Miazek-Męczyńską (1 głos nieważny, 37 za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), prof. Przemysława Nehringa (39 za, 1 przeciw), mgr Ewę Nowak (38 za, 2 przeciw), dr. Damiana Pierzaka (38 za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr. Jacka Pokrzywnickiego (38 za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr Joannę Porucznik (36 za, 3 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr hab. Monikę Szczot (38 za, 1 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr hab. Joannę Usakiewicz (39 za, 1 przeciw), prof. Huberta Wolanina (39 za, 1 przeciw). Pani prezes Katarzyna Ochman poinformowała zebranych, że pozostając w zgodzie z aktualnymi zapisami statutu zaproponuje funkcję sekretarza PTF pani mgr Ewie Nowak z Oddziału Wrocławskiego. Zgromadzenie przyjęło uchwałę w sprawie wyboru Zarządu Głównego PTF (oddano 42 głosy, 41 głosów za, 1 wstrzymujący się), po czym zgłaszano kandydatury do Komisji Rewizyjnej PTF. W wyniku głosowania w jej skład weszli: dr Anna Głodowska (oddano 42 głosy, 3 głosy nieważne, 36 za, 3 wstrzymujące się), dr hab. Marek Hermann (3 głosy nieważne, 36 za, 2 przeciw, 1 wstrzymujący się), dr hab. Idaliana Kaczor (3 głosy nieważne, 39 za), dr Aneta Kliszcz (3 głosy nieważne, 34 za, 3 przeciw, 2 wstrzymujące się), dr Janusz Ryba (3 głosy nieważne, 39 za). Zgromadzenie przyjęło uchwałę w sprawie wyboru członków Komisji Rewizyjnej PTF (oddano 42 głosy, 40 za, 2 wstrzymujące się). Przystąpiono

następnie do zgłaszania kandydatur na członków Sądu Koleżeńskiego PTF, którymi, w wyniku głosowania, zostali: mgr Dariusz Gwis (oddano 41 głosów, w tym 4 głosy nieważne, 33 za, 4 wstrzymujące się), prof. Jakub Pigoń (4 głosy nieważne, 34 za, 3 wstrzymujące się), dr Joanna Rybowska (4 głosy nieważne, 34 za, 3 wstrzymujące się), prof. Tomasz Sapota (5 głosów nieważnych, 36 za), prof. Mikołaj Szymański (4 głosy nieważne, 35 za, 2 wstrzymujące się). Zgromadzenie przyjęło uchwałę w sprawie wyboru członków Sądu Koleżeńskiego (oddano 39 głosów, w tym 37 za, 2 wstrzymujące się).

Następnie pani prezes Katarzyna Ochman przedstawiła projekt uchwały w sprawie wprowadzenia zmiany w §26 pkt 1c Statutu PTF polegającej na skreśleniu zapisu stanowiącego o tym, że skarbnik i sekretarz Zarządu Głównego zamieszkują w mieście będącym siedzibą Zarządu Głównego. Uchwała została przyjęta jednogłośnie.

Wobec braku interpelacji i wolnych wniosków pani prezes podziękowała zebranym i zamknęła obrady.

*Prezes Zarządu Głównego PTF
dr Katarzyna Ochman*

*Protokolowała
dr Małgorzata Cieśluk*

SPRAWOZDANIE Z DZIAŁALNOŚCI ZARZĄDU GŁÓWNEGO
POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
ZA OKRES OD 24 WRZEŚNIA 2015 DO 14 WRZEŚNIA 2017

Sprawozdanie za okres od 28 września 2013 do 23 września 2015 obejmujące pierwszą połowę kadencji Zarządu Głównego zostało przedstawione na Zjeździe PTF w Toruniu, który odbył się 24–26 września 2015 roku, a także opublikowane w Eos 2016/1, s. 173–175.

I. Skład Zarządu Głównego

W okresie sprawozdawczym Zarząd Główny działał w następującym składzie: Prezes Zarządu Głównego – dr hab. prof. UW r Gościwit Malinowski; Wiceprezesa Zarządu Głównego – dr hab. prof. UŚ Tadeusz Aleksandrowicz, dr hab. prof. UMK Przemysław Nehring, dr hab. prof. UJ Hubert Wolanin; Skarbnik Zarządu Głównego – dr Sławomir Torbus; Sekretarz Zarządu Głównego – dr Katarzyna Ochman; Członkowie Zarządu Głównego – prof. dr hab. Krzysztof Głombiowski, dr Idaliana Kaczor, prof. dr hab. Krzysztof Narecki, dr hab. Rafał Rosół, dr hab. Joanna Usakiewicz, dr Rafał Toczko, dr Małgorzata Wróbel; Przewodniczący Komisji Nagród i Wyróżnień – prof. dr hab. Marian Szarmach; Redaktor naczelny „Eos” – dr hab. prof. UW r Jakub Pigoń; Przewodnicząca Komitetu Głównego Olimpiady Języka Łacińskiego – dr hab. prof. KUL Agnieszka Dziuba; Przewodniczący Oddziałów Terenowych – dr Tomasz Mojsik (Białystok), dr hab. prof. UG Tatiana Krynicka (Gdańsk: od 3 IX 2015), dr hab. Anna Kucz (Katowice), dr Aleksandra Klęczar (Kraków), dr Agata Łuka (Lublin), dr Joanna Rybowska (Łódź), prof. dr hab. Joanna Rostropowicz (Opole), dr Magdalena Stuligrosz (Poznań), dr Małgorzata Cieśluk (Szczecin), dr Jan Kwapisz (Warszawa), dr Barbara Hartleb-Kropidło (Wrocław: do 28 VI 2017), dr Mariusz Plago (Wrocław: od 28 VI 2017).

II. Posiedzenia Zarządu Głównego

W okresie sprawozdawczym odbyły się cztery posiedzenia Zarządu Głównego: 24 IX 2015 w Toruniu, 21 V 2016 w Warszawie, 19 XI 2016 *online* i 6 VI 2017 w Warszawie.

III. Uchwały Zarządu Głównego

W okresie sprawozdawczym Zarząd podjął jedną uchwałę:

1. Uchwała nr 1/2017 Zarządu Głównego Polskiego Towarzystwa Filologicznego z dnia 7 VI 2017 roku w sprawie przyznania pani magister Magdalenie Berezie, nauczycielce języka łacińskiego w IV LO w Toruniu, nagrody „Optima magistra” w konkursie na najlepszego nauczyciela łaciny organizowanym przez Fundację *Traditio Europae*.

IV. Projekty badawcze

W okresie sprawozdawczym uzyskano finansowanie i rozpoczęto realizację dwóch projektów badawczych:

1. Dr Joanna Porucznik (Wrocław), „Procesy kreowania tożsamości kulturowej w antycznym północnym Czarnomorzu. Polis grecka a tereny wiejskie”. Konkurs NCN Preludium 9, okres realizacji: 24 miesiące, kwota grantu: 99 000 zł, w tym koszty pośrednie 9000 zł.
2. Dr Maja Miziur-Moździuch (Wrocław), „Zoo Ptolemeusza. Zwierzęta w Egipcie hellenistycznym”. Konkurs NCN Sonata 10, okres realizacji projektu: 12 miesięcy (przedłużony do 18 miesięcy), kwota grantu: 103 290 zł, w tym koszty pośrednie 9 390 zł. W ramach projektu badawczego podpisano z panią dr Mają Miziur-Moździuch umowę o pracę na okres od 12 IX 2016 do 11 IX 2017.

W okresie sprawozdawczym złożono ponadto sześć wniosków grantowych na łączną kwotę 4 979 245 zł, które nie uzyskały finansowania.

V. Finansowanie bieżącej działalności

W okresie sprawozdawczym uzyskano dofinansowanie w kwocie 7000 zł ze środków DUN na organizację Zjazdu PTF w Katowicach, a także podpisano z Kuratorium Oświaty w Warszawie porozumienia dotyczące zwrotu kosztów X, XI i XII edycji Konkursu Kultury Klasycznej organizowanego przez Oddział Warszawski PTF.

Przeprowadzono konsultacje z innymi organizacjami pozarządowymi i podjęto wstępne działania zmierzające do uzyskiwania w przyszłości finansowania działalności statutowej PTF ze środków Komisji Europejskiej, a także od indywidualnych sponsorów: przedsiębiorstw i osób prywatnych.

VI. Działalność wydawnicza

W okresie sprawozdawczym ukazały się cztery zeszyty *Eos*: 2015/1–2 i 2016/1–2. Zeszyt 2017/1 jest obecnie w korekcie, a zeszyt 2017/2 – w opracowaniu redakcyjnym.

Z roku na rok zmniejsza się dotacja uzyskiwana z MNiSW na działalność upowszechniającą naukę: w latach 2011–2015 była to kwota 36 000 zł, 2016 30 245 zł, zaś w roku 2017 zaledwie 18 480 zł (od dwóch lat dofinansowanie DUN nie obejmuje m.in. kosztów druku). W roku 2017 uzyskano dofinansowanie publikacji *Eos* od dziekanów Wydziału Filologicznego UWr (4500 zł) i Wydziału Historyczno-Pedagogicznego UWr (4500 zł).

W sierpniu 2017 roku zakończyła się ewaluacja listy czasopism *European Reference Index for Humanities* (ERIH). Z niezrozumiałych względów *Eos*, podobnie jak wiele innych prestiżowych czasopism filologicznych, nie znalazła się na nowej liście (funkcjonującej obecnie pod nazwą ERIH Plus). W związku z tym, że nasz periodyk spełnia wszystkie wymagane kryteria, Redakcja podjęła niezwłoczne starania o wyjaśnienie i zmianę tej decyzji.

W latach 2015–2016 wyegzekwowano zaległe wynagrodzenie z tytułu opłat reprograficznych od Stowarzyszenia Wydawców „ReproPol” za okres od 2007 do 2015 roku w łącznej kwocie 1660 zł 98 gr.

VII. Olimpiada Języka Łacińskiego

W roku szkolnym 2015/2016 przeprowadzono XXXIV Olimpiadę Języka Łacińskiego, w której wzięło udział 297 uczniów z całej Polski. Było to niestety o ponad 80 uczniów mniej niż w edycji poprzedniej. Do etapu centralnego zakwalifikowało się 41 osób, spośród których wyłoniono dwunastu laureatów. Zwycięzcami zostali *ex aequo* pani Alicja Marczevska z Białej Podlaskiej oraz pan Tomasz Bańkowski z Wrocławia.

Czworo laureatów, którzy uzyskali najwyższy wynik punktowy, reprezentowało Polskę na XXXVI międzynarodowym konkursie łaciny cycerońskiej *Certamen Ciceronianum Arpinas* 6–8 maja 2016. Byli to: p. Alicja Marczevska, p. Zuzanna Witkowska, p. Tomasz Bańkowski oraz p. Kacper Żochowski. Opiekunem grupy był pan dr Janusz Ryba z I LO im. Bartłomieja Nowodworskiego w Krakowie. Pan Tomasz Bańkowski został sklasyfikowany na dziewiątym miejscu.

W roku szkolnym 2016/2017 odbyła się XXXV Olimpiada Języka Łacińskiego. W etapie szkolnym wzięło udział 363 uczniów z całej Polski, czyli o 66 uczniów więcej w porównaniu z edycją poprzednią. Do części centralnej zakwalifikowały się 44 osoby, spośród których wyłoniono dwunastu laureatów. Zwyciężczynią XXXV Olimpiady – uzyskując maksimum punktów – została pani Cecylia Kłosińska z Warszawy. Godnym podkreślenia jest fakt, że w etapie finałowym udział wzięła uczennica gimnazjum z Buska-Zdroju, pani Anna Domagała, która uczy się łaciny samodzielnie. W rywalizacji konkursowej dotarła ona aż do części ustnej.

Sześcioro laureatów reprezentowało Polskę na XXXVII międzynarodowym konkursie łaciny cycerońskiej *Certamen Ciceronianum Arpinas* 11–14 V 2017. Byli to: p. Cezary Jasiński, p. Klementyna Michalska, p. Piotr Wolski, p. Sylwia Gajda, p. Bartłomiej Dziejdz oraz p. Franciszek Pawłowski. Opiekunem grupy był – podobnie jak w latach ubiegłych – pan dr Janusz Ryba. Pan Bartłomiej Dziejdz znalazł się wśród pięciu wyróżnionych uczestników.

Pomimo bardzo trudnej sytuacji języka łacińskiego w szkołach i niepewnej przyszłości tego przedmiotu poziom prac i wypowiedzi uczniów utrzymuje się w ostatnich kilku latach na bardzo wysokim poziomie. Świadczy to niewątpliwie o ich pasji, ale również o ciężkiej pracy nauczycieli, którzy często

w niesprzyjających warunkach przygotowują do Olimpiady kolejnych uczestników.

W roku 2017 Komitet Olimpiady Języka Łacińskiego uzyskał finansowanie przedsięwzięcia na kolejne trzy lata w ramach konkursu ministerialnego.

VIII. Łacina w szkole

30 XI 2016 w związku z wdrażaną obecnie reformą edukacji Ministerstwo Edukacji Narodowej opublikowało projekt *Rozporządzenia w sprawie ramowych planów nauczania w szkołach publicznych*. Od tej pory głównym nurtem działalności Zarządu Głównego stały się intensywne dążenia do przywrócenia należnego miejsca języka łacińskiego w programie szkolnym, polegające najpierw na próbach kontaktu z organami administracji rządowej (m.in. w ramach tzw. debaty oświatowej i konsultacji społecznych), a następnie na szerokim lobbyingu politycznym i publicystyce. Działania nasze były i są na bieżąco nagłaśniane za pośrednictwem serwisu Facebook, Twitter i Youtube oraz strony internetowej PTF, a także przy pomocy niektórych życzliwych dla nas mediów. Niestety, wysiłki te nie przyniosły dotąd pożądanego efektów: nowe *Rozporządzenie*, podpisane przez panią minister Annę Zalewską 17 III 2017, ma zacząć obowiązywać w liceach od roku szkolnego 2019/2020, a jego zapisy nie tylko nie stanowią żadnej próby odwrócenia negatywnych trendów wywołanych decyzjami poprzednich ministrów edukacji, ale też wprowadzają nowe rozwiązania, skrajnie niekorzystne dla przedmiotu „Język łaciński i kultura antyczna”, które mogą spowodować całkowite i ostateczne usunięcie nauczania łaciny ze szkół publicznych w Polsce. Co więcej, w oficjalnych wypowiedziach przedstawicieli MEN (m.in. w odpowiedzi na interpelację poselską zgłoszoną 1 V 2017) powtarzana była teza, jakoby nauczanie języka łacińskiego w polskich szkołach miało się dobrze, a spadek poziomu znajomości łaciny w Polsce był spowodowany wyłącznie brakiem chęci uczniów do wybierania tego przedmiotu.

W tych okolicznościach Zarząd PTF zwrócił się do sejmowej Komisji Edukacji, Nauki i Młodzieży z apelem o podjęcie działań w tej sprawie, co spotkało się z dużym zrozumieniem wielu członków Komisji. 7 VI 2017 odbyło się specjalne posiedzenie Komisji poświęcone sprawie nauczania języka łacińskiego i kształcenia nauczycieli w tym zakresie. Podczas tego posiedzenia, w którym wzięli również udział Prezes i Sekretarz Zarządu Głównego PTF, posłowie z różnych stron sceny politycznej na czele z Przewodniczącym Komisji, panem posłem Rafałem Grupańskim, wypowiedzieli zdecydowane poparcie dla naszych postulatów. W kolejnych miesiącach Komisja opracowała dezyderat w sprawie nauczania języka łacińskiego zawierający konkretne oczekiwania wobec Ministra Edukacji i Ministra Nauki i Szkolnictwa Wyższego. Dokument ten został jednogłośnie przyjęty podczas posiedzenia 12 IX 2017. Przedstawiciele PTF uzyskali zapewnienie Przewodniczącego, że Komisja będzie monitorować działania ministrów w tej sprawie.

Zarząd Główny przeprowadził także szeroko zakrojoną akcję pt. „Szkola przyjazna łacinie”, w wyniku której na stronie internetowej PTF zamieszczono stale aktualizowaną listę i mapę szkół, w których nadal, pomimo niesprzyjających warunków od lat narzucanych przez władze oświatowe, nauczany jest język łaciński. Z zebranych danych wynika, że tylko niecałe 10% liceów w Polsce oferuje naukę łaciny w jakiegokolwiek formie, zdecydowana większość z nich w znikomym wymiarze godzin, często jedynie w formie koła zainteresowań. Zaledwie 25 szkół proponuje przedmiot „Język łaciński i kultura antyczna” w zakresie rozszerzonym, czyli według ministerialnej podstawy programowej. Mapa „szkół przyjaznych łacinie” jasno pokazuje, że istnieją całe regiony Polski (zwłaszcza w północnej i zachodniej części kraju), które uległy już całkowitej delatynizacji. Nauka tego języka jest możliwa – poza nielicznymi, chlubnymi wyjątkami – jedynie w większych miastach. Pewne nadzieje może budzić coraz prężej rozwijająca się oferta szkół prywatnych, które będąc częściowo niezależne od Ministerstwa Edukacji Narodowej mogą uwzględniać w swoich programach nauczanie języka łacińskiego.

IX. Ankieta na temat sytuacji zawodowej filologów klasycznych

Aby odpowiedzieć na absurdalne zarzuty ze strony przedstawicieli MEN, jakoby z powodu braku nauczycieli (w roku szkolnym 2016/2017 zaledwie 74 etaty w całej Polsce!) niemożliwe było przywrócenie nauczania języka łacińskiego w polskich szkołach, Zarząd Główny opracował internetową ankietę na temat sytuacji zawodowej filologów klasycznych. Na ankietę odpowiedziało 278 osób, co według ostrożnych szacunków może stanowić ok. 10% wszystkich filologów klasycznych w Polsce. Wyniki wydają się zatem być bardzo miarodajne. Informacja o ankiecie rozchodziła się szybko, co świadczy o wysokim poziomie zaangażowania środowiska klasyków w działania, które mogą zaowocować poprawą sytuacji nauczania języka łacińskiego w Polsce.

- 1) Z ankiety wynika, że łacinnicy są szczególnie wysoko wykwalifikowaną grupą nauczycieli. Połowa z nich ma wykształcenie dwukierunkowe. Prawie jedna trzecia zrobiła doktorat. 85% respondentów ma wymagane kwalifikacje do nauczania w szkołach średnich, a 40% posiada stopień awansu zawodowego, z czego ponad połowa jest nauczycielami dyplomowanymi! Większość z nich stosuje różnorodne metody dydaktyczne, często bardzo dalekie od stereotypu surowego łacinnika.
- 2) Możliwości dydaktyczne tej kadry pozostają jednak w dużej mierze niewykorzystane, ponieważ nie ma dla nich miejsca w naszym systemie edukacji. Spośród łacinników pracujących w szkole zaledwie kilkanaście procent cieszy się pracą na pełen etat. Zdecydowana większość pracuje w takim wymiarze godzin, który nie zapewnia im godziwego wynagrodzenia. Aż 33% nauczycieli łaciny przychodzi do szkoły zaledwie na 2–3 godziny w tygodniu. Spośród tych respondentów, którzy pracują w szkole, aż 15% deklaruje, że

nie może wejść na ścieżkę awansu zawodowego, ponieważ nie ma pensum wymaganego do rozpoczęcia stażu.

- 3) W ramach ankiety uzyskaliśmy deklaracje 141 nauczycieli łaciny, którzy byliby gotowi podjąć pracę w szkole publicznej – lub zwiększyć swój wymiar godzin – od zaraz, choćby od września tego roku, jeśli tylko pojawiłaby się taka możliwość. Jest to ponad połowa wszystkich respondentów. Znaczna część z nich byłaby gotowa po prostu zmienić pracę po to, aby uczyć łaciny. Na pytanie „dlaczego?” zdecydowana większość, bo aż 66% odpowiada, że nauczanie łaciny jest ich pasją, a kolejne 21% deklaruje przekonanie, że nauczanie łaciny jest czymś, co robią dobrze. Do tej grupy należy też dodać tych, którzy nie deklarują wprawdzie, że od razu podjęliby pracę w szkole, ale na przeszkodzie stoją im zobowiązania wobec obecnego pracodawcy, a nie własna niechęć. Aż 7% nauczycieli stwierdza, że byliby gotowi podjąć się nauczania w szkole, choć ich zarobki byłyby wówczas niższe, niż obecnie!
- 4) Warto także podkreślić, że odsetek osób poszukujących pracy wynosi w tej grupie zaledwie 5% – nie jest to więc grono ludzi niezaradnych czy biernych, którzy czekają na to, aż zapewni się im pracę. Spośród osób, które nie zdecydowałyby się zacząć pracy w szkole od września tego roku, połowa deklaruje, że nie zrobiłaby tego, ponieważ obecna praca sprawia im satysfakcję, a ¼ dlatego, że jako nauczyciele zarabialiby mniej niż teraz. Zaledwie 5% wszystkich respondentów twierdzi, że nie podjęliby się pracy w szkole, bo nie mają powołania do pracy nauczycielskiej. Statystyki te potwierdzają powszechne w naszym środowisku doświadczenie: znaczna liczba filologów klasycznych to ludzie z pasją, którzy chcą zarażać innych swoim entuzjazmem i przekazywać młodym pokoleniom to, co w naszej kulturze mamy najlepszego i najszlachetniejszego. Doświadczyli oni na własnej skórze konsekwencji zmian w systemie edukacji w ostatnich dziesięcioleciach. Nie dziwi zatem, że aż 75% respondentów uważa, że przyczyną likwidacji lekcji łaciny są decyzje władz oświatowych.

Wyniki ankiety zdają się wskazywać, że filologowie klasyczni są grupą o bardzo silnej „tożsamości zawodowej”. Wiedzą, kim są, co robią i po co to robią. Doświadczają frustracji spowodowanej tym, że mało kto rozumie wartość ich pracy i wagę tego, co mają do zaoferowania. Nie mają jednak najmniejszych wątpliwości co do tego, że to, co mają do zaoferowania jest wartościowe i ponadczasowe.

Nieoczekiwanym wnioskiem z ankiety było stwierdzenie, że aż 61% respondentów *nie należy* do Polskiego Towarzystwa Filologicznego. Obserwacja ta otwiera szeroką perspektywę współpracy z licznymi osobami, które nie były dotąd bezpośrednio zaangażowane w działalność naszej organizacji.

X. Promocja i popularyzacja

Profil PTF, który został założony w serwisie społecznościowym „Facebook” 29 IX 2013, jest obecnie obserwowany przez ponad 900 osób, z których

zdecydowana większość nie jest członkami naszego Towarzystwa. Rozbudowano stronę internetową PTF, a także podjęto próby rozpowszechniania informacji o działaniach i wartościach Towarzystwa za pośrednictwem serwisów Youtube i Twitter. W ramach dofinansowania Zjazdu w Katowicach pozyskano fundusze na realizację promocyjnego materiału filmowego.

W ostatnich miesiącach obszerne materiały na temat Polskiego Towarzystwa Filologicznego i nauczania łaciny zostały opublikowane m.in. w tygodnikach „Polityka” i „Gość Niedzielny”, w „Naszym Dzienniku” i w „Gazecie Wyborczej”. Przedstawiciele PTF wzięli udział w audycjach wyemitowanych przez Radio TokFM, Radio Wrocław, Radio dla Ciebie i telewizję Echo24. Informacje na temat naszej działalności ukazały się także na rozmaitych portalach internetowych, co spowodowało zdecydowany wzrost zainteresowania kulturą klasyczną, a zwłaszcza nauczaniem języka łacińskiego. Linki do znanych nam materiałów prasowych, radiowych i telewizyjnych są na bieżąco zamieszczane na stronie www.

XI. Współpraca z innymi instytucjami

Zarząd Główny nawiązał kontakt z organizatorami Europejskiego Festiwalu Łaciny i Greki w związku z happeningiem polegającym na publicznej recytacji *Odysei* w różnych miejscach na całym świecie, który odbył się 24 III 2017. W przedsięwzięciu tym wzięli udział, nierzadko z ogromnym zaangażowaniem, członkowie PTF w dziewięciu miastach Polski.

W sierpniu 2017 do Zarządu Głównego zwróciła się Fundacja Dziecięcy Uniwersytet Ciekawej Historii (DUCH) z prośbą o objęcie patronatem uruchomionego w roku szkolnym 2017/2018 pilotażowego programu nauczania języka łacińskiego, który cieszy się nadspodziewaną popularnością. Podjęto wstępne rozmowy na temat możliwości przyszłej współpracy i wymiany doświadczeń.

XII. Działalność administracyjna

Zarząd Główny sporządził rejestr członków PTF, z którego wynika, że na dzień 31 grudnia 2016 do Towarzystwa należy 512 osób, w tym 11 członków honorowych. Lista musi zostać uzupełniona o daty urodzenia, aby można było w każdym roku precyzyjnie wskazywać osoby zwolnione z obowiązku płacenia składek członkowskich. Kwota składek zaksięgowanych na rachunku bankowym w latach 2014–2016 wynosi łącznie 18 360 zł, co oznacza, że podczas mijającej kadencji składki uiszczało średnio 245 osób rocznie.

Rejestr członków PTF należałoby także uzupełnić o adresy poczty elektronicznej, aby zapewnić możliwość bezpośredniego kontaktu Zarządu Głównego z wszystkimi członkami Towarzystwa, na przykład w formie newslettera rozsyłanego co kilka miesięcy i przy okazji ważniejszych wydarzeń, co dotąd nie było praktykowane.

Aby zapobiec tego rodzaju problemom w przyszłości, opracowano ujednolicony wzór deklaracji członkowskiej dla osób wnioskujących o przyjęcie do PTF, który jest dostępny na stronie internetowej.

*Prezes Zarządu Głównego PTF
dr hab. Gościwit Malinowski, prof. UW*

*Sekretarz Zarządu Głównego PTF
dr Katarzyna Ochman*

SPRAWOZDANIA ODDZIAŁÓW TERENOWYCH PTF ZA OKRES OD 24 WRZEŚNIA 2015 DO 14 WRZEŚNIA 2017

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU GDAŃSKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2015–2017 wybrany został nowy Zarząd Oddziału Gdańskiego w składzie: przewodnicząca – dr hab. prof. UG Tatiana Krynicka, wiceprzewodnicząca – dr Maria Otto, skarbnik – mgr Aleksandra Hołomej, sekretarz – dr Jacek Pokrzywnicki.

Obecnie Oddział Gdański PTF zrzesza 28 członków zwyczajnych, w tym 3 seniorów (po 70 roku życia). Członkowie Oddziału Gdańskiego skupiają się na przewidzianych w Statucie Towarzystwa działaniach popularyzatorskich; uczestniczą również w animacji lokalnego życia naukowego, organizując i przygotowując wykłady z antyku grecko-rzymskiego i jego recepcji w kulturze epok późniejszych.

Między listopadem 2015 a październikiem 2017 odbyło się 14 zebrań, z których 10 dotyczyło zagadnień naukowych. Wystąpili kolejno:

1. Mgr Ariadna MASŁOWSKA-NOWAK, *O serii „Biblioteka Antyczna”* (11 XII 2015).
2. Dr hab. prof. UG Anna MARCHEWKA, *Kalokagathia kobiet u Ksenofonta* (17 II 2016).
3. Dr hab. Anna ZHYRKOWA, *Arystoteles w tradycji platońskiej: wrogi filozof czy współtwórca doktryny?* (11 V 2016).
4. Prof. dr hab. Elżbieta WESOŁOWSKA, *Prozerpina w poemacie epickim Klaudiana „De raptu Proserpinae”* (14 X 2016).
5. Dr Aleksandra ARNDT, *Poetycka dendrologia Wergiliuszowych „Georgik”* (20 X 2016).
6. Dr hab. prof. UWŁ Lucyna STANKIEWICZ, *Comoedia togata. Powielanie schematów fabularnych czy ich kreatywna adaptacja?* (23 XI 2016).
7. Dr Bartłomiej SIEK, *Starożytna literatura medyczna w warsztacie badacza antyku* (18 I 2017).
8. Dr Katarzyna KOŁAKOWSKA, *Tajemnice greckich manuskryptów w Polsce* (14 III 2017).
9. Dr Krzysztof MORTA, *Co łączy zajęczka wielkanocnego ze śmiercionośnym cirogrillem?* (26 IV 2017).

10. Dr hab. prof. UKSW Dominika BUDZANOWSKA-WEGLĘDA, *Historia biblijnej egzegezy patrystycznej – przypadek Tykoniusza*.

Członkowie Oddziału zaangażowali się również w ostatnią edycję Bałtyckiego Festiwalu Nauki – największego wydarzenia popularyzującego naukę na Pomorzu Gdańskim. 25 V 2017 zespół studentów filologii klasycznej i członków Gdańskiego Oddziału przygotował pod kierunkiem dr hab. prof. UG Tatiany Krynickiej wykład i degustację potraw kuchni rzymskiej, zatytułowany *Ab ovo usque ad mala. Starożytni Rzymianie przy stołach*. Od trzech lat intensyfikacji podlega współpraca ze szkołami prowadzącymi zajęcia z języka łacińskiego i kultury antycznej. Działania te mają na celu popularyzację wiedzy o kulturze śródziemnomorskiej Grecji i Rzymu wśród uczniów w różnym wieku (starsze dzieci i młodzież). Od roku szkolnego 2017/2018 w programie uczestniczą dwa gdańskie licea ogólnokształcące (nr I, XIX) i jedna szkoła podstawowa w Gdyni (nr XVII). Natomiast do osób dorosłych adresowane były dwa wieczory pieśni, jakie zorganizowała dr hab. prof. UG Tatiana Krynicka z okazji święta 11 Listopada (Wieczór pieśni patriotycznej, 10 XI 2016) oraz dwa tysiące czterdziestej pierwszej rocznicy urodzin Horacego (8 XII 2016).

*Przewodnicząca Oddziału Gdańskiego PTF
dr hab. prof. UG Tatiana Krynicka*

*Sekretarz Oddziału Gdańskiego PTF
dr Jacek Pokrzywnicki*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU KATOWICKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2015–2017 Zarząd Oddziału pracował w następującym składzie: przewodnicząca – dr hab. prof. UŚ Anna Kucz, skarbnik – dr Edyta Gryksa, sekretarz – mgr Katarzyna Frąckiewicz, członkowie Zarządu – dr hab. Jan Kucharski (wiceprzewodniczący), dr Anna Szczepaniak, dr Przemysław Piwowarczyk, członkowie Komisji Rewizyjnej – dr hab. prof. UŚ Tomasz Sapota, dr Patrycja Matusiak, dr Damian Pierzak.

W okresie sprawozdawczym odbyło się osiem zebrań członków Oddziału. Na zebraniach tych ogłoszono siedem referatów na następujące tematy:

1. Dr Agata SOWIŃSKA, *Bractwa hermetyczne* (25 I 2017).
2. Dr hab. Rafał BORYSŁAWSKI (Instytut Kultur i Literatur Anglojęzycznych UŚ), *Kobieta w rozkroku. Apotropaiczny humor w kulturze średniowiecza Wysp Brytyjskich* (20 XII 2016).
3. Dr Julia KRAUZE (UKSW), *O szaleństwie. Koncepcja choroby psychicznej w starożytności* (9 XI 2016).
4. Dr Julia DOROSZEWSKA, *Przestrzeń liminalna: przedmieścia jako domena demoniczna w literaturze antycznej okresu cesarstwa* (11 V 2016).

5. Dr Damian PIERZAK, *Uwagi o rzymskiej todze na marginesie scholium do mowy Cyserona „In Vatinius”* (21 IV 2016).
6. Prof. dr hab. Marian SZARMACH (UMK), *Listy miłosne u pisarzy II sofistyki* (14 I 2016).
7. Dr Patrycja MATUSIAK, *Antyk w twórczości komiksowej Nicolasa Presla* (17 XII 2015).

19 maja 2016 roku odbyło się także miejsce zebranie specjalne poświęcone organizacji CVII Zjazdu Polskiego Towarzystwa Filologicznego.

Katowicki Oddział PTF współorganizował wraz z Katedrą Filologii Klasycznej Uniwersytetu Śląskiego w Katowicach 23 listopada 2015 roku ogólnopolską konferencję zatytułowaną „*Lingua Coloris*”. Konferencja ta pozwoliła 12 prelegentom reprezentującym różne ośrodki uniwersyteckie na prezentację następujących odczytów:

1. Dr Patrycja MATUSIAK (KFK UŚ), *Kolory (w) antyku*.
2. Prof. dr hab. Krzysztof Tomasz WITCZAK (UŁ), *Kolory w twórczości Rufinosa*.
3. Lic. Piotr OSIŃSKI (UMK), „*Color*” jako termin retoryczny.
4. Dr hab. Elwira KACZYŃSKA (UŁ), „*Colores aquae*”. *Kreteńskie hydronimy utworzone od apelatywów określających cechy wody i jej koryta*.
5. Mgr Edyta GRYKSA (KFK UŚ), „*Color armorum*” w literaturze rzymskiej.
6. Dr hab. Bożena IWASZKIEWICZ-WRONIKOWSKA (KUL), *Odkrywanie kolorów antycznej sztuki – „status quaestionis”*.
7. Dr Joanna ALEKSANDROWICZ (UŚ), *Kolor i przestrzeń w malarstwie pompejańskim*.
8. Dr Dorota GORZELANY (MNK), *Utracony kolor – przykłady zabytków ze zbioru sztuki starożytnej Fundacji XX. Czartoryskich*.
9. Dorota SMYLA (KFK UŚ), „*Atramentum*” – sekret Apellesa.
10. Mgr Mariola SOBOLEWSKA (KUL), *Kolory orfików – złoty i biały. Znaczenie kultowe*.
11. Mgr Łukasz KRZYSZCZUK (UWr), *Kameleon w egzegezie alegorycznej Hieronima ze Strydonu*.
12. Dr Agata Zofia OGORKA (UJ), *Czy wino może być zielone? Czyli zmiany parametrów barwy wina czerwonego pod wpływem wybranych czynników chemicznych i biologicznych*.

Oddział w Katowicach liczy obecnie 35 członków z terenu województwa śląskiego. Wśród członków są nie tylko filologowie klasycyści, nie brakuje również reprezentantów innych dziedzin, jak kulturoznawstwo, historia, filozofia czy teologia. Do Oddziału Katowickiego należą między innymi nauczyciele akademicy pracujący w Uniwersytecie Śląskim, nauczyciele licealni, studenci i doktoranci Uniwersytetu Śląskiego.

Członkowie PTF zaangażowani byli w działania propagujące kulturę antyczną, takie jak wykłady popularnonaukowe w szkołach średnich, konkursy antyczne, mitologiczne, prace związane z przygotowaniem uczniów do olimpiady z języka łacińskiego. W ramach starań o zwiększenie zainteresowania nauczaniem

języka łacińskiego członkowie Katowickiego Oddziału brali udział w akcji „Szkola przyjazna łacinie”.

W ciągu ostatniego roku członkowie naszego Oddziału uczestniczyli w pracach związanych z przygotowaniem CVII Zjazdu Polskiego Towarzystwa Filologicznego, który odbył się w dniach 14–16 IX 2017 i był połączony z konferencją „Antyczne techniki perswazyjne” (15–16 IX).

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU KRAKOWSKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2014–2017 Oddziałem Krakowskim PTF kierował Zarząd Oddziału w składzie: przewodnicząca – dr Aleksandra Klęczar, sekretarz – dr Jacek Hajduk, skarbnik – dr Janusz Ryba.

W okresie od kwietnia 2014 do czerwca 2017 członkowie Oddziału Krakowskiego spotkali się, by przedyskutować następujące referaty:

1. Dr Agnieszka HESZEN, *Metafizyka i metaforyka poezji Kasji* (13 V 2014).
2. Dr Agnieszka FULIŃSKA, *Antyczne tematy na medalach napoleońskich* (10 VI 2014).
3. Dr Aleksandra KLĘCZAR, *Princeps superbohater. Recepcja Oktawiana Augusta w komiksie i telewizji* (2 XII 2014).
4. Prof. dr hab. Kazimierz KORUS, *Szlachetność w kulturze greckiej* (28 IV 2015).
5. Prof. dr hab. Stanisław STABRYŁA, *O antyku w poezji Artura Międzyrzeckiego* (10 V 2015).
6. Dr Bartłomiej BEDNAREK, *Między wierszami 187 „Ptaków”* (9 VI 2015).
7. Prof. dr hab. Stanisław STABRYŁA, *O antyku w poezji Agnieszki Ligezy* (22 III 2016).
8. Mgr Artur ZWOLSKI, *Słowniki angielsko-starogreckie, niemiecko-starogreckie etc. i ich zastosowanie* (26 IV 2016).
9. Mgr Tomasz BABNIS, *Poeci augustowscy o traktacie rzymsko-partyjskim roku 20 p.n.e.* (17 I 2017).
10. Dr Aleksandra KLĘCZAR, *Rzym i Rzymianie w adaptacjach „Koriolana” W. Szekspira* (22 III 2017).
11. Dr hab. Hubert WOLANIN, *Nauczanie łaciny jako języka obcego w starożytności* (23 V 2017).

Ponadto 18 XI 2016, wspólnie z Instytutem Filologii Klasycznej UJ, Oddział Krakowski PTF zorganizował jubileuszowe spotkanie, podczas którego dokonano uroczystego wręczenia prof. dr hab. Kazimierzowi Korusowi dedykowanego mu tomu czasopisma „Classica Cracoviensia”. Uroczystość odbyła się w siedzibie IFK UJ.

Podczas całego okresu sprawozdawczego członkowie Oddziału uczestniczyli także w posiedzeniach Zarządu Głównego (dr hab. H. Wolanin, dr A. Klęczar, dr A. Kliszcz, dr J. Ryba) oraz brali udział w Walnych Zgromadzeniach PTF.

Dr A. Klęczar i dr J. Ryba brali także udział w pracach nad nową podstawą programową do przedmiotu „Język łaciński i kultura antyczna”.

*Przewodnicząca Oddziału Krakowskiego PTF
dr Aleksandra Klęczar*

*Sekretarz Oddziału Krakowskiego PTF
dr Jacek Hajduk*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU LUBELSKIEGO

W okresie sprawozdawczym Oddział liczył 44 członków. W skład Zarządu Oddziału wchodziły następujące osoby: przewodnicząca – dr Agata Łuka, zastępca przewodniczącej – mgr Alicja Narecka, sekretarz – mgr Natalia Turkiewicz, skarbnik – dr Małgorzata Siwicka, członek Zarządu ds. kontaktu z nauczycielami – dr Helena Błazińska, członek Zarządu – dr Henryk Kowalski. W skład Komisji Rewizyjnej wchodził: przewodniczący – dr hab. Jolanta Malinowska, prof. KUL, członkowie – dr hab. prof. KUL Krzysztof Narecki oraz dr Marian Babiński. 17 V 2017 podczas posiedzenia sprawozdawczo-wyborczego odbyły się wybory Zarządu Oddziału, w wyniku których skład Zarządu pozostał niezmieniony.

Oddział prowadził działalność statutową w następujących formach:

- I. Posiedzenia Zarządu Oddziału połączone z odczytami naukowymi:
 1. Dr hab. Maciej JOŃCA (KUL), *Wuj Leon i inni. O Pinińskim inaczej* (2 XII 2015).
 2. Mgr Natalia TURKIEWICZ (KUL), *Clerus in Ecclesia quattuor sciat esse tenenda... Słów kilka o „Computus Chirometralis” Jana z Głogowa* (16 III 2016).
 3. Dr Paweł MADEJSKI (UMCS), *Autor nieistotny: L. Ampelius i jego „Liber memorialis”* (20 IV 2016).
 4. Dr Agata ŁUKA (KUL), *„Bych kreślił i nadkreślił, fraszka fraszka będzie”. Z warsztatu tłumacza epigramatów antycznych i renesansowych* (19 V 2016).
 5. Dr hab. Maciej JOŃCA (KUL), *Sprawiedliwość Trajana* (19 X 2016).
 6. Dr Angelika MODLIŃSKA-PIEKARZ (KUL), *Biblijny epos „Adamus” (1566) Laurentiusa Fabriciusa z Rud jako przykład reformacyjnej propagandy politycznej* (16 XI 2016).
 7. Mgr Natalia TURKIEWICZ (KUL), *Ne sint amantes amentes phlebotomia facit. Średniowieczna medycyna astrologiczna* (14 XII 2016).
 8. Prof. dr hab. Robert R. CHODKOWSKI (KUL), *Tłumaczenie i interpretacja Pieśni 31 Safony* (18 I 2017).
 9. Ks. prof. dr hab. Augustyn ECKMANN (KUL), *Motywy antyczne w „Zbójcach” Schillera* (8 III 2017).

10. Dr Helena BŁAŻIŃSKA (KUL), *Ślad w młodych duszach i umysłach – czyli o modelu nauczyciela w XIX w.* (5 IV 2017).

II. Patronat nad Olimpiadą Języka Łacińskiego:

Oddział zorganizował I i II etap Olimpiady w Województwie Lubelskim i czuwał nad ich przebiegiem, podobnie jak nad przebiegiem III etapu, który po raz kolejny odbył się w Lublinie.

III. Współpraca z nauczycielami języka łacińskiego, z wykładowcami innych uniwersytetów i szkół wyższych oraz działalność popularyzatorska:

1. Dr Helena Błazińska pozostaje w stałym kontakcie z władzami Kuratorium Oświaty oraz nauczycielami języka łacińskiego na terenie Województwa Lubelskiego.
2. Rokrocznie, we współpracy z Instytutem Filologii Klasycznej KUL oraz Studium Praktycznej Nauki Języków Obcych, członkowie Oddziału prowadzili wykłady i różnorakie zajęcia dotyczące kultury antycznej i promujące nauczanie języków klasycznych w ramach Lubelskiego Festiwalu Nauki, przygotowali również prezentacje na festiwalowy piknik naukowy, z roku na rok cieszący się coraz większym zainteresowaniem mieszkańców Lublina. Lektorzy języka łacińskiego pracujący w Studium Praktycznej Nauki Języków Obcych co roku organizowali Wielki Konkurs z języka łacińskiego dla studentów KUL. W 2017 roku odbyła się jego jubileuszowa, X edycja.
3. W roku akademickim 2015/2016 oraz 2016/2017 przewodnicząca Oddziału prowadziła otwarte warsztaty interpretacyjno-translatorskie. „Sezon” rozpoczęły warsztaty pt. *Exclusus amator* dla studentów Instytutu Filologii Klasycznej Uniwersytetu Warszawskiego (4 XII 2015). W Lublinie odbyła się VII edycja warsztatów – część 1 pt. *Przekład to fraszka (?) – warsztaty przekładu i parafrazy łacińskich fraszek renesansowych*, była połączona z promocją książki pt. *Sobie śpiewam a Muzom. Epigramaty Ianusa Pannoniusa a renesansowe postulatory literackie* w lubelskiej Kawiarni&Księgarni Między Słowami (13 V 2016). Gościem specjalnym części 2 pt. „*Gościu, siądź pod moim liściem*” – warsztaty tłumaczenia fraszek i aforyzmów w Księgarnio-Kawiarni Szklarnia w Centrum Kultury w Lublinie była dr Joanna Pędzisz, germanista, lingwista, dydaktyk tłumaczenia symultanicznego, adiunkt w Zakładzie Lingwistyki Stosowanej UMCS (16 V 2016). W Centrum Kultury odbyła się również VIII edycja warsztatów pt. „*Całowanki*” – otwarte warsztaty przekładu i interpretacji antycznej i renesansowej topiki erotycznej w poezji łacińskiej i wernakularnej (26 V 2017). Gośćmi warsztatów były dr Joanna Pędzisz oraz dr Paulina Mazurkiewicz, romanista, badacz francuskiej terminologii specjalistycznej, adiunkt w Katedrze Językoznawstwa Romańskiego IFR KUL. Uczestnicy mieli możliwość spróbować swych sił w przekładzie poezji podczas części łacińskiej pt. *Da mihi suaviolum*,

francuskiej pt. *Baise et rebase moi* oraz niemieckiej pt. *O schwöre nicht und küsse nur*.

4. Przewodnicząca Oddziału wzięła udział w audycji Anety Wójciszyn-Wasil pt. *Eureka* (realizacja programu: Piotr Król), popularyzującej różne dziedziny naukowe, w Radio Lublin (30 IX 2015).
5. Członkowie Lubelskiego Oddziału PTF zaangażowali się w prace translatorskie i edycyjne dzieł Bedy Czcigodnego i Amalariusza z Metz. W maju 2015 ukazał się drukiem pierwszy polski przekład dzieł Bedy (Beda Czcigodny, *Natura wszechświata. Czas i jego rodzaje. Rachuba czasu*. Tłumaczenie zbiorowe z języka łacińskiego, red. Tadeusz GACIA, wstęp Henryk WĄSOWICZ, objaśnienia Natalia TURKIEWICZ, Lublin: Towarzystwo Naukowe KUL, 2015), a pod koniec roku 2017 wydano pierwszy (z trzech planowanych) tom dzieł wszystkich Amalariusza z Metz – również pierwszy polski przekład tekstów tego autora (Amalariusz z Metz, *Dzieła*, t. I: *Święte obrzędy Kościoła*. Przekład zbiorowy z języka łacińskiego, red. ks. Tadeusz GACIA, wstęp ks. Janusz A. IHNATOWICZ, przypisy i bibliografia Agnieszka STRYCHARCZUK, Lublin: Towarzystwo Naukowe KUL, 2016).
6. Przewodnicząca Oddziału zorganizowała spotkanie pt. *Tańcząc Homera*, podczas którego grupa zawodowych filologów – tancerzy amatorów (absolwentów i pracowników KUL i UMCS, uczestników zajęć Lubelskiego Teatru Tańca) pod przewodnictwem prof. Roberta Chodkowskiego publicznie odczytała VI księgę *Odysei*. Homer przemówił po angielsku, francusku, niemiecku, nowogrecku, polsku, portugalsku, starogrecku i węgiersku. Premierowo odczytano fragmenty przekładu VI księgi *Odysei* pióra Pana Profesora. Lektura odbyła się w ramach XI Europejskiego Festiwalu Łaciny i Greki (Lyon, www.festival-latingrec.eu) w Centrum Kultury w Lublinie (24 III 2017). Równocześnie w atrium Collegium Norwidianum KUL, na tle prezentacji interaktywnej mapy *Odysei*, przygody Odyseusza przybliżyli słuchaczom pracownicy i studenci IFK KUL – słowa Homera wybrzmiały po starogrecku, po polsku i po chińsku.
7. Przewodnicząca Oddziału prowadziła wieczór autorski Marcina Wrońskiego *Bez cenzury*, na zaproszenie JM Rektora KUL, w ramach cyklu *Kulowskie Spotkania Literackie* (8 V 2017).

IV. Nagrody i wyróżnienia:

Działalność translatorska i edycyjna filologów klasycznych z Lublina została doceniona przez Kapitułę Nagrody Stowarzyszenia Wydawców Katolickich FENIKS. Wśród laureatów w 2016 znalazły się w kategorii „Tłumacz” – dwie książki wydane w 2015 nakładem Towarzystwa Naukowego KUL, a przygotowane w Instytucie Filologii Klasycznej przez członków Lubelskiego Oddziału PTF. Nagrodę Feniks w kategorii „Tłumacz” otrzymał nasz zasłużony, długoletni wykładowca, pan prof. zw. em. dr hab. Robert Chodkowski za książkę Ajschylos, *Tragedie I: Persowie, Siedmiu przeciw Tebom, Błagalnice*,

Prometeusz w okowach. Książka zawiera nowy przekład wraz z opracowaniem czterech wymienionych tragedii. Wyróżnienie w tej samej kategorii otrzymała wyżej wspomniana już książka Beda Czcigodny, *Natura wszechświata. Czas i jego rodzaje. Rachuba czasu*. Z kolei w 2017 w kategorii „Tłumacz” nagrodę otrzymał przekład Pseudo-Longinus, Pseudo-Arystydes, Anonymus Seguerianus, Apsines, *Trzy greckie stylistyki i dwa traktaty retoryczne z okresu Cesarstwa Rzymskiego*, wstępami poprzedził, przetłumaczył i komentarzami opatrzył Henryk PODBIELSKI. Przedmowa i redakcja naukowa Krzysztof NARECKI, Lublin: Towarzystwo Naukowe KUL, 2016. Wyróżnienie w tej samej kategorii zdobyła publikacja I tomu *Dzieł Amalariusza z Metz*.

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU ŁÓDZKIEGO

Oddział Łódzki PTF liczy 36 członków. Honorowym Prezesem Oddziału jest dr Józef Macjon. W okresie sprawozdawczym 2015–2017 Oddziałem Łódzkim PTF kierował Zarząd w składzie: przewodnicząca – dr Joanna Rybowska, wiceprezes – dr Magdalena Koźluk, sekretarze – dr Marcin Cyrulski (I sekretarz), dr Anna Maciejewska (przewodnicząca Sekcji Dydaktycznej), skarbnik – dr Justyna Giernatowska, członek Zarządu – dr hab. prof. UŁ Hanna Zalewska-Jura, Komisja Rewizyjna – dr hab. prof. UŁ Zbigniew Danek (przewodniczący), dr hab. Idaliana Kaczor, dr Adriana Grzelak-Krzymianowska.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 13 zebrań Oddziału Łódzkiego PTF: jedno organizacyjne (23 XI 2016), dwa walne (20 XI 2015, 22 VI 2017) oraz 10 z odczytami i prezentacjami na następujące tematy:

1. Prof. dr hab. Anna Ryś (UG), *Ile zieleni w szmaragdzie?* (22 X 2015).
2. Prof. dr hab. Maria Wich (UŁ), *Dominicus de Prussia (1382–1460) i recepcja jego „Exhortatio ad paenitentiam” w polskiej poezji zakonnej. Transfer średnio-wiecznej duchowości do barokowego nauczania franciszkańskiego* (10 XII 2015).
3. Dr Joanna RYBOWSKA (UŁ), *Oskarżenia o bezbożność w Atenach za pogwałcenie ta hiera w roku 415 p.n.e. i jego polityczne konsekwencje* (21 I 2016).
4. Prof. dr hab. Andrzej WYPUSTEK (UWr), *Grecko-rzymska magia miłosna* (1 III 2016).
5. Zebranie połączone z otwarciem wystawy Michała Stahla „Śladami nieśmiertelnych”, inspirowanej kulturą starożytnej Grecji i Rzymu, pod honorowym patronatem Oddziału Łódzkiego PTF (12 IV 2016).
6. Dr Krystyna ANTKOWIAK (UŁ), *Przedstawienia postaci Mercurego w kulturze odrodzenia* (19 V 2016).
7. Prof. dr hab. Maciej KOKOSZKO (UŁ), *Malabathron. Kilka słów o pierwszej przyprawie* (25 V 2016).
8. Mgr Artur ZWOLSKI (Kraków), *Słowniki języka (staro)greckiego: angielsko-starogreckie, niemiecko-starogreckie itd. i ich zastosowanie* (2 VI 2016).
9. Mgr Wojciech JAKUBCZYK (UŁ), *Hermes Psychopompos* (13 X 2016).

10. Mgr Jan SKARBEEK-KAZANECKI (UŁ), *Kilka słów o podróży do Mani – krainy piratów, nożowników i płaczących kobiet* (8 XII 2016).

W okresie sprawozdawczym Oddział zorganizował (wraz ze Studium Języków Obcych UŁ) dwa konkursy dla uczniów szkół średnich z Łodzi i regionu: V Międzyszkolny Konkurs Języka Łacińskiego i VI Międzyszkolny Konkurs Języka Łacińskiego (obie edycje obejmujące województwa łódzkie i świętokrzyskie).

Członkowie Oddziału uczestniczyli również w organizowaniu imprez naukowych, popularyzatorskich i kulturalnych odbywających się zarówno w Katedrze Filologii Klasycznej (24 III 2017 – odbył się XI Europejski Festiwal Łaciny i Greki Odyseja 24), jak i we współpracy z innymi jednostkami UŁ w ramach sesji naukowych (m.in. Concilium Latinum Lodziense), koncertów, wystaw artystycznych, Festiwalu Nauki, Techniki i Sztuki w Łodzi, odczytów dla młodzieży szkolnej. Członkowie Oddziału pracowali również przy organizacji i przeprowadzaniu XXXIV i XXXV Olimpiady Języka Łacińskiego.

*Sekretarz Oddziału Łódzkiego PTF
dr Marcin Cyrulski*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU OPOLSKIEGO

Oddział Opolski PTF, niewielki, bo liczący zaledwie 11 członków, w swojej działalności dopracował się kilku liczących się wydarzeń i symboli. Naszą wizytówką są niewątpliwie Dni Kultury Antycznej w Opolu, które realizujemy corocznie w kwietniu lub maju według pomysłu sprzed ponad dwudziestu lat pani prezes Oddziału, prof. dr hab. Joanny Rostropowicz.

W 2014 roku wydarzenia te miały charakter spektakularny, odbywały się w centrum Opola pod Pomnikiem Wolności, gdzie studentki kursów kultury antycznej i przedmiotu *Lacina dla wszystkich* tańczyły oryginalne tańce starogreckie wcześniej przygotowane do tego przez panią choreograf z Cracovia Danza. Wówczas także w jednej z opolskich restauracji odbyła się uczta według menu renesansowego i antycznego, zaś na zamku w Rogowie Opolskim odbyła się konferencja z wykładami w języku łacińskim, którą uświetnił chór studentów historii UO, śpiewając oczywiście po łacinie. Obecni byli goście zagraniczni oraz media (TVP Opole, radio Opole).

W przedostatniej edycji wydarzenia Dni Kultury Antycznej, w roku 2015, po raz pierwszy gościliśmy dzieci ze szkoły podstawowej (SP nr 2 w Opolu), uczące się łaciny, które przygotowały program artystyczny pt. *Prima Aprilis*, czyli teatralną interpretację mitu o Prozerpinie i Ceres, autorstwa Beaty Gaj, prof. UKSW, która przygotowała także jako reżyser cały program dziecięcy. Pani Profesor, zatrudniona obecnie w Warszawie, nadal jest członkinią naszego

Oddziału, pracuje także w Opolu ucząc społecznie łaciny małe dzieci z aprobatą dyrekcji jednej ze szkół. Obecnie powstaje program nauczania języka łacińskiego w edukacji wczesnoszkolnej w nawiązaniu do doświadczeń Pani Profesor z pobytu w Corpus Christi College w Oksfordzie oraz czerpiący inspirację z podręczników amerykańskich. Niezwykle miło było słyszeć dzieci z klas edukacji wczesnoszkolnej (I–III) mówiące swoje kwestie ze zrozumieniem po łacinie. Uczyły się jej cały rok chętnie w ramach projektu zainicjowanego przez Panią Profesor Gaj, która obecnie wydaje także podręcznik do łaciny dla dzieci. Występom dzieci towarzyszyły tańce w wykonaniu zespołu studenckiego „Sowizdrzałki” z Instytutu Historii Uniwersytetu Opolskiego. Występy odbywały się na Małej Scenie Festiwalowej w Opolu, towarzyszyła im publiczność, była także relacja w lokalnej prasie (NTO). Ponadto dr hab. prof. UKSW Beata Gaj w ramach obchodów wygłosiła kolejny (doroczny) referat w Bibliotece Wojewódzkiej pt: *Łacina na Śląsku*.

W bieżącym roku Dni Kultury Antycznej przebiegały z położeniem akcentu na naukę łaciny i badania naukowe starożytności. Głównym punktem programu była sesja studencko-doktorancka. Opole reprezentował doktorant, pan Tomasz Glazder, który mówił na temat: *O pszczolach i pszczelarstwie w starożytności*. Obradom towarzyszyły: wystawa zdjęć z podróży po Pompejach, przygotowana przez doktorantkę panią Marlenę Mazur, oraz wywiady i sesja fotograficzna, którą przeprowadziły opolskie media. Nie mogło zabraknąć tradycyjnego już Konkursu Mitologicznego oraz Dnia Łacińskiego, podczas którego klasyczki opolskie, profesor Joanna Rostropowicz i mgr Irena Kosiorowska-Majka prowadziły indywidualne spotkania ze studentami i mieszkańcami Opola na tematy łacińskie i po łacinie. Pani prof. Rostropowicz wygłosiła wykład po łacinie: *De terrae Silesiae pulcherrimis urbibus oratio*, mogliśmy więc wszyscy uczestniczyć w prawdziwej uczcie łacińskiego słowa i ta formuła Dni Kultury przypadła uczestnikom do gustu.

Członkowie naszego Oddziału obecni są również w mediach. Pani Prezes często jest gościem Opolskiego Radia, jeśli coś ciekawego dzieje się i trzeba udzielić fachowych informacji z zakresu starożytności, np. niezwykle cenna była jej wiedza o językach, gdy na ekrany kin wchodził film *Pasja*. Chętnie też uczestniczy w Konkursach Mitologicznych, organizowanych przez szkoły, jeździ na zaproszenia swoich byłych studentów, obecnie nauczycieli, z wykładami promującymi znajomość antyku wśród dzieci i młodzieży.

Oddział Opolski, nie mając jednak możliwości angażowania studentów filologii klasycznej, bo w Opolu takich studiów nie ma, działa prężnie wśród różnych środowisk zainteresowanych językiem łacińskim i kulturą antyczną. Angażuje młodzież pokrewnych kierunków humanistycznych, jest inicjatorem nowych pomysłów, jak nauczanie łaciny dzieci czy poszukiwanie wymiarów regionalnych kultury łacińskiej.

*Sekretarz Oddziału Opolskiego PTF
mgr Irena Kosiorowska-Majka*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU POZNAŃSKIEGO

1. W okresie sprawozdawczym 2015–2017 Oddział działał pod egidą zarządu w następującym składzie: przewodnicząca – dr hab. Magdalena Stuligrosz, wiceprzewodnicząca – dr Teodozja Wikarjak, sekretarz – dr Aleksandra Arndt, skarbnik – mgr Ewa Nowak, członkowie zarządu – dr Sławomira Brud, Komisja Rewizyjna – prof. dr hab. Krystyna Bartoł, prof. dr hab. Elżbieta Wesołowska, dr Radosław Piętko.

2. Działalność naukowa i statutowa:

W okresie sprawozdawczym odbyło się 16 zebrań naukowych, na których wygłoszono tyleż referatów, w tym: 7 z literatury greckiej, 1 z literatury rzymskiej, 1 z literatury grecko-rzymskiej, 1 z filozofii starożytnej, 1 z literatury nowołacińskiej, 5 z recepcji antyku.

Autorami wygłaszanych referatów byli członkowie naszego koła (9), goście z innych ośrodków w Polsce (7), z tytułem profesora (6), ze stopniem doktora habilitowanego (4), doktora (5) oraz magistra (1). Zaprezentowano następujące tematy:

1. Mgr Maria GIERSZEWSKA, *Dramaty mitologiczne Romana Brandstaettera w perspektywie reception studies* (20 X 2015).
2. Prof. dr hab. Marian WESOŁY, *Cyceron na rozdrożu polityki i filozofii* (17 XI 2015).
3. Dr hab. Maciej EDER (Kraków), *Stylometria i filologia: nowe perspektywy badawcze* (19 I 2016).
4. Prof. dr hab. Sylwester DWORACKI, *Bogowie jako osoby dramatu w tragedii i komedii greckiej* (16 II 2016).
5. Dr hab. Marek WĘCOWSKI (Warszawa), *Najstarsze greckie inskrypcje biesiadne a początki greckiego alfabetu* (15 III 2016).
6. Dr Monika BŁAŚKIEWICZ (Wrocław), *Mowa ludzka u zwierząt w eposie „Kynegetika” („O łowiectwie”) Oppiana z Apamei* (19 IV 2016).
7. Dr Aleksandra ARNDT, *Poetycka dendrologia Wergiliuszowych „Georgik”* (17 V 2016).
8. Dr Anna LASEK, *Medycyna w „Dionysiaka” Nonnosa z Panopolis* (21 VI 2016).
9. Dr Konrad DOMINAS, *Literatura antyczna i jej recepcje w internecie. Rozważania wstępne* (18 X 2016).
10. Dr hab. prof. UAM Piotr BERING, *Autorski i reżyserski metatekst w średnio-wiecznych utworach dramatycznych* (15 XI 2016).
11. Dr Julia DOROSZEWSKA (Katowice), *Przedmieścia jako przestrzeń liminalna w literaturze antycznej* (17 I 2017).
12. Prof. dr hab. Elżbieta WESOŁOWSKA, *Pamięć i topografia w „Edypie” Sofoklesa* (21 II 2017).
13. Dr hab. prof. UW r Jakub PIGOŃ (Wrocław), *Antyk dawnych mistrzów. Grecja i Rzym w malarstwie europejskim XVI i XVII wieku* (21 III 2017).

14. Dr hab. Krystyna STEBNICKA (WARSZAWA), *Kobiety euergetki w okresie wczesnego cesarstwa* (25 IV 2017).
15. Prof. dr hab. Krystyna TUSZYŃSKA, *Arystotelesowska definicja tragedii a definicja sofisty Gorgiasza z Leontinój w kontekście relacji dramaturg – widz* (16 V 2017).
16. Prof. dr hab. Lucyna STANKIEWICZ (Gdańsk), *Rzymski ryt rustykalny – Ambarvalia* (20 VI 2017).

Odbyły się też cztery spotkania świąteczno-noworoczne, w tym jedno połączone z zebraniem naukowym (w grudniu 2013) i trzy połączone z wieczorem translatorskim *Scripta Polonice reddita* (w grudniu 2014, 2015 i 2016).

3. Działalność popularyzacyjna:

Członkowie Oddziału powołani do Okręgowej Komisji Olimpiady Języka Łacińskiego: dr T. Wikarjak (przewodnicząca), dr Elżbieta Zakrzewska-Gębka (sekretarz), oraz członkowie Okręgowej Komisji Egzaminacyjnej: dr Aleksandra Arndt, dr Sławomira Brud, dr Anna Lasek, dr Monika Miazek-Męczyńska, dr Marlena Puk, dr hab. Magdalena Stuligrosz, dr Justyna Zaborowska-Musiał przeprowadzili eliminacje I i II stopnia XXXIV i XXXV Olimpiady.

Członkowie Oddziału: dr Justyna Zaborowska-Musiał i dr Marlena Puk pod egidą IFK UAM zorganizowały w latach 2015/16 i 2016/17 kolejne edycje Konkursu Wiedzy o Antyku dla uczniów gimnazjów i liceów województwa wielkopolskiego. Członkowie Komisji Egzaminacyjnej: prof. dr hab. Krystyna Bartol, dr hab. prof. UAM Piotr Bering, dr hab. prof. UAM Ewa Skwara, prof. dr hab. Piotr Urbański, prof. dr hab. Elżbieta Wesołowska, dr hab. Maria Marcinkowska-Rosół, dr hab. Magdalena Stuligrosz, dr Sławomira Brud, dr Monika Miazek-Męczyńska, dr Radosław Piętka opracowali pytania i przeprowadzili eliminacje ustne dla uczniów liceów.

Członkowie Oddziału: dr hab. Mateusz Stróżyński i dr hab. Magdalena Stuligrosz koordynowali współpracę IFK ze szkołami (III i VI LO w Poznaniu, Gimnazjum i Liceum Ogólnokształcącym im. Matki Jadwigi Borzęckiej Zgromadzenia Sióstr Zmartwychwstania Pańskiego w Poznaniu, XVI LO w Krzesinach), w ramach której pracownicy naukowcy IFK wygłosili wykłady z literatury i kultury antycznej dla uczniów. Ponadto pracownicy IFK wygłosili prelekcje i wykłady w szkołach i instytucjach kulturalnych w regionie.

Członkowie Oddziału: prof. dr hab. Elżbieta Wesołowska, dr hab. prof. UAM Piotr Bering, prof. dr hab. Piotr Urbański, dr Marlena Puk, dr hab. Rafał Rosół, dr Monika Miazek-Męczyńska, dr Justyna Zaborowska-Musiał zorganizowali i przeprowadzili Ogólnopolski Konkurs Translatorski *O Wawrzyn Klemensa Janickiego* oraz organizowali wydarzenia kulturalne i naukowe w ramach Roku Klemensa Janickiego (2016)

Oddział Poznański PTF wraz z Instytutem Filologii Klasycznej UAM zorganizował *Dni Odysei* (23–24 III 2017), w ramach których odbyła się konferencja naukowa „»The man of many moves«. Some aspects of Homer's *Odyssey*

and its reception”, publiczne czytanie poematu Homera oraz wystawa „Wokół Homerowej *Odysei*”.

4. Działalność organizacyjna:

W dniach 24–26 IX 2015 r. dr hab. prof. UAM Piotr Bering, dr hab. Maria Marcinkowska-Rosół, dr hab. Rafał Rosół, dr Radosław Piętka, dr Teodozja Wikarjak reprezentowali Oddział na CVI Walnym Zgromadzeniu PTF w Toruniu.

5. Obecnie Oddział liczy 53 członków.

Przewodnicząca Oddziału Poznańskiego PTF
dr hab. Magdalena Stuligrosz

Sekretarz Oddziału Poznańskiego PTF
dr Aleksandra Arndt

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU SZCZECIŃSKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2015–2017 Oddział liczył 13 członków. W skład Zarządu wchodził: przewodnicząca – dr Małgorzata Cieśluk, wiceprzewodnicząca – mgr Ewa Woltman, sekretarz – dr Agnieszka Borysowska, skarbnik – mgr Magdalena Brączkowska, członkowie – dr hab. prof. USz Danuta Okoń, dr Dariusz Kacprzak.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 18 spotkań członków Oddziału. Były one poświęcone głównie wspólnej pracy nad przekładem z języka łacińskiego na język polski *Descriptio Paedagogii Stetinensis (1573)*, nowożytnego źródła do dziejów Pedagogium Książęcego w Szczecinie. Projekt ten, ze względu na obszerność tłumaczonego tekstu, będzie kontynuowany w kolejnych latach, a jego efektem ma być krytyczne wydanie przekładu. Podczas czterech spotkań zaprezentowane zostały również wystąpienia naukowe i popularno-naukowe na następujące tematy:

1. Dr Dariusz KACPRZAK (Muzeum Narodowe w Szczecinie), *Auriga delficki. Interpretacje* (23 IV 2015).
2. Dr Agnieszka BORYSOWSKA, *Paul Friedeborn i jego „Opis Szczecina”. Z pracy nad przekładem* (10 XII 2015).
3. Dr Joanna NIEZNAŃSKA (PUM), *Szyfowe prace. 175 lat starań profesorów medycyny Pedagogium Książęcego / Gimnazjum Karolińskiego / Królewskiego Gimnazjum Akademickiego o powstanie w Szczecinie uniwersyteckiego wydziału lekarskiego* (25 V 2016).
4. Mgr Michał REMBAS, *Motywy antyczne w architekturze Szczecina* (8 XII 2016).

Oddział Szczeciński PTF od lat współpracuje z Działem Edukacji Muzeum Narodowego w Szczecinie przy prowadzeniu programu edukacyjnego „Akademia Antyczna” (współorganizatorami są również: Instytut Filologii Klasycznej UAM w Poznaniu oraz Stowarzyszenie Historyków Sztuki Oddział w Szczecinie).

W ramach tego projektu w okresie sprawozdawczym członkowie PTF wygłosili następujące referaty:

1. Dr Małgorzata CIEŚLUK, *Jak heros Perseusz księżniczkę Andromedę z opresji uratował* (26 I 2017).
2. Dr Agnieszka BORYSOWSKA, *Pegaz i jego źródło* (23 II 2017).

Oddział Szczeciński włączył się również do obchodów Światowego Dnia *Odysei* Homera. 24 III 2017 roku wspólnie z Książnicą Pomorską w Szczecinie członkowie Oddziału zorganizowali maraton czytania *Odysei*, w ramach którego zaproszeni goście, uczniowie Liceum Ogólnokształcącego nr IX w Szczecinie oraz zainteresowani mieszkańcy Szczecina odczytali dziewięć ksiąg poematu Homera obejmujących opis całej wędrówki Odyszeusza. W akcji wzięło udział ponad trzydziestu lektorów, dla większości z nich był to pierwszy kontakt z tekstem *Odysei*. Wspólnej lekturze towarzyszył cykl krótkich wykładów przygotowanych przez członów Oddziału, wprowadzających w podstawowe zagadnienia z zakresu epiki Homerowej i jej znaczenia dla kultury europejskiej. Maraton trwał osiem godzin.

*Przewodnicząca Oddziału Szczecińskiego PTF
dr Małgorzata Cieśluk*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU TORUŃSKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2015–2017 na stanowisku przewodniczącego Toruńskiego Oddziału PTF był wakat, obowiązki przewodniczącego pełnił dr hab. prof. UMK Przemysław Nehring.

Liczba członków Oddziału Toruńskiego PTF w okresie sprawozdawczym wynosiła: 18 osób w roku 2015, 19 osób w roku 2016. Składka za rok 2016 została wpłacona na konto Zarządu Głównego PTF, natomiast składka za rok 2015 została wykorzystana na sfinansowanie przygotowań do CVI Walnego Zgromadzenia Polskiego Towarzystwa Filologicznego, sesji dydaktycznej i konferencji naukowej „List grecki i łaciński poprzez wieki”, które odbyły się w Toruniu w dniach 24–26 IX 2015

W okresie sprawozdawczym odbyło się kilka spotkań Oddziału Toruńskiego PTF, podczas których zaproszeni goście oraz członkowie Oddziału wygłosili następujące wykłady:

1. Dr Małgorzata BUDZOWSKA (UŁ), *Intertekstualne inscenizacje mitów antycznych* (18 III 2016).
2. Dr Małgorzata CIEŚLUK (USz), *Kobieta i kobiecość w „Opowieści o Leukippe i Klejtofoncie” Achilleusa Tatiosa* (15 IV 2016).
3. Dr hab. prof. UMK Przemysław NEHRING, *Jan Kasjan i Augustyn – dwie wizje monastycyzmu na łacińskim Zachodzie na początkach V w. po Chr.* (3 III 2017).

4. Prof. Marcello PIACENTINI (Università degli Studi di Padova), *Epigramat „Roma proscia” Janusa Vitalisa. Tekst „autorski” i textus receptus* (16 V 2017).
5. Dr Izabela KOPANIA (Instytut Sztuki PAN), *Państwo Środka i antyk greckorzymski w kulturze europejskiej XVIII wieku* (25 V 2017).

Wykłady te cieszyły się dużym zainteresowaniem, oprócz członków Oddziału Toruńskiego PTF uczestniczyli w nich zapraszani goście: pracownicy UMK, nauczyciele liceów, studenci filologii klasycznej i innych kierunków.

Członkowie Oddziału Toruńskiego PTF, będący jednocześnie działaczami Fundacji *Traditio Europae* (powstałej w roku 2007, objętej patronatem Zarządu Głównego PTF), są organizatorami Ligi Starożytniczej, comiesięcznych spotkań młodzieży szkolnej, podczas których uczniowie słuchają wykładów popularyzujących antyk i jego dziedzictwo. Po każdym wykładzie wypełniają krótki test zawierający pytania dotyczące przedstawionych zagadnień. Wyniki testów są sumowane i na zakończenie każdej edycji Ligi zwycięzcy otrzymują nagrody książkowe. W okresie sprawozdawczym odbyły się dwie pełne edycje Ligi Starożytniczej (lata akademickie 2015/16 i 2016/17), uczestniczyło w nich kilkuset uczniów gimnazjów i szkół ponadgimnazjalnych z województwa kujawsko-pomorskiego. Członkowie Oddziału Toruńskiego PTF nie tylko przygotowywali te spotkania od strony technicznej, lecz także wygłaszali na nich wykłady (wykaz wykładów Ligi Starożytniczej na wspomnianych edycjach znajduje się na stronie Fundacji *Traditio Europae* www.traditio-europae.org).

Oddział Toruński PTF oraz Katedra Filologii Klasycznej UMK byli organizatorami i gospodarzami CVI Walnego Zgromadzenia PTF z towarzyszącą mu sesją dydaktyczną i konferencją naukową na temat „List grecki i łaciński poprzez wieki”, które odbyły się w Toruniu w dniach 24–26 IX 2015. Wydarzenia zbiegły się z 70. rocznicą powstania Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, utworzenia Katedry Filologii Klasycznej UMK i Oddziału Toruńskiego PTF. W Walnym Zgromadzeniu wzięło udział 86 członków Polskiego Towarzystwa Filologicznego reprezentujących wszystkie oddziały regionalne. Do programu sesji dydaktycznej i konferencji „List grecki i łaciński poprzez wieki” zostało zgłoszonych 51 referatów (program CVI Walnego Zgromadzenia PTF i konferencji dostępny jest na stronie internetowej Polskiego Towarzystwa Filologicznego).

*Sekretarz Oddziału Toruńskiego PTF
dr Magdalena Nowak*

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU WARSZAWSKIEGO

W okresie sprawozdawczym 2015–2017 Zarząd Oddziału działał w następującym składzie: przewodniczący – dr Jan Kwapisz, wiczewodniczący – prof. dr hab. Juliusz Domański, sekretarz – dr Magdalena Zawadzka, skarbnik

– dr Magdalena Popiołek, przewodnicząca Sekcji Popularyzacji Wiedzy o Antyku
 – mgr Maria Poszepczyńska, pozostali członkowie Zarządu – prof. dr hab. Adam Łukasiewicz, dr Katarzyna Jażdżewska, dr Jan Kozłowski, Komisja Rewizyjna – mgr Ludmiła Bohdanowicz (przewodnicząca), mgr Agnieszka Stachowicz-Garstka.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 9 zebrań Oddziału Warszawskiego PTF. W części naukowej spotkań uczestnicy wysłuchali następujących referatów:

1. Prof. Adam ŁUKASZEWICZ, *Nie tylko Heliodor: varia Aethiopica* (9 X 2015).
2. Prof. Tomasz DERDA, mgr Joanna WEGNER, *Egipcscy anachoreci i greckie papirusy, czyli o dokumentach z Deir el-Naqlun* (8 I 2016).
3. Dr Krzysztof RZEPKOWSKI, „*Pistores mutant mores*”, *czyli co mnie podkusiło, by napisać książkę o młynarzach* (1 IV 2016).
4. Dr Maria NOWAK, „*Testament sporządziłem literami greckimi*” – *testamenty w Egipcie bizantyńskim* (28 IV 2016).
5. Prof. Gerson SCHADE, *Hellenistic Mimetic Poetry* (13 V 2016).
6. Jubileusz “Menandra” – spotkanie organizowane wspólnie z redakcją “Menandra” z okazji 70-lecia pisma:

Mgr Inga GRZEŚCZAK, *Nieoczywista twarz „Menandra”, czyli czym może zaskoczyć czytelnika.*

Prof. Mikołaj SZYMAŃSKI, „*Niemile listy*” (4 IX 2016).

7. Prof. Juliusz DOMAŃSKI, *O pracy nad wydaniem „Enchiridionu” Erazma – po 17 latach* (13 I 2017).

8. Spotkanie z okazji Międzynarodowego Dnia *Odysei*:

Dr hab. Marek WĘCOWSKI, „*Odyseja*”, *czyli prawda jak kłamstwo, a kłamstwo jak prawda.*

Mgr Łukasz SZYPKOWSKI, *Śpiew homerycki – (re)konstrukcje (warsztaty)* (24 III 2017).

9. Dr Małgorzata CZŁONKOWSKA-NAUMIUK, *Język oskijski. Na tropach sabelskiej wspólnoty* (26 V 2017).

Podobnie jak w latach ubiegłych, w bieżącym okresie sprawozdawczym Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku kierowana przez mgr Marię Poszepczyńską organizowała Konkurs Kultury Klasycznej, cieszący się niesłabnącą popularnością wśród młodzieży gimnazjalnej. W roku szkolnym 2015/2016 i 2016/2017 odbyły się odpowiednio jedenasta i dwunasta edycja tego konkursu. Tradycją oddziału są też corocznie organizowane otwarte kursy łaciny i greki prowadzone przez studentów i absolwentów studiów magisterskich i doktoranckich IFK UW. W okresie sprawozdawczym funkcjonowały cztery grupy łacińskie i dwie greckie. Słuchacze mogą uczestniczyć w zajęciach na poziomie początkującym, średniozaawansowanym i zaawansowanym. Członkowie Oddziału Warszawskiego biorą ponadto aktywny udział w pracach Komitetu Okręgowego OJŁ.

Sekretarz Oddziału Warszawskiego PTF
 dr Magdalena Zawadzka

SPRAWOZDANIE ODDZIAŁU WROCŁAWSKIEGO

Oddział liczy 61 członków. W okresie sprawozdawczym Zarząd Oddziału pracował do 28 VI 2017 w następującym składzie: przewodnicząca – dr Barbara Hartleb-Kropidło, wiceprzewodnicząca – dr Małgorzata Wróbel, skarbnik – dr Hanna Urbańska, sekretarz – mgr Anna Jaworska. Członkowie Zarządu – dr hab. prof. UW r Jakub Pigoń, dr Krzysztof Morta. Członkowie Komisji Rewizyjnej – mgr Duklana Piskorska (przewodnicząca), dr Barbara Szubert, dr Agnieszka Wojciechowska. Działającą w ramach Oddziału Komisją Dydaktyki Języka Łacińskiego kierowała mgr Anna Jaworska.

28 VI 2017 odbyło się Walne Zebranie Sprawozdawczo-Wyborcze, podczas którego wyłoniono nowy skład Zarządu: przewodniczący – dr Mariusz Plago, wiceprzewodnicząca – dr Magdalena Wolf, skarbnik – dr Emilia Żybert-Pruchnicka, sekretarz – mgr Anna Jaworska. Członkowie Zarządu – dr Barbara Szubert, dr Barbara Hartleb-Kropidło. Członkowie Komisji Rewizyjnej – dr Katarzyna Ochman (przewodnicząca), dr hab. prof. UW r Jakub Pigoń, dr Małgorzata Wróbel.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 9 posiedzeń ogólnych Oddziału Wrocławskiego PTF, w których uczestniczyło średnio 12 osób. Wygłoszono na nich następujące odczyty:

1. Dr Katarzyna OCHMAN, *O powołaniu nauczycielskim według traktatu Józefa Juwencjusza SI „De ratione discendi ac docendi” (1707) (28 X 2015).*
2. Dr Joanna PORUCZNIK, *Relacje grecko-scytyjskie w świetle tak zwanego Listu Kapłana z Olbii (SEG XLII 710) (18 XI 2015).*
3. Dr Mariusz PLAGO, *Heroiczny czyn Pentheusa. O jednym porównaniu z „Metamorfoz” Owidiusza (III 704–707) (16 XII 2015).*
4. Dr Karol ZIELIŃSKI, *Czy w wielowersyjnej kulturze oralnej może funkcjonować narracja priorytetowa? (20 I 2016).*
5. Mgr Ewa NOWAK, *Warsztat pisarski autora „Historii Brytów” (IX w.) (20 IV 2016).*
6. Prof. dr hab. Elżbieta WESOŁOWSKA (UAM), *Edyp i jego pamięć autobiograficzna (18 V 2016).*
7. Dr Aleksandra KLĘCZAR (UJ), *Matki, ojcowie, herosi. O bohaterach „Achilleidy” Stacjusza (14 XII 2016).*
8. Dr hab. Bartosz AWIANOWICZ (UMK), *Virtus na monetach rzymskich a gender studies (25 I 2017).*
9. Dr Artur PACEWICZ, *Rachunek hedonistyczny w filozofii Epikura (17 V 2017).*

Podczas zebrania dnia 28 X 2015 nastąpiło uroczyste ogłoszenie uchwały Walnego Zgromadzenia Polskiego Towarzystwa Filologicznego o nadaniu tytułu członka honorowego Panu Profesorowi Stanisławowi Wilczyńskiemu.

24 I 2017 Oddział Wrocławski PTF współorganizował uroczystość odnowienia doktoratu Pani Profesor Alicji Szastyńskiej-Siemion.

Członkowie Oddziału Wrocławskiego brali aktywny udział w pracach Olimpiady Języka Łacińskiego zarówno na szczeblu okręgowym, jak i ogólnopolskim. W skład Komitetu Okręgowego Olimpiady wchodził: przewodniczący – dr Krzysztof Morta, sekretarz – dr Barbara Hartleb-Kropidło, członkowie – dr Karol Zieliński, mgr Aleksandra Krajczyk, mgr Maria Kulewska. W pracach Komitetu Głównego Ogólnopolskiej Olimpiady Języka Łacińskiego brał udział dr Krzysztof Morta.

Działalność popularyzatorska (w porządku alfabetycznym):

- Dr Ała Brzozowska zorganizowała trzecią edycję Wrocławskich Warsztatów Języka Łacińskiego (*Schola Latinitatis Vivae Wratislaviensis MMXVI*), które odbyły się w dniach 18–23 IV 2016 w Instytucie Studiów Klasycznych, Śródziemnomorskich i Orientalnych Uniwersytetu Wrocławskiego. Zajęcia prowadzili: Cecilie Koch (prezes L.V.P.A.), dr Anna Maciejewska (UŁ), Paolo Pezzuolo (Scuola Normale Superiore di Pisa) oraz Marcin Loch (doktorant w Instytucie Filologii Klasycznej UAM). W warsztatach udział wzięło ponad 40 osób.
- Dr Katarzyna Ochman prowadziła warsztaty zatytułowane *Lekcja łaciny po łacinie* w kolejnych edycjach Dolnośląskiego Festiwalu Nauki, a w marcu 2017 rozpoczęła prowadzenie videobloga pt. *Łacina na skraju* połączonego z profilem w serwisie Facebook, który w ciągu kilku miesięcy osiągnął liczbę ponad 400 subskrybentów.
- Prof. dr hab. Alicja Szastyńska-Siemion w Szkole Podstawowej nr 16 we Wrocławiu poprowadziła spotkanie z dziećmi klas V na temat: *Sport i mitologia w starożytnej Grecji* (mit o narodzinach wyspy Rodos w *Odzie Olimpijskiej VII* Pindara i dalsze jego losy) (13 XII 2016).
- Dr hab. Mateusz Żmudziński poprowadził spotkanie z dziećmi z Przedszkola nr 49 we Wrocławiu. Temat spotkania brzmiał: *Co to jest archeologia. Jak żyli Rzymianie?* (20 IX 2015).

Sekretarz Oddziału Wrocławskiego PTF
mgr Anna Jaworska

SPRAWOZDANIE Z DZIAŁALNOŚCI FUNDACJI *TRADITIO EUROPAE*

I. Władze Fundacji

W skład Rady Fundacji wchodzi następujące osoby: prof. dr prof. Marian Szarmach, UMK – Fundator; dr hab. Przemysław Nehring, prof. UMK – Przewodniczący; dr hab. Tomasz Sapota, UŚ – Wiceprzewodniczący; dr Alicja Brusewicz, UMK – Sekretarz; mgr Genowefa Malicka, VII LO w Toruniu; prof. dr hab. Kazimierz Korus, UJ; dr Mariusz Zagórski, UW.

W skład Zarządu Fundacji do 15 XII 2016 wchodziły następujące osoby: dr Barbara Bibik, UMK – Prezes; dr hab. Bartosz Awianowicz, UMK – Wiceprezes; dr Rafał Toczko, UMK – Sekretarz; mgr Wioleta Dudek – Skarbnik; dr Magdalena Nowak – członek Zarządu; mgr Zofia Lewandowska – członek Zarządu; mgr Damian Jasiński – członek Zarządu. Z dniem 15 XII 2016 (wpis do KRS), w związku z upływającą trzyletnią kadencją zarządu, z funkcji członka Zarządu zostali odwołani: Zofia Lewandowska i Damian Jasiński. W skład Zarządu została natomiast powołana Magdalena Awianowicz.

II. Działalność Fundacji

We współpracy z Katedrą Filologii Klasycznej i Toruńskim Oddziałem Polskiego Towarzystwa Filologicznego kontynuowano pierwszy z programów Fundacji – „**Ligę Starożytniczą**”. Jest to specjalny program opracowany w formie konkursu, którego celem jest popularyzacja wiedzy o kulturze antycznej, rozbudzanie i pogłębianie zainteresowań antykiem oraz kształtowanie wśród młodzieży świadomości wspólnej tradycji europejskiej. Raz w miesiącu uczniowie uczestniczą w wykładach prowadzonym przez pracowników naukowych lub doktorantów, po wykładach organizowane są testy sprawdzające wiedzę uczniów. W roku szkolnym 2007/2008 naszą ofertę skierowaliśmy do uczniów szkół gimnazjalnych z Torunia i Włocławka. Do konkursu zgłosiło się niemal stu uczniów. W roku szkolnym 2008/2009 adresatami naszego programu byli uczniowie szkół ponadgimnazjalnych z regionu województwa kujawsko-pomorskiego. Do konkursu zgłosiło się 140 uczniów. W roku szkolnym 2009/2010, III edycja Ligi starożytniczej skierowana do uczniów szkół ponadpodstawowych z województwa kujawsko-pomorskiego zgromadziła ponad 120 uczniów z regionu. W roku szkolnym, 2010/2011, do IV edycji konkursu, zgłosiło się 250 uczniów. Do V edycji konkursu zgłosiło się ponad 210 uczniów, a docierały do

nas także głosy zainteresowane uczestnictwem spoza terenu naszego województwa. Do VI edycji konkursu, zgłosiło się ponad 160 uczniów, do VII natomiast, w roku szkolnym 2013/2014, zgłosiło się 184 uczniów. W VIII edycji, w roku szkolnym 2014/2015, wzięło udział 158 uczniów z całego regionu, w IX edycji konkursu, w roku szkolnym 2015/2016, 170 uczniów. Do X, jubileuszowej edycji, w roku szkolnym 2016/2017, zgłosiło się ponad 250 uczniów z całego regionu. W konkursie uczestniczą uczniowie ze szkół województwa kujawsko-pomorskiego: z Torunia, Bydgoszczy, Inowrocławia, Włocławka, Grudziądza, Ciechocinka, Chełmna, Aleksandrowa Kujawskiego, Lubicza, Nakła, Mogilna czy Golubia-Dobrzynia. Na początku września rozpoczęliśmy nabór do XI edycji konkursu.

W latach 2009–2017 na działania w ramach Ligi starożytniczej otrzymaliśmy dotację z Urzędu Marszałkowskiego Województwa Kujawsko-Pomorskiego. W związku z tak dużym zainteresowaniem naszą inicjatywą ze strony uczniów z całego regionu Kujawsko-Pomorski Kurator Oświaty obejmuje naszą inicjatywę honorowym patronatem co roku od w roku szkolnego 2009/2010. Konkurs objęty jest również patronatem Dziekana Wydziału Filologicznego UMK. Informacje na temat Ligi starożytniczej dostępne są na stronach portalu internetowego Fundacji: www.traditio-europae.org.

Portal ten udostępnia (za zgodą autorów i wydawców) naukowcom, studentom oraz wszystkim zainteresowanym antykiem opublikowane artykuły naukowe, ponadto znajdują się na nim bibliografia polskich prac poświęconych starożytności oraz informacje o aktualnie realizowanych przez polskich badaczy projektach naukowych i wydawniczych oraz kongresach, konferencjach i wykładach. Tak pomyślany portal ma stać się platformą użyteczną dla archeologów, filologów klasycznych, filozofów, historyków, historyków sztuki oraz polonistów i neofilologów badających recepcję antyku.

Od września 2010 r. prowadzony jest cykliczny projekt pt. „**Toruńskie warsztaty numizmatyki antycznej**”. Projekt organizowany jest we współpracy z Instytutem Archeologii UMK oraz Oddziałem Toruńskim Polskiego Towarzystwa Numizmatycznego. Patronat nad warsztatami objął Institut für Numismatik und Geldgeschichte (Universität Wien) oraz Zarząd Główny Polskiego Towarzystwa Numizmatycznego. Warsztaty odbywają się dwa razy do roku i cieszą się one dużym powodzeniem wśród numizmatyków z całej Polski. Od IX edycji (17–18 X 2014) jesienne spotkania odbywają się w Krakowie we współpracy z Muzeum im. Emeryka Hutten-Czapskiego.

Od roku 2011 r. Fundacja przyznaje nagrodę dla najlepszego nauczyciela języka łacińskiego w Polsce. Nagroda wręczana jest uroczyście raz na dwa lata podczas Zjazdu Polskiego Towarzystwa Filologicznego.

W dniach 24–26 IX 2015 Fundacja współorganizowała **CVI Walne Zgromadzenie PTF** w Toruniu oraz konferencję pt. „List łaciński i grecki poprzez wieki”.

Od roku 2013 r. realizowany jest projekt „Zeus +”. Jest to projekt opracowany przez wolontariuszy i praktykantów Fundacji „Traditio Europae” w formie warsztatów adresowanych do dzieci w wieku przedszkolnym i wczesnoszkolnym (do tej pory warsztaty odbyły się w Przedszkolu Miejskim nr 8 im. Janiny Awgulowej w Toruniu, w Niepublicznym Przedszkolu „Kasztanek” i „Pinokio” oraz w Szkole Podstawowej nr 24 w Toruniu). Celem projektu jest zaznajamianie dzieci z podstawowymi wiadomościami z zakresu mitologii grecko-rzymskiej. Od strony literackiej warsztaty przygotowujemy na podstawie „Zeus i spółka. Mity dla dzieci” Grzegorza Kasdepkego (Łódź 2011) bądź książek poświęconych przygodom Percy’ego Jacksona. Warsztaty mają formę: zajęć plastycznych, zabaw edukacyjnych, pogadanek, zabaw plenerowych na terenie przedszkola.

W 2015 roku Fundacja postanowiła utworzyć fundusz, z którego opłacane jest **nauczanie przedmiotu język łaciński i kultura antyczna** dla jednej klasy liceum ogólnokształcącego w Toruniu przez trzy lata (w wymiarze 240 godzin), umożliwiające opanowanie podstawy programowej i zdanie matury. Na drodze rozpisane konkursu została wyłoniona szkoła, w której od roku szkolnego 2015/2016 (sem. letni) przez trzy lata odbywają się wspomniane zajęcia (IV LO w Toruniu).

W związku z nawiązaniem współpracy z Fundacją Popularyzacji Nauki im. Euklidesa, od roku 2015 Fundacja włączyła się w organizację konkursu na **Mądrą Książkę Roku**.

W związku z międzynarodowym festiwalem poświęconym *Odysei* Homera organizowanym przez Festival Europeen Latin Grec (Odysée 24!), Fundacja włączyła się w to wydarzenie, przygotowując projekt **Międzynarodowy Dzień Odysei**. W ramach projektu, we współpracy z Wydziałem Filologicznym UMK i Domem Muz, przy współudziale Centrum Sztuki Współczesnej, Szkoły Podstawowej nr 11, Muzeum Etnograficznego, Uniwersytetu Mikołaja Kopernika oraz Teatru Studenckiego Status Quo, w dniach 23–25 III 2017, zorganizowaliśmy warsztaty mitologiczne i plastyczne dla uczniów szkoły podstawowej, teatralne opracowanie ksiąg V i VI eposu, wspólną lekturę VI księgi eposu w języku polskim oraz wybranego fragmentu VI księgi w językach: starogreckim, łacińskim, niemieckim, francuskim, czeskim, rosyjskim, esperanto, bułgarskim, angielskim oraz chińskim; grę miejską pokaz filmowy oraz wykład otwarty poświęcony Homerowi. Wydarzenie zostało wsparte przez Departament Kultury i Dziedzictwa Narodowego Urzędu Marszałkowskiego Województwa Kujawsko-Pomorskiego.

LIBRI COMMENTARIQUE PERIODICI ANNO MMXVII
AB EDITORIBUS RECEPTI

- AMATO, Eugenio, BOST-POUDERON, Cécile, GRANDJEAN, Thierry, THÉVENET, Lucie, VENTRELLA, Gianluca (éds.), *Dion de Pruse: l'homme, son œuvre et sa postérité. Actes du Colloque international de Nantes (21–23 mai 2015)*, Hildesheim: Georg Olms Verlag, 2016 (Spudasmata 169).
- ARESI, Laura, *Nel giardino di Pomona. Le Metamorfosi di Ovidio e l'invenzione di una mitologia in terra d'Italia*, Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 2017 (Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften. Neue Folge II 155).
- BADDELEY, Sam, FOWLER, Paul, NICHOLAS, Lucy, RENSHAW, James, *Greece and Persia*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Ancient History. General Editor: James RENSHAW, GCSE, Component 1).
- BARR, Matthew, CRESSWELL Lucy, THORLEY, Alastair, *Love and Relationships and Politics of the Late Republic*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, A Level, Components 32 and 33).
- BAUMBACH, Manuel, VON MÖLLENDORFF, Peter, *Ein literarischer Prometheus. Lukian aus Samosata und die Zweite Sophistik*, Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 2017 (Heidelberger Studienhefte zur Altertumswissenschaft).
- CAREY, Christopher, *Democracy in Classical Athens*. Second Edition, London: Bloomsbury, 2017 (Classical World).
- COTTAM, Charlie, HODGKINSON, David L.S., MATTHEWS, Steve, NICHOLAS, Lucy, RENSHAW, James, *Greece*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Ancient History. General Editor: James RENSHAW, AS and A Level, Component 1).
- FLOWER, Michael A., *The Cambridge Companion to Xenophon*, Cambridge: Cambridge University Press, 2017.
- FOWLER, Paul, GROCOCK, Christopher, MELVILLE, James, *Rome*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Ancient History. General Editor: James RENSHAW, GCSE, Component 2).
- GREENLEY, Ben, MENASHE, Dan, RENSHAW, James, *Myth and Religion*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, GCSE, Route 1).
- GUIMARÃES PINTO, António, *Adenda ao livro "De missione lagatorum Iaponensium" de Duarte de Sando: As "Orationes" de Gaspar Gonçalves e de Martinho Hara*, Aveiro: Universidade de Aveiro, 2016 (Ágora. Suplemento 5).
- HANCOCK-JONES, Robert, MENASHE, Dan, RENSHAW, James, *Women in the Ancient World*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, GCSE, Route 2).
- HANCOCK-JONES, Robert, RENSHAW, James, SWIFT, Laura, *Greek Theatre and Imperial Image*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, AS and A Level, Components 21 and 22).
- HERNÁNDEZ LÓPEZ, Adday, *El valor del tiempo. Doctrina jurídica y práctica de la usura (ribā) en el Occidente islámico medieval*, Academia Scientiarum Fennica, 2016 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Humaniora 376).
- HERRERO SOTO, Omayra, *El perdón del gobernante (al-Andalus, ss. II–V/VIII–XI)*, Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 2016 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Humaniora 375).

- LUMMA, Karolina, *Kui trititiit! Finnish Avian Poetics*, Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 2017 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Humaniora 371).
- MITROPOULOS, Athina, MORRISON, Tim, RENSHAW, James, STEINHAEUER, Julietta, *Greek Religion and Democracy and the Athenians*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, A Level, Components 31 and 34).
- MITROPOULOS, Athina, SNOOK, Laura, THORLEY, Alastair, *Invention of the Barbarian and Greek Art*, London: Bloomsbury, 2017 (OCR Classical Civilisation. General Editor: James RENSHAW, A Level, Components 23 and 24).
- RAMÍREZ DEL RÍO, José, *Entre ulémas et bandits. La steppe d'Écija en al-Andalus*, Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 2017 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Humaniora 377).
- ROJAS OTÁLORA, Jorge E. (ed.), *Tradición clásica: propuestas y interpretaciones*, México: Universidad Nacional Autónoma, 2015 (Nova Tellus. Supplementum 10).
- SANTORELLI, Biagio, STRAMAGLIA, Antonio, *[Quintiliano], Il muro con le impronte di una mano (Declamazioni maggiori, 1)*, Cassino: Edizioni Università di Cassino, 2017 (Collana di Studi Umanistici, 9).
- SCHMITZ, Christine, TELG genannt KORTMANN, Jan, JÖNE, Angela (Hgg.), *Anfänge und Enden. Narrative Potentiale des antiken und nachantiken Epos*, Heidelberg: Universitätsverlag Winter, 2017 (Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften. Neue Folge II 154).
- WYLES, Rosie, HALL, Edith (edd.), *Women Classical Scholars. Unsealing the Fountain from the Renaissance to Jacqueline de Romilly*, Oxford: Oxford University Press, 2016 (Classical Presences).
- Acta Classica Universitatis Scientiarum Debrecensis: vol. LII 2016; vol. LIII 2017.
- Ágora. Estudios Clásicos em Debate: vol. XIX 2017.
- Anzeiger für die Altertumswissenschaft: vol. LXVIII 2015, fasc. 1–2; fasc. 3–4; vol. LXIX 2016, fasc. 1–2.
- Archaeological Reports: vol. LXII 2015–2016.
- Athenaeum. Studi di Letteratura e Storia dell'Antichità pubblicati sotto gli auspici dell'Università di Pavia: vol. CIV 2016, fasc. 2; vol. CV 2017, fasc. 1; fasc. 2.
- Bulletin de Correspondance Hellénique: vol. CXXXVIII 2014, fasc. 2: Études. Dossier. Rapports.
- Chiron. Mitteilungen der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts: vol. XLVI 2016.
- The Classical Review. New Series: vol. LXVII 2017, fasc. 1; fasc. 2.
- Euphrosyne. Revista de Filología Clásica. Nova série: vol. XLIV 2016.
- Germania. Anzeiger der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts: vol. XCIV 2016.
- Godišnik na Sofijskiâ Universitet "Sv. Kliment Ohridski". Fakultet po slavânski filologii: vol. C 2015; vol. CI 2016.
- Hyperboreus. Studia Classica: vol. XXII 2016, fasc. 1; fasc. 2.
- The Journal of Hellenic Studies: vol. CXXXVI 2016.
- Journal of Roman Archaeology: vol. XXIX 2016, fasc. *; fasc. **; vol. XXX 2017, fasc. *; fasc. **.
- Listy Filologické – Folia Philologica: vol. CXXXIX 2016, fasc. 3–4; vol. CXL 2017, fasc. 1–2.
- Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité: vol. CXXVI 2014, fasc. 1; fasc. 2.
- Nova Tellus. Anuario del Centro de Estudios Clásicos: vol. XXXII 2014, fasc. 1.
- Symbolae Osloenses. Norwegian Journal of Greek and Latin Studies: vol. XC 2016.
- Veleia. Revista de Prehistoria, Historia Antigua, Arqueología y Filología Clásicas: vol. XXXIII 2016.
- Vetera Christianorum: vol. LIII 2016.
- Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft. Neue Folge: vol. XL 2016.

EOS CIV 2017
CONSPECTUS MATERIAE UTRIVSQUE FASCICULI

COMMENTATIONES

Piotr BERDOWSKI, “Mare Pacavi a Praedonibus”: Octavian and the Origins of the Accusations of Piracy against Sextus Pompeius	267–284
Izabela BOGUMIL, Le parodie di Melchior Laubanus, ossia sul trattamento non classico di un classico romano alla soglia del XVII secolo	117–130
Sbigneus DANEK, De <i>Apologia Socratis</i> Platonica in Isocratis <i>Antidosi</i> Resonante – bonae inter duos illos auctores consensionis testimonio	255–266
Michał HALAMUS, Honorific Inscriptions and their Pontic Recipients	71–82
Elwira KACZYŃSKA, Krzysztof Tomasz WITCZAK, Modern Greek Terms for Amphibians in Crete	107–116
Andrzej ŁOŚ, La Première Année de Rome: un Essai Historiographique	197–254
Tomasz MOJSIK, Dicearchus (fr. 41 Mirhady) on Pythagoras’ Death	47–69
Martyna PETRY, Die Art des Lobes: Vergil und Claudians zwei Panegyriken	317–333
Marta PRZYSZYCHOWSKA, The Plenitude (πλήρωμα) of Human Nature According to Gregory of Nyssa	97–106
Sebastian RUCIŃSKI, Did C. Caecina Tuscus Become a Praetorian Prefect?	83–96
Konstantinos STEFOU, Plato on Evil-doing, <i>Eudaimonia</i> , and the Elenchus: Reconsidering Socrates’ Encounter with Polus in the <i>Gorgias</i>	7–45
Mateusz STRÓZYŃSKI, Rhetoric and Spiritual Exercises in Marcus Aurelius’ <i>Meditations</i>	285–301
Robert SUSKI, Dexippus and the Repelling of the Gothic Invasion in the Years 267–268. A new Piece of Evidence (<i>Codex Vindobonensis Hist. Gr.</i> 73, ff. 192v–193r) with an Explanation of an Error Committed by the Author of the <i>Historia Augusta</i> (<i>HA Gall.</i> 13, 7)	303–316

MISCELLANEA

Jack SCHROPP, Rethinking the Cultural Setting of Caesar’s “I Am Caesar, Not <i>Rex</i> ”: A Note	131–137
Hubert WOLANIN, The Vocative in Greek and Latin: Some Remarks about S. Sharypkin’s Article	139–149

SUMMARIAM DISSERTATIONUM INAUGURALIUM

Maja MIZIUR-MOZDZIOCH, Exotic Animals in the Life, Culture and Imagination of the Hellenistic Period: Big Cats	151–157
Karol KŁODZIŃSKI, The Office of a <i>rationibus</i> in the Roman Administration during the Early Empire	159–167

CENSURAE LIBRORUM

Łukasz BERGER, P. Barrios-Lech, <i>Linguistic Interaction in Roman Comedy</i> , Cambridge 2016	335–338
--	---------

Katarzyna JAZDZEWSKA, E. Amato, Cécile Bost-Pouderon, Thierry Grandjean, Lucie Thévenet, Gianluca Ventrella (éds.), <i>Dion de Pruse: l'homme, son œuvre et sa postérité. Actes du Colloque international de Nantes (21–23 mai 2015)</i> , Hildesheim 2016	343–345
Katarzyna MARCINIAK, Maria Maślanka-Soro, <i>Antyczna tradycja epicka u Dantego [“La tradizione epica antica da Dante”]</i> , Kraków 2015	354–357
Leszek MROZEWICZ, J. Leithoff, <i>Macht der Vergangenheit. Zur Erringung, Verstetigung und Ausgestaltung des Principats unter Vespasian, Titus und Domitian</i> , Göttingen 2014	172–177
Marek OZIEWICZ, K. Marciniak (ed.), <i>Our Mythical Childhood... The Classics and Literature for Children and Young Adults</i> , Leiden–Boston 2016	354–357
Damian PIERZAK, D. Słapek, I. Łuć (eds.), <i>Marcus Antonius. History and Tradition</i> , Lublin 2016	178–184
Wolfgang POLLEICHTNER, M. Stöckinger, <i>Vergils Gaben. Materialität, Reziprozität und Poetik in den Eklogen und der Aeneis</i> , Heidelberg 2016	339–342
Gerson SCHADE, J.J. Clauss, Martine Cuypers, Ahuvia Kahane (eds.), <i>The Gods of Greek Hexameter Poetry: From the Archaic Age to Late Antiquity and Beyond</i> , Stuttgart 2016	169–171
Mateusz STRÓZYŃSKI, M. Hollingworth, <i>Saint Augustine of Hippo. An Intellectual Biography</i> , London 2013	185–187
Spyridon TZOUNAKAS, K. De Temmerman, Kristoffel Demoen (edd.), <i>Writing Biography in Greece and Rome: Narrative Technique and Fictionalization</i> , Cambridge 2016	346–349
Robert WIŚNIEWSKI, L.K. Bailey, <i>Religious Worlds of the Laity in Late Antique Gaul</i> , London–New York 2016	188–190
Andrzej WYPUSTEK, J. Renshaw, <i>In Search of the Greeks</i> , 2nd edn., London–New York 2015	350–351

COMMENTARIJ

Maja MIZIUR-MOŹDZIOCH, Ptolemy's Zoo: Animals in Hellenistic Egypt. An interim report on the research project realised within the programme “Sonata” and financed by the Polish National Science Centre (NCN)	359–361
Joanna PORUCZNIK, The Process of Creating Cultural Identity in the North Pontic Region in Antiquity – the Greek <i>Polis</i> and Rural Territories. An interim report on the project realised within the programme “Preludium” and financed by the Polish National Science Centre (NCN)	362–363
Relacja ze CVII Zjazdu Polskiego Towarzystwa Filologicznego w Katowicach (15–16 września 2017)	364–366
Protokół CVII Walnego Zgromadzenia Polskiego Towarzystwa Filologicznego (15–16 września 2017)	367–371
Sprawozdanie z działalności Zarządu Głównego Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 września 2015 do 14 września 2017	372–379
Sprawozdania Oddziałów Terenowych Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 24 września 2015 do 14 września 2017	380–397
Sprawozdanie z działalności fundacji <i>Traditio Europae</i>	398–400
Libri anno MMXVII recepti	401–402